

Défi à l'amour

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



POUR ELLE

Barbara Cartland

Défi à l'amour



Collect'or

Résumé :

A malin, malin et demi ! Rupert Wroth croyait avoir pensé à tout : pour faire plaisir à la reine, il se mariait et, pour continuer à voir sa maîtresse, il se choisissait une épouse très naïve. Mais, au soir de ses noces, il découvre qu'il a été trompé : au lieu de la docile Elizabeth, c'est l'intrépide Nerina qu'il a épousée ! Et la jeune fille a un tempérament volcanique. Les plans du beau Rupert risquent donc de s'envoler en fumée. A moins que l'amour.

En voyant la reine se lever et offrir sa main au prince consort, sir Rupert Wroth laissa échapper un soupir de soulagement. Comme à l'accoutumée, cet après— midi au Palais de Buckingham avait été mortellement ennuyeux.

D'un pas lent, la reine commençait son tour d'honneur dans la salle du Trône. Sur son passage s'élevait le bruissement des robes de soie des femmes qui s'inclinaient en de profondes révérences et le cliquetis des décorations ornant la poitrine des hommes qui saluaient respectueusement.

Après des heures passées dans cette atmosphère pompeuse et compassée où il étouffait, sir Rupert languissait d'aller respirer l'air frais du dehors. Mais Sa Majesté ne semblait pas pressée. Elle s'était longuement arrêtée pour parler au Premier ministre, lord John Russel, et voilà qu'elle faisait de l'esprit avec lord Gray, secrétaire d'Etat à la Guerre.

Enfin, le couple royal reprit sa marche. Sir Rupert se préparait à saluer bien bas lorsqu'il se rendit compte avec surprise que Sa Majesté ralentissait, semblant vouloir lui adresser la parole. Il abaissa son regard vers elle. Malgré sa petite taille, il était extraordinaire que la reine parvînt à montrer une telle dignité. Ce soir, elle était souriante et ses yeux brillaient; pourtant, lorsqu'elle fut à la hauteur de Rupert, elle serra les lèvres et son regard, fixé sur le sien, eut un éclat d'acier :

— Il m'est agréable de vous voir ici, lord Wroth. Mais, la prochaine fois que vous viendrez au Palais, je serais ravie que vous n'y vinssiez pas seul. J'aimerais souhaiter la bienvenue à une femme, celle qui sera bientôt la vôtre.

Sir Rupert ne put répondre. Sur le moment, il crut avoir mal entendu et avant qu'il eût pu se courber pour une nouvelle révérence en remerciement à la souveraine pour cet insigne honneur, quoique surprenant, Sa Majesté avait passé son chemin. La vague de salutations qui faisait onduler les têtes et les corps sur une longue file s'était à peine interrompue dans son cours.

Stupéfait, sir Rupert resta un instant saisi. Les mots de la reine résonnaient à ses oreilles sans qu'il parvînt à leur donner un sens ou, du moins, à comprendre si le sens qu'il leur donnait était

vraisemblable. Elle l'avait pris au dépourvu.

Cependant, les valets à livrée rouge galonnée d'or avaient ouvert la grande porte à double battant et la procession royale, composée des souverains, des dignitaires et des dames d'honneur, disparaissait à la vue. Immédiatement, un brouhaha de conversations traduisit le soulagement de l'assistance.

Il allait, toujours s'amplifiant, chassant le lourd silence qui avait pesé sur cette salle pendant trois heures, comme le soleil sortant d'un nuage dissipe le brouillard qui flottait sur un lac. Brusquement, sir Rupert réalisa qu'il lui fallait fuir s'il voulait échapper aux questions qui n'allaient pas manquer de l'assaillir. Dans quelques secondes, quelqu'un lui prendrait le bras pour lui demander ce que lui avait dit la reine ou pis encore, ce qu'elle avait voulu dire car certains avaient entendu. Il était donc fiancé?... Quand comptait-il se marier?... Et qui était l'heureuse élue?

N'ayant pas la moindre intention de répondre quoi que ce fut, il se dirigea vers la sortie à grands pas décidés, et avec une expression sur le visage propre à décourager ceux qui auraient pu être tentés de l'arrêter.

Arrivé à la grille du palais, il renvoya son attelage qui l'y attendait et passa rapidement à pied devant la garde d'honneur. Comme d'habitude, une foule compacte stationnait aux portes pour tenter d'apercevoir les gens de Cour, mais Rupert était bien trop préoccupé pour s'en soucier. A grandes enjambées, il se fraya un chemin et gagna le Mail.

Élégant dans son habit, en culotte et bas de soie, son pourpoint tout orné de décorations que le vent, en écartant sa cape rouge, découvrait, il était de toute évidence un personnage important; sa mise attirait l'attention des badauds et l'on se retournait sur son passage avec une admiration mêlée de respect. Mais ce n'était pas la seule raison qui le rendait si séduisant aux yeux des femmes. C'était un très bel homme, et il ne l'ignorait pas : il était grand, large d'épaules et ses traits réguliers et virils mettaient en valeur sa belle chevelure brune. Quand on le voyait pour la première fois, il était bien rare que l'on ne fût pas frappé par son allure.

S'il devait tous ces dons à la nature, il était par contre seul responsable de l'expression de son visage, qui ne laissait pas de lui nuire. C'était celle d'un homme cynique, sans chaleur, qui sait n'avoir besoin de personne et se soucie peu de plaire. Il regardait les gens sans les voir ou, si ses yeux s'attardaient quelques secondes sur eux, c'était pour les rejeter aussitôt dans leur insignifiance avec mépris.

Tandis qu'il se hâtait dans la nuit, il se sentait envahi peu à peu par une rage telle qu'il n'en avait jamais éprouvée auparavant. Ceux qui se tenaient près de lui dans la salle du Trône et qui avaient entendu les

paroles de la reine pouvaient se poser des questions, lui ne s'en posait plus! Il savait à présent à quoi s'en tenir.

A la réflexion, il comprenait ce que la souveraine lui avait dit. Sur le moment, la surprise lui avait troublé l'esprit. Mais cela n'avait duré que quelques minutes. Tout était on ne peut plus clair! Il venait de recevoir, de Sa Gracieuse Majesté, à la fois un avertissement et un ordre.

Il ne s'y attendait pas. Jamais il n'avait imaginé que cela pût arriver. Mais, maintenant, il s'apercevait qu'il avait été stupide de croire que sa vie privée n'était pas espionnée comme l'étaient celles de tous les personnages importants du royaume.

Il était bien rare que la reine ne fût pas tenue au courant des moindres faits et gestes des gens de Cour. Par quelle aberration avait — il pu croire que sa liaison avec Clémentine resterait ignorée de Sa Majesté?

Depuis combien de temps le savait-elle? Un mois? Trois mois? Ou depuis que cela avait commencé, c'est — à — dire six mois?... Non! Cela ne pouvait pas remonter aussi loin... Voyons, c'était en janvier que lord Russel lui avait dit, spontanément, que lorsque lord Palmerston quitterait les Affaires étrangères, il le nommerait à sa place. Il avait fait des plans, travaillé durement en vue de cette nomination, mais il n'avait pas été jusqu'à espérer que ce qui était son ambition suprême fût si proche de se réaliser.

Or, en janvier 1850, après une série d'incidents internationaux, de menaces de guerre, et une vague de crises diplomatiques, lord John Russel l'avait convoqué pour lui exposer franchement la situation et lui faire part de ce qu'il avait en tête. Il projetait de demander à lord Palmerston sa démission de ministre des Affaires étrangères. La reine ne l'aimait pas et se plaignait constamment de son comportement; non seulement elle lui faisait des remontrances ouvertement, mais elle avait demandé au Premier ministre de l'en débarrasser.

— J'ai mis si souvent Palmerston en garde contre le danger de déplaire à la reine qu'il devrait s'attendre à ce qui va lui arriver, avait dit le Premier ministre à Rupert.

Mais ces beaux projets ne s'étaient pas encore réalisés. Lord Palmerston se défendait en s'appuyant sur l'opposition et, comme il était très populaire, on craignait des troubles si la reine le renvoyait purement et simplement, sans avoir obtenu qu'il présentât lui-même sa démission.

Sir Rupert Wroth, parfaitement conscient que le temps travaillait pour lui, était sans inquiétude. Il attendait son heure et prenait du bon temps. Ce qui se traduisait ainsi : il consentait à se laisser distraire par une femme.

Ses affaires d'amour alimentaient largement la chronique des

journaux à scandales et autres gazettes libertines des salons! Il avait commis une faute grave en choisissant, cette fois, de devenir l'amant de Clémentine Talmadge, une beauté sur qui tout le monde avait les yeux et qui n'avait pas une réputation usurpée. Il aurait dû penser au risque auquel il s'était exposé d'attirer sur sa tête les foudres de la reine, dont la jeunesse austère et puritaine était facilement choquée.

Aussi clairement que la décence le lui permettait. Sa Majesté venait de lui signifier qu'elle ne saurait tolérer que sa vie privée fût le sujet des ragots de la Cour s'il brigait la succession de lord Palmerston aux Affaires étrangères. Ses liens intimes avec une femme mariée n'étaient que trop connus. Donc, avant de reparaitre au Palais, il lui fallait avoir déniché une épouse acceptable, digne d'être la femme du ministre des Affaires étrangères de la reine d'Angleterre.

La calme insolence d'une telle objurgation lui avait coupé le souffle, mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette reine dont les façons étaient toujours franches et directes.

Dans le passé, il s'était souvent moqué de l'air déconfit de ceux qui avaient osé s'opposer à elle, et de l'humilité qu'ils avaient montrée ensuite. Aujourd'hui que c'était son tour, il trouvait la chose beaucoup moins drôle.

Il était devant la porte du White's Club et il posait le pied sur la première marche lorsqu'une tempête de rires lui parvint. Il ignorait évidemment les causes de cette hilarité bruyante mais il pensa immédiatement que c'était lui qui en faisait les frais. Ses amis étaient arrivés avant lui en voiture, et ils s'étaient sans doute déjà fait part de leurs réflexions au sujet de l'incident dont il était le héros.

Il sortit sa montre de son gousset : elle marquait dix heures. Brusquement, il sut ce qu'il lui fallait faire : voir Clémentine au plus tôt et l'informer de cette affaire. Il était impensable de laisser un tiers l'en aviser avant lui.

Les Talmadge étaient encore à la campagne où ils avaient passé l'été. Renonçant à pénétrer au club, sir Rupert revint sur ses pas avec une certaine précipitation ; après tout, il était fatigué de Londres et des Londoniens. Le grand air lui ferait du bien à lui aussi. Il traversa Piccadilly en direction de Berkeley Square.

Sur son chemin, quelques mendiants et plusieurs filles tentèrent de retenir son attention, mais il passa outre sans ralentir. C'est à peine s'il les vit, tout entier plongé dans ses réflexions qui consistaient à trouver une parade. Après ce qui venait de se passer au Palais, il devrait se montrer très prudent. S'il revoyait Clémentine ouvertement, il donnerait des armes à ceux qui n'attendaient que cette occasion pour faire leur rapport à la reine. Par délicatesse, il évitait autant que possible d'aller chez lord et lady Talmadge, et on ne l'y voyait que très rarement lorsqu'ils étaient à Londres. Clémentine et lui se

rencontraient en ville, sous des noms d'emprunt et déguisés en petits bourgeois, précautions qui lui avaient paru jusqu'ici suffisantes et efficaces. Si les Talmadge étaient à la campagne et sir Rupert Wroth à sa propriété de Wroth, ils se retrouvaient dans les bois où ils étaient à peu près certains que personne ne pouvait les espionner.

Néanmoins, ils devaient avoir tort puisqu'on les avait surpris. Dans l'avenir, il leur faudrait se montrer encore plus circonspects.

Il décida pourtant de se rendre à Wroth sur— le— champ. La mitoyenneté de son domaine avec celui des Talmadge ne pouvait tout de même pas lui interdire de se rendre sur ses terres! Une fois là— bas, il devrait trouver un moyen habile et sûr de voir Clémentine au plus tôt. En partant sans tarder, il pourrait être à Wroth pour le petit déjeuner, et même avant.

Il passa par son hôtel particulier de Berkeley Square, tendit sa cape et son chapeau au maître d'hôtel et d'une voix calme et tranquille, comme s'il s'agissait d'un voyage normal, il donna l'ordre d'atteler immédiatement. Non sans avoir jugé utile d'expliquer ce déplacement imprévu :

— Au Palais, ce soir, un ami de ma famille m'a informé que ma grand—mère était souffrante. Je suppose qu'elle a interdit qu'on m'en avise, craignant que je ne sois occupé aux Communes et soucieuse de ne pas me créer de préoccupations. Mais, puisque je sais qu'elle est alitée, je pars immédiatement pour Wroth. Je veux savoir ce qu'il en est.

— Très bien, Sir. Puis— je me permettre d'exprimer le vœu qu'il ne s'agit que d'une fausse alerte et que vous trouverez Milady remise de son malaise?

— Merci, oui... Je l'espère aussi.

Tout en parlant il se dirigeait vers la bibliothèque, pensant avoir trouvé une excellente excuse à son départ précipité, si jamais, le lendemain, un de ses amis bien intentionné venait lui rendre visite. Il se dirigea vers le bar entre deux fenêtres, se versa un porto. Il en éprouvait le besoin mais lorsque le vin toucha ses lèvres, il reposa le verre : il n'avait nulle envie de boire. Il devait surtout réfléchir, trouver une réponse à la question qui revenait sans cesse, obsédante, à son esprit : où trouver une jeune fille répondant aux exigences de la reine et qu'il pût épouser rapidement? Ses expériences amoureuses, bien que nombreuses, ne l'avaient jamais amené à s'intéresser, de près ou de loin, à de timides jeunes filles.

Peut—être Clémentine pourrait—elle l'aider à en découvrir une? A moins qu'elle ne commette la folie d'être jalouse et ne le pousse au contraire à faire fi des avertissements de la reine? Non! Sûrement non! Elle n'était pas sottre et savait aussi bien que lui ce que cela représenterait d'être ministre des Affaires étrangères à trente—trois

ans. Pour trouver l'équivalent, il fallait remonter à Pitt qui avait été Chancelier de l'Echiquier alors qu'il n'en avait que vingt—trois.

Sir Rupert reprit son verre de porto et le vida avant de faire demi—tour pour quitter la pièce. Ce faisant, son regard accrocha la série de cartes d'invitation posées sur la cheminée, contre le grand miroir Chippendale. Il y en avait pas moins d'une douzaine mais, parmi elles, il s'en trouva une, plus grande que les autres, blanche, qui attira son attention :

Comte et comtesse de Cardon... 16 juillet... 15 heures... Manoir de Rowanfield, à Rowan...

Il fixait rêveusement ces lignes et murmura :

— Rowan?... Clémentine y sera sûrement!... Le 16 juillet... mais c'est demain!...

Oui, sans aucun doute Clémentine serait à cette réception, comme la plupart des personnalités du comté, et il serait plus facile de lui parler ouvertement, sans se cacher!...

Il prit la carte d'invitation, la fourra dans sa poche et quitta la bibliothèque.

La route conduisant au manoir de Rowanfield était encombrée de voitures de toutes sortes, de toutes tailles, allant du tilbury à la grande et somptueuse calèche, mais les attelages étaient tous formés de très beaux chevaux : robes lustrées, crinières et queues bien peignées, harnais d'argent, ils trahissaient l'opulence de leurs maîtres.

En atteignant l'entrée de la propriété, ils ralentissaient pour passer au pas, dignement, entre les piliers du grand portique, et tournaient avant de s'arrêter face à l'immense demeure de briques rouges, où plusieurs valets en livrée, portant perruque poudrée, les attendaient pour rabattre les marchepieds et aider les dames à mettre pied à terre.

Nerina Graye avait observé les voitures qui précédaient la sienne, à travers ses vitres éclaboussées de boue et ternies de poussière. Elle n'avait trouvé que cette vieille guimbarde à sa descente du train. Elle se blottit contre la vitre en soupirant, sans oser appuyer sa tête contre les coussins sales et élimés, puant le tabac et la crasse.

Elle n'avait pas calculé qu'elle arriverait le jour de la garden—party. Comment s'en fut—elle souvenue, puisqu'elle n'avait pas prévu de revenir ici? Maintenant, elle se rendait compte qu'elle n'aurait pu choisir plus mauvais jour pour le faire!

De plus, se présenter ainsi, en soirée, quand tout le monde serait fatigué et maussade... Quoi qu'il en soit, son retour serait mal accueilli, particulièrement ce soir où il allait provoquer une vraie tempête.

Mue par une impulsion soudaine, elle fit glisser la vitre qui la séparait du cocher :

— S'il vous plaît... Faites le tour par l'extérieur, vous me déposerez devant l'entrée de service. Derrière la maison...

L'homme mit sa main, déformée par l'arthrite, en cornet contre son oreille et se pencha pour mieux entendre :

— Par— derrière, vous dites?... Ah! bon... Entendu, miss.

Nerina se laissa aller contre le dossier et vit passer un ravissant dog-cart aux roues jaunes et noires qui filait comme le vent. Le conducteur était un beau jeune homme à favoris frisés qu'elle reconnut pour être l'un des célibataires les plus convoités du comté.

Tout le monde serait là ce soir, à ce qu'il semblait, même elle qui n'était pas invitée et qui serait, de tous, la plus malvenue.

— Je ne pouvais pas faire autrement. Je n'avais d'autre solution que de revenir.

Elle avait prononcé ces mots à haute voix, comme si elle se parlait à elle— même. Le son de sa propre voix lui rendit quelque assurance. Elle releva le menton fièrement, et son expression misérable et contrite se changea en défi. Mais, au fond d'elle— même, elle savait bien qu'elle avait peur.

Sa tante avait été très contrariée la dernière fois qu'elle l'avait vue revenir. Mais ce n'était pas sa tante qui l'effrayait le plus. C'était son oncle qui la faisait trembler. Elle l'entendait déjà aboyer rageusement, comme un chien furieux, exigeant des explications. Elle imaginait le ton qu'il prendrait pour l'interroger : soupçonneux, ricanant, coupant net ses réponses pour l'embarrasser, la démonter, traquer ses points faibles.

Elle se souvenait de ce qu'il lui avait fait subir lorsqu'elle était revenue la fois précédente, quand elle s'était vue obligée de quitter l'emploi de gouvernante qu'elle occupait chez un homme veuf, père de deux enfants. Oui, elle se rappelait l'insistance de son oncle à l'interroger sur chaque détail de l'agression dont elle avait été victime de la part du quadragénaire. Et, lorsque honteuse et humiliée de devoir faire un tel récit, elle s'était tue plutôt que de poursuivre, il avait éclaté d'un rire moqueur en déclarant qu'elle se faisait une montagne d'une taupinière, qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat, et que ce qu'elle avait déduit du comportement de ce pauvre homme était le fruit de sa propre imagination perverse et dévergondée.

Cette fois, ce serait pire, bien pire. Et, quoiqu'elle fût résolue à en dire le moins possible, elle savait bien que, le moment venu, il la pousserait à donner des détails, à dire ce qu'elle ne voulait pas dire. Elle avait compris depuis longtemps, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, que son oncle prenait un plaisir sadique à l'humilier. Il la traitait ainsi depuis qu'elle était devenue assez fine pour comprendre que le baiser qu'il lui donnait chaque soir au coucher

n'avait rien de paternel, et qu'elle l'avait repoussé avec dégoût. Il la détestait surtout depuis qu'elle était trop grande pour recevoir le fouet, car il avait toujours pris du plaisir à la dénuder pour la corriger.

Et, pourtant, cet homme était son oncle, son unique parent, et son tuteur devant la loi. Lors de son dernier séjour à Rowanfield, elle s'était promis de n'y jamais revenir quoi qu'elle eût à supporter ailleurs. Mais il lui avait été impossible, rigoureusement impossible, de continuer à vivre sous le même toit que le marquis de Droxburgh. Elle revoyait en cet instant son regard trouble, elle croyait sentir sur ses lèvres serrées le contact des siennes cherchant à forcer sa bouche. Jamais elle n'eût imaginé qu'il pût exister un être aussi pervers et, cependant, elle avait tenu trois mois avant de se dire que le point de rupture était atteint et qu'elle devait absolument échapper à cet homme.

Un autre attelage dépassa le coupé de Nerina : cette fois, c'était une Victoria découverte. Elle entrevit un joli visage qu'encadraient les rubans d'un chapeau garni de roses. Une ombrelle assortie l'ombrageait, volantée et brodée de roses; la très jeune fille était assise à côté d'un gentleman, coiffé d'un haut— de— forme et dont la boutonnière était fleurie.

Le couple donnait une image délicate et romantique de l'existence. Quand leur Victoria fut passée, Nerina regarda instinctivement sa propre robe. Elle était froissée et salie par le voyage en train. Elle était en route depuis l'aube, et elle savait que son visage et ses cheveux étaient maculés de taches à cause de la fumée de charbon et qu'elle devait donner une impression négligée, minable, avec sa chevelure dénouée et en désordre. Fébrilement, elle essaya au moins de dépoussiérer sa robe, de la lisser de la main mais il n'y avait rien à faire.

Fanée et démodée, car elle la portait depuis deux ou trois ans, cette robe était d'un bleu tendre qui ne l'avantageait pas du tout. Mais elle avait toujours porté des vêtements qui ne lui seyaient pas car ils avaient été faits, non pour elle, mais pour sa cousine Elisabeth. Elle en « profitait » quand celle— ci ne les mettait plus. Or, Elisabeth était d'un blond très clair, avec des yeux bleus, et n'était à son avantage que dans du bleu ciel ou du rose. Et ces couleurs, idéales pour elle, étaient sur Nerina d'un effet désastreux.

Les deux cousines étaient à peu près de la même taille, mais leur ressemblance s'arrêtait là. Nerina avait hérité de sa mère une chevelure flamboyante et de magnifiques yeux verts. C'était la combinaison de ces cheveux, de ces yeux et de ce teint éblouissant de magnolia qui avait naguère conduit le plus jeune frère du comte de Cardon à fuir, alors qu'il était encore étudiant à Oxford et sans un sou, avec une cantatrice.

Qu'ils eussent été parfaitement assortis, très heureux et très épris l'un de l'autre n'avait pas désarmé l'indignation et la hargne de la famille. Et, lorsqu'ils trouvèrent la mort, ensemble, dans le naufrage de leur bateau, au large de Douvres, onze ans plus tard, chacun de leurs proches, sans oser vraiment s'en féliciter, déclara néanmoins qu'on s'attendait à ce que leur aventure se terminât ainsi. Les fous ont la mort qu'ils méritent.

Nerina avait alors été ramenée au manoir de Rowanfield pour y être élevée avec sa cousine Elisabeth. Elles avaient le même âge et ç'aurait dû être excellent pour l'une et l'autre d'avoir une compagne. Mais, ainsi que Nerina l'apprit plus tard, lord Cardon avait détesté son jeune frère au point que tout ce qui le lui rappelait lui était désagréable.

Peut-être lui gardait-il rancune d'avoir été heureux, ne fût-ce que pendant onze ans. Peut-être sa haine avait-elle des racines plus obscures, plongeant dans leur enfance. Nerina ne le sut jamais mais, en grandissant, elle soupçonna son oncle d'avoir été, naguère, amoureux de sa belle-sœur. Repoussé, humilié, il avait pansé sa blessure d'orgueil en maintenant le jeune couple dans l'éloignement et la pauvreté.

Que cette explication fût valable ou non, Nerina savait qu'aussitôt arrivée au manoir de Rowanfield, il lui avait fallu se faire pardonner d'avoir été mise au monde. Quoi qu'elle fit, elle ne recevait que reproches, et il lui était impossible d'accomplir la moindre chose qui pût être considérée comme satisfaisante. Cependant, au fil des années, elle comprit que son oncle lui manifestait en vérité certains sentiments, mais que leur qualité était affreuse. Elle l'évita, fit en sorte de garder ses distances, mais il s'en rendit compte et commencèrent alors de véritables persécutions.

Elle se rappelait douloureusement sa honte lorsqu'il la fouettait, car, toute gamine qu'elle était, elle réalisait que l'humiliation qu'il lui infligeait sciemment était plus cruelle encore que la douleur physique.

La voiture stoppa devant la porte de service. Cette façade de la maison était déserte : les serviteurs étaient tous occupés à la réception, sur les pelouses et la terrasse. Ils étaient toujours débordés en de telles occasions, comme si lord Cardon n'avait pas les moyens d'engager des extras et exigeait de chacun un double travail.

— Si vous voulez bien décharger ma malle dans la cour, demanda Nerina au cocher, je la ferai monter plus tard.

Avec des ahans d'asthmatique et des craquements de ses vieux os perclus, le brave homme parvint à sortir la malle et à la déposer sur les dalles de la cour. Elle n'était pas lourde, cependant il transpirait à grosses gouttes et son visage était congestionné lorsqu'il eut terminé.

Dans un élan, Nerina ajouta au prix conclu les derniers six pences

que contenait sa bourse. Il regarda, au creux de sa paume, la somme totale que représentaient les nombreuses pièces qu'elle venait de lui donner, soupçonnant visiblement que toute cette ferraille était destinée à le tromper. Mais lorsqu'il comprit qu'au contraire il était généreusement gratifié, il eut un bon sourire de sa bouche édentée :

— Oh! merci, miss... Vous êtes bien gentille, bien gentille!

Il remonta sur son siège, prit ses rênes et la squelettique haridelle repartit. Nerina suivit la voiture des yeux, le cœur serré. Après tout, elle était contente d'avoir emprunté cette pauvre voiture pour la conduire jusque— là : ce soir, l'homme et la bête mangeraient.

Elle attendit, pour pénétrer dans la maison, que l'équipage eût disparu de sa vue. Puis elle se retourna résolument et entra d'un pas décidé. Il lui fallait suivre un couloir étroit, pour atteindre la porte grise séparant le quartier des domestiques de la demeure principale.

Elle ne vit personne mais de la musique lui parvint, ainsi qu'un brouhaha de voix. En deux minutes à peine, elle grimpa l'escalier de service jusqu'au second étage. Elle ouvrit une porte de communication pour traverser un couloir au parquet ciré recouvert d'un tapis, et pénétra dans la chambre qu'elle partageait avec Elisabeth quand elle était à Rowanfield.

La pièce était vide mais, sur le lit et sur la coiffeuse tramaient des vêtements que personne encore n'avait rangés. Un déshabillé de mousseline qu'Elisabeth avait dû porter le matin, des bas, un jupon et un ruban dénoué; un mouchoir sali, des mitaines de dentelle et une chemise. Tout cela témoignait d'une hâte fébrile, comme si Elisabeth avait attendu la dernière minute pour se changer et que sa femme de chambre, appelée à d'autres tâches, n'eût pas. trouvé le temps, depuis, de venir mettre de l'ordre,

Nerina fronça les sourcils : cela n'était pas dans la nature de sa cousine. Elle ramassa machinalement un ruban qui traînait sur le tapis, le posa sur la coiffeuse dont la glace lui renvoya sa propre image. Elle grimaça : elle n'avait pas imaginé qu'elle était si sale.

Elle n'avait pu s'offrir qu'une des plus mauvaises places dans le train, dans un wagon à ciel ouvert. Pendant le voyage, la locomotive avait craché une fumée terrible, et le vent de la course avait ébouriffé ses cheveux. Elle ne ressemblait en rien à l'image d'une jeune et respectable gouvernante d'enfants d'aristocrates!

Il lui fallut du temps pour se laver et se changer mais, quand enfin elle fut nette, propre et coiffée, ayant emprunté à sa cousine une robe de mousseline, elle se sentit plus calme et prête à affronter l'épreuve qui l'attendait.

Elle décida de descendre et de se présenter devant les invités. Si son oncle recevait le premier choc en public, il ne pourrait rien dire et peut— être plus tard tout serait— il plus facile.

Lentement mais résolument, elle se dirigea vers l'escalier. Alors qu'elle arrivait à mi— hauteur du premier étage, un homme pénétrait dans le hall. Elle s'immobilisa pour voir si elle le connaissait. Non, elle ne l'avait encore jamais vu : il était grand, brun et, tandis qu'il ôtait son haut— de— forme et découvrait sa belle chevelure, elle se dit que ce devait être l'un des hommes les plus distingués et séduisants qu'elle eût rencontrés.

Elle le suivit des yeux tandis que, sur les pas d'un valet, il traversait le hall pour gagner le grand salon et la terrasse.

Avant de quitter le hall, il avait inspecté le décor d'un regard rapide et il avait aperçu Nerina, immobile dans l'escalier. Son expression avait blessé la jeune fille. On aurait juré qu'il pensait : « Mais qu'est— ce que c'est que ça?... » Sa bouche avait eu un pli méprisant, son œil avait glissé sur elle comme sur un objet sans intérêt. Mais il n'avait cependant détourné la tête que lentement, avec l'assurance tranquille d'un homme à qui tout est permis, surtout l'insolence.

En le regardant s'éloigner, elle pensa : « Encore un qui doit aimer dominer et faire souffrir... »

Sa première impression s'était effacée. Elle le haïssait déjà, comme elle haïssait tous les représentants de ce sexe maudit.

Tout en continuant à descendre, elle pensait qu'ils étaient tous ignobles, sans exception. Hypocrites, sournois, faisant montre de sentiments nobles et de mœurs pures devant les gens de leur monde, et ne révélant leur vraie nature que lorsqu'ils avaient affaire aux femmes dans l'intimité, ou devant les pauvres gouvernantes comme elle, sans protection, qui doivent apprendre de bonne heure ce qu'est la vie, en supportant le mal sans pouvoir le rendre.

Une envie de blesser quelqu'un la saisit soudain. Et elle se demandait pourquoi une telle rage la soulevait parce qu'un homme l'avait regardée avec indifférence et mépris en traversant un hall. Elle lui en voulait terriblement, c'est lui qu'elle aurait voulu pouvoir meurtrir, écraser... Le subjuguier, le mortifier, lui procurerait, se disait —elle, une satisfaction merveilleuse et unique! Mais, tout en jouant à évoquer cet homme se roulant de chagrin à ses pieds, elle savait qu'il n'y avait aucune chance pour que cela arrivât jamais. Ses vengeances resteraient toujours imaginaires. Elle était ridicule!... L'homme est à jamais le conquérant et le maître. C'est presque une loi de la nature. On ne peut rien contre, même si c'est horriblement injuste.

Soudain découragée, Nerina eut conscience qu'elle ne pourrait pas affronter son oncle et sa tante, debout côte à côte sur la terrasse, s'apprêtant à accueillir les notables du comté, leurs mains instinctivement tendues avant même de savoir qui allait se présenter devant eux.

Subrepticement, elle traversa le hall et s'engouffra dans le petit salon. Cette pièce — dont on usait rarement — jouxtait une serre dont la porte, à l'autre extrémité, ouvrait sur le jardin. Personne ne vit Nerina lorsqu'elle se glissa à l'extérieur. Elle n'eut qu'à traverser un massif de fleurs pour disparaître derrière les rhododendrons dont plusieurs buissons bordaient la pelouse.

Inaperçue de la foule des invités, elle emprunta de petits sentiers herbus, abrités par des arbustes, jusqu'à ce quelle eût fait presque le tour du jardin et se retrouvât face à la maison.

La réception battait son plein. Des musiciens, en uniforme de hussard, jouaient des valses. A l'extrémité de l'immense pelouse, une tente avait été dressée, abritant le buffet et la piste de danse. De l'autre côté, un tournoi de croquet avait lieu. Nerina observa un instant l'assemblée, au travers des ramures puis, craignant d'être surprise, elle se glissa, pliée en deux, jusqu'à un petit bâtiment qui se trouvait devant elle, à une vingtaine de mètres. C'était une maison d'été, construite par le père de lord Cardon, selon ses plans, et qui prouvait au moins une chose, c'est qu'il n'avait aucun don pour l'architecture.

Cette maison, où il venait s'abriter pour nourrir ses rêves et ses chimères, âgé de quatre—vingts ans, peu avant sa mort, réfugié dans l'imaginaire, était un édifice compliqué; il évoquait une pagode chinoise élevée au—dessus d'un portique et de colonnades de style grec. A l'intérieur, elle offrait à peu près le confort humide de la grotte d'un anachorète des temps bibliques.

Ce mélange s'expliquait fort bien pour qui avait connu le comte de Cardon. Il était d'une extravagante versatilité et avait changé constamment d'idée au cours de la construction. De sorte que le pauvre charpentier chargé de l'exécution, suivant à la lettre les instructions de son seigneur, avait en fin de compte réussi ce chef—d'œuvre unique en son genre. La nature généreuse avait tout arrangé en permettant, avec les années, que l'ensemble disparût presque complètement sous un manteau de lierre et de chèvrefeuille. Tel qu'il était devenu, l'édifice n'avait plus de lignes précises mais l'aspect rustique et sauvage d'une maison de feuillage.

Pour Elisabeth et Nerina ç'avait été un abri merveilleux.

En l'explorant dans leurs jeux, elles avaient découvert, immédiatement sous le toit, une partie des combles comme oubliée par le noble architecte. Cela formait une sorte de réduit, où l'on devait se tenir assis ou à plat ventre, mais d'où l'on avait vue sur le parc par un trou pratiqué dans le mur. C'était facile : il était en bois à cet endroit. Cela ne se voyait pas car le chèvrefeuille y formait un épais rideau qui, de l'extérieur, cachait le forfait. Et les deux gamines étaient parvenues à se ménager là une lucarne qui était leur poste

d'observation.

C'était dans ce réduit, où l'on ne risquait pas de venir les chercher, qu'Elisabeth et Nerina avaient échangé tous leurs petits secrets. Elles y avaient caché leurs innocents trésors et les friandises que la cuisinière indulgente leur donnait parfois à l'insu de la comtesse.

Il ne fallut à Nerina que quelques secondes pour faire sauter le vieux loquet de la porte et grimper jusqu'à la cachette. A sa grande surprise, elle trouva le réduit rangé, presque propre. A ce qu'elle pensait y retrouver — la dînette de leurs poupées, des livres, une jarre qui leur servait naguère de garde-manger — on avait ajouté un coussin de satin et un plaid. Il était facile de deviner que quelqu'un venait parfois ici et avait jugé utile d'y apporter un peu de confort.

En écartant le chèvrefeuille, Nerina put voir, au loin, son oncle et sa tante sur la terrasse, accueillant leurs hôtes qui, ensuite, descendaient les quelques marches de pierre grise pour aller sur la pelouse. Devant la tente, Elisabeth, en robe d'organdi rose, s'entretenait avec deux jeunes gens. Même à cette distance, Nerina remarqua qu'elle était nerveuse ; ses mains s'ouvraient et se refermaient sans cesse sur le manche de son ombrelle.

Nerina reconnaissait beaucoup de ceux qui arpentaient la pelouse en bavardant par groupes; le gouverneur du comté, important et pompeux, à la voix forte et au visage rouge briqué sous la chaleur, visiblement inquiet; tout en parlant aux gens, il jetait autour de lui des regards furtifs, plein de la crainte de perdre son temps avec eux et de risquer de négliger, peut-être, des personnages plus considérables.

Elle observa un instant le vicaire de Rowan, qui semblait un scarabée incliné devant une rose pourpre. Il s'entretenait avec l'évêque du diocèse, magnifique dans sa robe, dont le violet flamboyait au soleil, tandis que sa croix, reposant sur sa bedaine proéminente, étincelait de mille feux...

Nerina attira à elle le coussin et s'installa en tailleur, les coudes sur les genoux, la tête entre ses mains. Elle s'amusait. C'était drôle d'espionner tous ces gens sans qu'ils s'en doutent. Et la pensée qu'ils lui permettaient des heures de répit avant d'affronter son oncle les lui rendait presque sympathiques.

C'est alors qu'elle remarqua deux personnes se détachant de la haie de spectateurs qui suivaient le match de croquet. Tout en conversant, elles venaient droit vers la maison d'été. Elle reconnut immédiatement la femme: c'était lady Clémentine Talmadge. Nerina l'admirait depuis des années quoique son admiration pour elle se mêlât d'une sorte d'antipathie.

Pourtant, chaque fois qu'elles s'étaient vues, lady Clémentine avait quitté son groupe pour venir dire un mot aimable à « ces chères petites », comme elle appelait Nerina et sa cousine. Elle s'était toujours

montrée charmante à son égard.

Nerina ne comprenait pas pourquoi, alors qu'elle la considérait comme la femme la plus élégante, la plus belle que l'on pût voir, elle ne parvenait pas à l'aimer.

Elle était ravissante cet après— midi— là, dans une crinoline d'organdi jaune pâle sur fond vert d'eau. Une écharpe transparente couvrait ses épaules et son chapeau s'ornait de plumes d'autruche, exactement du jaune de sa crinoline. Ses cheveux noirs coiffés en bandeaux encadraient admirablement son beau visage ovale. Toute sa personne dégageait une sorte de sensualité féminine qui était un vrai défi. Nerina elle— même, malgré sa jeunesse, y percevait une provocation. Car il était impossible de ne pas deviner ses seins sous le corsage qui les moulait et, sous la taille fine, la cambrure des reins, en dépit de la crinoline, se dessinait parfaitement.

Chaque inspiration soulevait un peu sa belle gorge et sa façon de marcher avait une souplesse féline, presque animale. Au milieu des autres femmes, coincées par les exigences d'une société policée et civilisée, elle semblait venir tout droit de la jungle et en tirer orgueil au lieu de s'en trouver gênée. C'était cela qui, peut— être, choquait profondément Nerina.

Lady Clémentine était cependant la fille d'un duc, l'épouse respectée d'un gentilhomme, une personnalité importante dans le comté, mais la façon dont elle regardait l'homme qui marchait à côté d'elle était nettement avide, rapace presque, et ne montrant aucune gêne ni aucune honte.

Tout occupée à détailler passionnément Clémentine Talmadge pour tenter de comprendre l'étrange sentiment que cette femme lui inspirait, Nerina n'avait jusqu'ici prêté aucune attention à celui qui l'accompagnait. Elle intercepta un des regards furtifs qu'il lançait tout en marchant et elle eut l'impression de le connaître. Le couple était tout près maintenant, il atteignait presque la porte de la maison d'été...

Nerina étouffa une exclamation : c'était l'individu qui avait pénétré dans le hall alors qu'elle descendait l'escalier, venant de sa chambre. Le bellâtre qui lui avait jeté un regard de dédain, le personnage visiblement imbu de sa propre personne, si sûr de lui, à qui elle aurait tellement aimé envoyer un soufflet !

Ils étaient entrés dans la maison, elle entendait leurs pas sur le parquet, au— dessous d'elle.

Clémentine parla la première ;

— Quelle surprise ça été de te voir là, Rupert! Je ne pensais pas te rencontrer aujourd'hui!

— J'ai quitté Londres hier soir. Il fallait absolument que je te parle. Il nous arrive un ennui!

— Que se passe— t— il? En effet, tu ne m'as pas paru à l'aise. Je t'ai trouvé étrange.

— J'ai quelque raison d'être étrange, comme tu dis. Clémentine... je dois me trouver une épouse. Tout de suite!

Lady Clémentine laissa échapper un léger cri :

— Rupert! Que veux— tu dire?

— Ce que je dis, ni plus ni moins. Je dois me marier, dans les plus brefs délais.

— Mais pourquoi? Je ne comprends pas... Rupert, par pitié, explique— toi!

— Ordre de la reine!... Sa Majesté a été informée apparemment que, sans être criminels, j'espère, nous n'en attendons pas moins, toi et moi, aux droits des époux légitimes.

— Sa Majesté informée?... balbutia Clémentine. Mais alors... alors... Une seule personne a pu faire cela, ma belle— mère! Elle nous a espionnés, j'en suis presque sûre. Elle a une façon de me regarder... et de me parler... Pourtant, j'étais convaincue que personne ne nous soupçonnait.

— Tu ne crois pas que c'est ton mari qui...?

— Oh! non, pas Montaigu !... Il ne sait rien. En outre, il est ivre du matin au soir, il n'y a que dans son sommeil qu'il ne boit pas. Il est incapable de voir ce qui crève les yeux de n'importe qui. Ma belle— mère, c'est différent. Elle m'a toujours détestée. Elle jure que Montaigu n'avait jamais bu avant de m'épouser.

— C'est exact?

— Je n'en sais rien. Je n'étais pas là pour le voir.

Sir Rupert éclata de rire. Mais c'était un rire sans gaieté.

— Je suis ravie d'être drôle! lança Clémentine, vexée.

A nouveau, Rupert parut trouver cette réaction amusante :

— Non, ma chérie, on ne peut pas dire que tu es drôle, mais... il arrive parfois que, le plus ingénument du monde, tu satisfasses mon sens de l'humour. Allons! Ne fais pas cette tête... Je te taquine. Tu es trop belle pour avoir besoin, en plus, de trop d'esprit.

— Je voudrais que tu ne me parles pas ainsi, Rupert. Tu sais très bien qu'en fin de compte, je ne sais jamais exactement ce que tu insinues.

— Je vois, en effet... Eh bien, laisse— moi te dire clairement ce que je pense. Tu es une femme follement séduisante et cela me suffit.

— Voilà... tu vois... je comprends! C'est simple. Mais revenons à la

reine. Que veut— elle? Que signifierait ton mariage?

— Il signifierait que je me conduirais en homme respectable. A tout instant, le Premier ministre peut demander à Palmerston sa démission. On ne doit rien avoir à me reprocher, ni dans ma vie publique ni dans ma vie privée.

— Et c'est à cause de cela que tu devrais te marier? Je dois t'avouer que je le supporterais difficilement.

— Cette idée ne m'enthousiasme pas moi— même! Et d'ailleurs, que sais— je des jeunes filles de bonne famille actuellement sur le marché? Je n'en fréquente pas une seule. Je les ignore, comme vraisemblablement elles m'ignorent.

— Je n'en doute pas. Mon pauvre chéri, tu seras très malheureux dans les liens du mariage!

— Il était inévitable que cela m'arrive un jour ou l'autre. Mais j'aurais préféré que cela m'arrive à l'âge mûr. Très, très mûr... tu vois?... Lorsque j'aurais commencé à rechercher la respectabilité, la vie rangée, les responsabilités domestiques...

Clémentine laissa échapper un petit rire qui ressemblait à un sanglot :

— Et la reine t'y invite dès maintenant, mon pauvre amour... C'est, de sa part, une preuve de sollicitude. Pourrons— nous continuer à nous voir, après ?

— Oh ça!... Compte sur moi : nous nous arrangerons. Si tu crois que je vais laisser la reine bouleverser mon existence, tu te trompes. Je ne serai ni le premier ni le seul à vivre à ma guise derrière une façade de respectabilité de commande. Et, à l'abri de cette façade, j'entends bien continuer à faire ce qui me plaît, où et avec qui il me plaît.

— Si tu deviens ministre des Affaires étrangères, il va te falloir épouser une jeune fille d'excellente famille, très convenable! Elle sera gauche, timide, facilement effarouchée et mortellement ennuyeuse... à table et au lit. Pauvre Rupert, de quelle humeur massacrante tu vas être! En y pensant, j'ai presque pitié de cette pauvre fille...

— Sans doute trouvera—t—elle à s'occuper à Wroth. Je la conduirai à la Cour pour la présenter à la reine, ensuite je l'expédierai sur nos terres, comme un paquet. Et toi, tu devrais convaincre Montaigu de regagner Londres. Parce que je ne viendrai plus souvent ici, quand ma femme y sera.

— Oh! ce sera facile... Lui— même préfère vivre à Londres où il peut boire et jouer autant qu'il veut au White's. Souviens— toi, Rupert, que ma retraite à la campagne, c'était ton idée, pas la mienne! Tu m'as dit qu'ainsi nous pourrions nous voir sans risquer de provoquer des ragots, étant voisins, tandis qu'à Londres, nous étions constamment à la merci d'un hasard.

— Hé oui, je sais... Mauvais calcul. Apparemment, je me suis trompé. Il faut inverser le mécanisme. Mais en attendant...

Il s'interrompt. D'une voix pleine d'espoir, Clémentine le pressa :

— En attendant...?

— Il faut que tu t'arranges pour me trouver une femme.

— Rupert! s'indigna— t— elle. Comment oses—tu me demander une chose pareille? Au premier regard que je jetterai sur la fille appelée à devenir ta femme, je la haïrai de toutes mes forces. Et si elle a le malheur de t'aimer... ce qui sera, sans doute, fatalement... je rêverai de lui crever les yeux!

— Bon, bon... très bien. Je la trouverai seul.

— Non, je ne veux pas! Je ne veux pas que tu la choisisses toi—même! Tu la choisirais jolie...

— Ah? Parce que tu tiens à ce qu'elle soit laide?

— De préférence, oui. D'ailleurs, pour ce que tu veux en faire... Oh! là là... c'est terrible! Quelle situation. Pour toi et pour moi...

Soudain, ayant machinalement regardé par la fenêtre, Clémentine eut une exclamation :

— Rupert!... Mais j'ai, ce qu'il te faut... Regarde, là— bas. Regarde... Tu vois, la fille en rose, avec une ombrelle et un pantalon à volant qui dépasse de sous sa jupe?... Voilà ta future femme, mon cher!

— Pourquoi celle— là? Qui est— ce?

— La fille de nos hôtes : Elisabeth Cardon. Je la connais depuis sa petite enfance.

— Mais... mais...

— Il n'y a pas de « mais »! Les Cardon seront ravis. Je sais qu'ils ont du mal à tenir leur rang. Ils ont dû vendre une de leurs fermes l'été dernier et je suppose que lord Cardon aspire à se trouver un gendre riche. C'est ce que tu es, Rupert! N'est—ce pas?

— Oui, je suis riche, très riche, c'est entendu... Mais pourquoi veux—tu que j'épouse précisément cette fille?

— Parce que c'est exactement ce qu'il te faut! Elle est d'un tempérament apathique et d'une naïveté qui frise la sottise. Par contre, elle est bien née, de parents respectés. Hautement respectés, même. Rien à dire sur cette famille. La fine fleur de la province. Et, à moins que je ne me trompe lourdement, les Cardon t'accepteront avec enthousiasme comme gendre et te confieront leur fille en qui tu trouveras, toi, une épouse complaisante, insipide, et bien trop sottre pour te soupçonner d'infidélité.

Après un assez long temps de réflexion, sir Rupert admit :

— Hum... Ce pourrait être pire.

— Bien pire en effet! Mais je te dois la vérité : je connais Elisabeth depuis toujours : c'est la seule fille dont je ne serai pas jalouse

jusqu'au désespoir et au meurtre.

— Crois— tu vraiment que tu aurais quelque raison d'être jalouse de ma femme, d'où qu'elle vienne? Quelle qu'elle soit?

— Mais bien sûr! Je serais jalouse de toute femme que tu toucherais, de toute femme qui porterait ton nom. En fait, je serais jalouse de toute femme que tu serais obligé de regarder pour la simple raison que tu serais son mari. Et ta réputation suffit à justifier ma jalousie!

— Ce n'est pas très loyal de fonder ton attitude sur des faits que je t'ai moi— même rapportés et qui se sont produits avant que je ne te connaisse.

Clémentine eut un rire moqueur :

— Mon chéri, ce n'est pas le passé qui me fait peur, crois— moi. C'est l'avenir... Et j'ai raison : tu es un homme fascinant et irrésistible. D'ailleurs, promets— moi de répondre franchement et sans détour à la question que je vais te poser.

— Je te le promets.

Le ton de Clémentine se fit plus grave :

— Alors dis— moi, Rupert. M'aimes— tu vraiment?

— Seigneur, quelle question! N'avons— nous pas passé tous ces derniers mois ensemble? Et n'avons— nous pas fait l'expérience de moments qui étaient, me semble— t— il, grisants et extraordinaires, où nous atteignons l'un et l'autre le summum du bonheur?

—Tu n'as pas répondu à ma question, Rupert. Mais... ce n'est plus nécessaire. Tu n'as jamais aimé. Ni moi ni celles qui m'ont précédée. Tu es incapable d'amour.

Sur ces derniers mots, la voix de Clémentine s'était brisée.

— Clémentine, ma chérie... tu te tourmentes toi— même. Pourquoi? Comment peux— tu dire de telles absurdités? Tu sais que je t'aime!

Elle aspira l'air par saccades, comme si elle étouffait puis, se rapprochant de Rupert, se penchant vers lui, elle mit sa main dans la sienne. Pendant un instant, elle lui abandonna ses doigts souples avant de s'emparer de la main de l'homme, nerveusement, et de lui enfoncer ses ongles dans la chair :

— Tu es à moi! A moi, tu entends? Et je défie toute femme de t'arracher à moi!

Sir Rupert porta cette main qui meurtrissait la sienne à ses lèvres et la baisa :

— Je n'imaginais pas, Clémentine, avoir fait à ce point ta conquête. Je croyais être un de ces fous qui te jettent leur cœur en pâture.

— Ce n'est pas vrai, Rupert. Tu n'as jamais cru cela. Mais je viens de te faire une scène, semble— t— il. Pardonne— moi, je sais que tu

les as en horreur. Je ne suis pas de taille, aujourd'hui, à ruser avec toi. J'ai mal... Pour une fois, je te dis la vérité.

— Eh bien, je te réponds que tu dis surtout des bêtises et je vais te le prouver. Veux— tu que nous nous retrouvions ce soir, à l'endroit habituel?

— Rupert! Tu sais bien que je ne demanderais qu'à t'y rejoindre mais j'ai peur pour toi, maintenant. Si Montaigne nous surprenait, le scandale ruinerait ta carrière. Si la reine est au courant, c'est que quelqu'un...

— C'est vrai, mais il n'y aura pas de scandale. Alors? Tu viendras?

— Bien sûr, je viendrai si tu le veux. Peut— être pour la dernière fois... Quand tu seras marié... nous ne nous verrons plus.

— Clémentine! Comment peux— tu être aussi sotte? Tu sais bien que mon mariage ne changera rien. Tu m'as dit toi—même que cette fille serait complaisante, soumise et, d'ailleurs, trop naïve pour avoir des soupçons.

— Oui, je crois vraiment qu'Elisabeth sera de ces femmes faciles à tromper, qui ne voient le mal nulle part... Mais... as— tu vraiment l'intention de demander sa main?

— Évidemment, puisque tu l'as choisie! Ne suis— je pas ton obéissant serviteur? Le plus clair, pour l'instant, est qu'il faut que j'échange au moins quelques mots avec cette demoiselle. Ne serait—ce que pour la vraisemblance... Il serait bon d'y aller tout de suite. Nous n'avons que trop tardé, quelqu'un risque d'avoir remarqué notre absence.

— Je vais partir la première et feindre de m'intéresser au match de croquet. On me verra... Toi, va d'un autre côté, dans quelques minutes. Alors... à ce soir?

— Oui. Et ne me fais pas attendre trop longtemps, mon amour. Je me languis de toi...

Nerina les entendit sortir l'un après l'autre de la maison d'été. Clémentine, la démarche nonchalante, alla se mêler à l'un des groupes qui suivaient la partie de croquet. Sir Rupert, lui, se dirigea d'un pas rapide vers la tente.

Nerina les avait suivis du regard par la petite ouverture que dissimulait le chèvrefeuille. Elle avait des crampes dans les mollets, des fourmis dans les pieds, mais sa fureur l'empêchait d'en souffrir. Ses yeux flamboyaient, ses joues étaient rouges et brûlantes.

« Quel homme abject! Quel monstre! murmura— t— elle. Et dire qu'il envisage d'épouser Elisabeth, ma douce, ma gentille Elisabeth qui, comme Clémentine le déclare avec beaucoup de clairvoyance, ne saurait être qu'une épouse naïve, crédule et complaisante sans le savoir. Mais elle ne l'épousera pas si je peux trouver un moyen d'éviter ça... »

L'énervement l'empêchait de rester inactive dans ce réduit : elle rampa jusqu'au— dessus du grenier, s'y laissa tomber et, par l'escalier en échelle, gagna l'étage. Un escalier normal descendait ensuite jusqu'à l'entrée de la maison.

Quand elle fut dehors, l'esprit tout occupé de ce qu'elle venait d'apprendre, elle oublia sa propre sécurité. Traversant carrément les rhododendrons, elle s'élança sur la pelouse à la recherche d'Elisabeth. Mais celle— ci avait disparu et avant même d'avoir pu jeter un regard alentour, Nerina s'entendit interpeller par une voix ou se mêlaient la surprise et la colère :

— Nerina! Que fais— tu ici?

Elle se retourna : sa tante la foudroyait du regard à travers son face — à— main. Elle lui fit une révérence :

— Je viens tout juste d'arriver, ma tante.

— Arriver d'où?

Avant qu'elle ait pu répondre, sa tante poursuivait :

— Inutile de me le dire! Je ne sais pas quelle sera la réaction de ton oncle. Mais jusqu'à ce que j'aie pu l'aviser de ta présence, tu vas me faire le plaisir de te retirer dans ta chambre. Tout de suite! Tu m'entends?

— Mais, ma tante...

— Tout de suite!... Sans répliquer. Et restes—y jusqu'à ce que je te fasse appeler. Obéis gentiment, dans ton intérêt.

Sans un mot de plus, Nerina se dirigea vers la maison. Plusieurs des invités qu'elle croisa la regardèrent avec curiosité mais elle passa droite, blême, le menton fier. Une fois dans le hall, elle se précipita vers l'escalier quelle monta quatre à quatre. La porte de la chambre, repoussée avec violence, claqua dans son dos quand elle y fut entrée.

Debout au milieu de la pièce, elle sentait en elle une rage qui, bizarrement, lui redonnait de la vigueur au lieu de l'abattre. Ce serait donc toujours la même chose!... Quoi qu'il pût lui arriver, elle aurait tort, on ne lui laisserait jamais le droit de parler ni celui de s'expliquer. Son point de vue n'intéressait personne, on ne lui demandait pas son avis, même en ce qui la concernait directement.

« Ce n'est pas juste » murmura— t— elle. Elle se souvenait de ce qu'avait été sa vie entre son père et sa mère. Ils étaient très pauvres mais, dans la petite maison qui les abritait, il y avait place pour les rires et pour le bonheur. Le bonheur! Elle n'avait compris ce que signifiait ce mot que depuis qu'elle vivait chez son oncle et sa tante. Et, quelquefois, il lui arrivait d'avoir peur d'oublier qu'il existe, qu'elle l'avait connu, qu'il n'était pas un mythe. Et pourtant... même « à la maison », autrefois, il lui était arrivé de voir des larmes dans les yeux de sa mère lorsque, tendue et anxieuse, elle attendait le retour de son époux, et que des heures et des heures passaient sans le ramener

auprès d'elle et de leur enfant.

Nerina se rappelait comment, un jour, elle avait passé ses bras autour du cou de sa mère en suppliant : « Ne sois pas malheureuse, maman, je veux que tu sois heureuse, je veux te voir rire. Papa est méchant de te faire du chagrin! » Et sa mère avait répondu : « Je ne suis pas malheureuse, ma chérie, je ne pleure pas, je suis inquiète parce qu'il est tard, plus tard que d'habitude, et je crains que ton père ait eu un accident... »

Nerina était certaine qu'il n'avait pas eu d'accident. Dans une heure, peut-être deux, la porte s'ouvrirait et son père entrerait. Il crierait leurs noms à toutes deux, et elles courraient dans ses bras tendus pour les y recevoir. Il les serrerait contre lui. Il aurait le regard brillant, la mine réjouie, il sentirait la fumée de cigare et le brandy, et il couvrirait leurs visages de petits baisers. Il ébourifferait les cheveux de sa fille et demanderait pourquoi elles avaient une mine consternée, des paupières rougies comme s'il y avait eu un enterrement dans la famille.

C'est par ce genre de scènes que Nerina avait, tout enfant, appris que les hommes sont ainsi faits, même les meilleurs d'entre eux : ils sont égoïstes, insouciants et font de la peine à ceux qui les aiment. C'est à l'âge de sept ans qu'elle avait conclu que, réflexions faites, quoiqu'elle aimât bien son père, elle préférait sa mère. Son père était amusant, spirituel et tout le monde le trouvait sympathique mais on ne pouvait lui faire confiance. Quand il jouait aux cartes, il ne se souciait plus de rien et surtout pas de l'heure. Cependant — mais Nerina ne le sut que plus tard — il n'avait pas les moyens de jouer aux cartes. Ils n'avaient que peu d'argent, très peu en vérité.

Mais c'est ainsi que sont les hommes!

C'était entièrement la faute de son père si Nerina était devenue orpheline. Il savait qu'une tempête était annoncée et beaucoup de marins, plus expérimentés que lui, lui avaient fortement déconseillé de sortir son yacht. Mais il avait parié vingt souverains qu'il irait à deux miles de la côte chercher une pièce de vin, et qu'il serait de retour au port avant le coucher du soleil.

Quand il avait dit à la mère de Nerina le montant du pari, elle s'était exclamée, incrédule :

— Mais voyons! Comment peux-tu accepter cet enjeu? Nous n'aurons jamais les moyens de payer si tu perds ton pari!

— Nous ne perdrons pas, nous gagnerons, tu verras!

— Qui, « nous »?

— Toi et moi. Parce que tu m'accompagnes! Je ne pourrais jamais trouver meilleur équipier.

Nerina s'était sentie enlevée dans les airs dans les bras de son père qui déposait sur ses joues deux baisers sonores :

— Au revoir, ma chérie. Nous serons de retour dans deux heures.

Il avait pris son vêtement de toile huilée et elle l'avait vu descendre en courant le sentier qui traversait le jardin. Elle ne devait jamais plus Se revoir. Ni lui ni sa mère. Encore aujourd'hui, il lui était intolérable de revivre les heures qui avaient suivi, les heures pendant lesquelles elle avait attendu, attendu... Puis, à la nuit tombée, elle avait entendu des pas lourds : c'était la procession des hommes chaussés de bottes qui ramenaient les corps.

Les funérailles avaient eu lieu dans le petit cimetière sans clôture. Nerina était trop abattue, trop assommée pour réaliser ce qui lui arrivait. Tout lui paraissait irréel sauf la haute silhouette du monsieur important qui se disait son oncle.

A la fin de la cérémonie, il avait déclaré :

— Ton père s'est toujours conduit comme un irresponsable. Il a voulu se marier contre le gré de sa famille. Il était normal qu'il en subit les conséquences. S'il est resté pauvre et sans soutien, il n'avait à s'en prendre qu'à lui— même.

— Nous étions pauvres mais pas sans soutien. Nous nous soutenions entre nous, tous les trois, et nous étions heureux.

— Dans cette baraque?

Une moue dégoûtée, l'oncle faisait, du regard, le tour du salon. Pour la première fois, Nerina réalisa combien, en effet, leur intérieur était misérable.

Pour la première fois, elle vit la trame usée de la carpe, les taches du papier sur les murs, les accrocs par endroits, l'usure et le délabrement des sièges de velours, le pied cassé du guéridon...

Aucune réplique n'était possible mais ce fut de cette minute que naquit la haine qu'elle portait à son oncle. C'était comme s'il avait délibérément dépouillé quelqu'un qu'elle aimait — leur maison — pour en exhiber la nudité lamentable et l'exposer aux quolibets.

En la ramenant avec lui au manoir Rowanfield, il termina ce qu'il avait commencé : elle n'était plus seulement orpheline, mais réduite à n'être plus rien.

D'un ton protecteur et magnanime, il lui parla ainsi, durant le trajet :

— Ta tante et moi— même allons t'offrir un toit jusqu'à ce que tu sois en âge de gagner ta vie. Mais tu dois te souvenir que c'est uniquement par charité que nous le faisons. Il te faudra apprendre ce qu'est la gratitude. Je n'aime guère le ton sur lequel tu me réponds quand je te parle, je le trouve irrespectueux et insolent. Mon enfant, dans ton cas, la première des vertus, c'est l'humilité, souviens— t'en.

Ainsi, dès le début, il avait essayé de la briser moralement; mais il avait échoué. Toujours et sans cesse, par la suite, lorsqu'elle l'avait défié et qu'elle se retrouvait meurtrie de coups, brisée et défaillante,

elle était bien obligée de lui demander pardon avec les mots qu'il lui dictait lui— même, mais la façon mécanique dont elle s'exécutait ne le trompait pas : épuisée et vaincue, elle le défiait encore.

Pas une seule fois elle ne capitula totalement, que ce soit sous la force physique ou morale dont il usait. Il pouvait vaincre son enveloppe physique mais, à l'intérieur d'elle— même, elle restait l'indomptable rebelle qui rêve de voir son oppresseur abattu sans oser exprimer tout haut son espoir de liberté et de revanche.

Pour se reconforter, elle se disait, le soir dans son lit, alors que le contact des draps ravivait les brûlures de sa chair : « Il n'en sera pas toujours ainsi. Un jour je me vengerai, un jour je serai assez forte pour le vaincre. »

Elle allait avoir dix— huit ans lorsque son oncle l'informa qu'il avait accepté pour elle un poste de gouvernante pour l'enfant d'un de ses vieux amis, et cette perspective lui fut agréable. C'était enfin la chance de quitter le manoir Rowanfield. Et, bien qu'elle eût quelque peine de quitter sa cousine Elisabeth, l'idée d'être libre excitait son imagination. De plus, elle échapperait à cette persécution nouvelle et incessante par laquelle son oncle lui exprimait maintenant ce qu'il ressentait à son égard.

Mais sa joie devait être de courte durée. Il ne fallut pas une semaine pour que le fils de la maison où elle était gouvernante se mît à la poursuivre de ses assiduités. C'était un garçon de vingt— deux ans, outrageusement gâté par sa mère qui l'aimait d'une passion exclusive et jalouse, et le croyait incapable d'accomplir la moindre mauvaise action. Quand, finalement, elle le découvrit serrant de près Nerina dans la bibliothèque, il n'eut aucun mal à la convaincre que Nerina l'avait impudemment provoqué. Sans admettre aucune explication, elle avait ordonné à la jeune fille de faire ses paquets et de disparaître le jour même.

Elle était donc repartie pour Rowanfield, la tête basse, mais loin de s'attendre à la réception que lui réservaient le comte et la comtesse de Cardon. Ils ne lui laissèrent pas placer un mot.

— C'est toi qui as encouragé ce jeune homme, estima son oncle d'un ton glacial.

Sans avoir besoin de le regarder, elle savait que dans ses yeux brillait cet éclat féroce qu'elle connaissait et redoutait.

Elle le savait, comme elle avait deviné depuis longtemps, presque inconsciemment, qu'il éprouvait un plaisir trouble et malsain à la faire souffrir. Et pas seulement elle... Cet homme respecté, ce soi— disant puritain, aimait infliger des châtiments corporels, surtout aux personnes de l'autre sexe.

Il allait saisir l'occasion de se venger de ce qu'elle lui avait fait quelques années auparavant, lorsqu'elle lui avait labouré le visage de

ses ongles en hurlant l'horreur et la haine qu'il lui inspirait : « Je vous déteste! Vous êtes gras, affreux... Vous êtes un homme ignoble et répugnant... »

Elle savait que jamais il ne le lui pardonnerait. Et, bien que depuis il l'eût laissée tranquille, elle était sûre qu'il attendait sa revanche... et l'heure avait sonné, car il avait une excuse qui lui permettrait de ne pas craindre de salir sa réputation, ce qu'il redoutait par— dessus tout. Ce n'était certes pas par plaisir qu'il lui administrerait le fouet, à dix— huit ans! Mais il fallait bien ramener cette impudente dans le droit chemin!

Et la correction prévue avait eu lieu.

Le second emploi de gouvernante qu'elle avait eu s'était terminé de la même façon. Mais cette fois, c'était son employeur lui— même qui la poursuivait de son désir. A son retour, son oncle avait procédé à un véritable interrogatoire. Cela avait duré des heures et il était évident pour Nerina qu'il y prenait beaucoup trop d'intérêt pour que cette sollicitude fût innocente.

Elle avait donc répondu à ses questions puisqu'il l'y obligeait, mais sur un ton de défi méprisant.

Maintenant, elle savait ce qui l'attendait et, ce soir même ou demain, elle allait voir ce visage tendu vers elle, ces yeux injectés de sang, attentifs à la moindre de ses expressions, et les mêmes phrases un peu haletantes : « Qu'est— ce qu'il t'a dit? Qu'est— ce que tu as fait? Quand as— tu soupçonné ses intentions pour ta première fois? Pourquoi? Quel effet cela t'a fait quand ses mains t'ont touchée? »

Et cela n'en finirait pas! Elle avait la certitude que son oncle savait très bien ce qu'il faisait et ce qu'elle risquait quand il l'avait placée chez le marquis de Droxburgh. Elle avait entendu les domestiques, elle avait surpris des conversations entre les hôtes du marquis, et s'était rendu compte que la réputation qui était la sienne sur ce chapitre n'était plus à faire; son oncle ne pouvait l'ignorer.

C'était notoirement un débauché, marié à une femme presque infirme qui ne s'occupait de rien dans la maison et qui, constamment enfermée dans sa chambre, se souciait aussi peu de son mari qu'il ne se souciait d'elle.

Au début, Nerina n'avait rien soupçonné. La maison était charmante, au milieu d'un grand parc agrémenté de pièces d'eau. Elle avait pensé qu'elle pourrait y être heureuse. L'enfant dont elle avait à s'occuper était une fillette de onze ans, délicate et attachante, dont la fragilité avait éveillé en Nerina une sorte d'instinct maternel, le besoin d'aimer et de protéger. Elle avait réussi à la persuader de sortir davantage, de faire de longues promenades à pied, pour prendre l'air et le soleil.

La vie était paisible, la maison tranquille, personne n'intervenait

dans la façon dont Nerina organisait sa tâche, et les jours se succédaient sans heurts ni monotonie.

Et puis, le marquis était arrivé. Il revenait de Londres, amenant avec lui une bande d'amis bruyants, appartenant à ce monde raffiné et viveur qui dort jusqu'à midi et passe ses nuits à jouer et à boire.

La maison tout entière fut soudain sens dessus dessous, les domestiques couraient dans les couloirs, montaient et descendaient les escaliers pour servir l'un et l'autre dans sa chambre à toute heure, débordés et oubliant le service de l'enfant et de sa gouvernante à qui les mets que l'on apportait, toujours en retard, étaient froids et mal préparés.

Tard dans la nuit, les empêchant de trouver le sommeil, on entendait la musique et des éclats de voix et de rires. Par contre, le matin, il leur fallait parler bas et marcher sur la pointe des pieds. Les chiens eux— mêmes étaient enfermés dans un vieux chenil, loin de la maison, pour que leurs aboiements ne risquent pas de troubler le repos des hôtes du château.

Un après— midi, alors que Nerina était en train de faire la lecture à son élève, le marquis entra dans la salle d'étude. Elle se mit debout, lui fit la révérence, et attendit modestement, convaincue qu'il ne prêterait que peu d'attention à elle et que, lorsqu'il aurait fait une caresse à l'enfant et lui aurait dit quelques mots, il se retirerait pour laisser la leçon se poursuivre.

Mais, à la façon dont il la regarda, les yeux luisants, un sourire lubrique aux lèvres, elle sut ce qui se passerait. Elle le sut à la sueur froide qui humecta ses paumes, aux battements de son cœur qui se précipitaient, à sa gorge soudain contractée d'angoisse et de dégoût. Elle fit un pas en arrière, saisie du désir de fuir, de quitter tout de suite cette pièce pour échapper à l'homme.

C'est ainsi que cela avait commencé et, ensuite, elle n'avait plus connu un instant de paix. Au point qu'il lui avait été impossible de supporter cette situation plus longtemps. Une nuit, elle vit tourner en silence la poignée de la porte de sa chambre, heureusement fermée, à clef. Elle le voyait parfois surgir de l'obscurité d'une pièce, d'un escalier, d'un coin du jardin ou même, lorsqu'elle s'y trouvait seule, là où un minimum de respect aurait dû l'empêcher d'entrer : dans la salle d'étude de sa fille.

Ce fut lorsqu'elle s'aperçut que quelqu'un avait subtilisé la clef de sa chambre qu'elle jugea qu'elle devait partir sans plus attendre. Tout d'abord, elle crut avoir égaré cette clef : elle avait pu tomber, une femme de chambre avait pu la ramasser et la poser n'importe où; on l'avait peut— être repoussée sous un meuble de la pointe du pied sans y prendre garde. La clef resta introuvable. Nerina fut alors saisie d'une frayeur qu'elle n'avait encore jamais éprouvée auparavant.

Elle n'osa pas dormir dans sa chambre cette nuit— là et alla s'enfermer dans celle de l'enfant. Assise au creux d'un fauteuil, sans pouvoir trouver le sommeil, elle restait en alerte devant le feu mourant, épiant un pas dans le couloir, s'attendant à entendre la voix autoritaire du maître qui lui ordonnerait de sortir de là. Elle était partie à l'aube, alors que tout dormait encore dans la maison, en laissant un mot court, incohérent, pour le marquis, et un autre pour la fillette. Elle s'excusait de ce départ... Pour l'expliquer, elle prétendait que quelqu'un, chez elle, était malade et qu'elle devait rentrer immédiatement. Elle regrettait de ne pouvoir revenir par la suite et espérait que l'on trouverait une jeune fille plus capable qu'elle pour la remplacer.

Qu'aurait— elle pu faire d'autre? Pouvait— elle écrire la vérité? Elle regardait son image dans le miroir et se reprochait sa fuite : ce n'était ni courageux ni loyal.

Elle voyait sa chevelure rousse qui faisait, sur le fond blanc des murs, une tache de feu. C'étaient ses cheveux qui lui paraissaient être à l'origine de tous ses déboires. Était—ce à cause d'eux que les hommes prenaient cet étrange regard en la voyant? Était— ce pour cela que lorsqu'elle paraissait, ils devenaient différents? Elle connaissait si bien ce phénomène pour l'avoir tant de fois observé... Leurs yeux s'agrandissaient de surprise pour se rétrécir aussi tôt jusqu'à ne laisser filtrer entre leurs paupières qu'une sorte de rayon aigu où se concentrait l'ardeur de la flamme qui les animait d'un feu inquiétant.

Ils s'approchaient d'elle et, instinctivement, elle les fuyait car elle savait qu'ils avaient envie de la toucher. Sans le vouloir, contre son gré même, mais inévitablement, elle provoquait leur désir.

— Non, ce n'est pas juste! répéta—t—elle à nouveau comme elle l'avait dit dans un murmure quelques minutes auparavant, avant de se laisser emporter par les souvenirs de sa vie passée.

Derrière elle, quelqu'un entra en coup de vent en criant :

— Nerina!

C'était Elisabeth, joyeuse et pleine d'entrain :

— Ma chérie! J'ai entendu maman dire que tu étais là, mais je n'en croyais pas mes oreilles. Je suis accourue pour m'en assurer. Oh! Nerina, comme je suis heureuse de te voir!

— Et moi donc! répondit Nerina en prenant sa cousine dans ses bras pour une tendre étreinte. Comme tu es belle! Je t'ai admirée de loin, dans ta ravissante robe rose...

— Mais où étais— tu? Je ne t'ai même pas aperçue.

— Dans notre observatoire, dans la maison d'été.

Elisabeth eut un rire ravi :

— Dans la maison d'été!... Nerina, ce n'est pas loyal, cela ne te

ressemble pas, d'être allée tout de suite et sans moi dans notre coin secret.

— Mais j'ai rudement bien fait!... J'ai quelque chose de très important à te dire.

— Moi aussi, moi aussi!... Maman va être furieuse que j'aie abandonné nos invités mais je languissais de te mettre au courant. Nerina... Je suis amoureuse.

Nerina eut un sursaut :

— Amoureuse?... Elisabeth?... Ne nie dis pas que c'est de sir Rupert Wroth!

— Sir Rupert?... Oh! ma foi non... Qui est—ce?... Ah! oui... Je vois... Mais non, ce n'est pas de lui, voyons! Comment pourrais—je être assez folle pour être éprise de ce monsieur!... Quelle idée bizarre tu as eue là! Non, j'aime Adrian... Adrian Butler.

Nerina se sentit soudain plus légère :

— Merci, mon Dieu!... Qui est— ce? Vous êtes fiancés?

— Non, pas encore. Tu imagines quelle va être la réaction de papa? Adrian n'est qu'un simple militaire. Mais qu'est— ce que ça peut faire? Je l'aime et je me moque qu'il soit sans le sou. Je l'aime de tout mon être, corps et âme... et lui m'aime aussi.

Tout en parlant, Elisabeth avait ôté son chapeau garni de plumes d'autruche et s'était assise près de la fenêtre. Ses boucles se découpaient à contre— jour sur la vitre et l'expression sérieuse, presque grave, de son visage la rendait plus jolie quelle ne l'avait jamais été. Dans un mouvement impulsif, Nerina alla s'agenouiller auprès d'elle :

— Dis— moi tout à votre sujet, Elisabeth! J'ai peur...

— Pas moi. J'aime Adrian et rien de ce que pourront dire papa ou maman n'y changera quelque chose.

— Est— ce qu'ils sont au courant?

— Papa se doute que ce jeune homme m'intéresse beaucoup et avant— hier soir, il lui a interdit de venir désormais à la maison. Il m'a demandé : « Qui est ce jeune impertinent? Je ne connais ni lui ni sa famille. J'interdis qu'on l'invite désormais, en quelque circonstance que ce soit. » Évidemment, maman s'est rangée à son avis. Elle s'est empressée de le rayer de la liste de nos relations, mais il était trop tard. Adrian m'avait déjà avoué qu'il m'aimait. Nous nous étions revus dès le lendemain de sa déclaration, dans l'après— midi, dans un petit bois, au bout de la route. Il m'a demandé de l'épouser et je le lui ai promis.

— Mais, Elisabeth, si ton père...

— Adrian doit demander une audience à papa à la fin de la semaine, quand il aura obtenu officiellement sa promotion. Il sera alors capitaine. Tu te rends compte, Nerina? Capitaine à vingt—

quatre ans! Il a montré de quoi il était capable. Ses supérieurs pensent beaucoup de bien de lui — il est dans les Dragons de la Garde royale — et il est magnifique dans son uniforme.

— Mais, Elisabeth, réfléchis! Comment pourrez-vous...?

Un coup frappé à la porte l'interrompit. Elisabeth cria d'entrer et Bessie parut. Bessie était la servante qui avait veillé sur les deux fillettes jusqu'à ce qu'elles fussent assez âgées pour n'avoir plus besoin que des services d'une femme de chambre. C'était une femme d'une quarantaine d'années, courtaude et qui n'avait jamais dû être jolie. Mais son visage respirait la bonté, la bonne humeur, et il y avait en elle quelque chose d'indéfinissable qui attirait la sympathie. Il était impossible de répondre au sourire et au regard de Bessie par la morgue ou le dédain.

Elle était terriblement bavarde et racontait sans fin des futilités, des brouilles qui ne portaient jamais tort à personne. Elle semblait ne pas entendre les ragots, ni les accueillir ni s'en indigner. On se confiait volontiers à elle si l'on éprouvait le besoin de vider son cœur, car on savait que, quoi que l'on pût dire, elle garderait le secret. Comme beaucoup de femmes qui n'ont jamais accédé à leurs désirs cachés, elle adorait les histoires d'amour des autres, intervenait dans leurs intrigues avec l'impression grisante que c'était un peu à elle que les aventures survenaient et qu'elle était aimée, possédée, abandonnée... Elle passait par tous les espoirs, les délices et les affres de celles qui se confiaient à elle, et cela emplissait sa vie qui eût été bien morne sans cela.

Elisabeth et Nerina étaient bien plus près du cœur de Bessie que de celui d'aucun membre de leur famille. Par la suite, elle devait prouver qu'elle était prête, si cela devenait nécessaire, à se laisser mettre en pièces ou à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les servir.

En voyant Nerina, tout son visage s'éclaira :

— Mademoiselle Nerina! Eh bien! Je suis si étonnée de vous voir ici! Vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à rencontrer aujourd'hui! Quand donc êtes-vous arrivée?

— Comment vas-tu, Bessie? Tu vois, je retombe dans ma sèbile comme une fausse pièce à un mendiant. C'est bien une expression de toi, n'est-ce pas?

— Oui, oui, mais jamais je ne vous comparerai à une fausse pièce donnée à un aveugle! Il n'y a pas deux jours, je disais au chef cuisinier : « Mlle Nerina, c'est un cœur d'or... » C'est ce que je lui disais!

— Merci, Bessie. Mon cœur est peut-être la seule part de moi qui vaille quelque chose, en effet.

Bessie haussa les épaules en riant mais, soudain, son visage changea pour exprimer la consternation :

— Mais j'oublie pourquoi je suis venue, avec tout ça!... Mademoiselle doit descendre immédiatement. Mme la comtesse est très fâchée contre vous, d'après ce que j'ai compris, parce que vous avez disparu avant que les invités ne soient tous partis. Vous allez avoir droit à une sérieuse réprimande à mon avis, et vous feriez bien de ne pas tarder.

Elisabeth se mit debout, soudain très pâle :

— Mon père aussi est en colère?

— Je n'en sais rien, c'est James qui m'a transmis l'ordre de votre mère. Il m'a dit seulement que Mme la comtesse vous réclamait et qu'elle était furieuse car on ne vous trouvait nulle part. Peut-être que M. le comte n'est pas au courant, mais il vaudrait mieux que vous descendiez avant qu'il ne le soit.

Elisabeth remettait son chapeau sans prendre le temps de se regarder dans la glace :

— Au revoir, Nerina, nous nous reverrons plus tard. J'espère que papa n'est pas fâché. Ce n'est pas le moment de le contrarier.

Elle partait en courant. Nerina et Bessie se regardèrent.

— Elle vous a parlé de... de lui? demanda enfin Bessie.

— Oui. Tu es dans la confidence?

— Bien sûr!... C'est moi qui fais le guet tous les après-midi pour les avertir si quelqu'un vient dans les parages. Je vous avoue que j'en perds mon bon sens tellement j'ai peur. A chaque coup de vent dans les arbres, ou si un caillou roule sous la patte d'un lapin, je sursaute, m'imaginant que c'est M. le comte qui arrive.

— Je comprends ça, ma pauvre Bessie. Mais où espèrent-ils en venir? Jamais mon oncle n'acceptera ce mariage.

Bessie prit le ton de la confidence :

— Ce n'est pas si sûr. Quand il verra à quel point c'est sérieux, il ne dira peut-être pas non. Après tout, on n'a rien à reprocher à ce jeune homme, sauf de ne pas être riche. Il est de très bonne famille. Je le sais de source sûre. La sœur du chef cuisinier est en service chez l'un de ses cousins qui est très hautement considéré dans le Yorkshire.

Nerina ne répondit rien mais elle demeurait soucieuse. Pour lord Cardon, une famille, même hautement considérée dans le Yorkshire, ne suffirait pas pour rivaliser avec sir Rupert Wroth, le richissime propriétaire d'un immense domaine.

La seule chose qu'elle pouvait faire pour l'instant consistait à avertir sa cousine de ce qui se tramait.

Sans doute n'était-il pas trop tard. Il était peu probable que la comtesse fût déjà à la recherche de sa fille pour lui transmettre la proposition de sir Rupert Wroth. Il faudrait pour cela que celui-ci ait eu le temps d'en parler au comte, et que le comte lui-même en ait avisé sa femme. Trop peu de temps s'était écoulé et il était

invraisemblable que sir Rupert ait eu l'indiscrétion de se précipiter sur son hôte pendant que celui— ci saluait tous ses invités prenant congé de lui, pour l'entretenir d'une chose aussi importante et aussi délicate qu'une demande en mariage. Et cela quand quelques heures plus tôt il ne connaissait pas sa fille!

Sans doute avait—il l'intention de revenir le lendemain et, dans ce cas, Nerina avait largement le temps d'avertir Elisabeth afin qu'elle se prépare à faire face.

— Vous paraissez soucieuse, mademoiselle, remarqua Bessie. Qu'est—ce qui vous ennuie? D'avoir dû revenir à la maison?

— Ce serait déjà largement suffisant, tu ne crois pas? Mais il n'y a pas que ça...

Bessie n'entendit pas les derniers mots, elle avait déjà repris la parole, en hochant la tête :

— Je savais que ça arriverait, mademoiselle. Je n'ai pas voulu vous inquiéter avant votre départ, mais quand j'ai su que vous alliez dans cette maison— là comme gouvernante, j'ai passé des nuits d'insomnie en pensant à vous.

— Bessie! Tu étais donc au courant?... Pourquoi ne m'as— tu pas avertie?

— Mais qu'est— ce que j'aurais pu dire? C'était Monsieur le comte qui avait tout organisé. A quoi cela aurait— il servi que vous refusiez d'y aller?

— C'est vrai, admit Nerina. J'aurais été obligée d'obéir, de toute façon. Mais que sais— tu de lord Droxburgh?

— Assez en tout cas pour préférer voir ma fille, si j'en avais une, couchée dans son cercueil, que vivante dans la maison de cet homme —là! Nous avons ici un valet de pied qui a été parmi ses domestiques et qui suivait le marquis aussi bien à Londres que dans son domaine. Les histoires qu'il nous a racontées font dresser les cheveux sur la tête. Du reste, personne n'y croyait au début, et on riait de ses exagérations. Mais quand j'ai su qu'on vous envoyait chez cet homme, j'ai soudain compris que tout ce que l'autre avait raconté était vrai. J'en ai eu la certitude, comme si brusquement tout cela s'écrivait en lettres de feu sous mes yeux pour que j'y croie. Mademoiselle Nerina, dites— moi que vous revenez saine et sauve, que vous n'avez été ni meurtrie ni humiliée dans votre chair...

— Je reviens intacte, rassure— toi, Bessie.

Bessie leva les yeux au ciel et joignit les mains :

— Merci, Seigneur!

— Et je préférerais ne plus parler de cela. Mais vois— tu, Bessie, je hais les hommes! Ce sont des démons : mauvais, cruels, égoïstes, qui ne se plaisent qu'à faire le mal...

— Pas tous... Croyez— moi, pas tous. Il y en a des gentils...

Nerina eut un geste de dénégation farouche :

— Non ! je ne te crois pas. Ils se ressemblent tous, et je les hais en bloc. Toute femme est leur proie. Ils sont ignobles...

— Que puis—je faire, Nerina? demanda Elisabeth pour la centième fois. Que vais—je faire?

Elle savait qu'il n'y avait aucune solution et, cependant, elle posait toujours la même question, comme si Nerina allait trouver par miracle le moyen de la sauver. Elles avaient parlé de cela toute la nuit. Au début, Elisabeth avait véhémentement protesté, elle avait pleuré, crié son refus... Mais peu à peu, à bout de larmes, pâle et défaite, elle avait cessé de s'agiter et était tombée dans un silence qu'elle ne rompait de temps à autre que pour murmurer cette interrogation, toujours la même : « Que puis— je faire?... Que vais— je faire?... »

Mais elle ne voyait rien qui pût être tenté. Devant le désespoir de sa cousine, Nerina se reprochait de n'avoir pas atténué quelque peu le choc, de ne pas l'avoir préparée à cette révélation; mais elle n'avait pas eu le temps de l'avertir et ce n'était qu'après le départ précipité d'Elisabeth, qui courait répondre à l'appel de sa mère que, les minutes s'écoulant sans quelle la vît remonter dans leur chambre, Nerina avait compris qu'il était trop tard ; sir Rupert avait bel et bien présenté sa demande et c'était pour cela qu'on avait mandé Elisabeth au salon.

Ne sachant pas ce qui l'attendait, inquiète de l'humeur de sa mère, la jeune fille, en y entrant, avait trouvé la comtesse seule.

— Où étais— tu? Comment as— tu osé disparaître un jour comme celui— ci, et avant que tous les invités n'aient quitté la maison? Te rends— tu compte de ton incorrection?

— Pardonnez— moi, maman, je suis désolée mais je me suis aperçue que le volant de mon jupon était arraché et je suis montée y faire un point rapidement.

— Tu ne fais jamais attention... reprocha lady Cardon, mais machinalement, sur un ton absent, comme si sa pensée était ailleurs.

Elisabeth se sentit mieux. Elle avait craint d'être très sévèrement grondée pour être montée retrouver sa cousine. Douce, sensible, elle ressentait douloureusement les cris et les colères au cours de scènes dont elle avait cependant, et malheureusement, l'habitude. Les sautes d'humeur de son père la terrorisaient mais elle avait aussi peur, en un certain sens, des reproches de sa mère car elle l'aimait et ils lui allaient droit au cœur. De plus, si lady Cardon ne criait ni ne frappait,

elle était capable de blesser profondément par son attitude froide et sa rancune tenace. C'était un mur, un mur de glace que les larmes les plus attendrissantes et sincères ne pouvaient faire fondre. Sa froideur pouvait durer des heures ou des jours selon la gravité de la faute. Or, le caractère tendre d'Elisabeth ne supportait pas cela : elle en était malade.

Lady Cardon était une femme grande et forte; elle avait été presque belle dans sa jeunesse, quoiqu'imposante. Et il paraissait invraisemblable qu'elle ait pu donner le jour à une créature aussi fine et délicate, à la poupée blonde et rose qu'était Elisabeth. Toutefois, pour qui avait connu lord Cardon dans son adolescence, cela s'expliquait : elle tenait de son père et de sa grand— mère paternelle. Avant de mener grand train, avant de faire bonne chère et de s'imbiber de porto, le comte avait été joli garçon, plein de séduction et de grâce.

Il prétendait qu'il avait une excuse : il était sans héritier mâle. C'était là l'échec de sa vie. En fait, lady Cardon avait eu six enfants. Trois étaient morts avant d'avoir atteint leur septième année et deux n'avaient vécu que quelques jours. Elisabeth elle— même n'avait survécu que par miracle, et ses parents ne lui pardonnaient pas d'être une fille.

Tandis que, ce jour— là, le regard de lady Cardon restait fixé sur Elisabeth, celle— ci n'y lisait ni intérêt ni affection.

— Ton chapeau est de travers. La broche qui ferme ton décolleté n'est même pas agrafée. Qu'est— ce que c'est que cette tenue?

— Excusez— moi, maman, balbutia Elisabeth en essayant de remédier aux deux choses en même temps, la main gauche pour le chapeau, la main droite tentant de fermer la broche.

Lady Cardon la regardait avec un mépris agacé, sans faire un geste pour l'aider. Quand ce difficile exercice eut pris fin, elle dit :

— Ton père t'attend dans la bibliothèque. Vas— y immédiatement.

Elisabeth ouvrit la bouche mais ne posa aucune question. Elle savait qu'elle n'obtiendrait pas de réponse. Inquiète et surprise, elle fit une petite révérence à sa mère et se hâta vers la bibliothèque.

La main d'Elisabeth tremblait pour actionner la poignée de la porte. Elle entra le plus silencieusement possible et la surprise l'immobilisa une seconde: son père parlait à quelqu'un. Il ne la convoquait donc pas pour lui faire des reproches, comme elle s'y était attendue. De soulagement, elle se mit à rire intérieurement : elle se sentait soudain plus légère! En général, ni elle ni Nerina ne pénétraient dans la bibliothèque sans une appréhension qui leur glaçait les membres et leur nouait l'estomac.

Car, presque toujours, lord Cardon ne les y convoquait que dans un but précis, toujours le même. Si bien que, pendant longtemps,

Elisabeth avait imaginé l'enfer comme une vaste pièce meublée de sièges de cuir et aux murs couverts de belles reliures.

Elle avançait si doucement que son père ne s'aperçut pas immédiatement de sa présence. En la voyant, son visage s'éclaira d'un sourire de bienvenue tandis qu'il l'accueillait sur un ton des plus affectueux :

— Ah! tu es là?... Approche, ma chérie.

Stupéfaite, elle lui obéit et vit alors un homme se lever du fauteuil à haut dossier où il était assis. C'était sir Rupert Wroth. Il lui avait parlé dans l'après— midi, lui rappelant qu'ils se connaissaient déjà. Mais elle ne s'en souvenait pas et se sentait très gênée jusqu'au moment où un autre invité vint lui serrer la main en l'appelant par son nom : « Sir Rupert Wroth!... » La mémoire lui revint : il lui avait été présenté deux ans plus tôt, en effet, au bal des chasseurs. Mais elle l'avait complètement oublié.

Il est vrai que ç'avait été son premier bal, sa première apparition dans le monde, et elle était terriblement intimidée. Sir Rupert, lui, y accompagnait une femme fort belle, très élégante. Ils étaient en grande conversation lorsqu'un des organisateurs avait cru devoir les interrompre pour introduire Elisabeth auprès de la dame et lui présenter le monsieur. Il avait tourné la tête vers elle, l'avait toisée avec un dédain non dissimulé, puis s'était incliné, mais si légèrement et si rapidement, que cela avait semblé plus un congé qu'une politesse. Par la suite, elle n'avait pu entendre prononcer le nom de sir Rupert Wroth sans éprouver une sensation désagréable et sans évoquer dans sa mémoire le bref et humiliant souvenir qu'elle gardait de lui.

Maintenant, la main de son père gentiment posée sur son épaule, elle faisait une courte révérence tout en se demandant pourquoi ce monsieur se croyait obligé de lui sourire.

D'un ton sentencieux, lord Cardon expliqua :

— J'ai quelque chose à te dire, Elisabeth. Quelque chose qui, je crois, te sera aussi agréable qu'à moi— même. Sir Rupert Wroth, pour qui j'éprouve une grande estime qui, je l'espère, se doublera bientôt d'une sincère affection, a désiré m'entretenir aujourd'hui d'un sujet aussi intime que délicat. Il a, ma chère enfant, sollicité mon agrément à vos fiançailles.

Pendant un instant, ces mots ne signifièrent rien pour Elisabeth. C'était comme s'ils n'étaient pas parvenus jusqu'à sa conscience.

Avant qu'elle n'ait réussi à articuler une syllabe, son père reprit :

— Que la surprise te coupe le souffle, je le comprends. Mais je sais aussi que tu ne peux être que ravie et honorée à l'idée de devenir l'épouse d'un homme politique aussi éminent. J'ai répondu à sir Rupert que ta mère et moi— même étions prêts à vous accorder notre bénédiction et que l'annonce de vos fiançailles paraîtra dans le *Bulletin*

de la Cour dès qu'il le jugera bon.

Pendant ce temps, Elisabeth avait pu recouvrer l'usage de la parole :

— Mais, papa... Je ne peux pas...

La main de son père lui broya l'épaule :

— Je sais... tu crois que tu ne peux pas nous quitter aussi vite, ta mère et moi... Cela te navre et je le comprends. Sir Rupert aussi, je présume, et il t'accordera certainement son indulgence pour ces craintes puériles et les hésitations qu'elles entraînent.

Tourné vers sir Rupert, il suggéra :

— Peut— être pourriez— vous revenir demain?

— Je viendrai aussitôt après le repas de midi.

Il avait pris la main d'Elisabeth et la portait à ses lèvres :

— Vous me rendez très heureux en acceptant.

— Je vous raccompagne, s'empressa lord Cardon. Elisabeth, attends— moi ici, veux— tu?

Ils quittèrent tous deux la pièce sans un regard dans sa direction, laissant la jeune fille changée en statue, paralysée et incapable de faire un geste. C'était un cauchemar! Elle allait se réveiller! Se rendre compte qu'elle venait de vivre tout cela en rêve !

Mais non, ce n'était pas un rêve car son père revenait. Il la regarda et elle comprit à son expression qu'il avait deviné ce qu'elle avait voulu dire et qu'il l'avait intentionnellement empêchée de mentionner.

— Tu devrais t'estimer comblée, remarqua— t— il brièvement.

— Mais, papa, je ne peux pas l'épouser! Je ne peux pas...

— Et pourquoi donc?

Dans la question même, il y avait une menace mais Elisabeth trouva le courage d'y répondre:

— Parce que je ne l'aime pas. J'en aime un autre...

Le visage de lord Cardon s'empourpra, son regard se chargea d'orage :

— Je sais qui tu crois aimer. Ce petit vaurien sans le sou, ce militaire à visage de fille que j'ai mis à la porte la semaine dernière. Ainsi tu t'imagines que tu aimes ce godelureau? Eh bien, continue à te le figurer si cela t'amuse mais sache que c'est Wroth que tu épouseras! Et le plus tôt possible.

— Mais, papa...

— Tais— toi! Wroth est un parti inespéré et tu as une chance inouïe qu'il veuille de toi pour femme. Si tu t'imaginais que j'allais te laisser filer le parfait amour avec un traîneur de sabre sans fortune, tu te trompais lourdement. C'est Wroth que tu épouseras et si ton. petit soldat ose encore poser le pied sur mes terres, je le ferai fouetter à mort! Et toi de même si tu essaies de le rejoindre. Tu m'as bien entendu? C'est assez clair?

Il eut été impossible de ne pas l'entendre, étant donné qu'il hurlait de toute sa voix comme un possédé. La terreur et le désespoir mêlés arrachèrent un cri à Elisabeth tandis qu'elle s'élançait hors de la pièce, comprenant qu'il serait dangereux de le pousser à bout. Les larmes l'aveuglaient et elle croisa sa mère dans le hall sans la voir.

Arrivée dans sa chambre, elle s'évanouit presque entre les bras de Nerina qui la tint serrée contre elle, la tête sur son épaule, jusqu'à ce qu'elle pût, à travers ses sanglots, lui dire ce qui venait de se passer.

— Si seulement j'avais eu le temps de t'avertir, cela aurait été moins brutal pour toi. Je savais ce qui allait arriver.

D'un revers de main, Elisabeth essuyait ses larmes :

— Tu savais?

— Oui. J'allais juste te dire ce que je venais de surprendre quand Bessie est entrée. Elisabeth, tu ne peux épouser cet homme. C'est une brute, sans âme et sans cœur.

— Je n'épouserai qu'Adrian! Mais comment faire? Papa est bien décidé, et tu sais comment il est quand il veut quelque chose.

Nerina hocha la tête sans répondre. Oui, elles le savaient l'une et l'autre, cela leur avait déjà coûté assez de douleurs et de larmes.

Cependant, Elisabeth parvenait peu à peu à se contrôler.

— Comment as-tu su? demanda-t-elle.

Nerina lui raconta ce qu'elle avait surpris dans la maison d'été, tandis qu'Elisabeth l'écoutait, le bout des doigts pressant ses paupières closes.

— Tu ne peux pas l'épouser, conclut encore Nerina. Tu vois à quel point il est attaché à cette femme.

— Oh, ce n'est pas cela qui compte pour moi. Je me moque de l'amour de sir Rupert, et il peut avoir autant de femmes qu'il veut, celle-là ou d'autres. Mais je ne veux pas trahir l'amour d'Adrian. C'est lui que j'aime!

— Si tu ne peux pas l'épouser, soupira Nerina, le problème n'est pas là, malheureusement.

— Mais je peux! Je peux parfaitement... Je fuirai avec lui s'il le faut.

Elles se regardèrent un moment en silence, comme si chacune mesurait l'importance des mots qui venaient d'être prononcés, et en envisageait vraiment la possibilité. Puis Nerina éclata de rire :

— Bravo, Elisabeth! J'ignorais que tu cachais en toi une énergie pareille. Bien sûr... bien sûr que, si tu en as le courage, tu peux fuir avec Adrian!

— Et nous serons heureux, heureux comme je n'avais jamais rêvé qu'il soit possible de l'être.

L'espoir, la griserie de l'action ramenaient des couleurs aux joues d'Elisabeth, ses yeux brillaient. Mais soudain, ses traits s'affaissèrent,

se ternirent à nouveau. Elle remua lentement la tête :

— Je n'oublie qu'une chose, je n'ai pas l'âge. Papa peut me faire ramener par les gendarmes. Te souviens— tu de ce qui est arrivé à Helen Tanner?

Un an plus tôt, la fille d'un nobliau voisin avait fui avec l'écuyer de son père. Son père l'avait fait ramener et l'avait enfermée à clef dans sa chambre où il l'avait tellement battue et maltraitée que, dans un geste de désespoir, elle s'était tuée en se jetant par la fenêtre.

Cela avait causé un scandale inouï et provoqué beaucoup de bavardages, cependant, peu de gens avaient critiqué l'attitude des parents. Selon l'opinion générale, ils avaient agi « comme il fallait ». Il valait mieux que la petite fût morte que d'avoir contracté une pareille mésalliance.

Après quelques secondes de muet abattement, Nerina se reprit :

— Il doit bien exister une solution. Ne désespérons pas.

— Adrian aura peut-être une idée? avança Elisabeth sans y croire, d'une voix mourante.

Quand le jour se leva, les deux jeunes filles avaient les yeux cernés et le teint pâle. Mais, sur le conseil de Nerina, Elisabeth décida d'accepter, sans plus protester, la situation telle qu'elle se présentait pour le moment :

— Rien de bon ne sortirait d'une discussion avec ton père. Tu ne réussirais qu'à le mettre hors de lui et il finirait par te vaincre selon sa méthode habituelle, tu le sais comme moi. Quand sir Rupert sera là, parle le moins possible. Joue les oies blanches, sois timide et sotté, c'est exactement ce qu'il attend de toi.

— Je ne veux pas qu'on me laisse seule avec lui.

— Pourquoi? Il est peu probable qu'il cherche à te manifester sa passion, puisque nous savons que tu ne lui inspires pas le moindre sentiment. C'est une autre femme qui le tient. A quelle heure comptais-tu voir Adrian?

— Vers trois heures. Aujourd'hui, je ne me ferai pas accompagner par Bessie, puisque je t'ai.

— Il nous faudra attendre de toute façon la visite de sir Rupert, et ne sortir qu'après. Mais peut-être sera-t-il là de bonne heure.

Sir Rupert arriva en effet peu après deux heures trente. Il resta environ dix minutes avec Elisabeth, en tête à tête, puis on le vit repartir sur son étalon noir, une bête splendide, mais qui semblait avoir un caractère aussi fier et ombrageux que son maître.

Cachée par les doubles rideaux de la chambre, Nerina le suivait du regard. Il y avait quelque chose de superbement dominateur dans la façon dont il maintenait sa monture, dans ses épaules larges, son dos droit, la ligne volontaire de ses mâchoires et de son menton. En le

voyant aussi sûr de lui et maîtrisant son cheval avec une telle aisance, Nerina priait le ciel de lui faire mordre un jour la poussière devant un public choisi afin de lui rabattre son orgueil. Et si le ciel pouvait l'humilier dans sa carrière, dans ses amours, ce serait vraiment magnifique! Mais elle n'y comptait guère... Même si Elisabeth devenait sa femme, ce serait Clémentine et non pas son épouse qui pourrait peut-être faire souffrir Rupert. Elisabeth n'avait aucune chance de gagner contre un tel homme. Elle ne pourrait jamais se mesurer à lui ou contrarier ses désirs; pas plus qu'elle ne le faisait avec son père.

Ce ne fut pas sans appréhension que, vingt minutes plus tard, Nerina arriva à proximité du petit bois où Adrian devait attendre Elisabeth. Pourquoi s'était-elle si fortement engagée à aider sa cousine alors que celle-ci ignorait tout du garçon dont elle était amoureuse? Peut-être était-il indigne de cet amour. Peut-être comptait-il lui aussi parmi ces brutes qui rendent les femmes malheureuses en se montrant autoritaires et exigeants et en les trompant après trois mois de mariage? Dans ce cas, Nerina était convaincue quelle le verrait à mille détails que capterait sa méfiance en éveil. Quelle attitude lui faudrait-il adopter dans ce cas? Pousser Elisabeth à épouser sir Rupert qui, en dépit de ses vices, était au moins un homme important? Ou ne rien dire, la laisser épouser l'homme de son choix en sachant pourtant que, ce faisant, elle se préparait un avenir difficile, sans argent ni appui, puisqu'elle se serait aliéné sa famille et tous ceux qui auraient pu éventuellement lui venir en aide?

Pensive, elle restait silencieuse tandis qu'à l'approche du lieu du rendez-vous, Elisabeth se transformait peu à peu, comme par miracle. La jeune fille triste, pâle et dolente devenait une créature pleine de vie et d'ardeur, aux yeux brillants, une femme resplendissante, transfigurée par le bonheur d'aimer. Elle marchait en avant, aussi légère que si elle avait eu des ailes, dans l'étroit sentier moussu qui descendait vers une clairière où, dans une dentelle d'ombre et de lumière, Adrian Butler les attendait.

Nerina le jugea d'un coup d'œil, dès qu'elle le vit. Il était tout ce qu'elle avait espéré et rien de ce qu'elle avait redouté. Bien qu'il ne fût pas particulièrement beau, il avait un visage charmant, ouvert. Un de ces visages que l'on aime au premier regard parce que rien de faux, rien de trouble, rien de suspect ne vient altérer la sympathie qu'ils inspirent.

Sa sincérité et sa loyauté étaient évidentes. Il avait, en outre, des façons simples, avenantes, sans vulgarité ni familiarité et, lorsqu'il parla, sa bonne éducation ne fit plus de doute. On sentait ses origines aussi nettement que si l'on avait pu lire son ascendance dans les pages du *Debrett*.

En voyant paraître Elisabeth, il avait poussé un cri de joie et s'était

élancé pour la prendre dans ses bras. Tandis qu'il la serrait contre lui, il fut facile à Nerina de lire sur ses traits la tendresse qu'il lui portait et dans son regard amoureux l'émotion sincère qui l'étreignait.

Enfin, il l'écarta légèrement de lui pour aller saluer Nerina. Elisabeth, qui avait complètement oublié sa cousine, eut un soupir avant de les présenter l'un à l'autre.

— Je vous ai déjà parlé de ma cousine Nerina?... Je ne prévoyais pas que vous feriez si tôt connaissance. Elle vient de rentrer à la maison, d'une façon imprévue...

La main d'Adrian, qui serrait Nerina, était tiède, sèche et virile, au contact agréable :

— Je suis heureux que vous soyez là. Elisabeth et moi aurons, je le crains, besoin de votre aide.

— Je ne sais pas si je pourrai faire grand—chose...

Nerina regarda Elisabeth de façon significative et la jeune fille revint à la réalité et à la terrible menace qui pesait sur leur amour.

— Adrian, j'ai quelque chose à vous dire maintenant.

Mais il l'interrompit en la prenant joyeusement aux épaules pour plonger son regard dans le sien :

— Moi d'abord... Car ce que j'ai à vous dire, Elisabeth, est formidable! Je n'aurais jamais osé espérer une chose pareille, c'est un miracle...

Il était visible qu'il voulait lui faire partager sa joie sans délai et elle ne voulut pas lui gâcher ce plaisir :

— Je vous écoute donc... Qu'est— ce que c'est?

— Vous vous souvenez que je vous ai parlé d'un de mes cousins qui vit dans le Yorkshire? C'est le chef de notre famille. Un homme difficile à vivre, je crois, mais qui adore mon père. Après que nous ayons fait connaissance vous et moi, et que vous m'ayez rendu le plus heureux des hommes, je lui ai écrit. Je lui exposais ma situation. Je lui disais la crainte que j'avais de me trouver en face de votre père étant donné que j'ai bien peu de choses à vous offrir, hors mon immense amour et la certitude où je suis qu'avec votre présence à mes côtés, je pourrai réussir au— delà de toute espérance dans ma carrière militaire.

» Ce matin j'ai reçu sa réponse. J'ai presque peur d'imaginer ce qu'elle peut représenter pour nous, tant c'est magnifique! Comme je vous l'ai dit, c'est un homme bizarre et imprévisible en bien des domaines. Je craignais qu'il n'ait jeté ma lettre au panier et qu'il me dise tout bonnement que j'étais assez grand pour régler mes problèmes moi— même.

Au lieu de cela, il me répond avec infiniment de gentillesse. J'ai sa lettre sur moi...

Il cherchait dans l'une de ses poches, mais Elisabeth s'impatiait :

— Qu'importe sa lettre! Dites— moi ce qu'elle contient.

— Il me dit qu'il est ravi de ce que je lui ai écrit. Il a déjà vu son notaire pour lui ordonner de m'envoyer une rente de mille livres par an. Mille livres par an, Elisabeth! Vous rendez— vous compte?... Avec ma solde, nous serons riches, ma chérie, et c'est cela que je brûlais de vous annoncer. Mais ce n'est pas tout...

— Qu'y a— t— il d'autre?

— Mon colonel m'a convoqué hier soir pour me dire que notre régiment partira pour les Indes le mois prochain.

— Les Indes?

Adrian eut un geste de protestation :

— Non, attendez, ne soyez pas inquiète! Car il a ajouté tout de suite qu'étant donné la façon dont je me suis comportée, je suis déjà nommé capitaine. C'est le capitaine Butler qui partira avec son épouse pour l'Asie. Vous imaginez cela, Elisabeth? Capitaine, avec une solde de mille livres. Cela nous fait deux mille livres de revenus, et nous pouvons nous marier immédiatement. Je vous le répète, chérie, un capitaine peut emmener sa femme lorsqu'il est envoyé à l'étranger. C'est merveilleux, mon cher amour! Maintenant, je vais pouvoir sans crainte solliciter une entrevue avec votre père et lui demander la permission de vous épouser sur— le— champ.

— Vous voulez voir mon père? Vous vous imaginez que vous allez convaincre mon père?

Le ton amer et sans illusion d'Elisabeth tranchait douloureusement avec celui, plein d'allégresse et d'espoir, sur lequel Adrian avait exposé sa situation.

Elle se tourna vers Nerina en baissant la tête :

— Dis— lui, toi... Moi je n'ai pas le courage.

Le regard d'Adrian allait de l'une à l'autre et lentement, la joie qui illuminait son visage s'éteignait pour faire place à l'inquiétude :

— Que se passe— t—il? Il est arrivé quelque chose de grave ?

Ce fut Nerina qui lui répondit :

— Oui. Plusieurs choses. Je vais vous expliquer cela, mais pour commencer asseyons— nous, Elisabeth tremble sur ses jambes, elle est à bout de forces. Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, elle et moi.

Tout en parlant, elle cherchait du regard un tronc d'arbre couché susceptible de leur servir de siège. Il y en avait un en bordure du ruisseau. Elle le leur désigna du menton et alla s'asseoir. Adrian, dans un geste tendre, entourait les épaules d'Elisabeth de son bras pour la soutenir car les larmes aveuglaient ta jeune fille. Il l'aida à s'asseoir et, prenant place à son côté, il la tint serrée contre lui et murmura :

— Ne pleurez pas, chérie. Si quelque chose vous effraie, si vous vous sentez menacée, soyez certaine que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour empêcher qu'on vous fasse du mal. Je me sens

responsable de vous désormais et...

Un sanglot la secoua :

— Oh! Adrian, je voudrais vous croire, mais... C'est à vous que j'ai pensé durant toute cette nuit d'insomnie. Je me disais : « Adrian aura peut-être une idée... mais laquelle? Je ne vois pas ce qu'il pourrait faire... »

— Mais dites— moi ce qui est arrivé!

Ce fut Nerina qui répondit à la question, le plus clairement possible, en exposant la situation exacte sans oublier la conversation qu'elle avait surprise dans la maison d'été.

— Eh bien! ce monsieur est un fameux goujat! apprécia Adrian d'une voix calme. S'il veut vous épouser, il faudra qu'il me tue d'abord.

— Vous n'allez pas le provoquer en duel!

— Non, ma chérie, un duel est hors de question. Même si je me contentais de l'égratigner, on me mettrait en prison car ce personnage est ministre de la Couronne. Cela n'arrangerait pas nos affaires. Je vais aller trouver votre père, l'informer de la situation qui est désormais la mienne, et lui demander votre main.

— Il vous fera chasser.

— Votre père, quel que soit son caractère, est un gentilhomme, je suppose. Je suis officier dans l'armée, et décidé à vous donner mon nom, il n'a aucune raison valable de m'interdire de vous voir. Ma démarche n'a rien d'offensant. S'il m'éconduit, je m'adresserai à sir Rupert lui-même et lui dirai que nous avons échangé nos vœux et que s'il persiste dans sa demande, il commettra une action méprisable en profitant de son influence pour vous épouser malgré vous.

Nerina intervint :

— Il vous rira au nez. Quant à mon oncle, votre grade et vos deux mille livres par an lui paraîtront dérisoires. Souvenez— vous des paroles de Clémentine Talmadge : « Ils ont dû vendre une ferme. Les Cardon ont du mal à tenir leur rang... » Voilà ce qui est déterminant en cette affaire : mon oncle a besoin d'un gendre riche, vraiment riche!

Cela ne sembla pas démonter Adrian :

— Eh bien, s'il refuse de m'écouter ou même de me recevoir, je trouverai un autre moyen pour faire le bonheur d'Elisabeth et le mien.

— Je voudrais bien savoir lequel, ironisa tristement Nerina.

— Je ferai ce que l'on doit légitimement faire : je demanderai officiellement la main d'Elisabeth. Si son père me la refuse encore, alors j'agirai pour notre bien à tous deux : je l'enlèverai, et nous nous marierons immédiatement, avant notre départ pour les Indes.

— C'est une solution à laquelle j'ai déjà pensé moi-même. Mais vous oubliez une chose : c'est qu'Elisabeth n'a que dix— huit ans. Si

elle se marie avant vingt et un ans sans le consentement de ses parents, oncle Herbert peut parfaitement la faire ramener par la police et faire annuler le mariage.

— Il me paraît bien difficile de ramener à la maison quelqu'un qui est en pleine mer et déjà à mi— chemin du golfe de Biscaye!

Elisabeth bondit de joie :

— Vous voulez dire que papa ne pourra pas me faire arrêter par la police?

— Évidemment! L'essentiel est d'agir en calculant le moment propice. Dès que je saurai le jour où mon bateau lèvera l'ancre, nous devrons synchroniser notre action. Je connais un prêtre qui nous mariera. C'est l'un de mes oncles, vicaire d'une petite église de village, près de Douvres. En nous rendant à la base, nous nous arrêterons chez lui et nous le convaincrons de nous marier sur— le— champ. Ensuite, je vous emmènerai à bord. Si nous exécutons ce plan soigneusement, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher d'avoir une sérieuse avance sur votre père. Mais, par prudence, lorsque j'irai lui demander votre main en lui exposant ma situation, je ne lui dirai pas que mon régiment est sur le point de partir pour les Indes.

Elisabeth restait anxieuse :

— Il peut l'apprendre par une autre source. Papa a le don de tout savoir, d'être au courant de choses dont on aurait juré qu'il ignorait même leur existence.

— Il nous faudra être plus malins que lui. S'il me refuse votre main — ce qui, selon toute apparence, est le plus vraisemblable — vous devrez faire comme si vous étiez indifférente à ce refus. Comme si, après tout, l'idée d'épouser sir Rupert ne vous était pas si désagréable : riche, bien en Cour, bel homme, il vous paraît flatteur que son choix se soit porté sur vous. Évidemment, vous avez cru m'aimer, mais c'était une idée de gamine sentimentale. Peu à peu, vous êtes revenue à de meilleurs sentiments... Vous voyez ce que je veux dire? Il faut que votre père soit rassuré, convaincu que vous avez renoncé à moi par vanité, par ambition. Ce qui est très vraisemblable, ce à quoi il s'attend, en réalité. Il devrait se laisser aisément duper si vous jouez bien cette comédie.

— Ce me sera très difficile, Adrian.

— Je le sais, mais il le faut. Vous n'aurez qu'à vous souvenir que notre bonheur est en jeu. Que vous œuvrez pour que nous puissions passer notre vie ensemble, vous et moi.

— Il ne nous reste qu'à prier le Seigneur, remarqua Nerina, pour que lord Rupert n'exige pas un mariage immédiat, à une date antérieure même à celle du départ de votre bateau pour les Indes. C'est le seul danger qui menace vos projets.

— Le colonel m'a dit que nous lèverions l'ancre vers le vingt—

neuf juillet. Mais ce peut être deux ou trois jours plus tôt, ou plus tard.

— Il faut donc, Elisabeth, que tu exprimes le désir superstitieux de te marier au mois d'août. C'est une fantaisie qu'on te passera certainement avec indulgence, devant ta bonne volonté.

Elisabeth soupira, le cœur rempli d'espoir et de crainte :

— Pourvu que tout se passe bien ! C'est qu'il m'est très difficile de mentir à papa.

— Ne te tracasse pas à l'avance. Si tu parviens à le convaincre que tu acceptes volontiers d'épouser sir Rupert, il te laissera tranquille. Il se montrera même très gentil avec toi. Par contre, tu dois te préparer à une séance très pénible après la démarche d'Adrian. Elle est inévitable. Mais ensuite, quand ton père croira avoir gagné la partie, vos rapports seront délicieux, tu verras.

La tête d'Elisabeth reposait toujours sur l'épaule d'Adrian. Tendrement il la baisa au front :

— Êtes— vous bien sûre, ma chérie, que vous— même ne préféreriez pas la fortune à mon amour ?

Sans bouger la tête, elle leva une main pour lui caresser la joue :

— Quand je serai votre femme, je m'estimerai la plus comblée et la plus riche du monde.

Il prit cette main et la porta à ses lèvres où il la maintint un instant, les yeux clos.

Nerina se mit debout :

— Je vais vérifier qu'il n'y a personne dans les parages. Si je t'appelle, Elisabeth, rejoins— moi tout de suite.

Elisabeth l'en tendit-elle ? Elle s'était envolée dans des sphères célestes où elle était seule avec Adrian et où rien, même la peur, ne pouvait l'arracher à sa félicité.

Nerina revenait vers l'orée du petit bois. Personne n'était en vue. Dans les champs voisins quelques pigeons et un groupe de corneilles picoraient. Ils valaient largement des sentinelles : si quelqu'un approchait de ce côté ils s'envoleraient tous dans un battement d'ailes pour se réfugier dans les arbres.

Nerina remonta une partie du chemin pour s'asseoir sur un muret qui le bordait et dominait le bois. De là, elle ne pourrait pas manquer de voir si quelqu'un venait de Rowanfield. Elle était soulagée de constater qu'Adrian était un gentil garçon, capable de rendre Elisabeth heureuse. Cependant, combien de temps cela durerait— il ? Il n'était qu'un homme, et les hommes se valaient tous. Quand ils sont las d'une femme, ils en prennent une autre.

Pour sa part, elle était bien décidée à ne jamais se marier, à ne jamais se soumettre à la domination d'un homme. Car la femme, pensait— elle, n'est pas autre chose qu'un objet soumis aux caprices de son maître, même si ce maître l'aime. Lorsque le destin vous fait naître

femme, que peut— on espérer de la vie, hormis ce rôle secondaire et humiliant? Mais si Nerina le refusait, quelle alternative s'offrirait à elle? Où trouverait— elle de l'argent et une situation?

Le problème était insoluble. Elle soupira à la pensée que la seule perspective qui lui était offerte, c'était d'aller de maison en maison comme gouvernante, de se heurter peut— être toujours au même problème, de revenir à Rowanfield d'où elle repartirait après quelque temps pour échapper aux persécutions de son oncle, jusqu'au jour où il n'y aurait plus personne à Rowanfield pour lui rendre le séjour impossible et où elle serait elle— même devenue assez vieille pour n'avoir plus à craindre la lubricité des hommes.

C'était une bien sombre perspective de toute façon, et Nerina laissa échapper un soupir amer qui se transforma aussitôt en un cri d'angoisse. Quelqu'un venait vers le bois, un cavalier : elle reconnaissait le trot rapide d'un cheval. Il serait là avant qu'Elisabeth ait pu la rejoindre. Néanmoins elle appela :

— Elisabeth! Elisabeth!

L'endroit où elle était assise, presque au bord du chemin, était situé à mi— côte et dominait largement le bois qui s'étendait en contrebas. Nerina calcula qu'elle n'aurait pas le temps de parcourir les trente ou quarante mètres qui, en une large courbe pentue, l'auraient ramenée auprès de sa cousine. Elle ramassa ses jupes autour de ses jambes et sauta.

Ses pieds venaient à peine de toucher le sol lorsque le cavalier apparut : il montait une jument noire dont Nerina vit la tête avant de voir le cavalier. Elle connaissait cette jument!... Celui qui la montait n'était autre que lord Cardon.

Si Elisabeth avait déjà rejoint sa cousine, en contrebas de la route, il serait passé sans les voir, car il venait d'un chemin transversal qui ne menait ni à Rowanfield ni au village. Mais il se dirigeait droit vers le petit bois, en direction du ruisseau. A moins d'un miracle, Elisabeth ne lui échapperait pas! D'autant plus que dès qu'il aurait pénétré sous les arbres, la mousse étoufferait les pas de sa jument.

Paralysée, Nerina prit aussitôt sa décision. Il lui fallait se montrer, au contraire. Parler à son oncle, lui parler très haut. Longeant le muret, elle se hâta de gravir le talus d'herbe qui coupait le virage.

Et lorsque le cavalier parvint à l'entrée du bois, il la trouva devant lui.

— Quel bel après— midi, n'est—ce pas, oncle Herbert?

Il la regarda sans dire un mot. Son visage était sombre et ses yeux, se détournant d'elle, fouillaient les environs comme s'il s'était attendu à voir quelqu'un d'autre. Toujours sans rien dire, il poussa sa monture dans la direction du ruisseau, vers l'endroit où Nerina avait laissé Elisabeth et Adrian dans les bras l'un de l'autre.

Elle fit une tentative désespérée pour le retenir :

— D'où venez— vous , par là?

Elle avait crié cette question. Il était impossible que les deux amoureux ne l'aient pas entendue. Mais lord Cardon n'avait pas daigné lui répondre. Il passa devant elle et elle le suivit en courant. Il ne lui fallut que quelques secondes pour qu'il atteigne la clairière. Debout, l'un à côté de l'autre, Adrian et Elisabeth l'y attendaient.

Ils avaient entendu l'appel de Nerina, ainsi que les quelques mots qu'elle avait adressés à son oncle mais, quand Elisabeth, saisie de panique, avait voulu entraîner Adrian, il avait résisté : il n'acceptait pas de fuir, il voulait faire face à lord Cardon et dès maintenant. Elle n'avait pas eu le temps d'en parler avec lui et Adrian lui— même n'avait pas eu le temps de réfléchir ou de changer d'avis car, presque aussitôt, lord Cardon était apparu et Elisabeth, en le voyant qui les dominait, droit, imposant sur sa monture, s'était sentie prise de faiblesse comme si elle allait s'évanouir.

C'est qu'elle ne connaissait que trop les signes qui annonçaient l'orage, ce froncement qui faisait se rejoindre ses épais sourcils au— dessus de l'arête du nez fort et busqué, le rétrécissement de ses pupilles qui semblaient distiller du venin et, par— dessus tout, la couleur violacée que prenait son visage de la base du cou à la racine des cheveux, tandis que ses veines gonflées apparaissaient sur ses tempes.

Il avait immobilisé son cheval. Personne ne parlait. Les mains d'Elisabeth, croisées sur sa poitrine, tremblaient. Adrian Butler était un peu tendu mais son regard, calme et droit, soutenait celui de lord Cardon, sans insolence mais sans humilité non plus. Il donnait l'image à la fois d'un homme viril et noble, et Nerina eut un moment l'espoir, un peu optimiste, que cette attitude digne désarmerait son oncle.

Mais rien ne pouvait apaiser sa hargne et c'est d'une voix furieuse qu'il lança à Elisabeth :

— Ainsi, j'avais raison en te suspectant de me tromper?

Ce fut comme si cet éclat brisait le sortilège qui avait immobilisé et rendu les deux amoureux muets depuis son apparition. Pâle mais résolu, Adrian fit un pas en avant :

— Pardonnez— moi, monsieur, si nous nous sommes rencontrés ici malgré votre défense. J'allais venir vous parler ce soir— même.

— Ah! vraiment? Et pour me dire quoi?

— L'endroit où nous nous trouvons n'est pas indiqué pour aborder de telles questions. Du moins je ne l'aurais pas choisi... Mais puisque vous m'interrogez, monsieur, je vous répondrai franchement. Je vous demande la main de votre fille.

La face de lord Cardon se congestionna encore davantage :

— Vous passez les limites de l'effronterie, jeune homme! Je m'attendais d'ailleurs de votre part à cette inqualifiable insolence. Vous osez me demander la main de ma fille alors qu'elle est déjà officiellement fiancée? Elle doit épouser sir Rupert Wroth. Si elle ne vous l'a pas dit, c'est la preuve quelle vous trompe comme elle me trompe moi— même.

— Lady Elisabeth m'a dit que sir Rupert l'avait demandée en mariage. Elle m'a dit également que vous, monsieur, étiez favorable à cette union. Malheureusement la foi de votre fille était déjà engagée quand cette demande a été faite. J'ai l'honneur, monsieur, d'être celui à qui elle a bien voulu accorder son affection et sa confiance et je crois que je saurai la rendre heureuse.

— Eh bien vous croyez mal, mon garçon. Enfer et damnation! Suis— je vraiment là, moi, à cheval, en train d'écouter les sottises que me débite ce jeune aventurier, ce traîneur de sabre, ce maraud qui a la prétention de devenir mon gendre?

Mais Adrian ne capitulait pas. A son tour, il éleva la voix :

— Vous parlez sans me connaître, monsieur! Je ne suis pas à même, évidemment, d'offrir à votre fille la place que lui apporterait...

Lord Cardon coupa :

— Vous avez entendu ce que je vous ai dit? Disparaissez! Et je ne veux plus vous croiser sur ma route...

Il avait repris ses rênes et talonnait déjà sa monture, mais d'un geste impulsif, Adrian avait saisi la jument par la bride :

— Lord Cardon, vous commettez une erreur très grave! Je vous demande de faire appel à toute votre loyauté et de m'écouter...

Ce geste avait mis lord Cardon hors de lui. En un mouvement de fureur aveugle, il leva sa cravache et frappa Adrian au visage à toute volée. Puis, comme si cet acte même déclenchait en lui une véritable ivresse de violence, il hurla :

— Fichez-moi le camp! Je vous apprendrai à séduire ma fille, à l'entraîner dans les bois pour abuser d'elle! Disparaissez et que je ne vous revoie plus! La prochaine fois, ce n'est pas un coup de cravache que vous recevrez, mais un coup de pistolet! Et personne n'y trouvera à redire.

Rendu fou furieux par sa propre cruauté, il s'acharnait maintenant et cravachait à coups redoublés le malheureux garçon qui, le dos courbé recevait la cinglante lanière sur la nuque et les épaules. Il avait mis ses mains sur sa tête pour se protéger mais, de sa selle, lord Cardon avait l'avantage de le dominer et sa cravache trouva plusieurs fois le moyen de l'atteindre au visage. Devant cette attaque, Adrian avait été contraint de reculer et le comte le poursuivait sans cesse de vociférer tandis qu'Elisabeth hurlait :

— Papa! Papa!... Non... je vous en supplie!

Mais le forcené avait lancé son cheval vers l'autre extrémité de la clairière pour couper toute retraite à sa victime et, ayant opéré un demi— tour, il revenait à la charge, debout sur ses étriers. Il le repoussa ainsi jusqu'à la route carrossable qui formait l'une des limites de Rowan, et ce ne fut que lorsqu'Adrian eut traversé cette route et se fut effondré de l'autre côté, hors du domaine, que lord Cardon abaissa sa cravache.

Pendant un instant, il regarda sa victime, puis il éclata de rire.

— Cela vous apprendra, j'espère, à laisser ma fille tranquille, lança—t—il avant d'éperonner sa jument qui revint en bondissant à l'endroit où se tenaient Elisabeth et Nerina.

Elisabeth avait presque perdu connaissance. Son visage était blême et ses yeux ruisselaient de larmes.

Elle ouvrit les yeux mais son regard restait fixe, hébété, plein encore de l'horreur de cette scène. Agenouillée auprès d'elle, Nerina leva la tête en entendant le cheval, mais Elisabeth n'eut pas un tressaillement.

— Debout! lança la voix de lord Cardon. Allons! Debout, toutes les deux! Rentrez immédiatement.

— Elisabeth est hors d'état de marcher, mon oncle.

— Et moi je te dis quelle marchera! Ou je lui fais subir le même traitement qu'à son petit jeune homme. Tu verras si elle ne retrouve pas la force de courir... Allez, debout! Obéis, toi! Tu m'entends?

La menace fit son effet. Elisabeth se redressa et, quoique titubante, commença à marcher. Nerina s'attendait à tout instant à la voir s'effondrer. Elle la prit par la taille et la soutint.

— Marchez devant moi!

Et elles parvinrent ainsi jusqu'à la demeure. Pendant tout le trajet, Nerina avait pratiquement porté sa cousine. Cette marche harassante avait duré environ une demi— heure mais chaque minute avait paru

aux jeunes filles un siècle de misères et de tortures. Elisabeth marchait avec peine, comme accablée par l'âge ou par la maladie. Ses mains étaient glacées et, après avoir parcouru trente mètres à peine, elle avait commencé à claquer des dents. Nerina ne pouvait rien faire pour la soulager, sinon la soutenir pour lui permettre de rester debout. De temps en temps, elle l'encourageait à voix basse, espérant que son oncle n'entendait pas ce qu'elle lui disait.

Ayant mis son cheval au pas, il les suivait comme un paysan qui mène son bétail à l'abattoir. Il ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. Un jeune valet étant accouru pour s'occuper du cheval, lord Cardon avait mis pied à terre et restait là, debout, à regarder Nerina faire des efforts désespérés pour aider sa cousine à gravir les marches du perron.

Elle était au bord de l'épuisement, car elle avait supporté, presque porté sa cousine depuis la clairière. Un valet, en ouvrant la porte, se rendit heureusement compte que quelque chose était arrivé : il se précipita pour l'aider. Une fois dans le hall, Nerina eut conscience qu'elle venait d'accomplir une tâche surhumaine. Mais un sentiment de triomphe l'envahit, comme si le fait d'avoir réussi cet exploit était en quelque sorte une revanche sur celui qui, durant tout le trajet, avait guetté sadiquement sa défaillance. Elle n'avait pas failli!

Pourtant, en voyant l'expression de lord Cardon lorsqu'il les rejoignit dans le hall, un frisson de terreur la parcourut. Il n'était pas calmé, cela se lisait dans son regard de fauve. En silence, il regarda longtemps sa fille, soutenue d'un côté par Nerina, de l'autre par le valet, puis il leva la main et, délibérément, résolument, il la gifla, de toute sa force, après avoir ôté le gant qu'il avait à la main droite et qui eût sans doute amorti le choc.

— Dans ta chambre! ordonna— t— il du ton qu'il prenait avec ses chiens. Je te verrai plus tard. Toi, Nerina, viens dans la bibliothèque.

Elisabeth n'avait pas poussé une plainte. Mais son corps s'était affaissé et, en dépit du soutien de Nerina et du valet, elle glissa sur le sol, de tout son long, évanouie. Sans lui accorder la moindre attention, lord Cardon avait tourné les talons et se dirigeait vers la bibliothèque. Nerina savait qu'il valait mieux obéir à son ordre.

Rapidement, elle dit au valet :

— Montez Milady dans sa chambre et appelez Bessie.

L'homme était visiblement consterné. Comme tout le reste de la domesticité, il était habitué au caractère de son maître, mais il lui semblait qu'en l'occurrence il avait passé la mesure. Il ne restait plus à Nerina qu'à rejoindre son oncle, et sans le faire attendre. La porte était ouverte, elle entra et, en la refermant derrière elle, elle prit une profonde inspiration.

Il était debout, le dos à la cheminée. Il regarda Nerina traverser la

pièce. Aux battements de ses narines, elle sut qu'il bouillait encore de rage. Tout en allant à lui, elle détaillait cette face cramoisie, bouffie, déjà délabrée par l'âge et les excès de toutes sortes, ces lèvres violettes et épaisses, et devant la hideur répugnante du personnage, soudain, bizarrement, elle n'eut plus aucune peur.

Il était vraiment trop laid, ce malheureux! Il ne lui apparaissait plus comme une sorte de monstre mais comme quelqu'un qui a perdu toute marque d'humanité: sa jeunesse, sa dignité, le respect de soi... Elle eut la vision de ce qu'il avait été: mince, beau, élégant, attirant pour les femmes avec son allure virile, solidement installé dans sa position sociale d'authentique noblesse... Un homme enfin, dont une épouse ne pouvait qu'être fière et éprise. Et puis, quelque chose était arrivé. Que s'était-il donc passé dans sa vie? Avait-il été cruellement déçu par une femme? Son mariage, qui ne lui avait apporté ni le bonheur ni un héritier mâle, avait-il provoqué en lui une amertume si grande qu'il considérait avoir perdu sa vie? Ce qui la paralysait de terreur, auparavant, c'était la supériorité physique du personnage. Même en grandissant, elle n'avait jamais été capable d'échapper au sentiment qu'elle n'était qu'une pauvre petite chose fragile entre ses mains parce que, depuis son enfance, elle avait été dressée dans l'humilité et la résignation des esclaves qu'on bat jusqu'à ce qu'ils ne soient que de pauvres loques inconscientes et qui croient « appartenir » à leur bourreau, qu'ils sont impuissants contre son autorité souveraine. Quand elle avait compris qu'il prenait un plaisir ignoble à lui infliger de tels traitements, cela n'avait rien changé : elle pensait qu'il avait le droit de se servir d'elle comme instrument de son plaisir. C'était ainsi, c'était le droit du maître et la loi du plus fort. L'idée ne lui était jamais venue de se révolter. Aujourd'hui, elle avait l'impression de lui échapper parce qu'il lui faisait pitié! Mentalement, elle vit ses chaînes brisées tombées à ses pieds. Redressant la tête, elle regarda l'homme bien en face.

— Quel rôle as-tu joué dans cette affaire? demandait-il.

— Aucun. Vous savez fort bien que je ne suis de retour que depuis hier.

— Et depuis combien de temps se voyaient-ils ainsi? Tu le sais?

— D'après ce que je sais, ils s'aiment depuis un certain temps déjà.

— Alors, elle rencontrait ce petit arriviste impudent comme le ferait une servante d'auberge, se glissant au-dehors la nuit venue, lui donnant rendez-vous dans les bois, se conduisant en créature sans pudeur, égarée par une imagination perverse!

— C'est vous qui aviez interdit votre porte à M. Butler, ne le jugeant pas assez digne d'Elisabeth. Ils ne demandaient l'un et l'autre qu'à se rencontrer sous votre toit.

— Pas digne? Évidemment, qu'il n'est pas digne! Un soldat sans le

sou... Seigneur! Il aurait fallu que j'accepte ça pour gendre?

— C'est un soldat, mais il n'est pas sans le sou. Relativement à vos propres revenus, les siens sont fort acceptables. Et ce qui me paraît le plus important, c'est le bonheur d'Elisabeth. Non? Avant d'être votre gendre, il serait son mari! Cette affaire la concerne, avant de vous concerner, vous.

Lord Cardon ouvrait des yeux ronds. Les paroles de Nerina mettaient un certain temps à parvenir jusqu'à son entendement car il n'en croyait pas ses oreilles.

— Elisabeth aime un homme très bien, très honorable, et qui est parfaitement capable de lui offrir une vie décente sinon confortable. Si Elisabeth l'a rencontré en secret, il ne s'est, néanmoins, rien passé entre eux dont elle ait à rougir, absolument rien d'autre que ce qui aurait pu se passer dans le salon de ma tante si vous aviez permis à Elisabeth de le recevoir ici.

— Le recevoir ici? Alors que j'avais déjà dit, une fois pour toutes, que je ne voulais pas en entendre parler? Elle est folle de vouloir épouser ce garçon! Du reste, elle est fiancée à Wroth.

— Qu'elle n'aime pas... et qui ne l'aime pas.

— Que vient faire l'amour là— dedans? Il a demandé sa main, n'est — ce pas?

— Mais ce n'est pas parce qu'elle lui plaît! C'est parce que la reine lui a ordonné d'être marié quand il reparaitrait à la Cour. Sa Majesté a sans doute été informée de sa liaison avec lady Clémentine Talmadge.

Lord Cardon regarda fixement sa nièce avant de constater d'un ton plus engageant :

— Ah, ah! Voici donc d'où vient le vent... Intéressant! Mais comment le sais— tu?

— La vérité finit toujours par se savoir.

— Eh bien, vois— tu, cela ne me surprend pas. Un gaillard comme lui n'aurait pas l'idée d'épouser une fille aussi fade et insignifiante qu'Elisabeth s'il n'y était poussé par quelque urgence. De toute façon, il m'agréa comme gendre. Je tiens à lui et je l'aurai.

— Mais, oncle Herbert, ne voulez—vous pas essayer de comprendre ce que cela signifiera pour Elisabeth? Elle sera malheureuse, désespérément malheureuse avec un mari qui ne l'épouse que parce que ça l'arrange, pour servir de paravent à ses fredaines! Oncle Herbert, pour une fois, soyez bon et laissez Elisabeth épouser l'homme qu'elle aime.

— Je ne veux pas entendre parler d'amour! L'amour, ça n'existe pas. L'affaire est réglée! Et maintenant, c'est de toi qu'il s'agit, ma nièce. Veux—tu être assez bonne pour me faire connaître la raison de ton retour inopiné et, je le suppose, contre la volonté de ton patron?

Ce fut avec le plus grand calme qu'elle s'entendit lui répondre :

— Vous connaissez fort bien la raison de ce retour, mon oncle. Je pense même que, si vous êtes sincère, vous devrez vous avouer surpris que j'aie tenu si longtemps.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, affirma-t-il sur un ton dédaigneux et supérieur qui laissait cependant percer son embarras.

— Vous savez fort bien qui est le marquis de Droxburgh. Sa réputation n'est plus à faire. Et pourtant, vous m'avez envoyée chez lui, ignorante et sans défense, vous avez voulu que je vive sous son toit. Certes, je ne suis qu'une orpheline sans fortune, indésirable dans un foyer où l'on évite tout gaspillage, mais enfin, je suis aussi votre nièce, la fille de votre frère unique.

— La fille de ta mère, surtout! La fille d'une cabotine qui a mis le grappin sur un pauvre garçon de bonne famille dès qu'il est sorti d'Oxford, ricana lord Cardon.

— Ma mère n'était pas une cabotine et vous le savez. C'était une cantatrice qui se produisait dans des concerts classiques et qui avait été fort bien élevée. Mon père et elle se sont aimés; ils ont été heureux ensemble pendant onze ans. Elle avait abandonné sa carrière pour se consacrer à son foyer et elle était respectable, Oui, plus respectable que bien des femmes que vous saluez très bas dans vos salons. Et pourtant, par snobisme, par puritanisme stupide, vous clouez sa mémoire au pilori. Vous m'écrasez de votre mépris. Eh bien, continuez si cela vous fait plaisir. Continuez à me punir d'être née de deux êtres qui ont osé vivre heureux l'un par l'autre en dépit de ce que le monde — votre monde — pensait et disait d'eux. Mais, au moins, soyez honnête envers vous-même, soyez franc, et reconnaissez que vous me persécutez depuis mon enfance. Vous voulez me voir avilie, vous voulez me voir séduite et accusée de n'avoir ni moralité ni décence, vous voulez que l'on me considère presque comme une prostituée! Voilà pourquoi vous m'avez envoyée comme gouvernante chez le marquis de Droxburgh. Eh bien, une fois de plus, vous serez déçu! Je n'ai pas été séduite, je reviens chez vous comme j'étais partie. Mais j'ai appris une chose que je ne suis pas prête d'oublier : les hommes sont des bêtes! Des animaux lubriques qui ne veulent des femmes qu'une seule chose, toujours la même. Une femme n'est pas pour vous un être humain, digne de respect ou de tendresse, c'est une proie, que vous salissez le plus possible pour justifier le mépris que vous lui témoignez!

Nerina, emportée par cette cause qui lui tenait tant à cœur, avait parlé avec de plus en plus de violence, sans se laisser interrompre, élevant parfois le ton. Elle était grisée d'amertume, de chagrin et de défi.

Son oncle était stupéfait. Quand enfin elle se tut, il ne dit pas un

mot. Dans le silence qui suivit, on n'entendit que le halètement de Nerina à bout de souffle.

Elle attendait qu'il la gifle comme il avait giflé sa fille, mais sa colère semblait tombée! Il la regardait comme s'il la voyait pour la première fois, et elle ne comprenait pas. Elle se demandait pour quelle raison il restait ainsi, pétrifié et muet.

Le silence se prolongeant, elle eut enfin la perception d'un changement de climat entre son oncle et elle. Il y avait quelque chose de nouveau, de différent, dans l'attitude de lord Cardon, quelque chose qu'elle n'avait jamais noté auparavant.

Et quand il parla enfin, ce fut doucement, sur un ton faussement respectueux, teinté d'une ironie acide :

— Ainsi, voilà tes sentiments à l'égard des hommes! Et tu as repoussé Droxburgh... Il n'y a pas beaucoup de femmes dans ta condition qui auraient eu le courage de le faire.

— Il est odieux et répugnant!

— Vraiment? Et moi aussi?

Il y avait dans l'inflexion de sa voix une invite à la générosité qui faisait de cette question presque une plaisanterie... Mais Nerina ne se laissa pas attendrir. Fermement, elle répondit :

— Oui. Vous aussi.

D'une voix basse et frémissante de haine, il lança :

— Tu es bien comme ta mère! Sors d'ici. Va—t'en!

Ce ne fut qu'une fois hors de la pièce que Nerina sentit ses forces lui manquer. Après une telle tension, ses nerfs lâchaient et elle avait envie d'éclater en sanglots. Très vite, car elle voulait échapper à ses propres pensées, elle se rua dans l'escalier pour rejoindre Elisabeth.

La pauvre enfant était exténuée de fatigue et de larmes. Nerina la prit dans ses bras, la berça, et ne trouva rien de mieux pour la calmer que de lui répéter sans cesse qu'on trouverait bien le moyen d'obliger lord Cardon à la laisser épouser Adrian. Comment? Pour le moment Nerina ne voyait vraiment pas mais elle continuait à chercher une solution, une manœuvre...

Elles ne furent pas autorisées à descendre dîner : on leur apporta sur un plateau du pain sec et de l'eau, comme quand elles avaient dix ans. C'était si ridicule que Nerina trouva la chose drôle... Mais ce n'était pas le moment de faire de l'humour...

Une visite de sa mère, qui se montra froide et sévère, replongea la pauvre Elisabeth dans les transes. Lady Cardon avait essuyé les derniers soubresauts de la colère de son époux et elle semblait ulcérée, comme chaque fois que son Herbert lui faisait de la peine. Dans ces cas— là, il ne fallait pas compter sur son indulgence...

Le problème de lady Cardon était qu'elle adorait son mari, seulement elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire pour

fui plaire. Fille de puritains, élevée très strictement par des parents âgés, elle était arrivée au mariage dans une ignorance absolue de la réalité. Elle était parfaitement consciente, cependant, que jamais Herbert Cardon ne l'aurait épousée si elle n'avait pas possédé une fortune importante qui avait attiré d'ailleurs nombre considérable de soupirants moins chanceux. Mais, jusqu'à l'apparition du jeune et distingué comte de Cardon, son père les avait tous récusés, l'un après l'autre. Confit en dévotion, austère et au demeurant fort hypocrite, il était toutefois assez honnête pour reconnaître que la réputation de lord Cardon n'était pas exactement celle qu'il eût désirée pour son gendre.

« Mais vous le transformerez, ma chère enfant, vous le transformerez », avait— il dit à sa fille. Et comme elle avait été dressée à une obéissance inconditionnelle, elle avait cru en ce que lui disait son père.

Malheureusement, elle ignorait comment il lui faudrait s'y prendre pour le transformer. Et dans son inexpérience, elle n'avait réussi qu'à lui paraître insipide et assommante, et cela dès leur première nuit.

Au cours de leur voyage de noces — long, coûteux et consternant — elle s'était tenue à une attitude maladroite, passive et amorphe, dans le seul souci de ne manifester ni crainte, ni dégoût, ni plaisir. Elle avait peur de lui déplaire ou de le scandaliser... Et son trousseau, confectionné « à la maison », n'était pas particulièrement affriolant... Non seulement son jeune époux s'était ennuyé à mourir mais il avait senti monter en lui une véritable révolte de s'être laissé ainsi sottement piéger. Qu'avait— il à faire d'une femme aussi peu douée?... Sa réaction avait été brutale et il l'avait insultée et maltraitée sans raison.

S'il l'avait aimée un tant soit peu, il se fût donné la peine de faire son éducation en ce domaine qu'elle ne connaissait pas, mais il ne l'aimait pas assez pour se donner ce mal. Déjà, il envisageait de la tromper, ce qui était plus simple, avec des femmes plus dégourdies.

Désolée, embarrassée de sa propre personne, sachant qu'elle avait déçu son mari sans comprendre pourquoi, lady Cardon visita les plus beaux sites d'Europe sans les regarder, toute à son malheur et à son chagrin; elle regrettait d'être venue au monde.

Mais les dieux, qui torturent les gens naïfs — ou peut— être, tout simplement, ceux qui manquent de sagesse ou de philosophie — n'en avaient pas terminé avec elle. Car elle croyait ingénument que l'amour était une sorte d'affection supérieure, l'union de deux cœurs, sereine, calme et harmonieuse, tandis que la passion, l'ivresse, l'exaltation des sens telles que les décrivent les poètes et les romanciers n'étaient que des inventions de leur esprit dérangé. Dans la vie, de tels sentiments n'étaient pas le fait des gens sensés et équilibrés.

Elle était donc tombée amoureuse de son mari au cours de leur lune de miel, éperdument amoureuse, sans comprendre ce qui lui arrivait. Elle croyait sincèrement que seul son cœur était assoiffé d'amour. La jalousie, qui ne lui laissait aucun repos, ce besoin de posséder entièrement et à elle seule son Herbert adoré, ce tourment qui la hantait quand elle le voyait s'intéresser à une autre femme, elle ne les attribuait pas à une exigence de sa chair. Et sans doute avait-elle en partie raison : cette inquiétude devait être purement cérébrale puisque, dans les bras de son époux, elle restait frigide... pourtant, elle s'en sentait envahie à la seule pensée qu'il pût trouver plus de joie à posséder d'autres femmes qu'elle— même.

Elle ne pouvait réaliser que son éducation, depuis sa plus tendre enfance, était à l'origine de cet affreux malentendu. On l'avait obligée à refréner ses émotions, à ne jamais extérioriser ses sentiments, quels qu'ils fussent. La réserve, la dignité, voire une certaine froideur, étaient les vertus cardinales d'une jeune fille bien élevée.

Ces « qualités » étaient devenues comme une seconde nature; la malheureuse était inhibée, crispée, attentive à rester digne en toutes circonstances... même dans le lit conjugal. Elle aurait eu honte d'exprimer un désir, elle aurait eu peur d'être méprisée par l'homme qu'elle adorait si elle avait gémi sous ses caresses. Elle s'abandonnait à lui comme un objet, avec infiniment de bonne volonté; elle croyait ainsi accomplir « son devoir », selon le terme qu'avait employé sa mère : « Lorsque tu seras mariée, il te faudra faire ton devoir d'épouse... » C'était tout ce que la bonne dame avait trouvé à donner, en guise de conseil, à sa fille.

Quant à Herbert Cardon, il n'avait rien compris à l'attitude de sa femme et n'avait d'ailleurs pas cherché à comprendre. Il fit, lui aussi, « son devoir » avec une femme qui l'ennuyait mortellement. Et le fossé qui les séparait devint, avec les années, un véritable gouffre que rien jamais ne pourrait plus combler.

Plus tard, lorsqu'elle eut compris son erreur, Anne comprit aussi qu'il n'était plus possible pour elle de la réparer. Elle connaissait trop Herbert pour espérer de lui la moindre compassion, le moindre regret. Il éclaterait de rire, se moquerait d'elle, mais n'aurait pas la moindre envie de modifier un état de choses qui, au fond, l'arrangeait. Et si elle ne lui disait rien et décidait simplement de se laisser aller, une nuit, à ses instincts et à ses désirs... alors il la soupçonnerait de l'avoir trompé et d'avoir découvert dans les bras d'un autre ce qu'elle avait dû lui cacher pendant des années.

Ce serait le pire et le plus injuste des coups du sort. Elle se contraignit donc à montrer toujours le même calme, la même indifférence, et il ne soupçonna jamais que sa femme brûlait parfois du désir de se jeter dans ses bras, de le serrer contre elle

farouchement, de quêter ses caresses, et de s'y abandonner.

Elle en mourait d'envie cependant, et elle souffrait mille morts de cette passion rentrée. Mais elle savait qu'il était trop tard car elle avait appris aussi, à bien des détails, qu'Herbert ne l'aimait pas et ne l'avait jamais aimée. Si elle se comportait envers lui en femme amoureuse, il en serait encore plus ennuyé et dégoûté que surpris. Mieux valait quelle conservât au moins sa dignité et l'étrange respect que, malgré tout, avait inspiré à son mari sa prétendue indifférence aux plaisirs de la chair. Comme il était, lui, entièrement dominé par ses passions, il lui arrivait d'envier et d'admirer cette femme de marbre.

Mais ce renoncement héroïque était comme une armure qui ne permettait à Anne Cardon aucun attendrissement ni faiblesse. Pas plus envers elle—même qu'envers autrui. Ne pouvant aimer son mari, elle détestait la terre entière. Froide, sarcastique, sans générosité, brutale parfois en paroles, elle décourageait tout élan de sympathie. Le bonheur lui ayant été refusé, elle ne concevait pas que les autres puissent être heureux.

Lorsqu'elle pénétra dans la chambre de sa fille et de sa nièce, juste avant le dîner, en ce jour où lord Cardon avait surpris Elisabeth dans le petit bois et corrigé sévèrement Adrian Butler, elle jeta sur sa fille un regard que Nerina jugea impatient et plein de mépris.

Elisabeth avait les yeux rouges, les paupières et les traits gonflés. Instinctivement, en voyant sa mère, elle eut vers elle l'appel d'un enfant malheureux en quête de caresses :

— Maman!... Oh! maman!...

Elle tendait les bras en reniflant comme une petite fille.

Mais lady Cardon restait sur le seuil, à deux pas de la porte, sans s'approcher. La flamme de la lampe faisait scintiller son collier de diamants.

— J'ai eu un entretien avec ton père. Il m'a dit combien il était fâché par ton inqualifiable conduite. Je ne te parlerai pas de mes propres sentiments : sache seulement qu'il est indécent de voir une jeune fille qui a oublié le respect de soi— même et de sa position au point d'agir de la sorte. Puisqu'on ne peut décidément pas te faire confiance, tu n'auras plus le droit de sortir de la maison, sauf pour te promener dans l'allée du jardin qui va de la terrasse au salon, d'où tu seras surveillée. Et ceci jusqu'à ton mariage. Ton père a appris de sir Rupert que celui— ci désire que votre union ait lieu le plus rapidement possible, aussi la date a—t— elle été fixée à trois semaines d'ici, le vingt— neuf juillet très exactement.

Un cri de détresse échappa à Elisabeth :

— Oh! non, maman, pas le vingt— neuf, pas le vingt— neuf!

— Le vingt— neuf! répéta lady Cardon, d'un ton sans réplique.

Nerina, consciente de l'importance de ce qui ne semblait qu'un

détail, intervint vivement :

— Mais, ma tante, les gens ne vont pas manquer de trouver étrange que l'on marie Elisabeth avec tant de hâte. A moins d'avoir une raison très particulière de le faire, on ne marie pas sa fille trois semaines après ses fiançailles!...

Lady Cardon reporta son regard sur elle et Nerina y lut ce qui sembla un plus grand dégoût et un plus grand mépris encore que celui qu'elle avait manifesté pour sa fille.

— Ton oncle y a pensé. Mais il estime que j'ai besoin de me remettre de tous les soucis qui m'ont accablée ces derniers temps par la faute d'Elisabeth. Je dois me reposer et changer d'air sinon ma santé pourrait être compromise. J'irai donc voir le Dr Parker dès demain et je ne doute pas qu'il me prescrive un voyage de quelques semaines, le plus tôt possible. Nous irons donc sur le continent mais il est nécessaire de hâter le mariage d'Elisabeth afin que je sois libre de m'absenter.

Tout en parlant, elle avait ouvert la porte :

— J'espère, Elisabeth, qu'une nuit de repos te suffira pour retrouver ton équilibre et que demain, quand lord Wroth viendra nous rendre visite, tu pourras te montrer aussi charmante et sereine qu'il convient. Ton père m'a demandé de t'avertir que, d'autre part, il serait sans doute convenable d'aviser le colonel du régiment d'Adrian Butler de la conduite de ce jeune homme. Ce qu'il a fait suffirait à le faire casser de son grade et chasser de l'armée. Son colonel a seul le droit de prendre une telle décision. Si tu as pour ce garçon autant d'affection que tu le prétends, tu ne voudras pas que cela lui arrive, n'est— ce pas?

Sans attendre la réponse, lady Cardon sortit de la chambre et en referma calmement la porte. Elisabeth resta hébétée; enfin, elle cacha son visage entre ses mains :

— Il n'y a pas d'issue! Papa a tout prévu. Je suis prise au piège, Nerina, sans espoir de m'en tirer. Je dois lui obéir.

Pour une fois, Nerina ne trouva rien à répliquer. Il semblait bien en effet qu'Elisabeth eût raison et que lord Cardon eût pensé à tout.

Cinq jours se passèrent sans nouvelle d'Adrian. Durant cinq après—midi, Bessie alla promener Peke, le chien asthmatique de lady Cardon, le long de la route qui bordait le petit bois, tandis qu'Elisabeth, prisonnière dans le jardin, restait assise sur le gazon, juste en face des fenêtres du salon, trop ravagée de crainte et d'anxiété pour oser adresser la parole à qui que ce fût, pas même à Nerina.

La menace de lord Cardon, de rapporter au colonel d'Adrian que le jeune homme avait attenté à l'honneur de sa fille, s'était montrée fort efficace. Elisabeth était paralysée de terreur à l'idée de porter atteinte à la carrière du jeune homme. Cela ne pouvait que l'inciter, au prix d'un effort méritoire dont Nerina seule mesurait l'ampleur, à se montrer très aimable envers lord Rupert lors des visites de celui—ci et à ne se présenter devant ses parents que les yeux secs et l'air paisible.

Ce n'était que lorsqu'elle était seule avec sa cousine, dans leur chambre, qu'elle donnait libre cours à son chagrin et s'emportait, quelquefois follement, contre son père et son autorité. Mais elle n'osait pas le défier ouvertement, de crainte que celui qu'elle aimait n'en subisse les conséquences. Bessie avait refusé de s'incliner devant les faits et déclaré qu'elle était certaine, si elle pouvait joindre

Adrian et le mettre au courant, qu'il trouverait une solution à leur problème. La plus grande crainte d'Elisabeth était qu'Adrian crût que son père avait enfin eu raison d'elle par la violence et que, ne la voyant plus à leur rendez—vous habituel, il en vienne à conclure quelle ne tenait plus à lui.

Il avait fallu attendre cinq jours pour voir se réaliser les prévisions optimistes de Bessie, cinq jours durant lesquels Elisabeth avait pâli, maigri, et refusé obstinément de se nourrir, si bien que Nerina avait peur de la voir tout détruire, même son amour. Chaque après—midi, Bessie avait déambulé anxieusement d'un bout à l'autre du chemin, Peke trotinant derrière elle, le souffle court et la langue pendante, furieux de l'intérêt soudain quelle montrait pour sa santé en l'arrachant à son panier douillet qu'il aimait tant, pour l'obliger à accomplir un exercice, salutaire peut—être, mais dont il avait horreur.

— C'est très gentil de votre part d'emmener Peke faire de bonnes promenades, disait lady Cardon.

Et Bessie répondait sans honte :

— Il les aime tellement, madame! Ce serait dommage de garder un aussi joli chien enfermé alors qu'il est si content d'être dehors. De cette façon, il reste en pleine forme.

Lady Cardon tapotait tendrement la tête du toutou. Il était le seul être vivant à qui elle offrit de temps en temps une caresse mais, ces derniers temps, il se détournait d'elle, boudeur, trop fatigué pour apprécier l'honneur qui lui était fait et qu'il eût volontiers échangé contre une bonne sieste sur son coussin.

Le cinquième jour, lorsque Bessie vit paraître Adrian, elle eut le sentiment que son subterfuge et tous les tracas qu'il lui avait donnés valaient bien la peine quelle avait prise. En l'apercevant à cheval, venant vers elle, elle n'eut pas la patience d'attendre qu'il la rejoignît et eût mis pied à terre. Elle s'élança en courant à sa rencontre, agitant les bras en signe de bienvenue. Il était pâle et semblait las. Son visage portait encore les traces des coups de cravache.

— Oh! Monsieur Butler! Comme je suis contente de vous voir! Je suis venue là tous les jours, sans faute, en priant le Bon Dieu sans m'arrêter pour qu'il vous amène, si fort que mes mâchoires m'en faisaient mal.

— Je serais venu plus tôt, Bessie, mais le médecin ne me permettait pas de me lever, malgré mes supplications.

— Nous avons bien pensé qu'il y avait quelque chose comme ça. affirma Bessie en examinant les cicatrices qu'il portait au visage et ses mains encore bandées.

— Parlez— moi d'elle. Que lui a—t—on fait? '

— Elle n'est pas autorisée à sortir du jardin, monsieur, et le mariage est fixé au vingt— neuf juillet.

— Le vingt— neuf! s'exclama Adrian, consterné.

— Oui, monsieur. Et Mademoiselle est désolée, pour ça, comme vous vous en doutez.

— J'ai été avisé que finalement, nous prendrions la mer dans la nuit du trente. Il faut que nous soyons à bord à midi. Cela implique que Mademoiselle devra m'avoir rejoint le vingt-neuf.

— Mais, monsieur, comment? C'est ça, que nous nous demandons tous.

— Il faut trouver un moyen.

— Ce n'est pas facile! Il y a deux jours, l'idée est venue à Monsieur que Mademoiselle pourrait bien s'enfuir une nuit pour vous rejoindre et, depuis, quand ces demoiselles sont couchées, il ferme la porte à clef jusqu'au matin. Il est impossible de passer par la fenêtre, elles sont au second étage. Et Monsieur garde leur clef dans sa chambre. Je

ne suis pas autorisée à aller l'y chercher avant qu'il ne m'ait sonnée, à sept heures et demie.

Sourcils froncés, Adrian réfléchissait :

— Si nous partons aussitôt que vous aurez ouvert, nous pourrions être à cinq heures du soir à Douvres. Nous ferions le trajet d'abord en train, puis en voiture. Nous passerions la nuit à l'auberge, et pourrions être à bord dans la matinée.

— Mais même quand Mademoiselle aura pu quitter la chambre, il ne lui sera pas facile de sortir de la maison. C'est un tapis volant qu'il vous faudrait, pour l'arracher à ce qu'elle appelle « cette prison de malheur ».

Adrian sourit, d'un sourire qui le rajeunissait jusqu'à l'adolescence :

— « Ce ne sont pas les briques qui font la prison », cita-t-il. Il nous faut faire preuve d'imagination, Bessie. Je trouverai quelque chose qui nous tiendra lieu de tapis volant. En attendant, donnez cela à Elisabeth et dites— lui surtout de ne pas désespérer.

Il avait tiré une lettre de sa poche :

— Je n'avais guère l'espoir de la rencontrer cet après-midi. J'avais donc l'intention de déposer ceci dans le vieux chêne creux où nous laissons parfois un mot quand il nous est impossible de communiquer directement. S'il arrive que vous ne puissiez pas venir, un jour, regardez le lendemain si je n'y ai pas laissé quelque chose. Y penserez-vous?

— Bien sûr que j'y penserai! Vous savez, ça me navre de vous voir si pâle, les traits tirés... Prenez soin de vous, pour l'amour de votre demoiselle.

— Je vais déjà beaucoup mieux. Et maintenant que je sais que Mademoiselle pense toujours à moi et que rien de terrible ne lui est arrivé, je vais me remettre tout à fait et très vite.

— Mademoiselle m'a priée de vous remettre ceci, monsieur, dit Bessie en tirant une lettre de sa poche. Elle m'a dit aussi de vous assurer qu'elle mourrait plutôt que d'épouser un autre homme que vous. Et que si vous— même ne pouviez la prendre pour femme, son lit de nocces sera une tombe au cimetière.

— Qu'elle ne se tourmente pas pour cela, affirma Adrian d'une voix forte et décidée. Je la tirerai de là même si je dois tuer quelqu'un pour y parvenir.

Lorsque Bessie, plus tard, rapporta ces paroles à Elisabeth, elle y ajouta cette appréciation :

— Cela m'a fait un bien que vous ne soupçonniez pas de l'entendre dire tout cela. J'en avais le cœur tout ému. Et ce ton qu'il avait! On aurait cru saint Georges en personne s'apprêtant à terrasser tous les dragons de l'univers pour sauver sa dame.

Elisabeth tenait le mot d'Adrian tendrement contre sa joue :

— Il m'aime toujours, Bessie, et cela seul importe. J'avais tellement peur que papa ne l'ait à jamais découragé!

Bien qu'elle eût éprouvé la même crainte, Bessie protesta avec énergie :

— Ça, c'est une idée qui ne me serait jamais venue! M. Butler est un vrai gentilhomme. Il vous aime et il vous épousera.

— Dis— moi, Bessie... A—t—il encore des marques?

— Oh! ça ne se voit presque plus! affirma Bessie sans vergogne.

— Que comptes—Tu faire pour mettre cette lettre en sûreté? demanda Nerina, prudente. Oncle Herbert peut parfaitement avoir l'idée de faire fouiller ta chambre. Par pitié, ne fais rien qui puisse le monter contre toi. S'il en venait à suspecter Bessie, nous n'aurions plus aucun espoir, car sans elle toute communication avec Adrian deviendrait impossible.

— Je la garde là, dans mon cache— corset. Même papa n'osera pas venir l'y chercher.

— Oh! je n'en suis pas sûre... Si tu lui désobéis, il est capable de n'importe quoi.

— En ce moment, je n'ai peur de rien ni de personne. Je suis tellement heureuse, si tu savais, qu'Adrian ne m'en veuille pas... qu'il m'aime toujours.

Nerina observa sa cousine avec curiosité. Les yeux clos, la tête légèrement renversée, les mains croisées sur la poitrine, un sourire aux lèvres, elle avait l'air d'extase que l'on voit aux élus visités par l'Esprit du Seigneur. Nerina se demandait ce que l'on ressentait quand on est amoureuse, pour prendre une telle expression. Peut—être Adrian Butler était—il absolument différent des hommes qu'elle avait connus, elle, jusqu'ici, mais elle ne parvenait pas à s'en persuader. Si gentil et si tendre qu'il parût, il n'était qu'un homme, après tout. Et tous les hommes se ressemblaient. Le meilleur ne pouvait s'empêcher d'être infidèle, égoïste et jouisseur.

Elle savait que jamais elle n'en aimerait aucun. Elle mourrait sans avoir connu l'amour et c'était bien ainsi. La pensée de Nerina alla vers lord Droxburgh et elle frissonna d'horreur. Comment une femme peut—elle croire en l'homme quand le monde est plein de brutes infâmes comme celui—là? Dès le premier regard, elle avait su qu'il était dangereux. Lorsqu'il était entré dans la salle d'étude, elle l'avait salué et était restée debout, à côté de son élève, les yeux baissés modestement, comme il convenait à sa position de gouvernante. Mais elle sentait qu'il la regardait, qu'il détaillait son visage, son corps, que ses yeux suivaient la courbe de ses seins sous son corsage ajusté, et qu'il n'avait déjà en tête qu'une chose, celle qui les hante tous quand ils sont en présence d'une femme.

Sur le moment, elle n'en avait éprouvé aucune crainte — cela

n'était venu que plus tard — mais elle s'était dit amèrement que cette place ne serait en rien différente des deux qui l'avaient précédée et qu'elle avait dû quitter. Et pourtant, elle l'avait été en cela qu'elle y avait reçu une, inguérissable mutilation morale. S'il lui restait encore un vague espoir de pouvoir s'attacher à un homme, lord Droxburgh le lui avait bel et bien arraché à jamais.

Elle avait haï le garçon qui l'avait poursuivie de son désir dans sa première place et dont la mère l'avait chassée, elle, en l'accusant de provoquer son fils. Elle avait haï le veuf quadragénaire qui, avec une obstination lancinante, avait cherché à la séduire.

Mais lord Droxburgh avait provoqué en elle un sentiment qui allait au— delà de la haine! Une sorte de rage désespérée et quasi meurtrière. C'était comme une flamme ravageante qui la brûlait quand il était question de lui. Elle ne trouvait aucun mot, aucune expression de langage, pour traduire ce que cet homme lui inspirait. Il était la personnification même de la lubricité, de ce qu'il y a de plus abject, de plus bestial dans ce qu'il est convenu d'appeler l'amour... Car ce mot est employé par les hommes — ce qui est bien significatif — à tout propos. De la luxure à l'adoration de l'Éternel, tout est amour! Quelle indigence!

Elle savait que lord Droxburgh la désirait parce qu'elle était jeune et jolie mais, en même temps, il ne pouvait voir en elle une femme ou un être humain, mais seulement l'objet, l'instrument de sa satisfaction personnelle. Et ce qu'il y avait d'horrible, c'est qu'il était très content de lui, convaincu d'être la séduction en personne. Si elle ne lui cédait pas, c'était qu'elle faisait la mijaurée, au fond, elle ne demandait pas autre chose, elle ne pouvait pas ne pas avoir envie de devenir sa maîtresse! Et le comportement de cet homme trahissait cette conviction ; une fois qu'il l'aurait vaincue, elle ne pourrait pas faire autrement que de l'adorer!

Une fois, une seule, elle avait parlé avec lui, pour tenter de ramener à la décence ce presque quinquagénaire qui n'avait eu pour but dans la vie que la satisfaction de ses vices.

— C'est votre femme qui m'emploie, lui avait— elle dit, je vis sous son toit, et je me dois de respecter sa maison. Ne pouvez— vous en convenir et me laisser tranquille?

Elle était haletante et inquiète car il l'avait coincée dans un angle de la bibliothèque où elle était venue chercher des jouets que son élève y avait abandonnés un peu plus tôt, dans la journée. En le voyant approcher, elle avait fait le tour d'un meuble dans l'espoir de lui échapper, mais il avait été plus rapide qu'elle et, maintenant, elle sentait dans son dos le bois des rayons tandis que les reliures de cuir guillochées d'or faisaient à ses beaux cheveux roux un cadre qui en magnifiait l'éclat.

Elle posait sur lui de grands yeux assombris et ses lèvres tremblaient nerveusement, malgré sa volonté de rester calme en prononçant ces mots. Lui la contemplait avec un petit sourire, comme s'il appréciait sa beauté trait par trait, des cheveux au menton. Sa défense lui était agréable, car il aimait à conquérir, et le fait qu'elle lui résistât avant de s'avouer vaincue attisait son plaisir.

D'une voix rauque de passion, il affirma :

— Vous êtes décidément très belle!

Exaspérée, elle cria :

— Mais écoutez— moi, je vous parle! Vous comprenez, oui ou non, ce que je suis en train de vous dire ? Je vous demande de vous souvenir qu'après tout vous êtes de naissance noble, et non un rustre! Je suis dans votre propre maison, sans défense, sans personne pour me protéger. Ne serait— ce que pour cette raison, si vous n'en voyez aucune autre, vous vous devez de me respecter et de me laisser en paix!

— Très, très belle! répétait— il simplement en la serrant de plus près.

La bibliothèque était très éloignée des autres pièces de la maison. Même si elle criait et qu'un domestique l'entendît par hasard, il préférerait ne pas intervenir. Elle se vit perdue. Les dents serrées, elle se débattait, mais les larmes lui vinrent en constatant que cette lutte attisait encore le désir de l'homme. Leurs visages, leurs corps se touchaient, elle sentait monter en elle une nausée, quand la porte s'était ouverte. L'un des valets annonçait un visiteur.

Rapidement, Nerina s'était baissée pour glisser comme une anguille des bras de Droxburgh qui, devant le valet, s'était légèrement reculé. Elle était sauvée mais elle avait définitivement perdu la partie. Il lui fallait quitter cette maison...

Une chose pour elle était certaine désormais : elle ne se marierait jamais! Ce qu'il adviendrait d'elle, elle l'ignorait, mais elle resterait demoiselle.

On frappa à la porte de sa chambre et Bessie passa la tête :

— Mademoiselle Elisabeth, Mme Marcelle est là pour un nouvel essayage.

— Encore ! s'exclama Elisabeth. Je suis restée déjà trois heures debout ce matin, avec des épingles partout... Je veux relire encore la lettre d'Adrian et je suis fatiguée!

— Vous feriez mieux de venir. Si votre couturière se plaint à Madame, nous aurons des ennuis.

— J'ai mal à la tête...

Nerina se leva :

— Nous sommes de la même taille, je vais tes essayer à ta place. Marcelle pourra les mettre au point sur moi.

Le visage d'Elisabeth s'illumina de reconnaissance :

— Oh! tu veux bien?... C'est vrai, tu sais, que je suis fatiguée et puis... cette femme est tellement bavarde qu'elle m'épuise.

Bessie approuva :

— Ah! pour ça... c'est une vraie commère. Rien ne peut se passer dans le comté sans qu'elle y fourre son nez. Forcément, en allant de maison en maison pour son travail, elle est au courant de tout. Mais faites bien attention à ce que vous lui direz!

— N'aie pas peur, sourit Nerina. Je vais surtout la faire parler.

Nerina constata peu après que faire parler Mme Marcelle n'était pas chose difficile.

— D'après ce que je vois, Mile Elisabeth est fatiguée? Je comprends ça, mais quand on doit faire tout un trousseau dans un délai aussi bref, on est bien obligé de faire les essayages sans donner à la cliente le temps de souffler.

C'était une petite femme active, prématurément vieillie par des années de travail, durant lesquelles elle était restée penchée sur son ouvrage, sous un éclairage insuffisant, dans une pièce sans air, trop pressée pour prendre le temps de se nourrir convenablement et sautant parfois un repas pour satisfaire le caprice d'une cliente.

Le succès avait fini par couronner cette vie de labeur et elle avait troqué son véritable nom, Maggie Potts, contre celui de Mme Marcelle, qui faisait plus « parisien ». Il était déjà un peu tard pour quelle en profitât : son estomac était définitivement délabré et sa vue mauvaise. Cependant, elle avait au moins les moyens de porter un magnifique lorgnon à monture d'or qui lui pinçait la racine du nez et en transformait l'extrémité en une petite cerise.

Dans les maisons où elle était reçue, elle n'ingurgitait que d'innombrables tasses de thé qui semblaient être sa seule nourriture et qu'on lui servait tout au long du jour sans qu'elle cessât à aucun moment de faire travailler ses doigts. Elle cousait à une vitesse incroyable, ce qui s'expliquait quand on savait quelle avait débuté dans son métier tout enfant, à l'âge où d'autres apprennent à lire, en cousant des boutons sur des cartes pour aider sa mère à qui ce travail était payé un penny la grosse. Et cela de l'aube à la nuit, car c'était du rendement que dépendait la nourriture et le loyer. Il s'agissait donc d'abattre beaucoup de labeur et le plus vite possible.

Nerina qui l'observait tandis que, à genoux sur le tapis, elle bâtissait l'ourlet de la robe quelle essayait, se disait avec effarement quelle n'avait jamais vu quelqu'un manier l'aiguille à une telle vitesse. En avant, je tire, en avant, je tire... et au fur et à mesure que le fil se tendait, les épingles qu'il remplaçait semblaient sauter toutes seules entre les lèvres serrées de la couturière.

Une fois de plus, elle se mit debout pour se reculer et juger du

résultat. Au travers de ses verres épais de myope, ses yeux paraissaient énormes et, par comparaison, rendaient son petit visage émacié et pointu semblable à un masque de carnaval pour enfant.

— C'est parfait, miss Graye. J'aurai fini cela demain et Madame n'aura plus à se faire de souci. C'est une très belle robe et je crois, bien qu'il soit immodeste de ma part de le dire, que vous ne trouveriez pas mieux dans tout Bond Street!

— Elle est ravissante, admit Nerina, bien quelle n'éprouvât pas beaucoup d'enthousiasme à porter elle— même du tulle bleu ciel parsemé d'églantines.

C'était l'une de ces toilettes qui transformaient Elisabeth en créature de rêve mais qui, sur elle — avec son teint d'un rose ambré et ses cheveux roux — faisait un peu emballage de confiseur.

— Et maintenant, la pièce maîtresse! annonça Mme Marcelle. La robe de mariée!

— Peut— être faudrait—il, remarqua Nerina, surprise, que ce soit Elisabeth elle— même qui vienne l'essayer?

— Non, c'est sans importance. Mademoiselle est fatiguée, je le conçois, et franchement, que ce soit elle ou vous, c'est la même chose. Question mannequin, c'est deux petits pois dans le même potage. Ce qui ne signifie pas que vous vous ressemblez, vous avec vos cheveux roux et elle blonde comme du beurre. Mais c'est bien qu'elle soit ainsi, c'est ce que je disais ce matin même à Madame. Sir Rupert est grand et brun, elle est petite et blonde. A mon idée, c'est ainsi que doit être un couple.

— Les hommes bruns n'aiment pas fatalement les femmes blondes. Que pensez— vous, par exemple, de Mme Clémentine Talmadge?

Mme Marcelle lui lança un coup d'œil aigu, du coin de son lorgnon :

— Évidemment, lady Clémentine est brune. Je vois, mademoiselle, que vous avez entendu des choses... Mais vous pouvez m'en croire, il n'y a rien là qui soit fondé. Lady Clémentine a eu des admirateurs dès le berceau. J'étais chez elle la semaine dernière, pour lui faire un ensemble de voyage, et pendant l'essayage nous avons parlé du passé. Je lui demandais des nouvelles de lord Julian Stephard, qui en était si amoureux qu'il ne pouvait s'empêcher de parler d'elle en toute occasion et à n'importe qui. « Comment va M. le comte? » ai— je dit. « Lequel?... Ah ! vous parlez de lord Julian!... Pfff! Il y a un temps fou que je n'ai eu un mot de lui. A mon avis, il doit être mort. » Elle disait ça comme ça, en l'air. Vous voyez comment elle est!

— Je vois. Bonjour, bonsoir.

— Naturellement, mademoiselle! Et nous savons tous que sir Rupert est pareil.

— Pareil... comment?

— Eh bien, dans sa façon de s'intéresser aux femmes. C'est d'ailleurs normal, quand on est aussi beau et aussi riche. Elles lui courent toutes après. Ça me rend malade de les entendre!... Vous savez, mademoiselle, elles parlent devant moi comme si j'étais un meuble, sans faire attention. Elles disent avec un geste négligent : « Bah! ce n'est que notre vieille Marcelle... » Et les voilà parties à échanger des confidences!... Quelquefois, je me dis que quand un homme est séduisant et attirant, les femmes s'arrangent pour lui gâcher la vie.

Assez aigrement, Nerina remarqua :

— Allons donc! Sir Rupert me paraît de taille à se défendre.

— Oui. Il est hautain, arrogant, comme si la terre n'était pas digne qu'il lui marche dessus. Mais c'est pour cette raison précise que les femmes sont entichées de lui.

— D'après vous, lady Clémentine est entichée de lui?

Mme Marcelle prit un air grondeur :

— Mademoiselle! Vous ne devriez pas me poser de telles questions. Il n'est pas séant qu'une jeune fille comme vous s'intéresse à ce genre de choses. Mais, en ce qui concerne lady Clémentine, elle n'obéit qu'à sa propre loi. Elle fait ce qui lui plaît et se moque du reste. Si je vous disais ce que je sais d'elle, vous ne me croiriez pas.

— Y a— t-il beaucoup de gens qui parlent d'elle et de sir Rupert?

— Oh! non... Ils ont toujours été très prudents. Moi je sais pas mal de choses car la fille de ma cousine est troisième femme de chambre au Château de Wroth.

— A votre avis, que pense lady Clémentine du prochain mariage de sir Rupert?

Cette question valut à Nerina un nouveau coup d'œil en biais :

— Lady Talmadge ne se soucie guère des liens que peuvent avoir les messieurs qui l'intéressent. Je l'ai toujours entendue dire : « Que peut bien me faire sa vie privée? » Je crois qu'elle préfère partager un homme avec son épouse, cela lui laisse des loisirs et une liberté plus grande. Un homme toujours pendu à ses jupes... elle en aurait vite assez!

— Je vois... murmura Nerina.

Elle baissait la tête pour permettre à la couturière d'enfiler par en haut la robe de mariée. C'était une robe exquise, en dentelle de Bruxelles, à la jupe volantée sur laquelle se fermait un corsage ajusté, en satin, orné d'une berthe de dentelle.

En se voyant dans cette robe, Nerina eut une exclamation ravie :

— Oh, qu'elle est belle! Vous avez réussi une merveille.

Mme Marcelle se rengorgea :

— J'ai eu la chance d'avoir cette dentelle, bien qu'elle soit un peu bistrée par le temps. Elle vient du trousseau de la grand— mère de

Mme la comtesse, m'a— t— elle dit. Mais j'ai pu couper ce qui était vraiment jauni et j'ai dissimulé quelques défauts dans les fronces des volants. Cela ne se voit pas du tout.

— Pas du tout, je vous assure! C'est magnifique. Le voile est également en dentelle?

— Oui, oui, mademoiselle, il va avec la robe. A mon avis, il est un peu lourd, il risque de retomber sur le visage de Mlle Elisabeth et de trop le cacher. Je le lui ai dit mais elle n'a pas paru y accorder la moindre importance. Entre nous, mademoiselle Nerina, je n'ai encore jamais vu une jeune mariée se soucier si peu de ses toilettes. Je ne comprends pas. Cependant, croyez— moi, sir Rupert ne s'est jamais intéressé à une femme qui n'est pas d'une extrême élégance.

— Je pense que lady Elisabeth est épuisée. Il y a eu tellement de choses à faire en si peu de temps...

— Oui, c'est sûrement ça... L'ourlet plonge un peu, à cet endroit.

Mme Marcelle avait à nouveau la bouche pleine d'épingles et, pendant un instant, elle fut réduite au silence.

L'image que lui renvoyait le miroir fascinait Nerina. Elle ne s'était encore jamais vue dans une toilette de cette classe. Le ton légèrement ocré de sa dentelle lui seyait mieux que ne l'eût fait un blanc bleuté. Il s'harmonisait à son teint, à ses cheveux de flamme, à ses yeux verts... Elisabeth, par contre, eût été plus à son avantage dans une robe vraiment liliale. Dans celle— ci, elle allait paraître plus fade que jamais.

Mme Marcelle se redressa et planta rapidement les épingles qu'elle avait à la main dans le coussinet de velours qui pendait à sa ceinture :

— Voilà, je n'aurai plus à importuner Mademoiselle pour un autre essayage de cette robe. Il est vraiment dommage quelle ne vous soit pas destinée, à vous, mademoiselle Nerina. Elle vous va à ravir!... Mais je suis tranquille, je vous ferai une robe de mariée bientôt.

— Jamais! s'exclama Nerina. Je ne me marierai jamais, moi.

— Quelle idée! C'est stupide de dire ça... Et vous le savez bien. Avec un visage comme le vôtre, vous trouverez un époux, j'en suis sûre comme deux et deux font quatre! Et, bien que je ne sois pas voyante, je vous prédis que ça ne tardera pas. Vous n'avez qu'à vous regarder dans la glace pour voir comme vous serez belle, en mariée! Vous n'aurez peut— être pas une robe d'un tel prix, en dentelle ancienne, mais vous aurez tout de même une très jolie toilette : c'est moi qui vous la ferai le moment venu! Et je vous promets que j'y mettrai tout mon cœur. Et mes vœux les plus sincères, pour qu'elle vous apporte tout le bonheur du monde.

— Merci, madame Marcelle, répondit Nerina, touchée par la sincérité évidente de la couturière. Vous êtes gentille et je vous sais gré de l'intention, mais je vous remercie pour quelque chose que vous

n'aurez pas l'occasion de faire. Je vous affirme que je n'ai pas l'intention de me marier. Je déteste les hommes.

Mme Marcelle parut très offusquée :

— Oh! vous ne devriez pas dire de telles choses!... On a l'impression que vous avez déjà eu une aventure décevante avec un monsieur! Les dames qui parlent ainsi sont celles qui ont été trompées. Je suis sûre que vous changerez d'avis et que vous viendrez me demander de vous faire une robe de mariée. Celle— ci vous va si bien qu'il est vraiment dommage que ce ne soit pas vous qui deviez la porter.

— Pour épouser sir Rupert Wroth?... Eh bien, non, vraiment merci, madame Marcelle! Je n'y tiens pas!

— Vous pourriez tomber plus mal! répliqua un peu aigrement la couturière.

Il était évident que Rupert Wroth avait toute sa faveur. Elle reprit cependant avec une ironie conciliante :

— Mademoiselle, voyons... Il n'est pas raisonnable d'attendre de ces créatures qui portent pantalons que ce soient des anges, avec des petites ailes dans le dos!

Elle déboutonnait le corsage de la robe. Puis elle prit la jupe à pleines mains pour la soulever du jupon à cerceaux d'osier qui maintenait son ampleur, afin de la passer par— dessus la tête de Nerina.

Quand celle— ci put parler, elle répliqua :

— Je n'attends pas qu'ils soient des anges. S'ils se situaient seulement à mi— chemin de l'ange et du démon, cela me suffirait. Mais sachez que je considère sir Rupert comme un démon intégral.

Mme Marcelle parut s'agiter, lutter contre une certaine démangeaison de la langue, mais elle n'y put tenir :

— C'est la seconde fois que j'entends quelqu'un traiter sir Rupert Wroth de démon. Et je n'oublierai jamais la première!... C'était l'autre hiver, voilà à peu près dix— huit mois. Je ne dirai pas le nom de cette dame, ce ne serait pas convenable, mais elle était folle de sir Rupert! Quand j'allais chez elle, elle m'interrogeait sans arrêt sur ce que j'avais entendu dire à son sujet, sur ce qu'il faisait... Évidemment, moi, je n'en savais pas grand— chose, mais elle s'en contentait. Pour un cœur affamé, quelques miettes valent mieux que rien du tout. Et puis... il se fatigua d'elle. Je le savais, car je savais aussi qui était sa remplaçante, qui m'avait convoquée pour me commander de nouvelles robes et que j'avais trouvée bien excitée, joyeuse et dévorée du désir d'être belle, très belle. Dans ces cas— là, elles font appel à moi et vous n' imaginez pas tout l'argent que, sans le savoir, sir Rupert Wroth m'a fait gagner!... Bref, la dame numéro un se rendit compte, peu à peu, qu'il ne se souciait plus d'elle et elle entra dans une rage folle. Je n'avais

jamais entendu un tel débordement de paroles et de menaces : « C'est un démon!... me criait— elle... Marcelle, un jour je le tuerai! Vous verrez, si je ne le tue pas!... » Je ne savais quoi lui dire. Elle me faisait un peu l'effet d'une comédienne qui joue sa grande scène. Je n'y croyais pas tout à fait, bien sûr, mais c'était assez impressionnant.

— Et vous étiez toute prête, il y a un instant, à me faire l'éloge de sir Rupert? s'indigna Nerina, en croisant les bras.

— Mais pourquoi pas?... Les dames mariées qui nouent des relations amoureuses avec sir Rupert savent souvent, dès le début, que cela compte peu pour lui. Elles sont en âge de se garder elles—mêmes! Et quand sir Rupert leur échappe, eh bien! elles peuvent encore se retourner vers leur mari. Elles ne sont ni abandonnées ni déshonorées. Les choses rentrent dans l'ordre, voilà tout. Pourquoi en faire un drame?

Nerina ne trouva rien à répondre. Elle devait s'avouer que le cynisme de Mme Marcelle était, en fait, très raisonnable. Mais ce qu'elle savait aussi, c'était que la tendre, l'innocente, la fragile Elisabeth, si vulnérable, n'était pas faite pour épouser un tel homme. Jamais elle ne le comprendrait! Elle souffrirait, elle serait humiliée, et très malheureuse.

Elle se demandait la tête qu'il allait faire quand il découvrirait qu'elle avait préféré fuir avec un autre homme que l'épouser, lui, le séducteur invincible! Ce serait vraiment réjouissant de guetter sa réaction.

Mais comment Elisabeth allait—elle pouvoir s'évanouir dans la nature sans que lord Cardon ne s'en aperçoive? Même si l'on arrivait à faire sortir Elisabeth et à la mener jusqu'à l'attelage qui devait l'attendre, lord Cardon était capable de découvrir sa fugue en moins d'une heure et de se lancer à sa poursuite. Il n'aurait qu'à s'informer à la caserne de la destination du régiment d'Adrian, et une fois qu'il saurait que celui—ci devait s'embarquer à Douvres, il pouvait fort bien y être avant la marée haute que le bateau était obligé d'attendre pour prendre la mer.

Nerina et Bessie en avaient discuté souvent, sans jamais arriver à une solution. Et, en cet instant même, alors qu'elle disait au revoir à la couturière, Nerina voyait très nettement tous les risques que comportait cette aventure.

— Aurez—vous à nouveau besoin de moi ce soir? demanda—t—elle.

— Non, mademoiselle, merci. J'ai préparé assez de travail pour m'occuper jusqu'à l'heure de me coucher : avant d'entreprendre autre chose, j'ai la robe de mariée et la robe de bal à terminer.

— Vous serez gentille alors de dire à Bessie à quelle heure vous aurez besoin de ma cousine demain, pour les autres toilettes. Si par

hasard elle est trop fatiguée, c'est moi qui vous servirai encore de mannequin. Je sais qu'Elisabeth sera enchantée que je la débarrasse de cette corvée puisque je le peux.

— Je pense bien, elle doit vous bénir. Il y a encore tout un tas de robes à essayer. Merci, mademoiselle, je vous remercie beaucoup de votre aide, elle m'a été précieuse. Et n'oubliez pas que vous êtes très belle en mariée et que cela devrait vous faire envie.

— Vous n'êtes qu'une flatteuse, madame Marcelle, répondit Nerina en riant.

Tandis qu'elle longait le couloir qui menait à leur chambre, où elle allait retrouver Elisabeth, elle éprouvait une étrange satisfaction intérieure qui la rendait légère, presque gaie. C'était ridicule de prêter attention à ce que pouvait dire cette incorrigible bavarde de Marcelle, mais c'était tout de même agréable de savoir que quelqu'un vous appréciait, vous trouvait jolie, bien faite, surtout lorsqu'après avoir contemplé dans une glace son propre reflet, on est obligée de convenir que ces compliments sont sincères et que l'on se trouve soi-même, après tout, assez réussie!

Ce n'est pas comme les compliments que vous font les hommes, quand on sait ce qu'ils ont derrière la tête! Marcelle pensait ce qu'elle disait. Elle n'avait aucun intérêt à la flatter ainsi, connaissant sa situation et sachant qu'elle ne pourrait jamais lui commander une seule toilette.

Tout en marchant dans ce couloir dont elle connaissait chaque détour, Nerina laissait aller son imagination. Elle se voyait glissant à pas lents, un peu solennels, sur un long tapis rouge, dans une robe somptueuse dont le style s'accordait parfaitement aux bois sculptés de l'église et aux pierres vénérables dont elle était bâtie. Son voile de mariée retombait sur son visage, dissimulant son émotion. Elle baissait les yeux, bien qu'elle fût parfaitement consciente qu'une silhouette l'attendait, là— bas, aux marches de l'autel. Elle allait vers « lui », une main posée sur le bras de son oncle, l'autre tenant un bouquet. Enfin, elle se trouvait devant le prêtre. Debout à côté d'elle, elle sentait « sa » présence... Elle ignorait son visage, elle ignorait son nom. Elle savait qu'il la regardait. Alors, elle se tournait vers lui, lentement, et levait les yeux. A travers son voile elle voyait le visage, le visage de l'homme qu'elle allait épouser...

Brusquement, cette évocation se dissipa. Nerina était devant la porte de la chambre. Elle l'ouvrit et entra. Elisabeth se tenait toujours à l'endroit où elle l'avait laissée, sur un siège près de la fenêtre, mais le soleil avait depuis longtemps disparu à l'horizon et la pièce baignait dans une pénombre crépusculaire. Dans les mains d'Elisabeth il y avait la lettre d'Adrian. Elle leva les yeux sur sa cousine sans paraître la voir tandis que son expression ravie, extatique, trahissait combien elle était

heureuse et « ailleurs »... C'était le visage de toute femme perdue dans son rêve d'amour.

Nerina en éprouva un pincement au cœur. Pauvre Elisabeth! Si leur plan échouait, s'il lui fallait renoncer à épouser Adrian... Mon Dieu! Que faire pour que cela réussisse, pour qu'ils puissent s'enfuir sans risque d'être rattrapés?

Et soudain, elle le sut! C'était aussi net que si cela s'était inscrit devant elle en lettres de feu. Elle sut ce qu'elle devait faire, et que c'était le seul moyen de permettre à Elisabeth d'échapper à son père et à Rupert Wroth. Si dangereux que cela pût être pour elle— même, Nerina...

Cette certitude galvanisa son énergie. Elle renvoya, derrière elle, le battant de la porte qui se ferma en claquant, et courut s'agenouiller devant sa cousine, entourant sa taille de ses bras en un geste protecteur, presque maternel, comme si elle voulait la préserver de tout ce qui pouvait la menacer dès à présent et dans l'avenir.

— Écoute, Elisabeth, écoute— moi...

Sa voix tremblait d'exaltation :

— Je sais ce que nous allons faire! L'idée m'en est venue brusquement, comme une illumination. C'est la seule solution, la seule!... Tu peux épouser Adrian et prendre la mer avant même que ton père se soit rendu compte de quoi que ce soit.

Elisabeth la regardait, ébahie, comme en rêve, pouvant difficilement imaginer le projet stupéfiant qui avait germé dans l'esprit de sa cousine, et encore moins quelle allait engager, pour son bonheur, toute sa vie.

— Crois—moi, c'est cela qu'il faut faire, c'est cela!... répétait Nerina passionnément. Cela seul peut te sauver vraiment!... Je vais épouser sir Rupert à ta place.

Assise au pied du lit, Nerina restait l'oreille tendue. Pendant un moment, il n'y avait eu aucun bruit dans la maison mais, soudain, dans la pièce à l'étage au— dessous, elle entendit une servante qui grattait les cendres du foyer. Puis des rideaux glissèrent sur leur tringle, on commença à battre vigoureusement des tapis.

Cependant, le visage attentif, les muscles crispés, c'était un autre bruit qu'attendait Nerina. Jusque— là, tout s'était très bien passé. En ce moment Elisabeth devait être à des kilomètres de Rowanfield, volant avec Adrian vers le bateau qui les emmènerait hors d'atteinte, là où ils ne pourraient être rattrapés.

Mais le danger n'était pas vraiment conjuré. Si lord Cardon découvrait l'absence de sa fille, il aurait encore le temps de les empêcher de prendre la mer. Et même s'il ne ramenait pas Elisabeth assez tôt pour que le mariage eût lieu, elle redeviendrait sa prisonnière, et dans quelles conditions!

Elle regarda la pendule placée sur la cheminée : elle marquait sept heures trente. Elisabeth avait quitté la maison à l'aube. Adrian devait l'attendre au bout du chemin. Pour qu'elle pût sortir, il avait fallu imaginer un véritable stratagème, car lord Cardon, comme d'habitude, fermerait à clef la porte de leur chambre dès quelles seraient couchées et garderait cette clef dans le tiroir de sa propre table de chevet, jusqu'à son réveil où il sonnerait Bessie pour la lui remettre.

Elles avaient d'abord pensé à démonter la serrure dans la nuit, ou encore à tromper lord Cardon en lui faisant croire qu'elles étaient couchées et endormies alors qu'Elisabeth serait en vérité cachée autre part dans la maison, ainsi qu'à bien d'autres ruses plus risquées les unes que les autres, et auxquelles il leur avait fallu renoncer : tout s'avérait trop dangereux.

Nerina ne cessait de répéter que, pour que leur plan réussisse, il fallait surtout ne pas éveiller les soupçons de son oncle, car s'il flairait la moindre fuite, il était capable de tout découvrir. Ce qui était indispensable, c'était au contraire d'endormir totalement sa méfiance, lui donner le sentiment qu'il avait vaincu toute résistance, tout mauvais vouloir de sa fille, et que, finalement, elle n'était pas mécontente de devenir lady Wroth.

Aussi étaient—elles montées se coucher à dix heures, comme d'habitude, et lorsque lord Cardon, une demi—heure plus tard, avait ouvert leur porte pour vérifier qu'elles étaient bien là, dans leurs lits, il s'était retiré, satisfait, et après avoir donné deux tours de clef, il avait gagné sa propre chambre.

Plusieurs fois dans la journée, Nerina s'était plainte de malaises. Non pas auprès de son oncle lui— même, mais auprès de sa tante. Elle ne s'était attiré aucune compassion de sa tante — elle s'y attendait — mais des remarques acerbes :

— Par pitié, cesse de te plaindre! Nous sommes tous fatigués, avec les préparatifs du mariage d'Elisabeth! Tu n'es pas la seule... Quand tout sera terminé, tu auras le temps de te dorloter en attendant que ton oncle te trouve une autre place de gouvernante... d'où, je l'espère, tu ne t'enfuiras pas précipitamment comme tu l'as fait la dernière fois.

Nerina n'avait pas espéré autre chose mais elle avait atteint son but : sa tante savait que son état de santé laissait à désirer. Et il était onze heures et demie, le même soir, lorsque lord Cardon, confortablement installé dans son lit, avait été dérangé par Bessie qui frappait à la porte. Il cria d'entrer et elle lui fit une révérence, depuis le seuil :

— Que Monsieur le comte m'excuse de le déranger, mais Mlle Nerina ne va pas bien. Mlle Elisabeth vient de sonner et me l'a dit à travers la porte. Si Monsieur le comte veut bien me confier la clef, j'irai voir ce qu'il y a.

— Oh! cette fille!... grommela lord Cardon. Pourquoi faut— il qu'elle dérange les gens à cette heure ?

— J'espère qu'elle n'est pas vraiment malade, monsieur, mais on ne sait jamais. Je me suis rendu compte moi— même, quand j'ai aidé mes jeunes maîtresses à se coucher, que Mlle Nerina avait le front brûlant. Elle a sûrement de la fièvre.

— Bon, prenez la clef, mais rapportez— la— moi aussitôt.

— Bien entendu, monsieur le comte.

Bessie prit la clef dans le tiroir, fit un rapide salut et disparut en courant presque, Elisabeth était prête. Elle se glissa hors de leur chambre et alla sur la pointe des pieds jusqu'à la salle d'étude, située sur le même palier. Bessie laissa passer quelques minutes puis redescendit chez lord Cardon pour lui rendre la clef :

— Mlle Nerina a de la fièvre, milord. Quel dommage, si elle ne peut pas assister au mariage de Mademoiselle, demain!

Lord Cardon ne répondit que par un grognement. Comme chaque soir, il avait bu sa bouteille de porto après le dîner et avait surtout sommeil. Ce qui arriverait le lendemain, il s'en souciait fort peu pour l'instant. Du moment que sa fille épouserait sir Rupert et que le contrat fort avantageux qu'il avait négocié avec les notaires serait signé et scellé, les choses, pour lui, seraient parfaites.

En quittant la chambre de son maître, Bessie remonta vivement jusqu'à la salle d'étude dont elle referma la porte à clef sur elle, pour être sûre que personne ne viendrait les déranger. Il y avait là un canapé sur lequel elle persuada Elisabeth de s'étendre et de se reposer : elle avait préparé une couverture légère pour la protéger du froid de la nuit.

Elisabeth s'allongea, se laissa envelopper dans la couverture. En ces derniers jours, elle se montrait d'une docilité surprenante en toute circonstance. Son calme, sa placidité étaient incompréhensibles pour Nerina. Elle, elle était constamment sur les nerfs, craignant à tout instant que leur plan ne soit découvert, ou que quelque chose d'inattendu ne vienne se produire au dernier moment, qui ruinerait tous leurs espoirs.

Alors qu'elle passait des nuits d'insomnie, sa cousine dormait comme un bébé. Décidément, cette pauvre Elisabeth n'avait aucune imagination. C'était une sorte de poupée humaine, malléable, amorphe, que l'on triturerait, plaçait et déplaçait à sa guise.

L'amour que lui avait inspiré Adrian était le premier sentiment qui l'eût, depuis sa naissance, poussée à agir selon sa volonté. Mais, bien que désespérée que cet amour lui soit interdit par ses parents, elle restait si dépendante de la volonté des autres quelle abandonnait totalement la direction des opérations à Nerina et à Bessie, se contentant, là encore, de leur obéir. Sur un seul point, elle avait surpris Nerina par sa fermeté, c'était en ce qui concernait son trousseau. Elle ne voulait pas partir sans la plus grande partie de son trousseau!

—Mais, Elisabeth, avait protesté Nerina, comment veux—tu que nous sortions subrepticement de la maison toutes ces malles et ces cartons?

—Il le faut, arrangez—vous, il le faut absolument. Je ne peux pas devenir la femme d'Adrian en n'ayant pratiquement rien à me mettre. Et pensez à ce que diraient les gens, sur le bateau! Les femmes d'officiers... Si j'arrivais à bord les mains vides, avec les seuls vêtements que je porterai sur moi, je serais la risée de tout le monde. Je veux avoir des bagages, des toilettes, de quoi me changer plusieurs fois pendant la traversée.

Nerina et Bessie se regardaient en soupirant, agacées et apitoyées par ce comportement de gamine irresponsable. Ce fut Bessie qui trouva la solution au nouveau problème. Elle était hardie, téméraire, et c'est peut—être pour cela que, justement, elle s'avéra excellente. Son audace même la rendait insoupçonnable.

Dans l'après—midi précédant le mariage, Bessie informa l'un des domestiques que quelques—unes des malles de Mademoiselle devaient être transportées à la gare et qu'il fallait amener

immédiatement à l'entrée de service, derrière la maison, le chariot qui servait d'ordinaire à cet usage. Bessie était au service des Cardon depuis plus de trente ans, elle avait leur confiance, et quand elle transmettait un ordre, on ne le discutait jamais. Auparavant, Bessie et Nerina avaient elles— mêmes descendu des combles plusieurs vieilles malles. Elles les avaient remplies avec le trousseau d'Elisabeth, dont elles avaient laissé les beaux emballages bien en vue dans la chambre, pour que lady Cardon ne se méfiât de rien. Elles avaient collé les étiquettes d'expédition sur ces vieilles malles, les avaient fait descendre par l'escalier de service et, aussitôt que le chariot avait été avancé, on les y avait chargées. Puis, toujours sur l'ordre de Bessie, deux valets les avaient transportées à la gare sans marquer le moindre étonnement.

Quant aux malles neuves, elles étaient pleines de vieux vêtements, de journaux, de couvertures et d'oreillers enlevés à des lits qui ne servaient jamais.

Bessie se rendit sur le chemin où elle devait rencontrer Adrian, pour lui faire savoir que les bagages étaient au chemin de fer et qu'il faudrait qu'il les fasse enregistrer pour Douvres avant de venir, le lendemain à l'aube, chercher Elisabeth.

Celle—ci avait poussé un profond soupir de regret en admirant sa tenue de voyage, se disant qu'il fallait bien qu'elle la laisse à sa cousine pour le voyage de noces. Elle était fort élégante, en mohair bleu saphir, soutaché et parementé de peau de suède marron glacé. Au petit chapeau assorti, Nerina avait insisté pour que l'on mît une voilette. Elles étaient à la mode, et il n'y avait aucune raison pour que l'on trouvât cette voilette déplacée. A ce sujet, il y avait eu un petit accrochage avec lady Cardon :

— Tu es trop jeune pour porter une voilette!

La modiste soutenait ce point de vue: il serait bien dommage de dissimuler d'aussi jolis traits. Mais Elisabeth avait tenu bon :

— Moi, je trouve qu'une voilette sied parfaitement à une femme dès l'instant qu'elle est mariée. Je ne veux justement pas avoir l'air d'une gamine. Je veux avoir l'air sérieux!

Et, parce que Nerina avait soigneusement recommandé ce détail, elle s'était obstinée et avait obtenu gain de cause.

Maintenant, Nerina était seule pour faire face à la situation. Elisabeth avait pu fuir avant le lever du jour. La maison s'éveillait...

Assise au pied du lit, Nerina attendait que Bessie ouvre la porte de la chambre avec la clef que, comme d'habitude, elle était allée chercher dans la chambre de lord Cardon.

Elle n'arriva pas à croire que dans quelques heures, elle traverserait la nef de l'église pour épouser sir Rupert à la place d'Elisabeth. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle partirait avec lui,

voyagerait seule en sa compagnie jusqu'à Londres où il était prévu qu'ils passent leur nuit de nocces.

Que pourraient— ils bien se dire pendant ce long voyage? Sa tâche ne serait pas facile, car elle était fermement décidée à ne dévoiler la vérité à sir Rupert que lorsqu'il serait trop tard pour qu'il pût informer lord Cardon que la femme qu'il avait épousée n'était pas sa fille.

Donc, il lui faudrait jouer cette comédie au moins jusqu'à leur arrivée à Londres. Elle soupira, mais ce n'était pas de découragement. C'était plutôt l'inspiration décidée du nageur qui rassemble ses forces avant de plonger.

Entendant des pas dans le couloir, elle se leva vivement pour aller s'asseoir devant la coiffeuse, le dos tourné à la porte, pour le cas où ce serait quelqu'un d'autre que Bessie. Voyant son reflet dans le miroir, elle fut déroulée un quart de seconde par son aspect. Elle avait vraiment eu l'impression de voir Elisabeth. C'étaient les mêmes cheveux blonds, la même coiffure, les mêmes boucles encadrant le visage pâle.

En vérité, c'était parce qu'elle possédait cette perruque qu'elle avait pu proposer à Elisabeth cette substitution extravagante. Elle ne savait plus comment cela lui était venu à l'esprit, par quel cheminement de pensée, mais c'était en suivant le couloir des chambres, après avoir laissé Mme Marcelle, quelle s'était souvenue de l'existence d'une perruque blonde oubliée dans l'un des placards de la salle depuis au moins quatre ans. Elle l'avait portée à l'occasion d'un bal costumé où Elisabeth et elle étaient habillées comme des sœurs jumelles. Elle se souvenait qu'à l'époque, elles avaient trouvé cette idée ridicule. Quand lady Cardon avait suggéré cela, elles avaient tenté de l'en dissuader, proposant cent autres déguisements, mais, comme d'habitude, c'était lord Cardon qui avait tranché et il avait fallu s'incliner. Elles avaient obtenu un prix et il s'en était montré très fier, s'en attribuant tout le mérite.

Lady Cardon ne se serait jamais souciée de leur déguisement ni lancée dans l'achat d'une aussi coûteuse perruque si l'invitation à ce bal n'était venue de la duchesse de Meldrum. Le duc et la duchesse étaient rarement dans leur domaine mais, quand ils y étaient, tout le comté intriguait pour y être invité.

Lady Cardon, qui n'était pas moins snob que la plupart de ses relations, était dévorée du désir de voir Elisabeth devenir l'une des amies de la plus jeune fille des Meldrum, dont elle avait l'âge, à quelques semaines près. Cependant, elle savait qu'il y avait au moins une douzaine d'autres mères qui nourrissaient le même désir. Tout le problème consistait donc à attirer l'attention de la duchesse sur Elisabeth en la costumant d'une façon toute particulière, dont l'originalité n'eût pas d'égale.

Ce fut la remarque d'un invité, un soir, à dîner, remarque faite tout à fait incidemment, qui fit jaillir une étincelle dans l'esprit de lady Cardon. Il parlait d'un vase grec dont lord Cardon, qui le possédait, eût aimé connaître la valeur exacte.

— Sa valeur est considérable, avait dit cet hôte, mais ce qui est bien dommage, c'est que vous n'avez pas la paire. Dans une collection d'objets d'art, les pièces dépareillées perdent fatalement de leur valeur. Vous auriez deux vases semblables, ils vaudraient peut-être dix fois celui-ci, à eux deux, sur le marché, pour un collectionneur.

C'avait été pour lady Cardon une illumination. Et comme elle voulait que leur toilette fût identique dans ses moindres détails, elle avait mandé un célèbre perruquier de Londres pour qu'il fit à sa nièce une perruque exactement semblable à la coiffure d'Elisabeth, y compris pour la couleur. Nerina constatait, en cette minute, alors qu'elle regardait son image dans la glace de la coiffeuse, qu'avec cette perruque, coiffée et arrangée par les doigts habiles de Bessie, et la toilette d'Elisabeth, n'importe qui, à quelque distance, la prendrait pour sa cousine.

Mais là était la difficulté : elle aurait bien du mal à tenir les gens, y compris lord et lady Cardon, à au moins deux mètres d'elle!

Entendant la clef dans la serrure, elle prit son mouchoir et le mit sur son visage, comme si elle s'essuyait les yeux. Mais ce n'était que Bessie! Nerina se retourna vers elle en demandant, avec quelque anxiété :

— Alors? Tout va bien pour le moment?

Elles étaient convenues qu'après avoir conduit Elisabeth jusqu'au bout du chemin, à la limite du parc, Bessie viendrait frapper tout doucement à la porte pour aviser Nerina que sa mission était accomplie, jusque-là, sans accroc. Mais, depuis, avec la porte fermée entre elles, elles n'avaient pu communiquer en paroles.

— Tout a marché comme sur des roulettes! affirma Bessie. M. Butler nous attendait à l'endroit convenu et Mlle Elisabeth s'est jetée dans ses bras. J'en ai eu les larmes aux yeux de les voir si heureux. Je leur ai dit : « Allez! Filez maintenant! Aussi vite que vous le pourrez. Il y a peut-être quelqu'un qui nous espionne, en ce moment même. » Mademoiselle m'a embrassée, elle a grimpé dans la voiture et ils sont partis. Je vous jure, mademoiselle, qu'en les regardant s'éloigner je pleurais comme une Madeleine! Surtout quand Mademoiselle s'est retournée pour me faire au revoir de la main. Je me suis dit qu'il n'y aurait plus de revoir... C'était un adieu! Je ne la reverrai plus, plus jamais... Les Indes, c'est si loin! Elle était mon enfant, je l'ai élevée depuis qu'elle était toute petite.

— Pauvre Bessie! Mais pense combien il est merveilleux qu'elle ait pu s'échapper, à l'insu de tous. J'avais si peur que quelque chose

n'arrive... Si Elisabeth était contrainte de revenir maintenant, je suis sûre que ça la tuerait.

— Oui, c'est ce que je pense moi— même. Elle est tellement convaincue qu'elle va épouser son Adrian, et partir avec lui pour les Indes, que si lord Cardon l'obligeait à revenir ici, il la tuerait aussi sûrement que s'il lui portait un coup de fusil en plein cœur.

— C'est bien pour cela que je vais prendre sa place aujourd'hui, Bessie.

— Et c'est rudement malin, ce que vous allez faire là! Parce que, je vais vous dire, mademoiselle, quand je suis entrée dans la chambre, tout à l'heure, j'ai reçu un fameux choc! J'ai cru qu'Elisabeth était revenue et mon cœur m'a sauté à la gorge. Bien sûr, j'ai presque tout de suite compris que c'était vous, mais tout de même...

Elle s'interrompt et, après un temps, murmura sur le ton confidentiel et tendre qu'elle employait naguère, quand Nerina et Elisabeth étaient enfants et qu'on les avait punies en les fouettant et en les enfermant dans le noir :

— Vous n'avez pas trop peur, ma petite chérie? J'ai beaucoup pensé à vous, à la charge effrayante que vous avez posée vous— même sur vos épaules. Je me disais : « Il n'y a pas une jeune dame sur mille qui ferait ce que Mlle Nerina fait pour sa cousine. » Si vous êtes épouvantée par les conséquences possibles de cette comédie, vous ne croyez pas que vous pourriez dire la vérité au dernier moment, à la porte de l'église, juste avant la cérémonie?

— Non, non, Bessie, cela ne donnerait pas le temps à Elisabeth de prendre la mer, de se mettre vraiment hors d'atteinte. Monsieur pourrait alors être à Douvres avant que le bateau ne lève l'ancre. Non. J'ai prévu toutes les conséquences possibles pour moi— même, et aucune ne m'effraie. Du moins, pas vraiment!...

Bessie se rapprocha de la jeune fille et posa une main sur son épaule. C'était comme si elle manquait de mots pour s'exprimer :

— Bon! Eh bien, j'ai autre chose à faire que de rester là à perdre mon temps. Il faut que je prépare votre petit déjeuner. Vous devez manger, sinon vous tomberiez en faiblesse. Méfiez— vous de toute présence derrière la porte. Aussitôt que je serai de retour j'irai voir Mme la comtesse.

Elle sortit tandis que Nerina restait assise à la coiffeuse. La première partie du programme s'était réalisée et, pour l'instant, tout allait bien.

Maintenant, il s'agissait pour Nerina de son propre mariage. Avec un homme à qui elle n'avait pas dit trois phrases depuis qu'il était le fiancé de sa cousine. La seule évocation de sir Rupert provoquait en elle une poussée de fureur. Elle le détestait et le haïssait si fort qu'elle en ressentait un malaise physique, comme si elle étouffait. Oui, elle le

haïssait, et leur union, elle se le promettait, serait bien différente de la tendre idylle qu'allaient vivre ensemble Elisabeth et Adrian.

Elle les revoyait l'un près de l'autre et, sans le savoir, elle eut un sourire attendri, ses traits s'adoucirent. Elisabeth l'avait surprise, en un domaine où elle la croyait totalement innocente. Elle l'avait toujours imaginée naïve, confinée dans l'atmosphère préservée et innocente qui était celle de Rowanfield.

La nuit précédente, tandis qu'elle regardait sa cousine rassembler, avec une exaltation joyeuse, toutes les petites choses personnelles auxquelles elle tenait, pour les emporter avec elle vers un avenir encore inconnu, un scrupule lui était venu. Que savait Elisabeth de la vie, des hommes, et encore plus du mariage? Était— il normal, était— il loyal de la laisser dans quelques heures partir avec un homme qui, en réalité, lui était étranger, ignorante de tout ce qui l'attendait? A cent lieues d'imaginer ce qui allait être une révélation cruelle, un choc physique et sentimental qui risquait de la traumatiser gravement?

En un élan, elle alla s'asseoir auprès de sa cousine et prit ses mains entre les siennes :

— Écoute— moi, ma chérie. Il y a des choses que je dois te dire avant que nous ne nous quittions. C'est assez difficile de trouver les mots, mais il faut tout de même que je t'explique certains détails qui risquent de te choquer ou de t'effrayer si tu les découvres par toi— même, sans y avoir été préparée.

A sa grande surprise, Elisabeth n'avait paru ni inquiète ni étonnée. Elle s'était mise à rire :

— Que tu es solennelle, Nerina! Je t'en prie, ne me parle pas sur ce ton gêné et grave. J'ai déjà eu un entretien de ce genre avec maman et je n'en supporterai pas un second.

Nerina se sentit soulagée :

— Ah! bon... Tante Anne t'a déjà expliqué... euh... ce qu'était le... mariage?

Elisabeth se trémoussa, égayée et moqueuse :

— On ne peut pas vraiment appeler cela une explication. Elle m'a fait venir dans sa chambre et m'a annoncé, de sa voix la plus glaciale : « Elisabeth, j'ai quelque chose à te dire! » Comme toi, tu vois, mais moins gentiment. Sur le moment, j'ai eu peur qu'elle n'ait découvert notre secret, mais elle a continué : « Demain tu te maries. Comme tu le sais, mon enfant, le mariage est un des sacrements de l'Eglise. » J'étais tellement contente de voir qu'elle ne m'entreprenait pas au sujet d'Adrian que j'ai souri largement : « Bien sûr, maman. Tout le monde sait ça... » — « Oui, mais ce n'est pas tout », a— t— elle repris d'un ton désolé, infiniment triste. Et après ça, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire en elle. Elle reniflait, elle déglutissait d'une façon qui, venant d'elle, me parut très étrange. Elle évitait de me regarder et, s'il

était possible d'imaginer une chose pareille de la part de maman, j'aurais cru qu'elle était intimidée ou honteuse devant moi. Elle m'a parlé des devoirs que l'on a envers un époux et de l'obéissance qu'on lui doit quoi qu'il exige, si bizarre et répugnant que cela puisse nous paraître. Pour te dire la vérité, j'avais toutes les peines du monde à ne pas lui éclater de rire au nez. Comment Adrian pourrait— il exiger de moi des choses bizarres et répugnantes? Mais maman a continué dans le même style, sans rien dire de clair ni de précis et, en fin de compte, je n'ai rien compris au discours qu'elle m'a tenu. Ce n'était vraiment pas la peine qu'elle se donne tout ce mal!

— Mais, Elisabeth, que sais— tu exactement, toi, de ce genre de... de relations entre époux?

Elisabeth avait baissé les yeux tandis qu'un petit sourire relevait un coin de ses lèvres :

— J'en sais assez, en tout cas, pour ne pas avoir peur de me trouver seule avec Adrian, dans le même lit. Et si j'ignore encore pas mal de choses, je préfère que ce soit lui qui me les explique, plutôt que maman. Pauvre chérie! J'imagine qu'elle a dû être scandalisée, elle, et terrorisée, quand elle s'est trouvée seule avec papa, le soir de leur mariage. Quand j'imagine la scène, j'en ris toute seule. Ce devait être très drôle!

— Elisabeth! protesta Nerina qui avait du mal à garder son sérieux.

Mais elle renonça aux « dernières recommandations » de rigueur. Sa chaste petite cousine semblait en savoir suffisamment déjà. Elle l'embrassa en déclarant :

— Eh bien, voilà un souci de moins pour moi à ton sujet.

Des fossettes creusaient les joues roses d'Elisabeth :

— Je ne suis tout de même pas sottie au point de croire que les petites filles naissent dans les roses et les garçons dans les choux! Et si tu veux tout savoir, c'est la fille Meldrum qui m'a appris tout un tas de choses au sujet des hommes, et de la façon dont on fait les bébés, il y a trois ans, l'été où elle venait jouer avec nous à cache— cache dans le jardin.

— La fille du duc et de la duchesse de Meldrum? Et tante qui imagine qu'elle a sur toi une influence tellement bénéfique!

— Bien sûr! La fille d'un duc, tu penses!... C'est forcément la fine fleur de l'élite. En vérité, elle est d'une rare perversité, je crois. Je n'oserai jamais te répéter les choses horribles qu'elle m'a racontées.

— Et pourquoi l'écoutais— tu?

Les fossettes d'Elisabeth se creusèrent à nouveau :

— Parce que ça m'intéressait, pardi!

Pour une fois, Nerina restait ébahie et sans voix devant celle qu'elle avait toujours considérée comme « la parfaite ingénue ».

Il y eut un raclement de plateau contre la porte et une seconde plus

tard, Bessie entra.

— Je vous ai apporté des œufs au bacon et l'un de ces pâtés chauds que M. le comte aime tant. Il faut que vous mangiez tout, et sans perdre de temps. Je vais chez Mme la comtesse, maintenant.

Un éclair de panique passa dans le regard de Nerina :

— Bessie!... Et si elle venait ici tout de suite?

— Pas de danger! Le jour où Mme la comtesse mettra le pied sur sa descente de lit avant neuf heures du matin, je serai grenadier de la Garde! De toute façon, je serai de retour avant qu'elle n'arrive, ne vous inquiétez pas.

Elle partit en trombe. Nerina commença à manger et, curieusement, l'appétit lui vint dès la première bouchée. Les œufs au bacon étaient très réussis et le petit pâté — le chef cuisinier les mettait au four à cinq heures du matin pour le petit déjeuner de M. le comte — était croustillant et moelleux. Lorsque Bessie revint, Nerina avait presque fini.

— Tout va bien? demanda— t— elle.

Bessie hocha la tête :

— Tout va bien. Mme la comtesse vient juste de se réveiller. Je suis allée jusqu'à son lit sur la pointe des pieds : « Que Madame la comtesse m'excuse, mais je crois devoir lui dire que Mlle Nerina ne va décidément pas bien. Elle souffre d'une forte fièvre, madame la comtesse, et je n'aime pas du tout la façon dont elle respire. » Votre tante a eu un claquement des lèvres : « Qu'est— ce qu'elle a encore, cette insupportable enfant? » Et moi, j'ai pris mon air le plus bête : « Je ne suis pas docteur, et je ne voudrais rien affirmer avant qu'on en ait fait venir un mais, à mon avis, elle a la rougeole, à moins que ce ne soient les oreillons. Il y en a quelques cas au village et, dès hier soir, j'ai bien eu l'impression que Mlle Nerina couvait quelque chose. A la voir, elle enfle de là, des joues... » Votre tante a poussé un cri d'horreur et elle s'est assise dans son lit : « Rougeole ou oreillons, Bessie? Et le jour du mariage d'Elisabeth? Qu'est— ce que nous allons faire? » — « Eh bien, madame la comtesse... ai— je dit en baissant la voix, ... comme je savais que ni vous ni M. le comte ne voudriez d'ennuis avant que la cérémonie soit terminée, j'ai pris sur moi de transporter Mlle Nerina en haut, dans l'ancienne nursery de nuit. Je l'ai mise au lit et je lui ai donné un sirop calmant. Je crois que dans quelques minutes elle dormira. Je vais la surveiller, madame la comtesse, elle ne vous créera aucun ennui. Et quand la cérémonie sera terminée, si elle ne va pas mieux, je ferai quérir le médecin. Il ne faut surtout pas effrayer les gens avec des histoires de contagion. Personne n'a besoin de savoir. Pas même les domestiques. Quoi qu'elle ait, il est inutile d'alerter un médecin tout de suite. La maladie suit son cours et on la soignera aussi bien dans trois ou quatre heures. » — «

Évidemment, a dit Mme la comtesse en s'adossant à ses oreillers. Vous avez fait ce qu'il fallait, Bessie, et, après tout, ce n'est peut-être qu'une fausse alarme. » — « Oui, bien sûr, madame la comtesse, ai-je dit, je l'espère comme vous, mais je crois qu'il serait préférable que personne ne l'approche, que moi. Je vais monter lui porter à manger et je verrai si elle désire autre chose. Il ne faut pas que d'autres personnes de la maison, même parmi les domestiques, risquent d'être contaminées. Vous savez comment sont les gens dès qu'ils se sentent mal, ils en profitent pour ne plus rien faire. » — « Eh bien, Bessie, je m'en remets à vous. Et ma fille, comment est-elle, ce matin? » Alors, là, j'ai pris un air grave, j'ai secoué la tête : « Pas gaie, madame la comtesse, pas gaie du tout. Elle a du chagrin de quitter la maison. Je crois qu'elle a pleuré, ses yeux sont tout gonflés. Mais j'ai passé de l'eau de Cologne sur son front et j'ai mis des compresses fraîches sur ses paupières. Dans une heure, elle ira mieux, mais je pense qu'il serait préférable que vous— même et M. le comte évitiez d'aller la voir et de lui parler car elle se tourmente à la pensée de vous quitter et les attendrissements ne pourraient que la faire sangloter, ce qui n'arrangerait pas sa pauvre mine. » Mme la comtesse a soupiré : « Mon Dieu! que tout cela est fatigant! » Et moi je suis partie en me disant que j'en avais fait bien assez pour le moment.

Nerina avala ce qui restait de café dans sa tasse :

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je me couche tout de suite. Baisse les stores, Bessie, et donne— moi un autre mouchoir, un grand... De ceux qui sont dans le plus haut tiroir de la commode.

Ce fut environ une heure plus tard qu'elle entendit la porte s'ouvrir et comprit que c'était lady Cardon qui venait d'entrer dans la chambre. Vivement elle porta le mouchoir à son nez.

— Je vois que tu te reposes, chérie, tu as raison. Bessie viendra te le dire, quand le moment sera venu de t'habiller.

— Oh! Maman!..., gémit Nerina d'une voix étranglée.

Lady Cardon retourna en hâte vers la porte.

— Il faut que tu fasses un effort pour te reprendre, maintenant! ordonna-t-elle fermement. Chasse les idées noires et essaie de dormir. Aujourd'hui, tu dois être plus resplendissante que tu ne l'as été et ne le seras jamais. C'est le plus beau jour de ta vie.

Bessie, qui était restée dans le couloir, se plaça sur le chemin de lady Cardon qui quittait la chambre :

— C'est terrible de la voir dans cet état, madame la comtesse. Elle n'a rien voulu manger, rien du tout. J'ai peur qu'elle tombe en défaillance bien avant d'arriver à l'église.

— Oh! non, elle ne nous fera pas ça! s'écria la comtesse alarmée, M. le comte serait extrêmement contrarié si quelque chose empêchait que le mariage n'ait lieu normalement.

— Je ferai de mon mieux, vous le savez, madame la comtesse. Mais demandez à Monsieur de ne pas venir la troubler. J'amènerai moi-même Elisabeth en bas, cinq minutes avant midi, mais qu'on ne la brusque pas.

— Bien, mais pas plus tard! A moins cinq! Certes, il faut à peine trois minutes pour se rendre à l'église, mais vous savez combien M. le comte déteste qu'on le fasse attendre.

— Oh! oui... Je sais, madame.

Couchée dans une demi—obscurité en attendant l'heure de s'habiller, Nerina avait le sentiment que jamais les heures n'avaient mis si longtemps à s'écouler. A tout moment, elle s'attendait à ce que quelque chose de terrible éclate, par exemple que son oncle ouvre la porte avec fracas pour, clamer qu'il savait tout et qu'il avait découvert le pot aux roses. Mais, bien que lentement, les minutes passaient, l'une après l'autre, et enfin Bessie arriva, ferma la porte derrière elle, remonta les stores et dit que l'heure était venue de s'habiller.

Il lui fallut un certain temps pour arranger le voile et la couronne sur la tête de Nerina comme elle le désirait. Quand elle eut fini, elle prit la jeune fille par le bras et la fit tourner devant la glace afin qu'elle pût se voir de face et de profil dans toute la splendeur de sa grâce et de sa beauté ainsi parées.

Une exclamation étouffée lui échappa :

— Oh! Bessie... C'est moi? C'est bien moi? Qui pourrait le croire! Qui pourrait reconnaître la parente pauvre, toujours mal habillée, dans l'ombre, dans cette jeune femme resplendissante!

Inquiète de cette réaction où il lui avait semblé percevoir un défi, Bessie répondit d'un ton sévère :

— Il ne le faut pas, il ne le faut surtout pas!... Faites bien attention. Portez votre mouchoir à vos yeux tout le temps. Et baissez la tête. Si vous restez penchée sous votre voile, personne ne soupçonnera que ce n'est pas Mlle Elisabeth elle-même.

— Je suis si fière de moi, Bessie, que j'aimerais bien rejeter ce voile et aller à l'autel la tête haute!

Devant l'expression de Bessie, elle éclata de rire :

— Non! Rassure—toi, je ne le ferai pas. Je ne prendrai pas le moindre risque, ne crains rien.

— Vous en avez assez pris sans en rajouter, murmura Bessie en soupirant.

— Là, je t'approuve. Et ça ne fait que commencer...

Bessie avait jeté un regard à la pendule :

— Midi moins sept. Asseyez— vous et prenez votre mouchoir dans une main, le flacon de sels dans l'autre, pendant que je sonne le valet. Je vais l'envoyer dire à M. le comte que vous venez de tomber en faiblesse et que nous aurons forcément quelques minutes de retard.

— Mais pourquoi? Tu sais bien comment...

— Justement! Parce que je le connais. Quand vous paraîtrez, il y aura déjà un bon moment qu'il fulminera. Il sera furieux, exaspéré d'attendre, si bien qu'il ne verra plus rien. Il aura le sang à la tête, envie de vous insulter, alors il vous jettera un regard vindicatif avant de se détourner très vite pour ne pas céder à son impulsion, et il ne vous aura même pas regardée.

— Tu le connais bien, en effet, constata Nerina, amusée.

Bessie était allée tirer le gland de la sonnette :

— Mon père était tout pareil... Qu'ils soient nés dans un château ou dans une ferme, les hommes sont toujours taillés sur le même modèle.

— Oui, et ils sont tous aussi détestables, conclut Nerina en portant le mouchoir à ses yeux en attendant l'arrivée du valet.

Nerina était affalée dans un coin du compartiment de chemin de fer, contre les coussins, comme si elle était à bout de forces. Elle ne prenait plus la peine de tenir son mouchoir sur ses yeux parce qu'elle l'avait fait depuis le début de cette comédie et que sa main était fatiguée de cet exercice. Il faisait sombre dans l'endroit où elle se tenait, et elle était certaine que sir Rupert ne viendrait pas l'examiner de près.

Du coin de l'œil, elle l'observait. Il regardait par la fenêtre du wagon. Elle ne voyait que son profil. Il se découpait nettement et elle nota pour la première fois la forme de son menton, obstiné, volontaire. C'était assez excitant, en somme, de se trouver seule avec un homme dont elle ignorait tout, sauf que depuis deux heures, il était son mari.

Maintenant que la cérémonie était finie et que tout danger immédiat était écarté, elle n'éprouvait plus aucune appréhension. Elle ressentait au contraire l'ivresse du triomphe. Rétrospectivement, elle considérait comme un miracle que personne n'eût rien soupçonné et que tout se soit passé selon ses plans.

Tout le long du chemin menant à l'église, lord Cardon n'avait cessé de grommeler et de ronchonner, contre leur retard, dont elle était responsable, et contre la sensiblerie imbécile qui l'obligeait à s'éponger les yeux sans arrêt. Selon les prévisions de Bessie, lorsqu'elle était arrivée au salon, il lui avait à peine jeté un coup d'œil, trop pressé qu'il était de partir et trop énervé par l'attente. Tandis qu'il la conduisait à l'autel, Nerina avait continué à renifler dans son mouchoir. Elle avait répondu aux questions du prêtre d'une voix hachée, presque inaudible, et quand finalement ils avaient gagné la sacristie et que lady Cardon avait voulu soulever son voile et le rabattre sur la couronne de fleurs d'oranger, elle avait éclaté en sanglots : « Maman! Maman!... » en s'accrochant à sa tante qui n'avait pu que l'embrasser à travers le fin voilage sans insister pour découvrir aux yeux des autres ce visage qui devait être rouge, tuméfié, et si peu flatteur pour la famille.

Tandis qu'elle avançait lentement, au bras de sir Rupert, et au son de la Marche nuptiale de Mendelssohn, Nerina pensait avec

amusement que jamais mariée ne dut donner le spectacle d'une telle tristesse et offrir un tel déluge de larmes... Elle entendait dans la foule des invités des murmures de sympathie, d'apitoiement, et lorsque leur voiture les emporta, elle comprit que sir Rupert était assez ennuyé :

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes désespérée! Certes, il est dur de quitter sa famille, mais je ferai de mon mieux pour vous rendre heureuse.

Nerina avait été terriblement tentée d'éclater de rire, de rabattre son mouchoir et de lui faire face :

« Ah! vraiment? Et que faites— vous de lady Clémentine et de toutes les autres ravissantes jeunes femmes qui, sans aucun doute, lui succéderont? »

Mais il était encore trop tôt pour s'offrir ce plaisir. Nerina savait qu'il lui fallait tenir le rôle d'Elisabeth pendant encore au moins six ou sept heures.

Comme il en avait été convenu, Bessie attendait leur retour dans le hall du manoir. Sir Rupert offrit sa main à Nerina pour l'aider à descendre de voiture et elle fut surprise qu'il eût les doigts si chauds. Elle l'imaginait sans doute, inconsciemment, entièrement fait de glace et de granit. Au contact de sa main, elle pensa qu'après tout il avait quelque chose d'humain.

Elle se laissa conduire par lui jusqu'à l'entrée mais là, voyant Bessie qui l'attendait, elle courut se jeter dans ses bras en hoquetant :

— Je vais me trouver mal, Bessie... Aide— moi. Je vais me trouver mal.

Elle s'était effondrée et Bessie, la soutenant de son mieux, se tourna vers l'un des valets de pied :

— James, aidez— moi à monter Madame à l'étage.

A la grande surprise de Nerina, Rupert coupa fermement :

— Non, laissez! Je vais y veiller moi— même.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de prévenir son geste, il l'avait enlevée à Bessie et la portait dans ses bras, comme une enfant. Elle cacha son visage contre l'épaule de son « mari » dont elle ne put qu'admirer la force : il montait l'escalier sans souffler, sans peiner, d'un pas égal, avec aussi peu d'efforts que les valets qui portaient le matin le plateau du petit déjeuner à son oncle.

Il ne s'arrêta que sur le palier pour demander à Bessie, qui les avait suivis :

— Quelle chambre?

Elle le fit entrer dans celle de lady Cardon, sur un fauteuil de laquelle était posé le costume de voyage d'Elisabeth. Les petites bottines assorties, en suède, étaient posées par terre, sur le tapis.

— Allongez— la sur le lit, s'il vous plaît, monsieur. Elle est épuisée, au moral comme au physique, on lui a trop demandé.

Dans sa façon de s'exprimer, il y avait un reproche. Sans répliquer, il posa doucement Nerina sur le lit.

— Voudriez— vous être assez aimable pour expliquer à M. le comte, quand il arrivera, pourquoi Madame est en haut? continuait Bessie.

— Oui, je dirai à lord Cardon ce que... Bon. Vous êtes sûre que je ne peux rien faire d'autre pour vous?

— Certaine. Merci, monsieur.

Elle le suivit jusqu'à la porte pour la refermer soigneusement. Dès qu'il fut parti, Nerina s'assit d'un bond :

— J'ai réussi, Bessie! Je suis mariée.

Elle levait la main gauche large ouverte pour montrer l'alliance qui y brillait.

— Oh! Mademoiselle Nerina, comme j'ai tremblé pour vous!

Nerina pouffait :

— Tu aurais dû me voir renflant et pleurant à la sacristie, et pendant la Marche nuptiale!... Rabats les stores, Bessie. Ce serait trop bête de prendre des risques maintenant et ma tante peut arriver d'un moment à l'autre.

— Oui, bien sûr... Qu'est— ce que je voulais dire? Ah! oui... Vous me rendez folle avec votre joie, votre inconscience. Mais enfin, mademoiselle, ce n'est pas une bonne farce que vous venez de faire là! C'est quelque chose de grave... Ne l'oubliez pas.

— Je suis prête à en payer le prix du moment que sir Rupert paiera aussi. Dans combien de temps vont— ils s'apercevoir, d'après toi, qu'il n'y a personne dans l'ancienne nursery?

— J'espère que ce ne sera que demain, dans la matinée. J'ai préparé un plateau après votre départ pour l'église, et j'ai dit au chef que je vous montais un peu de thé et que je vous ferais prendre encore un peu de sirop sédatif. « Elle dormira bien après l'avoir bu, j'ai dit, et j'interdis qu'on aille !a déranger ou qu'on la réveille. » D'ailleurs, tout le personnel fait une petite fête, ce soir, à l'occasion du mariage, et ils s'amuseront trop pour penser à vous. Ils auront la tête ailleurs.

— Mais ma tante?

— Je lui ferai les mêmes recommandations et, en plus, je lui rappellerai les risques de la contagion. Je crois qu'elle n'a eu ni la rougeole ni les oreillons.

— Tu es vraiment maligne, Bessie. Il semble bien que tu aies pensé à tout.

Elle finissait à peine sa phrase que, brusquement, elle se renversa sur les oreillers, et s'allongea en remettant son mouchoir sur ses yeux car elle venait d'entendre un pas.

Presque aussitôt, lady Cardon parut dans la pièce, irritée :

— Que se passe— t— il, Elisabeth? Tu pourrais certainement—

faire un effort. Je te prie de descendre immédiatement pour accueillir tes invités!

— Oh! maman, maman!... bêla Nerina, tandis que d'affreux sanglots secouaient ses épaules.

A voix basse, Bessie demanda :

— Pourrais— je vous dire quelques mots... dans le couloir, madame?

Après une hésitation, lady Cardon pensa qu'il était préférable d'accéder à cette demande. Elle précéda Bessie hors de la pièce. Quelques minutes plus tard cette dernière fermait la porte à clef de l'intérieur.

— Que lui as— tu dit? demanda Nerina.

Baissant la voix, Bessie affirma :

— Je lui ai fait une belle peur! Je lui ai dit que vous vous étiez déjà évanouie pendant quelques minutes et que si on ne vous permettait pas de vous reposer, vous ne seriez certainement pas capable d'entreprendre votre voyage de noces aujourd'hui. « Ah! madame la comtesse, que je lui ai dit, elle n'est pas en état d'assister au repas. Avec tous les discours, les congratulations, les toasts, le vacarme que ça va faire... elle aura une crise de nerfs ! Si vous insistez pour qu'elle descende, vous devrez sûrement appeler un médecin avant l'heure des desserts. Ça, j'en suis sûre. Je parierais ma chemise!... » Et j'ai fini par la convaincre. Elle est partie en me disant qu'elle ne savait pas comment Monsieur allait prendre la chose. Mais, à mon grand soulagement, elle m'a fait savoir par un valet que vous étiez autorisée à vous reposer jusqu'au moment de votre départ, et que c'était en vérité la meilleure solution.

— Bessie, tu es merveilleuse!

Nerina souriait, ravie, épanouie à la pensée que son oncle devait être furieux et sir Rupert bien déconfit.

Néanmoins, si brave qu'elle prétendît être, son cœur battait d'angoisse quand Bessie l'aida à descendre jusqu'au hall où l'attendait sir Rupert. Les invités avaient formé une haie allant du perron à la voiture. Ils bavardaient entre eux mais lorsque Nerina parut, un silence absolu tomba.

Elle descendit lentement, tête baissée, son mouchoir toujours sur le nez, cachant en partie son visage.

Le moment le plus dangereux fut celui où elle dut embrasser sa mère et son père, ou plus exactement sa tante et son oncle.

Mais, heureusement, ils furent si gênés et embarrassés par la voilette, et par leur propre répugnance à poser leurs lèvres sur cette face humide et chaude de larmes — travail ultime et fort réussi de Bessie, à l'aide de compresses et d'onguent — qu'ils écourtèrent cette formalité qui ne fut qu'un simulacre.

Tandis qu'elle fermait les yeux en reniflant, son « père » la baisa au front, sa « mère » à la tempe.

Pas une seconde, ils n'eurent le loisir de scruter ses traits.

C'était la dernière épreuve de Nerina, et celle qu'elle avait redoutée entre toutes. Lorsqu'elle sentit la main de sir Rupert lui prendre doucement le bras pour l'entraîner, elle lui en sut presque gré. Au travers d'un murmure confus de vœux de bonheur de la part des invités et sous une pluie de pétales de roses, elle atteignit le refuge que représentait pour elle le landau. Sir Rupert y grimpa à son tour, le fouet claqua et l'attelage s'ébranla, suivi par les acclamations qui éclataient librement derrière eux. Les invités, eux— mêmes soulagés, manifestaient enfin bruyamment leur sympathie.

Dans le train, Nerina garda encore un instant l'attitude de quelqu'un qui ne peut retenir ses sanglots, puis dit enfin d'une voix faible :

— Voudriez— vous, je vous prie, me passer mes sels ?

Ils étaient en face d'elle sur un strapontin où les avait posés un valet, avec plusieurs autres objets qui pouvaient être nécessaires au cours du voyage. Sir Rupert se pencha pour les prendre et les lui tendit. Tandis qu'elle respirait la petite fiole de cristal, il demanda poliment :

— Désirez— vous que je baisse un peu la vitre ?

— Un peu, s'il vous plaît. Merci.

Lorsque ce fut fait, elle se pencha au-dehors pour respirer la fraîcheur de ce beau jour d'été.

Au bout d'un moment, elle se renversa en arrière et se détendit. Ils roulèrent un certain temps en silence puis sir Rupert, qui regardait défiler le paysage, s'en détourna pour lui parler :

— Je regrette que vous soyez à ce point affligée de quitter vos parents.

— Le contraire eût été étonnant. Nous ne nous connaissons que depuis si peu de temps, vous et moi.

— C'est pourtant vrai !

On aurait dit, à son ton, qu'il n'en prenait conscience qu'à l'instant même.

— Si tant de hâte vous a paru inconvenante, ce n'est pas à moi qu'il faut la reprocher. Elle a été rendue nécessaire par l'état de santé de votre mère.

— Vraiment ? J'avais cru comprendre que vous étiez très pressé de vous marier.

Le ton était d'une ironie glacée. Sir Rupert eut un imperceptible haut— le— corps.

— Qui vous a dit cela ?

Elle eut comme une hésitation :

— Je... je ne sais pas, je ne me le rappelle plus. Mais j'ai l'impression que vous aviez quelque raison de précipiter les choses.

C'était amusant de voir sir Rupert mal à l'aise, comme si cette conversation était pour lui inattendue et assez déplaisante. Enfin, il se décida à expliquer :

— Sans doute aurais— je dû me montrer plus franc avec vous. Les gens font des commérages et vous pourriez entendre parler de cela. La vérité, ma chère Elisabeth, c'est que j'ai d'excellentes raisons d'espérer être bientôt secrétaire d'Etat de Sa Majesté aux Affaires étrangères, à la suite de lord Palmerston qui doit démissionner. Je suis très jeune pour un tel poste et Sa Majesté pense qu'il est convenable que ses ministres, surtout les plus jeunes d'entre eux, soient mariés. Évidemment, ce n'est cependant pas pour cette unique raison que j'ai demandé votre main.

— Non... Non, bien sûr...

— Comme je vous l'ai dit, je vous avais déjà remarquée lorsque vous étiez encore une enfant et j'avais entendu dire depuis, qu'en grandissant, vous deveniez de plus en plus belle. Il aurait fallu que je fusse aveugle autant que stupide pour ne pas me rendre compte qu'une personne exceptionnellement charmante vivait au Manoir Rowanfield.

— Ainsi, vous êtes tombé amoureux de moi rien qu'en entendant ce que l'on en disait? Quelle ardeur !

Elle nota le regard perplexe que lui lançait sir

Rupert. Heureusement, le voile qui cachait son visage l'empêchait de voir nettement l'expression de sa femme.

Comme il n'était pas diplomate pour rien, il trouva la parade :

— Sans doute mon choix fut— il influencé par ce que j'avais entendu dire de vous et avais-je déjà, sans en avoir conscience, le désir de vous plaire... Mais c'est voilà quelques semaines, à la garden—party que donnaient vos parents, que j'ai su, de façon certaine, que je voulais vous épouser.

— Comme c'est gentil à vous!

Quoiqu'elle ait dit cela très humblement, il parut à nouveau surpris. Elle pensa qu'elle devait être plus prudente et ne pas aller trop loin. Car, s'il découvrait qu'il avait été joué, il était encore temps pour lui de revenir à Rowanfield. Et si lord Cardon ne pouvait plus empêcher le mariage d'Elisabeth et d'Adrian, il pouvait encore, par contre, être à Douvres dès le lendemain matin, obliger Elisabeth à descendre du bateau et à le suivre, au lieu de partir pour les Indes.

Se renversant, les mains abandonnées, elle feignit de retenir un bâillement :

— Je me sens lasse. M'en voudrez— vous si je fais un petit somme jusqu'à notre arrivée à la gare?

— Naturellement non, pas du tout! Je trouve même que ce serait très sage.

Il paraissait soulagé. Il déplia ses jambes et posa ses pieds sur le strapontin qui lui faisait face. Cinq minutes plus tard, il dormait tandis que Nerina, bien éveillée, détaillait son visage.

Elle pensait qu'il était tout naturel qu'il eût sommeil. Il avait dû boire du champagne en quantité au repas de noce. Sans doute avait-il aussi trop mangé. Et les innombrables harangues et allocutions solennelles qui s'étaient succédées, chacun des convives mâles tenant à prouver son éloquence en une telle occasion, avaient dû l'ennuyer mortellement.

Elle souleva sa voilette pour mieux le voir, en pensant :

« Comme il a dû détester cette corvée! »

Il paraissait plus jeune, endormi. Plus jeune et sans défense. Quand ses yeux fermés ne montraient plus ce dédain hargneux, cet éclat provocant qui l'avaient tant déconcertée lors de leur première rencontre, il était plus facile de lui découvrir des traits pleins de charmes. Son nez étroit avait une ligne pure et noble, et ses lèvres, au repos, étaient charnues et généreuses.

« Je me demande pourquoi il est si féroce », se dit— elle, un peu surprise.

Mais elle pensa qu'elle avait désormais tout le temps de trouver une réponse à cette question.

Elle rabattit à nouveau sa voilette sur son visage et, bien calée dans un coin du landau, elle dressa son plan pour la millième fois : que dirait— elle à Rupert lorsqu'ils seraient à Londres?

Ils arrivèrent au terminus d'Euston Square à sept heures et quelques minutes. Une voiture les attendait, devant la colonnade de l'entrée, tandis qu'un valet de pied, avec son haut chapeau à cocarde, cherchait à les distinguer dans la foule des voyageurs.

Une fois dans la voiture, Nerina oublia tout pour s'emplir les yeux de ce Londres fabuleux où elle n'était jamais venue. Par la vitre, elle observait l'agitation intense de la rue. Les piétons semblaient des fourmis qui allaient en tout sens, des véhicules de toutes sortes se croisaient, et se dépassaient. Les maisons étaient hautes et leur rez—de— chaussée occupé par des boutiques qui se touchaient. C'étaient surtout les boutiques qui fascinaient Nerina. Brillamment éclairées, elles se succédaient d'une façon qui lui parut anarchique : un bijoutier jouxtait un oiseleur; une blanchisserie voisinait avec un marchand d'instruments de musique. De place en place, un café illuminait les alentours avec un éclairage au gaz dispensé par un nombre infini de sources. Pour le plus grand plaisir de Nerina, la voiture n'avancait que très lentement, presque au pas, à cause du trafic et des piétons qui circulaient en pleine rue. De temps en temps, un omnibus se frayait un

chemin dans la foule qui s'écartait tout de même devant ce mastodonte et les chevaux qui le tiraient.

Alors que la voiture tournait pour pénétrer dans Berkeley Square, Nerina eut la vision de trois platanes immenses balancés par la brise dans un grand jardin clôturé d'une grille et en lisière duquel s'élevaient de beaux hôtels particuliers aristocratiques.

— Enfin, nous sommes arrivés! dit sir Rupert. Les domestiques seront certainement réunis pour nous accueillir et nous présenter leurs vœux de bonheur.

Il ne s'était pas trompé. Tout le personnel était aligné dans le hall, depuis l'intendante dans sa blouse de soie noire aux parements blancs, jusqu'au petit cireur de chaussures dont le sourire hardi, presque insolent dans sa naïveté, et les taches de rousseur étaient plus rassurants pour Nerina que les révérences et les saluts, d'une dignité compassée, des autres membres de la domesticité. Elle faillit céder à son envie un peu folle de lui rendre son sourire, avec une petite grimace complice pardessus le marché... mais elle résista. Au lieu de cela, elle tendit la main avec une certaine solennité, en serra une trentaine et suivit l'intendante — une femme mince, déjà d'un certain âge — qui, en s'excusant, la précédait dans l'immense escalier menant aux appartements privés.

Dès qu'elle fut seule dans sa chambre, Nerina se débarrassa de son chapeau et de sa perruque. Le soulagement qu'elle en éprouva fut indicible. Il y avait des heures et des heures qu'elle avait le crâne comprimé par cet instrument de torture. La porte s'ouvrit soudain devant Bessie, et Nerina se tourna vers elle, rassurée :

— Ah, Bessie! Que je suis contente de te voir! Je craignais que tu n'aies pu partir de Rowanfield ou que quelque chose t'ait retardée.

— Pas du tout, j'étais dans le même train que vous. Et les porteurs ont fait très vite le transbordement des bagages. Et vous? Il ne vous est rien arrivé de fâcheux?

— Non, rassure— toi. Tout s'est bien passé. Sir Rupert a dormi pendant presque tout le voyage. Ce qui m'a été le plus pénible, c'est cette perruque.

— Moi, je n'ai pas cessé de me faire du souci pour vous, du départ à l'arrivée. Je ne me suis pas amusée comme j'aurais pu le faire en compagnie du valet de chambre de sir Rupert. C'est un charmant jeune homme qui trouve toujours quelque chose de drôle à dire. De temps à autre, il s'arrêtait de parler, me regardait et demandait : « Y a — t-il quelque chose dans votre tête? » J'ai fini par lui répondre en riant : « Pourquoi? Ça vous étonne? Vous pensiez que j'avais la tête vide? » Il a trouvé ma réponse très spirituelle. Tant mieux... Oui, il y avait quelque chose dans ma tête, toujours la même question : « Qu'est — ce qui va se passer quand nous serons là— bas? »

— Ne te fais aucun souci. A quelle heure dîne— t— on?

— Aussitôt que vous serez prête.

— Je vais me changer tout de suite, dans ce cas, parce que j'ai une faim de loup.

— Une faim de loup avec ce qui vous attend? Êtes— vous sûre que sir Rupert ne se doute de rien?

— De rien du tout! Ou il est toujours aveuglé par les charmes éblouissants de lady Clémentine, ou il n'a jamais regardé Elisabeth.

— Heureusement qu'on l'a débarrassée de lui, la pauvre mignonne.

On frappait à la porte. Bessie se précipita pour l'entrouvrir à peine

:

— Un instant, je vous prie.

Puis, se tournant vers Nerina :

— On apporte les bagages.

— Oh! je les avais complètement oubliés.

Elle prit en hâte son chapeau, le reposa sur sa tête et alla s'asseoir à la coiffeuse, le dos tourné à la porte. Bessie l'ouvrit toute grande et deux valets entrèrent, posèrent les malles sur le tapis et se retirèrent en saluant avec respect. Derrière eux, Bessie referma la porte à clef et contempla les deux malles :

— Je ne me souviens plus dans laquelle nous avons mis les vêtements et dans laquelle nous avons mis tout le fatras...

Nerina en désigna une du doigt :

— La robe de mariée est dans celle— ci, j'en suis sûre. J'ai remarqué que les initiales étaient abîmées.

— C'est vrai... Seigneur! Heureusement que ce détail a échappé au regard d'aigle de M. le comte, sinon il l'aurait fait changer illico.

— Ce qui prouve que quand on est trop pressé d'en finir avec quelque chose, n'importe qui peut vous jouer un bon tour. C'est valable aussi pour sir Rupert.

— Oh! tout de même, qu'est— ce qu'il va dire?... Il faudra que je fasse bien attention à ne pas vous appeler Nerina, il faut que je pense à dire « Madame la comtesse », maintenant, ou « Milady ».

— Et ça durera combien de temps, Bessie? Enfin, nous verrons bien.

— Alors, là., il n'y a pas de question! affirma Bessie avec force. Vous êtes mariés, sir Rupert et vous. Votre union a été bénie à l'église, et ceux que Dieu a unis le sont pour la vie. Vous ne pouvez pas imaginer une chose aussi honteuse que le divorce? Le Parlement lui— même devra accepter ce mariage à présent.

— Oui, je sais. D'ailleurs, un divorce ne servirait pas les ambitions de sir Rupert qui compte bien devenir ministre des Affaires étrangères. Pense à ce qu'en dirait la reine!... Il ne peut pas renoncer aux avantages d'un mariage qu'il s'est donné tant de peine pour

contracter!... Bon gré mal gré, il faudra bien qu'il me garde, mais dans quelles conditions?... Tout est là.

— D'autant plus que je me demande, moi, ce qu'elle dirait, la reine, si elle apprenait de quelle façon il s'est marié, et comment il— a été mystifié, au bout du compte!

— Il n'aura jamais le courage de l'avouer. A personne!... Il acceptera tout plutôt que cela. Il passerait pour un parfait imbécile, lui, sir Rupert Wroth! C'est impensable... La reine trouverait peut-être elle— même la chose drôle, cela ne l'empêcherait pas de lui interdire désormais tout espoir d'avancement dans sa carrière politique. C'est en cela que réside ma force. Il ne peut rien faire. Que me rendre la vie impossible... Mais je suis prête à tout.

Bessie, tout en parlant, avait ouvert l'une des malles :

— Que désirez— vous porter ce soir? Là— dedans, il y a bien votre robe de mariée, c'est exact, mais à part elle, les autres ne sont que les vieilleries que vous a laissées Mlle Elisabeth. Je les y ai fourrées au dernier moment. On regarde dans l'autre?

— Non, non. Je mettrai la robe de mariée, sans le voile, bien sûr. J'ai besoin de me sentir à mon avantage et je sais qu'elle me va très bien.

Nerina ne s'était pas trompée : elle était encore plus belle dans cette robe, maintenant que ses admirables cheveux roux, savamment coiffés par Bessie, lui faisaient comme un casque de feu.

Elle finissait de s'habiller lorsqu'on frappa. Bessie alla ouvrir et Nerina entendit une voix qui disait :

— Sir Rupert présente ses hommages à Madame la comtesse et espère qu'elle aura plaisir à porter ceci.

Bessie revenait avec deux écrins de cuir fin. Lorsque Nerina ouvrit le premier, un cri lui échappa. Sur un lit de velours bleu, était couché un collier de diamants accompagné de boucles d'oreilles. L'autre écrin, plus petit, contenait une bague ornée de deux gros diamants et un bracelet.

— Joyaux de famille, murmura— t—elle.

Bessie retrouvait peu à peu sa voix :

— C'est magnifique! Vous allez les porter?

— Pourquoi pas? Ils me sont destinés. Et ils arrivent à point, ils me manquaient pour parfaire ma toilette.

Elle avait raison : le collier qui ornait son cou et les deux diamants pendant à ses oreilles donnaient à sa parure la touche qui lui manquait, le détail essentiel pour faire de l'ensemble une réussite absolue. A la lueur des chandelles, ses belles épaules avaient des reflets d'ivoire, sa taille fine eût pu être prise entre les deux mains réunies d'un homme, et l'éclat des bijoux la changeait en déesse.

Elle se contempla longuement dans la glace, la gorge un peu

serrée. En un élan, elle étreignit Bessie, l'embrassa sur les deux joues, puis, droite, les épaules un peu rejetées en arrière, le menton dressé fièrement, elle lança :

— Bon! Eh bien, maintenant... au combat!

L'intendante lui avait indiqué, lorsqu'elles étaient montées, où se trouvait le salon. La porte en était entrouverte. Avant d'entrer, Nerina y jeta un regard. Elle entrevit des chandeliers de cristal dont les bougies étaient hautes et fines, d'une élégance de forme très particulière, un napperon brodé, l'éclat d'un miroir, et des draperies de velours vieux rose.

Un valet repoussa la porte devant elle pour la lui ouvrir largement et la referma sur elle lorsqu'elle fut entrée. Sir Rupert, debout, lui tournait le dos. Les mains appuyées au manteau de la cheminée, il regardait le foyer, à ses pieds. Il mit quelques secondes avant de lui faire face, lentement, arborant le sourire le plus conventionnel qui soit. Puis il resta immobile, tandis que son sourire s'évanouissait peu à peu. La stupéfaction qui se lisait sur ses traits était presque comique.

— Nerina Graye! Que faites— vous ici?

— C'est une bien étrange question d'un mari à sa femme!

Elle traversa la pièce et alla s'asseoir sur le sofa.

— Vous êtes folle? Pourquoi êtes— vous chez moi et pourquoi portez— vous les diamants que je viens d'offrir à Elisabeth?

— C'est à moi, que vous les avez offerts! Le message disait que vous espériez que «Madame la comtesse » aurait plaisir, etc. Si vous entendiez l'adresser à Elisabeth, vous avez fait erreur.

Les sourcils de sir Rupert ne formaient plus qu'une ligne horizontale et sombre :

— Je ne comprends rien de ce que vous dites et j'exige une explication. Je ne peux imaginer pourquoi vous êtes ici, à moins que ce ne soit sur l'invitation d'Elisabeth, mais je vous serais très obligé de me dire pourquoi elle a jugé bon de vous inviter et comment vous avez osé vous parer de ces bijoux qui n'ont pu vous être remis que par erreur, ce qu'il vous était facile de deviner, même si on les a déposés entre vos mains. Ces bijoux sont destinés à ma femme.

— C'est bien ce que j'ai compris et c'est pourquoi je m'en suis parée.

Sir Rupert avait porté la main à son front comme pour se contraindre à rester calme mais on voyait qu'il bouillait de fureur. Brusquement, il se dirigea vers le coin de la pièce où pendait le cordon actionnant la sonnette.

— Qu'allez— vous faire? demanda Nerina.

— Je vais envoyer quelqu'un demander à Elisabeth de descendre immédiatement. Il faut qu'elle m'explique elle—même le comportement de sa cousine, car j'avoue que, personnellement, je vous

considère, jusqu'à preuve du contraire, comme une folle.

Tranquillement, Nerina conseilla :

— A votre place, je ne sonnerais pas.

Son ton placide et son regard moqueur arrêterent le geste de sir Rupert qui lâcha la bande de velours brodé qu'il tenait déjà à la main.

— Je vais vous expliquer en deux mots ce que vous voulez savoir. Elisabeth n'est pas ici. Elle est maintenant, je vous le dis en confidence, mariée à un garçon charmant qui se nomme Adrian Butler. Il l'aime, elle l'aime, et ils seront, je crois, très heureux ensemble.

Avec satisfaction, elle voyait Rupert blêmir à vue d'œil tandis que son expression évoquait assez bien celle que dut avoir Loth en voyant sa femme transformée en statue de sel. Enfin, il parvint à dire, d'une voix étranglée :

— Elisabeth mariée?... Alors, moi...

— Eh bien, vous m'avez épousée.

Il dut se cramponner au dossier d'une chaise.

— Comment avez— vous l'audace de venir vous asseoir là, en face de moi, pour me dire une chose pareille?

— Et qui voudriez—vous qui vous la dise, sinon moi? Vous auriez préféré que je confie cette mission à un domestique?

Il lâcha la chaise, fit un pas vers elle :

— Seriez— vous assez effrontée pour prétendre que je vous ai épousée, vous, ce matin même, à la place de votre cousine? Ne voyez— vous pas l'in vraisemblance...

— Entendu, c'est invraisemblable, et pourtant c'est vrai. Je vous affirme que je ne l'ai pas fait de bon gré, mais c'était le seul moyen de tromper mon oncle et de permettre à Elisabeth de fuir avec l'homme qu'elle aime, après un mariage vite expédié mais néanmoins authentique. Nous ne sommes plus au Moyen Age, vous savez! Et cependant, il y a encore des pères qui s'imaginent qu'ils ont le droit d'obliger leur fille, contre son gré, à contracter un mariage qui ne lui apportera qu'humiliation, chagrin et malheur.

— Votre cousine était d'accord pour m'épouser!

— Jamais de la vie! Elle vous l'a dit, peut— être, mais elle n'en pensait pas un mot. Cela vous était égal, à vous comme à son père, qu'elle en aime un autre. Vous la vouliez pour femme et, comme vous êtes riche et puissant, rien d'autre n'entrait en considération que votre volonté. Et, moins que tout, ses propres sentiments à elle!

— Mais pourquoi ne me l'avez— vous pas dit? Pourquoi ne m'en a— t— elle pas informé?

— Vous intéressiez— vous vraiment à elle? En ce qui vous concerne, ce mariage était de pure convenance. Tout ce qu'il vous fallait, c'était une femme « complaisante et sotte ». Non?

Il resta quelques secondes le regard fixe, comme si ces mots avaient pour lui une résonance particulière. Mais il était trop courroucé pour avoir des idées claires et il ne voulait pas se laisser distraire du problème qui l'occupait à cet instant :

— Vous vous êtes mise dans un très mauvais pas. Ce que vous avez fait est illégal. Où pensez— vous que cela va vous conduire?

— Ici. Chez vous. J'ai au doigt l'alliance que vous y avez glissée, et le plus légalement du monde. Nous sommes mariés, Rupert!

— Non. Moi j'ai épousé votre cousine Elisabeth.

— Vous avez bien épousé une jeune fille nommée Elisabeth Cardon? Eh bien, c'est moi. Mes prénoms sont Elisabeth Nerina. Mes parents m'appelaient Elisabeth, mais lorsque j'ai dû aller vivre chez mon oncle, il est devenu indispensable de m'appeler d'un autre prénom que celui de ma cousine. Bien à contrecœur, car mon oncle et ma tante trouvaient que ce prénom de Nerina était extravagant, exotique... ils ont pourtant été obligés de m'appeler ainsi. Moi, j'aime mon prénom, c'est celui que portait ma mère. Mais enfin, pour vous épouser, je me suis souvenue que j'étais aussi Elisabeth! Ce qui m'a été bien commode. Vous avez épousé Elisabeth Cardon. Notre mariage est légal...

— Légal ou non, vous allez me faire le plaisir de retourner dès ce soir à Rowanfield et nous verrons ce que nous devons dire à votre oncle.

— Ah oui? Et aussitôt que vous m'aurez ramenée là— bas, j'imagine que vous vous rendrez au Palais pour expliquer à Sa Majesté ce qui s'est passé? Croyez— vous qu'elle vous conseillera de divorcer ou qu'elle estimera que la séparation de corps est préférable ?

Sir Rupert s'était mordu la lèvre :

— Vous me semblez avoir beaucoup à dire sur ce sujet?

— Si vous entendez par là que j'en sais beaucoup, je vous réponds : oui! Voulez— vous savoir quelles sont mes sources? J'ai entendu les paroles que vous avez échangées avec Clémentine Talmadge quand elle vous a conseillé de choisir Elisabeth.

— Où étiez— vous? Comment auriez— vous pu nous entendre?

— Je n'ai aucune raison de vous répondre et je n'entrerai pas dans les détails. Sachez seulement que j'ai entendu qu'il vous fallait une femme, mais assez inoffensive pour que vous puissiez continuer à entretenir avec votre maîtresse de bonnes et cordiales relations, « si vous voyez ce que je veux dire », comme dirait Bessie.

— N'avez— vous pas honte d'insinuer de telles choses?

— Pourquoi? Auriez— vous honte de les faire?

Sir Rupert lâcha un juron des plus choquants et se retourna vers la cheminée.

— Vous étiez parfaitement décidé à abuser de la confiance

d'Elisabeth, n'est— ce pas? Cette enfant naïve, innocente et incapable de soupçonner votre amoralité était la couverture idéale qu'il vous fallait pour poursuivre sans dommage vos aventures amoureuses, non seulement avec lady Tatmadge, mais avec toutes celles qui lui succéderaient? Et même avec celles qui, de façon intérimaire, viendraient faire trois petits tours dans votre vie sans interrompre vraiment les liaisons sérieuses? Clémentine Talmadge croyait avoir choisi l'oie blanche idéale. Elisabeth aurait pu parfaitement jouer le rôle que vous lui assigniez, sans vous causer aucun ennui! Mais, malheureusement pour vous, elle était amoureuse. J'ai donc pris sa place auprès de vous. Je ne suis ni complaisante ni aveugle, sachez— le, et je n'ai pas l'intention de jouer les dupes et tes sottises pour vous permettre de me ridiculiser avec vos conquêtes.

Rupert se retourna d'un bloc :

— Et qu'avez— vous donc l'intention de faire?

— Être votre femme. Porter votre nom, dépenser votre argent, et profiter de votre situation. Je ne me fais aucune illusion à votre sujet. Je sais exactement qui vous êtes et ce que je peux attendre de vous. Mais vous ne saurez jamais exactement, vous, ce à quoi vous devez vous attendre de ma part.

— Vous imaginez— vous que je vous accepterai pour femme? Une tricheuse, une fille qui fait son chemin grâce au mensonge, à l'intrigue et aux subterfuges, mérite qu'on lui rende la vie intolérable, à mon avis. Et je n'y manquerai pas!

— Mais imaginez— vous que je voulais de vous pour époux? Permettez— moi d'être claire dès le début de nos relations. Je vous déteste. Je hais tous les hommes sans distinction et j'ai pour eux le plus profond mépris. Et pour vous peut— être plus encore que pour aucun autre, parce qu'avec vos dons, votre situation sociale, votre richesse et vos succès politiques, vous vous apprêtiez à saccager la vie, le bonheur et jusqu'à la foi d'une pauvre jeune fille innocente, dans le seul but de poursuivre vos relations coupables avec une femme mariée sans nuire à votre prestige ni à votre carrière diplomatique. Oui, vous me répugnez, lord Wroth! Je suis votre femme, mais si vous avez le malheur de poser sur moi un seul de vos doigts, je vous dénoncerai à la reine pour ce que vous êtes. Maintenant, nous savons exactement à quoi nous en tenir, l'un et l'autre.

Sans s'en rendre compte, au fur et à mesure qu'elle parlait, Nerina avait perdu son calme. Ce réquisitoire, elle l'avait prononcé avec fureur et indignation, la voix haute, le souffle court, les joues brûlantes. Et elle n'avait pas quitté des yeux le visage de sir Rupert, la tête relevée, car il était bien plus grand qu'elle. Cependant, durant un moment, elle avait paru aussi grande et aussi forte que lui. Ils étaient face à face, de chaque côté de l'âtre, chacun défiant l'autre avec autant

de haine, de dégoût et de rancune dans ses regards étincelants.

Assis à son bureau, sir Rupert Wroth contemplait par la fenêtre les jardins de Berkeley Square. Dans le plein soleil, les platanes semblaient aussi robustes et aussi beaux que s'ils vivaient dans une verte et vaste campagne, et non pas dans la poussière et les brouillards de Londres. Une brise légère agitait leurs feuillages vert et jaune, comme s'ils étaient chargés d'éventer les quelques dames élégantes assises sous leur ombrage, et que sir Rupert regardait sans les voir. Il semblait remuer de bien sombres pensées et, cependant, ce que le marquis de Lansdowne, venu lui rendre une visite impromptue, lui avait appris, aurait dû le mettre de bonne humeur.

— J'ai pensé, mon cher Wroth, lui avait-il dit, que vous aimeriez savoir ce qui se passe. Il y a deux jours, la reine s'est plainte amèrement de Palmerston au Premier ministre. Elle estime qu'il représente un danger car il prend des décisions arbitraires et sans solliciter son accord. Palmerston doit partir, cela ne fait plus aucun doute. A mon avis, Wroth, il faut vous tenir prêt à lui succéder et négliger tout le reste.

Sir Rupert attendait cela depuis longtemps et pourtant, après le départ de son ami, il était retourné à ses pensées moroses.

Revenu derrière la fenêtre, son attention fut attirée par une voiture qui, sans aucun doute, venait chez lui. C'était un fiacre, mais dont la capote était baissée, ce qui lui permit de voir que c'était sa femme qui l'occupait.

Il ne s'en rendit pas compte tout de suite, car elle n'était plus exactement la même. Comme tous les hommes, il lui avait fallu quelque temps pour remarquer qu'elle avait une toilette qu'il ne lui avait jamais encore vue et que ses cheveux étaient coiffés différemment. Telle qu'elle apparaissait en cet instant, habillée à la toute dernière mode de Paris, il eût été difficile à quiconque de reconnaître en cette jeune femme suprêmement élégante, la créature fagotée et vêtue de robes démodées, dont ni la couleur ni la forme n'avaient été prévues pour elle, qu'il avait entrevue à Rowanfield.

Sa robe de taffetas de Chine avait été dessinée et exécutée par une couturière de la Cour; son chapeau plat, orné d'immenses plumes d'autruche, était d'un chic si osé que seules quelques élégantes très en

vue, qui « faisaient la mode », auraient osé le porter. Sa petite ombrelle était du même taffetas que sa robe, bordée d'une délicate et très coûteuse dentelle de Venise.

Lorsque Nerina descendit de voiture, plusieurs valets de pied se précipitèrent et Rupert comprit que Nerina les avait appelés pour décharger le fiacre d'un nombre impressionnant de paquets. C'étaient des boîtes de toutes formes et de toutes tailles, des longues, des courtes, des carrées, des rondes, plates ou en hauteur, portant toutes des noms de couturiers de Bond Street parmi les plus en vogue. Lorsque Nerina eut pénétré dans la maison, les valets couraient encore, allant et venant du hall à la voiture et, d'après le nombre de voyages qu'ils firent, il était aisé de comprendre qu'ils ramenaient le fruit de toute une matinée passée dans les magasins.

Le visage de Rupert s'assombrit encore — bien qu'il eût paru un instant plus tôt au bord du découragement — mais il ne bougea pas de sa place. Il resta à son bureau, tourné vers la fenêtre. A aucun moment il n'avait regardé derrière lui mais rien ne lui avait échappé. Ce ne fut que lorsque le fiacre, dont un valet avait payé le cocher, se fut éloigné, que lord Wroth se mit debout et commença à arpenter la pièce, selon l'étrange manie des hommes obsédés par un souci.

Il avait de la peine à croire que la situation dans laquelle il s'était fourré fût réelle. Lorsqu'il s'était réveillé le matin et qu'il avait vu le soleil filtrant à travers les doubles rideaux de sa chambre, il s'était dit qu'il avait dû rêver. Un mauvais rêve, et stupide. Les jeunes femmes ne se comportent pas de cette façon. Il est impossible qu'un homme soit marié à une femme qu'il n'a pas épousée et se trouve, de plus, mis dans l'impossibilité de remédier à cet état de choses.

Mais que pouvait-il faire, en vérité? Tout ce que lui avait dit Nerina l'avait affecté deux fois moins que sa propre conviction que, quoi qu'il fût, il serait la risée de Londres. Il entendait déjà les ricanements ravis de ses ennemis. Ses amis eux-mêmes ne pourraient se retenir de sourire. Fort peu de gens sont capables de ne pas se réjouir de voir un orgueilleux humilié et il doit être bien difficile de ne pas s'esclaffer quand un homme, qui a une réputation de don Juan irrésistible, se fait rouler par une perruque blonde et quelques larmes de crocodile!

L'indignation et la rage avaient tenu Rupert éveillé une bonne partie de la nuit. Il s'était levé, non seulement de mauvaise humeur, mais habité par une envie dévorante, impérieuse, de faire du mal à quelqu'un et, de préférence, à la personne qui l'avait mis dans cet état. Quand il était arrivé à la salle à manger pour le petit déjeuner, ayant concocté quelques petites phrases cinglantes destinées à intimider celle qui le persécutait... il apprit que Mme la comtesse était déjà sortie.

— Elle m’a prié d’informer Monsieur le comte qu’elle allait faire quelques achats, lui avait dit le maître d’hôtel.

Un peu plus tard, cet homme devait confier à l’intendante, dans le privé de la garde— robe où ils se retrouvaient tous deux, qu’il n’avait jamais vu quelqu’un qui ressemblât moins que son maître à un nouveau marié et dont le comportement fût plus désagréable.

Sir Rupert était conscient que les domestiques s’interrogeaient et papotaient. La soirée de la veille ne s’était pas passée comme ils s’y étaient attendus, étant donné que la mariée était montée dans sa chambre où elle s’était enfermée à clef tandis que lord Rupert allait dormir dans la sienne. Ce genre de choses se remarque, évidemment, et suscite des commentaires.

Mais ce qu’il ignorait, et qui l’eût quelque peu consolé, c’est que Nerina avait adjuré Bessie de ne rien dire de tout ce qui était arrivé et, surtout, de se taire quant à la méprise de lord Wroth.

— Il nous faut d’abord voir comment il va se comporter. Tout comme aux cartes, nous ne devons pas montrer notre jeu avant qu’il n’ait étalé le sien. J’ai le sentiment qu’il n’est pas homme à accepter les faits sans réagir.

— Et s’il devient méchant, que ferons— nous?

— Tout dépend de ce que tu entends par « méchant ». Évidemment, il ne faut pas s’attendre à ce qu’il devienne très amical, c’est le moins qu’on puisse dire... Mais s’il se résigne sans se montrer trop odieux, je me montrerai moi— même plus gentille.

— Et le comte, votre oncle?

Nerina eut un haussement d’épaules :

— Bah! Il ne me fait pas peur... Que peut— il faire?

Il sera furieux, évidemment, surtout parce qu’il aura été berné et manœuvré. Il ne me le pardonnera jamais, pas plus que de lui avoir fait perdre un gendre, riche. Mais lui aussi serait dans une situation ridicule si la vérité venait à se savoir.

— Les gens vont parler, de toute façon. On saura que...

— Bien sûr, qu’ils vont parler! Bien sûr, qu’ils sauront! Mais pas la vraie vérité, si je puis dire. Comprends— tu? Imaginons que sir Rupert et mon oncle aient été d’accord. Qu’ils aient su, eux, que ce n’était pas Elisabeth que lord Wroth épousait, mais moi. Ils peuvent prétendre que cela a été décidé alors que les invitations étaient déjà lancées et qu’il était trop tard pour aviser tout le monde, mais que leurs relations les plus proches étaient au courant. Ceux à qui on n’en a rien dit croiront qu’ils constituent l’exception. Ils seront peut— être un peu vexés, mais ce n’est pas grave. Quant aux indifférents, ils seront surpris, mais si aucun membre de la famille de la mariée, ni du marié, ne paraît contrarié par ce mariage, que pourra— t— on trouver à

redire?

— Ça paraît facile comme ça, mademoiselle Nerina, mais la première personne qu'il vous faut convaincre, c'est sir Rupert lui-même.

— Oui, je sais, répondit Nerina sans paraître s'en soucier.

Elle souriait, au contraire, et son regard brillait de malice. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait un certain pouvoir. Jamais auparavant elle n'avait été capable de dicter ses volontés à quelqu'un, jamais auparavant elle n'avait tenu les rênes, jamais auparavant elle n'avait eu le sentiment d'avoir de l'importance. Même si sir Rupert n'éprouvait pour elle que haine et mépris, il lui fallait désormais compter avec elle et, pour le moment, son esprit ne devait être occupé que d'elle à l'exclusion de toute autre.

C'était la veille, au cours du dîner, lorsqu'elle avait vu son mari assis en face d'elle, que Nerina avait senti son moral au zénith. Tandis que le maître d'hôtel déplaçait respectueusement son siège pour qu'elle pût s'y asseoir, à l'une des extrémités de la table qu'elle occupait avec sir Rupert, elle avait d'un coup d'œil vu la corbeille d'or, au centre, garnie de fruits venant de la serre de « sa » maison, et les valets à perruque poudrée dans leur livrée, culottes coupées au genoux, bas de soie blancs, vestes galonnées d'or, faisant silencieusement leur service... C'est alors qu'elle avait réalisé pour la première fois qu'elle était désormais quelqu'un qui comptait! Pour le meilleur et pour le pire, elle était lady Elisabeth Wroth! La femme de Son Excellence, comte de Wroth! Bien que son mari la détestât — l'expression de son visage le lui disait assez — et à moins que, dans le secret, il se préparât à organiser sa chute en trouvant le moyen de la dénoncer sans que cela lui portât, à lui, le moindre tort. Mais elle avait longuement réfléchi à cette possibilité et elle n'y croyait pas. Vis — à — vis du monde, le piège avait admirablement fonctionné. Restait leur vie d'époux. Mais elle était prête à la supporter. Quoi qu'il pût faire ou dire, elle était sa femme. Ils étaient unis devant les hommes et devant Dieu : elle portait à l'annulaire, voisinant avec la somptueuse bague assortie à son collier, la lourde alliance d'or qui en était la preuve.

Elle se voyait offrir des mets délicieux avec une déférence qu'on ne lui avait jamais témoignée à Rowanfield. C'était excitant de se savoir si joliment vêtue et couverte de bijoux. Tandis quelle regardait monter les bulles dans le champagne qu'on lui avait servi dans le verre de cristal posé devant elle, elle avait peine à croire qu'elle n'entendrait plus la voix hargneuse et autoritaire de son oncle lui ordonnant d'aller se coucher.

Elle était libre! Et d'une liberté dont elle avait souvent rêvé sans jamais croire qu'elle pût l'atteindre. Elle se sentait comme un oiseau

longtemps prisonnier dans une étroite cage et qui soudain avait pu prendre son vol, oubliant tout et indifférent au danger, dans la joie de sentir le vent caresser ses plumes, le soleil réchauffer son corps. Libre! C'était une griserie jusqu'ici inconnue.

En cette belle matinée, alors qu'elle pénétrait dans le grand hall aux colonnes de marbre, elle était radieuse. Le maître d'hôtel la débarrassa de son ombrelle :

— Sir Rupert est dans la bibliothèque, Milady.

Elle eut une seconde d'hésitation puis soudain, comme si un élan de courage lui mettait des ailes aux talons, elle s'élança et fut à la porte de la bibliothèque avant même que le valet, qui se précipitait pour la lui ouvrir, l'eût atteinte. Rupert arpentait toujours l'immense tapis. Il s'arrêta net et quand elle vit cet homme debout qui l'attendait, il lui parut sur la défensive plus que prêt à l'attaque.

La bibliothèque était une vaste pièce austère, aux meubles de chêne, ornée de trophées de chasse. Nerina parut y apporter un rayon de jeunesse et de fraîcheur, dans sa robe soyeuse, avec son teint éclatant et sa vivacité. Elle avança vers son mari d'un pas calme, mesuré, un sourire aux lèvres, l'air serein, tout en ôtant ses longs gants de suède.

— J'ai passé une matinée des plus agréables. Je suppose qu'on vous a transmis mon message?

— L'on m'a dit que vous étiez allée faire des achats.

Les mots semblaient ne sortir de sa bouche qu'au prix d'un certain effort.

— C'est exact. Je n'avais absolument rien à me mettre, que le costume de voyage que je portais hier. Il était destiné à Elisabeth, évidemment, et ne m'allait pas du tout. Il était à ma taille, mais c'est vraiment la seule chose qui me convenait en lui. A part cela, les malles qui m'accompagnaient ne contenaient en fait que de vieux journaux et des couvertures usagées. Vous avouerez que, comme trousseau, c'était indigne d'une dame qui se doit d'être élégante.

— Ainsi, vous venez d'acheter votre trousseau! grimaça Rupert dans un sourire narquois. Et sans doute espérez— vous que je vais régler la facture?

— Naturellement. Et je crois même que vous le ferez avec plaisir. Je n'étais pas sûre d'obtenir du crédit dans certaines boutiques mais je n'ai eu qu'à prononcer votre nom pour que l'on mette à ma disposition tout ce que je pouvais désirer. Il semble que vous ayez une excellente réputation et même, dans certains cas, il m'a paru que l'on vous connaissait personnellement. Chez Brigg, où j'ai acheté mon ombrelle, j'ai oublié de préciser que j'étais votre femme et j'ai cru comprendre que vous leur en aviez déjà commandé un nombre considérable pour un nombre non moins considérable de dames et de demoiselles. La

dernière en date était, paraît— il, pour Mme Clémentine Talmadge, à l'occasion d'une grande réunion hippique à Ascot. Une très belle ombrelle, que l'on m'a fièrement dépeinte : avec une poignée enchâssée d'or et ornée d'améthystes. Elle devait être vraiment très, très jolie!

— C'est insensé! Les fournisseurs n'ont pas le droit de dévoiler de pareilles choses! Je vais leur dire ce que je pense et fermer mon compte chez eux.

—Non, ne leur en veuillez pas. J'ai bien peur d'être la seule responsable de leur indiscretion. Je désirais tellement connaître vos goûts, pour être sûre de vous plaire! C'est moi qui les ai poussés à parler. L'ombrelle, par contre, que vous avez offerte à Mme Bianco quand elle a joué la comédie à Druny Lane était précieuse mais, à mon avis, de mauvais goût. J'espère cependant qu'elle lui a plu. Les femmes de théâtre aiment ce qui « éclabousse », en général. La discrétion n'est pas leur fort, c'est normal.

— Cessez ce jeu! Je n'ai pas envie de discuter avec vous de ce genre de choses.

— Ah non? Vraiment? Quel dommage! Il serait pourtant préférable que nous soyons tout à fait francs et à l'aise l'un avec l'autre. J'ai horreur des mensonges et des ruses.

— Vous ne manquez pas d'audace! Comment espérez— vous me le faire croire?

— Mais très simplement. Ce n'est pas parce que quelqu'un, une fois dans sa vie, a usé d'un subterfuge pour atteindre un but qui lui paraissait vital, que cela lui est agréable et coutumier. Un général qui emploie une ruse de guerre pour contrer une offensive de l'ennemi n'est pas nécessairement fourbe et menteur. A circonstance exceptionnelle, moyens exceptionnels. Ceci dit, comme j'entends désormais être franche avec vous, je vous informe que j'ai dépensé ce matin une somme considérable. Il fallait bien que je m'habille selon le rang que j'occupe dans la société, n'est— ce pas? Et cela ne saurait vous déplaire.

— Je me moque éperdument de la façon dont vous êtes habillée. Cette farce a assez duré. Entendons— nous bien...

— C'est exactement ce que j'attendais de vous, que vous me proposiez une bonne entente. Et en ce qui me concerne, le plus tôt sera le mieux.

Elle s'était assise, avait lissé ses beaux gants de suède sur ses genoux et maintenant, elle le regardait bien en face, avec le sourire engageant et ravi d'une enfant à qui l'on a proposé de l'emmener au cirque et qui bat des mains, dans l'attente qu'on lui expose un programme dont, par avance, elle se réjouit.

Sir Rupert la regarda en silence et haussa les épaules :

— Cette situation est intolérable.

— Pour qui? Moi, je m'amuse beaucoup. Votre maison me plaît. Je suis enchantée d'être votre femme.

Ce ton faisait monter en Rupert une sourde fureur qui finit par éclater :

— Bon sang! Mais vous n'êtes pas ma femme! Je n'ai jamais eu l'intention de vous épouser. Et la seule question qui se pose est celle— ci : comment allons— nous faire pour nous dégager de ces liens stupides?

— Nous ne pouvons rien faire. A l'heure actuelle, Elisabeth vogue vers les Indes. Elle est sauvée, elle, au moins. Ce matin, sinon dès hier, mon oncle a découvert que j'avais quitté Rowanfield. Sur le moment, il n'établira aucun rapport entre mon départ et le mariage d'Elisabeth. Il est bien trop ravi que sa fille — à ce qu'il croit — soit votre femme pour interrompre votre lune de miel et il fera toutes les recherches possibles dans les environs, sans rien dire. Ces recherches ne donneront évidemment rien. Et, à moins que je connaisse bien mal mon oncle, je suis persuadée qu'il ne renoncera pas à son projet de voyage sur le continent et que ma tante et lui partiront demain.

—Vous voulez dire qu'il ne se souciera pas le moins du monde de la disparition de sa nièce?

— Il s'en souciera jusqu'à un certain point, et ma tante avec lui. Surtout parce qu'ils seront inquiets de ce que les gens pourraient se dire. Si j'ai été entraînée dans quelque mauvaise affaire, cela risque de retomber sur eux. Mais si vous croyez qu'ils se feront du souci pour moi, qu'ils seront malheureux ou inquiets à la pensée que j'aie pu être victime de quelqu'un ou de quelque chose, alors, là, je vous réponds nettement : non! Ma tante ne m'aime pas et mon oncle me déteste cordialement. Si je m'étais fait enlever par un garçon, ou que j'aie été contrainte par la force d'en suivre un autre, ils seraient très contents d'être débarrassés de moi tant que je ne m'aviserais pas de revenir pour leur compliquer la vie.

— Je ne peux croire cela. Vous mentez. Vous êtes bien la nièce de lord Cardon, légitimement?

— Je suis le résultat affligeant du mariage de son frère avec quelqu'un qu'ils ont toujours considéré comme indigne d'un tel honneur et qu'ils n'ont jamais voulu connaître. Ma mère était de bonne famille, mais pauvre. Comme elle avait une très belle voix, elle a permis à ses parents de ne pas mourir de faim et de paver les soins que réclamait la santé de son père — affligé d'une maladie incurable et dont il est mort quelques années plus tard — en se produisant dans des concerts. Mais comme elle « montait sur les planches », selon un terme consacré, et que des gens payaient pour l'entendre, mon oncle et ma tante l'ont toujours considérée comme une femme qui ne valait

guère mieux qu'une, prostituée.

— Mais, même en admettant leur point de vue, ce n'est pas votre faute. Vous n'en étiez pas responsable.

— Vous n'avez jamais entendu dire que le péché du père retombe sur la tête de son enfant?

— Dans votre cas, je suis persuadé que vous exagérez. Votre oncle vous a tout de même accueillie chez lui, élevée avec sa fille...

— Oui, jusqu'à ce que je sois en âge de subvenir à mes besoins. Le jour de la garden-party, je venais de quitter ma troisième place de gouvernante. J'étais revenue à Rowanfield, non parce que j'étais désireuse de me retrouver dans la seule maison susceptible de m'abriter et où j'avais vécu durant huit ans, mais simplement parce que je ne pouvais plus rester là où j'étais, en butte aux assiduités sournoises de l'homme chez qui j'étais employée. Ce n'est pas une histoire très jolie et je m'en voudrais de vous ennuyer en vous la racontant. Qu'il vous suffise de savoir que mon oncle savait très bien ce qui m'attendait lorsqu'il m'envoya dans cette place. Il savait que mon patron chercherait à me séduire. Et cependant il l'a fait, comme il l'avait déjà fait deux fois auparavant, en toute connaissance de cause et de propos délibéré.

— C'est impossible! Vous me racontez des sornettes. Vous inventez cela de toutes pièces. Comment espérez-vous que je vous croie?

— Que vous me croyiez ou non n'a pas la moindre importance. Je vous ai dit hier soir ce que je pensais de vous et de tous les hommes à qui j'ai eu affaire jusqu'ici. Vous m'avez posé une question, j'y ai répondu en toute sincérité. Comme je viens de vous le dire, je déteste le mensonge et la ruse, à moins qu'ils ne soient impérativement nécessaires.

Rupert s'inclina, ironique :

— Merci infiniment. En somme, ce que je pense est pour vous sans le moindre intérêt.

— Effectivement. Cependant, puisque nous sommes mariés, je crois qu'il est bon que nous soyons francs l'un et l'autre. Je vous disais donc que nous n'avions rien à craindre de mon oncle dans l'immédiat. Il faudra bien cependant lui avouer la vérité tôt ou tard.

— D'après tout ce que vous me dites, je conclus que vous avez l'intention de demeurer ma femme?

— Et vous ne pouvez rien contre cela. Avez-vous une idée de la façon dont vous pourriez vous débarrasser de moi?

Cela l'amusait de le voir rester coi. Au bout d'un instant, il alla à la fenêtre et y demeura, lui tournant le dos.

A la fin il dit, du ton boudeur d'un petit garçon qui fait un caprice.

— Je ne veux pas aller à Paris en voyage de nocces... Ce serait une comédie!

— Je suis de votre avis. Nous ne trouverions pas grand— chose à faire ensemble et chacun de nous jugerait la présence de l'autre assommante. D'autre part, je comprends que vous n'aimeriez pas que l'on sût que nous sommes restés à Londres. Je suggère que nous y restions encore un jour ou deux et que nous allions ensuite à Wroth. Il me plairait de voir ma future maison, mais je tiens à ce que vous sachiez tout de suite que je n'accepterai jamais d'y être « expédiée » comme un colis gênant, pour vous permettre de vous livrer librement à vos frasques.

Il se retourna d'un bloc :

— Où étiez—vous quand vous avez surpris cette conversation malencontreuse avec Clémentine?

— Cela a quelque importance?

— Après tout, non... puisque vous avez entendu tout ce que nous disions.

— Et c'était très instructif!... Je n'aurais jamais cru, si je n'avais entendu cela, que les hommes pouvaient envisager d'épouser une femme avec un tel sang— froid et un tel détachement.

— Les circonstances étaient très particulières. Sa Majesté m'avait plus ou moins clairement ordonné de ne plus me présenter à la Cour en célibataire. Je devais prendre femme avant de paraître à nouveau devant elle.

— Comme c'est triste! Étant donné que vos sentiments avaient tissé d'autres liens!

— Je vous en prie ! Nous ne devons pas parler de cela.

— Nous n'en reparlerons plus, si vous préférez laisser les cadavres dans les placards! Comme elle sera déçue, lady Clémentine, quand elle verra que je ne suis pas aussi maniable que ma cousine!

— Je vous ai déjà priée de laisser lady Clémentine tranquille!

— Entendu, entendu! approuva vivement Nerina.

Mais son air ironique trahissait sa pensée : comment allait— il s'y prendre pour justifier, aux yeux de sa maîtresse, ce changement d'épouse inopiné?

Il y fut contraint plus tôt que Nerina et lui— même ne s'y attendaient. A la fin du repas, sir Rupert annonça qu'il lui fallait se rendre à son club.

— Quand pensez— vous rentrer? demanda Nerina.

Il haussa les épaules en signe d'ignorance. Elle le regarda fixement :

— Je m'attendais à ce que vous cherchiez à me fuir par tous les moyens. Je vous prie cependant de ne pas oublier que, vis— à— vis des autres, nous sommes en pleine lune de miel.

— Je ne risque pas de l'oublier. Alors, que suggérez— vous? Une promenade au parc, main dans la main?

— J'aimerais assez que vous m'emmeniez à l'Opéra.

Il hésitait. A son air, elle comprit qu'il était en train d'envisager quelque chose de fort désagréable.

— Je pourrais venir vous chercher au club?

Il la fusilla du regard :

— Vous êtes folle? Une dame qui entre dans un club, fût— ce pour y rejoindre son mari, est déshonorée pour la vie.

Elle sourit, l'air engageant :

— Je le savais. Mais je pense, à la réflexion, qu'une action aussi brutale n'est pas nécessaire, dans l'immédiat. Alors... je suis persuadée, voyez— vous, que vous rentrerez pour le dîner.

Il grommela quelque chose entre ses dents mais il était vaincu. Cette fille que le scandale n'effrayait pas était un véritable danger, et le plus sage était de se méfier de ses initiatives. Mais jusqu'où pousserait— elle ce chantage?

Nerina était presque habillée, le même soir, lorsque Bessie, par la fenêtre, lui fit savoir d'un signe que sir Rupert venait de rentrer.

« Il a peur de moi ! » murmura— t— elle. Et c'est avec un sourire de triomphe aux lèvres que, cinq minutes plus tard, elle rejoignait Rupert qui l'attendait au salon.

Sa robe était la copie de l'une de celles qu'avait portées récemment l'impératrice Eugénie à Fontainebleau, tout en fronces de tulle blanc. Dans ses cheveux, elle avait mis des roses blanches retenues par une aigrette de diamants.

Sir Rupert ne fit aucun commentaire mais elle vit qu'il souriait ironiquement en regardant l'étole d'hermine bordée de zibeline qui couvrait ses épaules.

Elle l'avait choisie parce qu'elle était très chère, mais aussi parce que cette parure était, de loin, la plus belle quelle eût trouvée chez le fourreur. Bien qu'elle fût animée par un esprit de vengeance, elle avait été scandalisée par le prix qu'on lui en demandait. Cependant, elle allait se décider et dire : « Tant pis, je la prends... » lorsque la vendeuse, dans un murmure, lui avait proposé un rabais assez important. Depuis une demi— heure, la pauvre fille vantait avec volubilité les qualités, la beauté, l'exclusivité de ce modèle et elle avait l'impression qu'elle allait rater sa vente. Elle ne voulait pas s'être donné tant de mal pour rien et elle était certaine de l'accord du fourreur.

En pénétrant dans la loge de sir Rupert au Royal Theatre de Haymarket, Nerina sentit une bouffée d'orgueil lui monter au visage. Et lorsqu'elle laissa négligemment glisser son étole d'hermine de ses épaules, découvrant ses bijoux, elle se rendit compte qu'elle était l'une des plus belles et des plus parées de la riche assistance qui occupait les loges réservées.

On jouait un opéra italien, mais les premiers rôles étaient anglais : c'étaient Sim Reeves et Catherine Hayes.

Un ballet ouvrait le spectacle, si charmant, si gracieux, que Nerina regretta de ne pouvoir applaudir à tout rompre et crier son plaisir comme le faisait le public des galeries. Mais, ainsi qu'il se ' devait, elle applaudit du bout des doigts, en prenant un air blasé.

Après le ballet, on éclaira la salle en attendant la grande œuvre lyrique et Nerina put à loisir examiner sans en avoir l'air le public élégant. Toutes les loges étaient pleines et il n'était pas une femme qui ne portât dans ses cheveux une fortune en pierres précieuses.

Elle s'adressa en riant à Rupert :

— Pour la prochaine fois, il faudra m'acheter un diadème. Mon aigrette fait un peu mesquin.

Comme il ne répondait rien, elle suivit la direction de son regard. Et son cœur fit un bond. Quelqu'un venait d'entrer dans une des loges qui leur faisait presque face, et où trois messieurs étaient déjà installés. Ils s'étaient levés tous trois pour saluer celle qui venait d'entrer. Ils s'inclinaient pour lui baiser la main : lady Clémentine Talmadge !

Nerina regarda à nouveau Rupert. Il était pâle, les mâchoires crispées. Et, brusquement, il se leva :

— Veuillez m'excuser de vous laisser quelques instants.

— Si vous désirez aller saluer lady Clémentine, je vous accompagne.

Il la regarda d'un air féroce, comme s'il allait le lui interdire. Mais, se ravisant, il ne prononça pas un mot et lui ouvrit la porte. Ils s'engagèrent dans le couloir au tapis rouge, aux appliques de cristal.

Comme Nerina se frayait lentement un passage dans la foule, il l'arrêta soudain en lui prenant le bras :

— Pas par là ! Nous n'allons pas voir Mme Talmadge.

Elle le défia :

— Vous avez peur ?

Elle eut la satisfaction de constater qu'elle l'avait blessé. La voix altérée, il expliqua :

— Je préfère lui expliquer ce qui s'est passé en une autre occasion, pas en public.

— Et vous pensez qu'elle vous croira ?

— Je vous ai déjà dit que je ne veux discuter avec vous de rien qui la concerne.

Nerina eut une moue :

— Il me paraît évident que vous ne pourrez pas empêcher qu'elle se mêle à notre vie, étant donné que sa propriété touche pratiquement le domaine de Wroth. Nous sommes appelés à nous rencontrer continuellement, là— bas... Ah, mais c'est vrai, j'oubliais ! Vous avez

décidé qu'elle viendrait habiter sa maison de Londres, afin que vous puissiez vous rejoindre tranquillement, tandis que votre innocente et complaisante épouse serait reléguée à la campagne?

— Allez— vous vous taire, petite peste?

Il revenait vers leur loge et elle le suivit, souriante, ravie de sa colère.

Il ne parvint pas à se calmer et, pendant tout le premier acte de l'opéra, Nerina, bien qu'intéressée par le spectacle, éprouva une certaine gêne de le sentir dans cet état d'énervement. Il était tellement furieux qu'elle percevait comme des ondes hostiles venant de lui qui électrisaient l'atmosphère de la loge.

Et soudain, elle fut désolée de l'avoir ainsi poussé à bout. Ne pouvant plus elle— même suivre l'action, dans l'état d'esprit où elle était, elle cessa de s'intéresser à ce qui se passait sur la scène pour observer le public. Alors que le bon peuple regardait et écoutait attentivement, les « gens du monde » semblaient se croire dans un salon. Ils bavardaient, riaient, flirtaient, sans porter le moindre intérêt aux chanteurs.

Et une idée lui vint, assez triste :

« Il n'est personne dans cette immense salle qui soit seul, sauf moi. Les pauvres sont venus par deux ou en famille. Les riches se connaissent tous, bavardent et rient, se font des signes d'amitié. Moi je suis avec un homme qui me hait tandis que, face à nous, est la femme qu'il aime et qu'il brûle de rejoindre. »

Elle sentit qu'elle allait s'apitoyer sur elle— même et réagit en serrant les dents. Elle avait choisi de se venger et Rupert l'y aidait malgré lui. C'était ridicule de se sentir faible et désespérée parce que cette femme était là et les regardait, de ses beaux yeux sombres.

On éclairait à nouveau la salle pour le deuxième entracte. Sir Rupert n'avait pas encore eu le temps de se lever, que la porte de la loge s'ouvrit. Nerina se retourna vivement pour voir qui entra. Elle n'avait pas remarqué que lady Clémentine avait quitté sa place et qu'elle l'avait devant elle. Sa jupe large, de satin cramoisi, bouchait presque l'ouverture de la loge, son diadème de diamants brillait, créant autour de sa chevelure brune une sorte de halo.

La main tendue, elle s'exclamait :

— Rupert! J'ai été surprise de vous voir là. Je vous croyais parti pour Paris. Et où est Elisabeth? Elle n'est pas malade, j'espère? Comment allez— vous, Nerina?

Elle se dégageait avec beaucoup de grâce mais en le faisant elle fixait les bijoux de Nerina, à son cou, à ses doigts, sans parvenir à cacher sa stupéfaction.

Celle— ci répondit, au lieu de Rupert :

— Nous espérons qu'Elisabeth va très bien. A moins qu'elle n'ait le

mal de mer... Elle est en route pour les Indes, savez— vous?

— Les Indes?... Nous ne devons pas parler de la même personne. C'est un malentendu. Je vous demandais des nouvelles de votre cousine... enfin, de votre femme, Rupert!

C'est à lui seul quelle s'adressait maintenant, avec un sourire entendu, presque provocant.

Sans lui laisser le temps de répondre, Nerina eut un léger rire :

— Mais si, nous parlons bien de la même personne, chère lady Clémentine! Vous étiez à Londres et vous n'êtes apparemment pas au courant des dernières nouvelles du comté. Elisabeth a épousé le capitaine Adrian Butler. Un charmant garçon. Nous l'aimons tous beaucoup, mais malheureusement son régiment a été affecté à l'armée des Indes et ils ont pris le large hier.

Mme Talmadge bégayait :

— Mais, je ne comprends pas... Je pensais... Je pensais que... que c'était vous, Rupert, que... qu'Elisabeth devait épouser!

— Vous n'êtes pas à la page! taquinait Nerina, très espièglement amicale. Rupert, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas confié à lady Clémentine que c'est moi que vous épousiez!

Mme Talmadge se tourna vers elle avec un mélange d'hostilité et de crainte, puis elle regarda à nouveau lord Wroth :

— C'est vrai?

— Oui, c'est vrai.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis que Clémentine était entrée dans la loge.

Il fallut à Mme Talmadge tout le contrôle de soi que donnent à la fois une naissance noble et une parfaite éducation. On put craindre cependant, un très court instant, qu'elle ne laissât éclater sa fureur. Mais elle se reprit et c'est avec une politesse très artificielle qu'elle parvint à dire :

— Permettez— moi de vous féliciter... de tout cœur. C'est vraiment une surprise pour moi, ma chère enfant. Sur le moment, j'ai pensé que tous les diamants que vous portiez étaient faux, car je ne voyais pas comment vous auriez pu les acquérir, étant donné la vie plutôt étriquée, disons— le, que vous avez menée jusqu'à présent. Mais tout s'explique!... Eh bien, je vous souhaite... à tous deux... d'être très heureux!

Il n'y avait pas à se méprendre sur le ton venimeux de sa voix tandis qu'elle prononçait ces paroles qui se voulaient aimables. Ayant tourné les talons, elle regagna la porte de la loge, sans un regard vers Rupert.

Soudain, il sembla revenir de la stupeur qui l'avait tenu immobile et muet durant toute la scène. Il fit un bond dans sa direction :

— Clémentine! Attendez... Il faut que...

La porte de la loge lui claqua au visage.

Tandis qu'il restait figé, déconcerté, perdant pour la première fois, devant Nerina, son assurance et sa superbe, il l'entendit rire ! C'était un rire bas, féroce, moqueur.

Ils étaient revenus à Berkeley sans échanger un seul mot. Bien qu'il gardât le contrôle de lui— même et qu'il restât impassible, Nerina devinait Rupert hors de lui. Lorsque la voiture stoppa devant la maison, il en descendit, lui offrit sa main, puis s'inclina froidement devant elle :

— Je vous souhaite une bonne nuit.

Dans la lueur des lampadaires, il voyait briller ses cheveux d'or rouge et ses belles lèvres qui souriaient. La voix de Nerina fut cependant aussi glaciale que la sienne :

— Je désirerais vous parler auparavant.

— A cette heure— ci? Ce que vous avez à me dire peut certainement attendre.

— Je crains que non. Je ne vous retiendrai que quelques minutes.

De mauvaise grâce il accéda à son désir. Tandis qu'il traversait le hall et montait les marches conduisant au salon sur les pas de sa femme, son expression changea : la rage, la colère se substituaient à la feinte indifférence qu'il s'était imposée.

Les rideaux étaient fermés, les chandelles allumées. Il repoussa la porte et resta debout, sans dissimuler son hostilité. Elle ne parla pas tout de suite. Avec une lenteur exaspérante elle se débarrassait de son étole d'hermine.

Enfin elle se décida :

— Je me rends parfaitement compte que vous êtes impatient de rejoindre lady Clémentine et de faire la paix avec elle. Mais, avant de vous libérer, il me faut vous avertir. Vous ne vous êtes marié que pour ne pas compromettre votre carrière, n'est— ce pas? Alors, à votre place, je ne révélerais pas à Mme Talmadge la vérité en ce qui nous concerne, vous et moi.

Il ricana :

— Insinuez— vous que lady Clémentine serait capable de répandre des bruits susceptibles de me nuire? En ce cas vous vous trompez lourdement.

Mais le regard vert de Nerina était sérieux, presque grave :

— Si vous n'aviez pas de tendres sentiments pour elle, lui accorderiez— vous votre confiance? Si elle vous était indifférente,

quel serait votre jugement envers Mme Talmadge?

Il la regarda fixement et ce ne fut pas ce qu'elle venait de dire qui le contraignit au silence, mais la sincérité qu'il lisait dans ses yeux. Brusquement, il se détourna pour aller se planter devant l'une des fenêtres. D'un geste presque violent, qui révélait son humeur, il tira les rideaux. La fenêtre était ouverte. Il aspira l'air frais sans pour autant trouver le calme. Il se retourna vers Nerina tout d'un bloc, et sa voix tremblait :

— C'est intolérable! Vous embrouillez et déchirez sauvagement tout ce qui faisait ma vie jusqu'ici... Il n'y a aucune raison pour que je cache la vérité à Lady Clémentine.

— Et quand elle la connaîtra, vous imaginez— vous qu'elle sera capable de garder pour elle seule une histoire aussi drôle, aussi piquante? Même si elle est assez exceptionnellement loyale envers vous pour ne pas être la première à raconter votre amusante aventure, il faudrait quelle fût une sainte pour tolérer que les gens disent, devant elle, que vous m'avez épousée parce que vous m'aimez! Parce que je suis belle et décorative!

Elle reprit son haleine et poursuivit sans lui laisser le temps de protester :

— Car c'est bien cela que j'entends être, Rupert! La belle, la très séduisante lady Wroth... Je n'entends pas du tout jouer le rôle de nullité que l'on empaquette et que l'on expédie à Wroth pour s'en débarrasser. Nous irons dans votre propriété demain — ou quand vous voudrez — car je veux passer l'inspection de cette maison qui va devenir la mienne autant que la vôtre, mais j'entends que nous revenions à Londres ensemble!.... Je tiendrai mon rôle de femme du monde. Je recevrai des politiciens, des gens en place, des ministres. Et sachez que je ne ferai pas pour servir vos ambitions, mais les miennes! Les vôtres, rien ne me serait plus facile que de les détruire. Je n'aurais qu'à commettre quelques actes inconsidérés, mais ce faisant je ruinerais mon propre avenir et ma propre position dans le monde. Telles ne sont pas mes intentions. « Les loups ne se mangent pas entre eux », c'est connu. Pour le moment, nous devons nous entraider, nous soutenir l'un l'autre, et j'accorderais plus volontiers ma confiance à une vipère qu'à lady Clémentine en ce qui concerne notre mariage et notre collaboration.

Comme elle prononçait les derniers mots, sir Rupert avait quitté la fenêtre pour s'approcher d'elle. Quand il fut tout près il laissa tomber son regard sur le beau visage ovale, les yeux verts aux cils fournis qui le regardaient, les lèvres fermes, le petit menton volontaire.

— Je réalise enfin qui vous êtes, dit— il lentement. Une aventurière, ni plus ni moins. Une femme au cœur sec qui n'attache pas la moindre importance aux sentiments d'autrui.

Nerina sourit. Dans ses yeux brillèrent une lueur narquoise :

— Vous auriez pu me dire quelque chose de bien pire que cela! Je n'ai pas honte d'être une aventurière. Cela désigne une personne qui profite des occasions quand elles se présentent, qui sait ce qu'elle attend de la vie et qui est déterminée à l'obtenir.

— Au prix de la décence et du respect de soi— même.

Cela fit rire Nerina :

— Vous savez, on n'a vraiment qu'une dose infime de respect de soi— même lorsqu'on gagne dix livres par an dans une maison où les domestiques vous méprisent et où les maîtres vous ignorent! Il vaut mieux être une aventurière qu'une gouvernante, et il m'est moins pénible de supporter vos insultes que l'intérêt excessif, obsédant et lubrique que me montraient mes patrons.

— Vous n'avez pas à craindre de me voir agir ainsi dans ce domaine. Je vous avoue franchement que vous m'avez surpris et scandalisé. Je n'aurais jamais cru qu'une jeune femme, et moins encore une jeune fille, pût se conduire comme vous l'avez fait durant ces dernières quarante— huit heures. Une femme, pour me plaire, doit être réservée et « féminine », c'est— à— dire tendre et gracieuse.

— En même temps que parfaitement idiote, compléta Nerina.

— Au contraire. J'entends qu'elle soit aussi une dame!

Nerina se disait que la femme qu'il désirait venait précisément d'arriver dans sa maison. Elle remarqua, feignant la surprise :

— Pas possible! Celles que vous avez fréquentées jusqu'ici ne me paraissent pas avoir été douées de toutes ces qualités à la fois...

— Il est évident que je n'exigeais pas cela de certaines relations. Comprenez, une fois pour toutes, que les qualités qu'un homme demande à ses maîtresses ne sont pas les mêmes que celles qu'il exige de son épouse.

— Cela m'est apparu clairement, lorsque j'ai surpris votre conversation avec lady Clémentine.

— Ce genre de propos n'est pas de mise à cette heure! répliqua— t— il, irrité.

— Ah oui? Et quand pourrai— je vous mettre en face de vos responsabilités dans toute cette affaire? Veuillez vous rappeler que si j'ai tenu à avoir avec vous une conversation ce soir, c'était pour vous mettre en garde. Pour éviter que vous ne commettiez une imprudence susceptible de briser votre carrière.

Amèremment, il constata :

— Avec vous comme épouse, je doute d'avoir encore une carrière en perspective!

Nerina s'étonna :

— Soyez assuré, à moins que vous ne me provoquiez, que je ne ferai rien qui puisse vous nuire! En public je serai une épouse docile,

admirative, ne cherchant qu'à vous faire honneur. En privé, certes, ce sera différent... Nous pourrions nous haïr, et poursuivre notre combat, nous blesser mutuellement si vous y tenez. Moi je n'aurai qu'un seul but, vous montrer en toute occasion et, je l'espère, parvenir à vous convaincre, qu'une femme n'est pas un meuble commode à la disposition de son mari, une créature docile qui doit trembler au moindre froncement de sourcils et se faire toute petite dès que son maître hausse le ton... Toute ma vie j'ai vu les femmes se conduire ainsi. J'ai compris que l'amour qu'elles portaient à un homme ne leur servait qu'à forger elles— mêmes les chaînes qui les attachaient au mur de leur prison; et elles se condamnaient ainsi à une réclusion à vie. Je ne serai jamais l'esclave d'un homme!

— Cela me paraît évident. Quand Dieu vous a créée, il a mis une pierre à l'endroit où, d'ordinaire, les femmes ont un cœur.

— Et vous? Parlons de vous! Avez— vous jamais aimé quelqu'un d'autre que votre précieuse personne? Avez— vous jamais aimé suffisamment une femme pour lui consentir quelques petits sacrifices, pour oublier vos plaisirs égoïstes afin de la rendre heureuse? Avez— vous même jamais, honnêtement et sincèrement, cru qu'il se trouvait en ce monde un seul être qui fût plus important à vos yeux que vous— même?

Il haussa les épaules :

— C'est cela, votre définition de l'amour? Les petits sacrifices?

— Non. Pas uniquement, mais ce serait déjà quelque chose. Car, jusqu'à maintenant, je n'ai encore jamais rencontré un seul homme qui ait la moindre idée de ce que signifie réellement le mot « aimer ». Cependant ils aiment. Mais eux. Eux seuls! Et avec une telle ingénuité, un tel naturel, qu'ils l'ignorent. Quand on le leur démontre, ils n'y croient pas. Ils ignorent même l'amour, pourtant exclusif et jaloux, qu'ils se portent à eux— mêmes. Ils sont sourds et aveugles dans l'adoration de leur propre personne.

— Eh bien, vous n'avez pas de nous une opinion très flatteuse.

— Le contraire serait étonnant, étant donné les hommes que j'ai eu jusqu'ici le malheur de connaître. Ils n'étaient que d'ignobles individus, des êtres vils qui considéraient la femme comme leur proie... Vous parlez de décence et d'honneur, mais les hommes ne respectent leur code de l'honneur et de la décence que lorsqu'ils sont entre eux, à leur club ou dans des associations où ils se retrouvent entre pairs. Ils ne considèrent pas les femmes comme leurs égales mais comme des êtres inférieurs. Je n'ai encore jamais connu un homme qui fasse preuve d'honneur et de décence lorsqu'il désire une femme, surtout si cette malheureuse a dans la vie une position sociale qui permet à cet homme de la dominer.

Dans la voix de Nerina il y avait maintenant un frémissement

douloureux tandis que son regard sombre reflétait l'horreur de toutes les humiliations qu'elle avait dû subir au cours de son existence. L'expression de sir Rupert, qui l'observait, s'était adoucie. Il y avait moins d'agressivité dans ses traits, encore crispés cependant. Il eut un mouvement que Nerina n'espérait pas : il s'assit dans un fauteuil à haut dossier, comme pour poursuivre plus confortablement cet orageux entretien.

— Vous avez souffert, Nerina, mais ce n'est pas une raison, parce qu'on vous a blessée, de vouloir blesser tous ceux qui vous approchent.

— Je ne blesse qu'en paroles, mais je voudrais pouvoir faire plus de mal que cela, sachez— le, et j'aimerais agir! Vous ai— je fait du mal, à vous, jusqu'à maintenant? Non. Vous me détestez parce que je vous ai empêché de réaliser vos projets. Physiquement, je ne peux pas vous meurtrir, car je ne suis qu'une femme. Que me reste— t— il pour assouvir ma haine, sinon le plaisir de dégonfler à coups d'épingle votre suffisance, l'autosatisfaction qui fait de vous une magnifique baudruche, afin que vous puissiez voir avec lucidité ce qu'il y a à l'intérieur? Un petit tas de boue avec beaucoup de grands airs autour.

À la stupéfaction de Nerina, qui était à bout de souffle, Rupert se renversa en arrière et éclata de rire. Elle en resta sans voix. Quand il put parler, il secoua la tête :

— Excusez— moi. Mais la drôlerie de tout ceci m'est soudain apparue. Vous avez une énergie, une éloquence et un tempérament fantastiques pour quelqu'un d'aussi menu, charmant et si délicat d'aspect! Vous n'arrivez pas à mon épaule et j'avoue que j'ai plus peur de vous que je n'aurais peur d'un bataillon de grenadiers!

Nerina restait figée. Elle se rendait compte que ce rire était une arme plus dangereuse que des mots.

— Asseyez— vous, allons!... poursuivit Rupert. Nous venons de nous conduire comme des enfants. Essayons de parler calmement en y mettant l'un et l'autre de la bonne volonté; toute celle dont nous sommes capables, cela vaudra mieux. Si vous êtes d'accord, je vais faire dételé. Je ne sortirai plus ce soir.

Nerina comprit qu'elle venait de gagner la première manche. Rupert n'irait pas chez Clémentine avant le lendemain. Il aurait tout le temps de réfléchir et il admettrait certainement, quand il aurait examiné la situation, qu'elle avait eu raison et qu'il était prudent que lady Talmadge ne soit pas mise au courant de ce qui s'était passé à Rowanfield.

Bien qu'il lui eût poliment demandé si cela lui agréait qu'il ne sortît pas, elle n'avait pas répondu à sa question. Il se leva et alla sonner. Quand le valet parut, il lui donna l'ordre d'informer le cocher qu'il pouvait dételé, et de déboucher une bouteille de champagne.

Ils restèrent assis en silence, jusqu'à l'arrivée du maître d'hôtel apportant, sur un plateau d'argent, deux verres de cristal et une bouteille dans un seau à glace armorié.

Nerina but une gorgée puis reposa son verre sur un guéridon, à côté du sofa où elle avait pris place. Elle nota que Rupert vidait son verre d'un coup, comme s'il avait besoin d'un remontant, puis le remplissait aussitôt :

— Et maintenant, causons!

Quelque chose, dans son attitude, et le ton qu'il avait eu pour lancer cette invite incitèrent Nerina à se tenir sur ses gardes.

Il prit un temps avant de parler, comme s'il pesait soigneusement ce qu'il allait dire :

— Vous avez été franche avec moi et je peux comprendre à présent les raisons qui vous ont poussée à vous lancer avec intrépidité dans cette dangereuse aventure. Ce furent votre affection pour votre cousine Elisabeth, la peur que vous aviez de votre oncle et celle que votre cousine éprouvait vis— à— vis de son père et, naturellement, la difficulté que représentait le fait de lui permettre de quitter le pays sans qu'aucune trahison, aucun piège ne pût mettre en échec sa libération et son mariage avec celui quelle avait choisi pour époux... Mais ce que je ne parviens pas à imaginer, c'est que vous ayez pu penser que cela vous apporterait, à vous, une vie plus heureuse, plus brillante, si vous deveniez ma femme! Une vie conjugale ne peut qu'être intolérable, odieuse même, quand elle a été fondée sur la trahison, l'escroquerie et le chantage.

Nerina sursauta légèrement mais se tut. La regardant bien, il poursuivit :

— Ces derniers mots doivent vous paraître sévères... En plusieurs occasions, hier soir et aujourd'hui, vous m'avez menacé, si je ne me pliais à vos « suggestions », de me créer beaucoup d'ennuis. Avouez qu'il s'agit là d'un chantage caractérisé! C'est extrêmement déplaisant et cela m'a amené à me poser une question : ne serait— il pas avisé, de votre part, d'accomplir un pas de plus qui pour vous serait décisif? Vous m'avez dit que vous étiez orpheline, que votre oncle et votre tante n'avaient pas pour vous la moindre affection. S'il arrivait que vous disparaissiez et que l'on perde vos traces, il ne se trouverait donc personne pour s'en inquiéter au point de faire faire une enquête?

— Vous avez l'intention de me tuer?

— Pas du tout, au contraire! Je n'envisage pas que vous perdiez la vie. En revanche, vous pourriez vivre beaucoup plus confortablement, et d'une façon plus agréable que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Ce ne serait qu'une question d'argent... car l'argent, quand on en a, procure tout ce que l'on peut désirer : l'aisance, des amis, et même l'amour, en fin de compte... Si l'on en a suffisamment, bien sûr.

— Et vous m'en donneriez suffisamment?

Elle avait parlé d'une voix sourde, les yeux baissés. Elle jouait machinalement avec sa bague, la faisant tourner autour de son doigt, observant les feux que les diamants captaient dans la lumière des lampes, et celle qu'ils renvoyaient tout en paraissant conserver en leur cœur la force même qui les rendait iridescents.

— J'estime, reprenait Rupert d'une voix nette d'homme d'affaires, qu'avec dix mille livres à son crédit, une jeune femme peut mener une vie très confortable, en France, ou en Italie.

— Dix mille livres! soupesa Nerina.

— C'est une somme importante, vous savez. Elle vous serait réglée en versements trimestriels par l'une des banques les plus importantes d'Angleterre. Il y a des pays, l'Italie par exemple, où avec une pareille rente on se considère comme quelqu'un de très riche. On peut, avec cela, refaire sa vie et oublier totalement le passé.

Nerina ne disait rien. Il la considéra un instant et interrogea :

— Alors? Qu'en dites— vous?

— C'est trop peu...

— Eh bien, disons vingt mille. Naturellement, vous me signez un papier sur l'honneur selon lequel vous vous engagez à ne révéler en aucun cas, à personne, que par tricherie et usurpation d'identité vous avez contracté une... sorte de mariage avec moi. Je vous ferai confiance, bien sûr mais, néanmoins, je vous le répète, votre rente ne vous sera versée que par trimestres. Si vous me trahissez, je stoppe les versements immédiatement. Et vous n'aurez plus rien. Plus un penny.

— Et comment expliquerez— vous ce mariage auquel, après tout, grand nombre de gens ont assisté?

— J'ai pensé à cela. Je rejoindrai votre cousine Elisabeth aux Indes. Vous m'avez dit, je crois, que celui qu'elle a épousé n'est pas riche et qu'il doit rester aux Indes pour cinq ans. Je l'engagerai à signer pour cinq ans encore dans l'armée coloniale. Au bout de ces dix ans, si lord Cardon est toujours vivant, je demanderai à ce garçon de signer encore un engagement. Durant tout ce temps il faudra que votre cousine ne communique en aucune façon ni avec son père, ni avec sa mère, ni avec aucune de ses connaissances en Angleterre. Lady Elisabeth Wroth, fille unique de lord Cardon, sera morte au cours de son voyage de noces. Elle aura été inhumée à l'étranger car il était impossible de ramener son corps en terre natale. Je serai dès maintenant un homme veuf... et libre.

— Eh bien, vous avez imaginé quelque chose de très habile! Pensez — vous qu'Adrian et Elisabeth accepteront un tel marché?

— Pourquoi pas? Qu'ont— ils à y perdre? Ils seront très bien, aux Indes. La vie des militaires gradés anglais y est fort agréable. Et j'y mettrai le prix. Ils y mèneront une vie de millionnaires!

— Bravo. C'est vraiment génial!

— Étant donné que vous êtes une experte en ce genre de combinaisons, je suis très flatté de vous voir apprécier ma tactique. Alors? Vous êtes d'accord?

Nerina leva les yeux sur lui pour la première fois depuis le début de cet entretien :

— Avez— vous réellement pensé que je le serais? Vous m'avez traitée d'aventurière, vous m'avez demandé ce que j'espérais pour moi — même car vous ne doutiez pas un seul instant que j'avais agi dans mon seul intérêt. Et vous croyez que vous m'achèterez avec une rente annuelle de vingt mille livres?

— J'irai jusqu'à vingt— cinq.

Elle éclata de rire :

— Mais pas pour un million, mon cher!.. J'ai écouté avec attention toute votre histoire parce que je voulais savoir de quoi vous êtes capable. Pour commencer, la réalisation de votre plan est impossible. En admettant que j'accepte — ce que je n'ai nullement l'intention de faire — de disparaître obscurément dans un village isolé du centre de l'Italie, Elisabeth et Adrian ne consentiront jamais à rester exilés loin de l'Angleterre. Non, il faut que vous trouviez autre chose si vous voulez vous débarrasser de moi, car je vous affirme que cela vaut beaucoup plus de vingt— cinq mille livres par an d'être votre femme et de tenir le rang que j'entends désormais occuper, tant à Wroth qu'à la Cour.

— Vous êtes insupportable!

— Vous croyez cela tout simplement parce que vous ne pouvez pas en faire à votre tête. En ce qui me concerne, j'ai bien peur de vous donner des envies de meurtre... C'est évidemment votre seule chance si vous voulez que je disparaisse de votre vie, mais il vous faudra attendre pour cela d'être à Wroth. Là— bas, évidemment, vous pourrez, à l'abri de tout regard, me précipiter hors d'une barque et me noyer dans le lac.

— Je vous affirme que j'en éprouverais un plaisir indicible !

— Je le conçois. Mais je vous avertis que je lutterais de toutes mes forces pour survivre... Il y a encore quelque chose que je voudrais vous dire avant de me retirer dans ma chambre.

— Quoi donc?

— C'est que je ne me suis jamais autant amusée que ce soir! Bonne nuit, mon cher lord... et maître.

Elle lui fit une révérence moqueuse et disparut dans une pirouette avant qu'il ait pu atteindre la porte pour la lui ouvrir. Il n'avait même pas eu le temps de s'extraire de son fauteuil.

Il y resta longtemps, le regard dans le vague, mordillant l'ongle de son pouce. Il avait l'attitude d'un homme qui contemple devant lui un

fardeau qu'il lui faudra bien soulever tôt ou tard, ou d'un combattant qui sent venir la défaite sans rien pouvoir faire pour l'empêcher.

Ses adversaires politiques, aux Communes, auraient difficilement reconnu, en cet instant, leur redoutable ennemi. Son allure agressive, sa fierté, l'avaient abandonné. Affalé dans son fauteuil il n'avait pas l'air d'un homme humilié mais d'un être terrassé qu'une attaque soudaine aurait précipité sur le sol et qui reste, hébété, meurtri, moins par la violence de l'attaque elle-même que par la surprise de la trahison.

Il avait espéré tant de choses, il avait œuvré pour tant de choses qu'il avait été sur le point d'atteindre!

Il était sûr de réussir, persuadé, au fond de lui, qu'il était près de gagner! Et voilà qu'il se trouvait en plein désastre! Un désastre dont il ne pouvait même pas mesurer l'ampleur. Lui qui avait ligoté et manœuvré tant de gens, tant sur le plan politique que dans sa vie sentimentale et privée, voilà qu'il se trouvait bâillonné, pieds et poings liés, sans espoir de se libérer jamais.

Il lui avait paru si simple et si facile de faire le pas qui lui permettrait d'épouser une respectable jeune fille sans renoncer à mener l'existence confortable qui était la sienne depuis des années!... Ce pas si simple, il l'avait bel et bien raté et tout son plan était par terre. Comment pouvait-il avoir eu l'imprudence de laisser surprendre sa conversation avec Clémentine? Pourquoi n'avait-il pas attendu quelque temps? Pourquoi ne s'était-il pas contenté de lui envoyer un message pour lui fixer rendez-vous à leur lieu de rencontre habituel?

Il avait cru jouer au plus fin en évitant d'écrire à Clémentine, en ne se montrant pas avec elle devant tous ceux qui l'espionnaient pour s'empresser, d'aller tout raconter à la reine, et c'étaient précisément ses précautions qui, par un hasard diabolique, lui valaient cette avalanche! Mais comment aurait-il pu deviner que cette gamine aux cheveux roux était cachée dans la maison d'été? Comment aurait-il pu concevoir, même en imaginant toutes les catastrophes, qu'elle serait assez maligne pour lui tendre un tel piège et le mettre dans la situation humiliante de devoir obéir à ses ordres par crainte de ce dont elle était capable, s'il lui résistait?

C'était ridicule! Tellement bouffon, qu'il ne pouvait risquer que la chose se sache sous peine de se voir à jamais perdu de réputation. Toute la Cour rirait aux éclats. Non, il était bel et bien piégé... comme un lapin pris au lacet. Il ne pouvait que se débattre sottement comme un gibier qui, pour se libérer, ne fait que resserrer le nœud qui l'étrangle. Aucun doute n'était possible : dans la situation où il se trouvait, la seule conduite à tenir était celle que lui conseillait Nerina.

Ce qui devait intriguer et irriter Clémentine, c'était la raison pour

laquelle il avait renoncé à Elisabeth en dépit de tous les avantages que cette dernière lui eût apportés... Vis— à— vis de la reine, le résultat était le même : il épousait une jeune fille de bonne famille. Mais pour lady Talmadge, Nerina était une rivale au lieu de la potiche inoffensive qu'eût été Elisabeth. Nerina n'avait aucune fortune personnelle, elle était orpheline et, socialement, elle ne comptait pas. Il fallait donc qu'il eût été séduit par elle et cela, Clémentine ne le lui pardonnerait pas.

Il la revoyait, quittant sa loge à l'Opéra, et il soupira. Dans tous les cas, même s'il parvenait à l'amadouer, rien ne serait plus comme avant.

Encore une aventure amoureuse qui allait finir. Une de plus!

S'il tentait de renouer maintenant, il allait s'enfoncer davantage dans le mensonge. Était— ce bien la peine? Vraiment, non!

En un sens, il se sentait plutôt satisfait de renoncer aussi facilement à cette liaison, sans grand regret, sans se sentir le cœur brisé. Il regrettait néanmoins qu'une aventure fort agréable dût prendre fin aussi abruptement, à cause d'une jeune fille rousse dont, l'avant— veille encore, il ignorait presque l'existence. Car lady Clémentine était une femme excitante, fascinante et qui avait une allure folle!

Il aimait leurs étreintes car elle se donnait avec une sensualité sauvage de bel animal bien portant. Il n'y avait aucune inhibition, aucune réserve, aucun complexe chez Clémentine. Tous ses gestes étaient, sans qu'elle le voulût précisément, l'expression de l'appel de la chair.

Sa séduction semblait dater de la nuit des temps, c'était la réponse d'Eve au Serpent dans le Jardin d'Eden. Rien de sophistiqué ni de cérébral : le corps épanoui, dans toute sa force et dans son appétit, qui appelle le corps. C'était sain, pour le corps et pour l'esprit, de jouer à l'amour avec Clémentine... Elle avait une sorte de talent ou d'instinct qui faisait d'elle une artiste, comme d'autres sont douées pour la peinture ou la musique.

Oui, elle allait lui manquer, pensait sir Rupert en arpentant le tapis du salon. Mais, dans l'immédiat, il y avait d'autres femmes plus importantes dans sa vie que Clémentine, si désirable et si affolante qu'elle fût : il y avait la reine d'abord... et ensuite cette damnée petite rouquine qu'il venait d'épouser!

Le lendemain, lorsque Nerina sonna, la femme de chambre lui apporta, au lit, un petit mot sur un plateau. Il était bref et dépourvu de formule de politesse :

Je propose, si vous ne faites pas d'objection, que nous partions pour Wroth vers midi. Cela est préférable plutôt que d'exciter la curiosité et de

provoquer des questions en restant à Londres.

Rupert Wroth.

— Dites à sir Rupert, ordonna Nerina à la femme de chambre, que je serai prête à partir à midi. Préparez mes bagages et envoyez immédiatement un valet à Bond Street pour prendre livraison de mes commandes qui devaient être prêtes ce matin. Bessie vous indiquera les magasins où il devra se rendre. Il faut qu'il parte tout de suite et qu'il ne perde pas de temps en route : il aura fort à faire.

Quand la femme de chambre fut partie, Nerina s'assit dans son lit, les bras autour de ses genoux :

« Ainsi, j'ai gagné. Il ne verra pas Clémentine... »

Elle était ravie de sa victoire. Lorsque Bessie arriva, quelques minutes plus tard, elle la trouva renversée sur ses oreillers et souriante, le regard au plafond...

— Madame la comtesse me semble d'excellente humeur.

— Oui. Je suis très contente de moi, Bessie. Je suis la femme la plus fine du monde! Vraiment, Bessie! J'avais toujours cru que je gagnerais mais maintenant j'en suis sûre.

— « Celui qui va tomber est fier de ses deux jambes... » marmonna Bessie. C'est vrai, que nous partons pour Wroth à midi?

— Oui. Et je languis de voir le château. Elisabeth ne m'en a rien dit. Elle était tellement malheureuse à l'idée qu'il allait lui falloir en devenir la maîtresse qu'elle n'a pas pensé une seconde après sa visite, à me le dépeindre, à me dire s'il était grand ou petit, ni à me décrire son style, roman ou classique...

— Moi, ce n'est pas le style du château qui me tracasse !

Nerina fronça les sourcils et s'enquit avec sollicitude :

— Qu'est— ce que tu as? Tu ne te sens pas bien?

— Si, je me sens très bien! Enfin, je ne suis pas malade... Mais à l'idée de retourner à moins de trente kilomètres seulement de Rowanfield, j'ai des vapeurs, si vous voulez le savoir! Que va— t— on pouvoir dire à votre oncle quand il arrivera, écumant et furieux, nous menaçant de tous les tourments de l'enfer pour l'avoir trompé comme nous l'avons fait ?

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Pour l'instant oncle Herbert et tante Anne doivent être en Italie. Est— ce que tu crois qu'ils se seront donné le mal de faire draguer l'étang pour voir si je n'étais pas au fond avant de partir en voyage?

Mais Bessie hochait la tête et pinçait les lèvres :

— Tss tss... Il y a du vilain qui se prépare pour vous, Milady, j'en suis aussi sûre que deux et deux font quatre.

— Depuis que je suis au monde, je n'ai eu que du « vilain » dans ma vie, comme tu dis, je peux en supporter encore une dose. Étant

donné que sir Rupert voudrait bien me tuer et que mon oncle, sans aucun doute, a l'intention de me lacérer à coups de fouet quand il me retrouvera, je me demande s'il me reste longtemps à vivre. J'en aurai sans doute bientôt fini et ce sera parfait.

Bessie avait joint les mains, les larmes aux yeux :

— Mon Dieu, mon enfant, quelles choses terribles vous dites!

Nerina avait quitté son lit et s'étirait devant la fenêtre. On devinait son corps sous sa chemise de nuit légère dans les rayons du soleil matinal.

— Je dis la vérité, simplement, Bessie.

Elle se tut un instant et reprit :

— Je suppose que la plupart des gens désirent une vie calme et paisible. Ils veulent reposer dans le lit de plume que sont moralement la tendresse et l'amour. C'est peut-être curieux, Bessie, mais je ne suis pas comme ça... Elisabeth aurait pleuré toutes les larmes de son corps si Rupert lui avait dit seulement la moitié de ce qu'il m'a dit hier soir! Moi, ce combat m'a amusée. J'y ai trouvé la possibilité de mesurer mes forces et c'était très excitant. J'avais le sentiment que nous nous affrontions à l'épée et qu'à tout instant, l'un de nous pouvait recevoir un coup fatal. Bessie, je suis heureuse; pour la première fois de toute ma vie, je suis vraiment heureuse!

— Heureuse parce qu'elle se bat! soupira Bessie consternée. Je préférerais vous voir amoureuse, comme votre cousine, qui avait l'air de marcher dans un rêve... Ou comme vous devriez l'être, si vous vouliez vous donner la peine de séduire sir Rupert au lieu de le provoquer et de l'exaspérer! Il n'est pas de bois, cet homme, et vous êtes si belle que...

Nerina l'interrompit d'un rire :

— Eh bien, c'est merveilleux! Mais, Bessie, me vois-tu dans ce rôle?... Ouvrant de grands yeux énamourés et disant à sir Rupert : « Très honoré Seigneur, je suis navrée et honteuse de mon comportement. J'ai agi de façon indigne. Je vous supplie de me pardonner de vous avoir épousé. Maintenant je vais vous quitter et aller me noyer afin de vous débarrasser de moi », avec l'espoir qu'il me retiendra et me dira de n'en rien faire, que je suis trop jeune et trop belle pour mourir?... Ma pauvre Bessie, il serait ravi. Il m'ouvrirait la porte pour que je sois plus vite au lac! Non, je veux vivre aussi longtemps que je le pourrai et je lui empoisonnerai l'existence le plus que je pourrai. Déjà, j'ai réussi à écarter lady Clémentine. Il n'ose pas aller la voir. Avoue que c'est assez drôle!

Bessie secoua les épaules :

— Eh bien, je ne sais plus... A mon sens, ce n'est pas ainsi que se conduit une dame pendant sa lune de miel. Quant on est mariée, on doit à son mari... Enfin, je ne sais pas, ça me dépasse!... A vrai dire,

vous n'avez jamais été comme tout le monde, mademoiselle... Je veux dire Milady... Et il faut bien vous prendre comme vous êtes quand on vous connaît.

— Voilà! Il faut me prendre comme je suis. Mais je vais tout de même te dire une chose, Bessie, et je suis sincère : tu es la seule personne au monde que j'aime. De tout mon cœur.

Domptant son émotion, Bessie grogna :

— Eh bien, tout ce que je peux dire, moi, c'est que c'est lamentable! Quand on est aussi jolie que vous, quand on a reçu tant de dons naturels de la Providence, on trouve à aimer quelqu'un d'autre qu'une vieille femme comme moi. Vous devriez faire rayonner l'amour autour de vous et non la haine! Je vais vous dire une bonne chose : on ne reçoit que ce qu'on donne. Qui sème l'amour récolte l'amour, qui sème la haine récolte la haine.

— Va dire cela à sir Rupert, Bessie. Bien que j'aie l'intention de lui dire moi— même avant ce soir.

— Alors... ce n'est pas vous qui avez commencé à...?

— Non, Bessie.

Avec un gros soupir, Bessie alla prendre dans la garde— robe les vêtements qu'elle devait ranger dans les malles :

— Je ne sais plus que faire avec vous. Je ne sais vraiment plus...

Ce que Nerina avait réussi à s'acheter en un temps si court était extraordinaire. La garde— robe était pleine.

La veille, Bessie qui l'accompagnait dans sa tournée des magasins n'avait cessé de s'exclamer devant les dépenses extravagantes de Nerina : c'était de la folie, on n'avait pas idée de jeter ainsi l'argent par les fenêtres. A sa vertueuse indignation, Nerina n'avait répondu que par des rires. Il était nécessaire, d'après elle, que sir Rupert se rendît compte de ce que cela pouvait coûter, une femme légitime. Plus que dix maîtresses!

Tandis que Bessie quittait la chambre, les bras chargés, si bien qu'elle voyait à peine son chemin, Nerina poussa un soupir satisfait. Nul ne pouvait savoir le plaisir qu'elle avait à porter enfin des robes achetées pour elle. Elle avait toujours profité des « restes » d'Elisabeth, ou des robes de sa tante, que celle— ci faisait raccourcir et rétrécir par Bessie dont la bonne volonté dépassait, et de loin, les talents, de sorte que l'orpheline était fagotée lamentablement et donnait l'impression d'être habillée dans les fêtes de charité.

Maintenant, le seul fait de savoir quelle possédait des armoires de vêtements portant la griffe des plus célèbres couturières de Bond Street, et qu'ils étaient bien à elle, que personne ne les avait portés, l'emplissait d'une sorte d'ivresse. Elle était riche, elle était libre, elle existait enfin puisqu'elle avait « ses » toilettes! Son passé de misère s'enfuyait, se détachait d'elle comme la peau d'un serpent qui mue.

Elle n'avait pas l'intention d'entamer le combat contre Rupert avant de partir pour Wroth. Elle ne descendit donc pas et resta dans sa chambre, assise sur son lit, pendant que les femmes de chambre emplissaient les malles en poussant à chaque instant des cris d'admiration. Chapeaux, robes, chaussures, gants, colifichets s'entassaient tandis que deux valets venaient chercher chaque malle remplie. Il était onze heures lorsque ce fut terminé.

Les malles qui avaient accompagné Nerina à son arrivée, et qui étaient alors bourrées de vieux journaux et de hardes, allaient repartir pour Wroth garnies de somptueuses parures.

Pensant à tout cela, Nerina souriait tout en s'asseyant à sa coiffeuse. Elle aimait sa nouvelle coiffure, à la dernière mode; elle avait abandonné définitivement les bouclettes et les anglaises. L'architecture était nette, dégageait les traits et allongeait le cou. Ce style dépouillé seyait à merveille à la beauté intelligente de Nerina, il mettait en valeur ses yeux verts et l'ovale de son visage. Son costume de voyage de velours vert soulignait son teint de rousse. Le bord du chapeau ombrageait son regard dont l'éclat se chargeait de mystère.

Satisfaite de son image, elle murmura : « Tout est en ordre maintenant. »

Se méprenant sur le sens de cette phrase, Bessie approuva :

— Oui, tout est prêt. Et nous ferions bien de descendre, Milady. Le valet de sir Rupert et moi— même devons accompagner les bagages à la gare. Avez— vous encore besoin de quelque chose?

— Non, merci, Bessie. Je pense au voyage...

Elle avait ri en disant cela et, se levant, elle se dirigea d'un pas léger vers l'escalier. Elle pensait, en effet, à ce qu'elle comptait dire à son mari. A nouveau, elle était prête au combat, brandissant une invisible épée...

Juste comme elle atteignait le premier palier, elle vit Rupert pénétrer au salon. Il semblait ne l'avoir pas aperçue et elle se demanda ce qui le préoccupait. Son visage était, comme d'habitude, sombre et morose, mais il avait le pas plus vif que d'ordinaire. Il avait refermé la porte derrière lui. Elle la rouvrit d'un geste large pour franchir le seuil la tête haute, le sourire aux lèvres. Elle avait déjà préparé une phrase provocante pour saluer son époux, mais les mots se figèrent sur ses lèvres.

Rupert se tenait debout au centre de la pièce et, à ses côtés, il y avait... son oncle et sa tante! Lord et lady Cardon!

Un orageux silence accueillit son entrée. Lady Cardon le rompit :

— Ainsi, tu étais ici! Insupportable gamine, pour qui nous nous sommes fait un tel souci que j'en étais malade! Comment peux— tu être à la fois si égoïste et si inconsciente?

— Bien pire que cela! intervint lord Cardon dont la voix rauque avait des sifflements de lanière. Tu y es venue contre la volonté de sir Rupert. Je suis bien sûr que ce n'est pas lui qui t'a invitée.

Nerina avait retrouvé son souffle :

— En effet. Ce n'est pas exactement sur son invitation.

Après quelques secondes, durant lesquelles son cœur s'était arrêté de battre, il cognait maintenant à coups précipités et douloureux qui montaient jusqu'à sa gorge. Cependant, elle se rendait compte qu'elle n'était pas aussi effrayée qu'elle l'imaginait quand elle évoquait parfois la possibilité de ce qui se réalisait soudain.

Peut— être était— ce sa toilette qui lui donnait l'assurance, peut— être était— ce le fait que, la veille, elle s'était sentie libre et, en quelque sorte, dégagée de son passé. Quoi qu'il en soit, sa langue s'était déliée. Elle n'éprouvait plus cette sorte de paralysie qui naguère immobilisait tous ses muscles, face à la fureur de son oncle. Lentement, elle traversa la pièce jusqu'à se trouver à sa hauteur, et là, elle énonça calmement :

— J'ai quelque chose à vous dire, oncle Herbert, quelque chose qui, je le crains, va vous causer un choc.

— Si tu as imaginé une histoire pour justifier ton escapade, c'est inutile. Ménage ton souffle. Je suis extrêmement fâché contre toi et ce que tu pourras dire ne changera rien à ma décision de te punir comme tu le mérites.

— J'ai bien peur que vous ne trouviez aucun châtement à la mesure de mon crime. Elisabeth n'est pas ici, vous savez?... J'ai pris sa place.

— Alors, elle est malade! lança lady Cardon dans un cri d'angoisse. J'en étais sûre. Souvenez— vous, Herbert, vous me disiez que je m'inquiétais sans raison... C'est pour cela que j'ai insisté pour passer ici quand nous traversions Londres! Elisabeth ne se serait pas conduite comme elle s'est conduite durant toute la cérémonie du mariage si elle n'avait pas souffert d'une grave indisposition.

Lord Cardon regarda sir Rupert :

— Où est ma fille?

Nerina attendait la réponse. Elle regarda sir Rupert pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la pièce, et d'après le plissement de son front, la raideur de son corps, elle vit à quel point il était excédé par cette scène à laquelle il était mêlé bien malgré lui. Pourtant, d'une certaine façon qui n'appartenait qu'à lui, et qui échappait à toute analyse, il semblait à cent lieues de là. C'était l'une des caractéristiques de son personnage : il avait la faculté d'être ailleurs, d'offrir l'image, quoi qu'il pût se passer en sa présence, d'une figure solitaire qui, intangible, hautaine, regarde avec indifférence et dédain s'agiter des pantins humains en proie à une étrange agitation.

Sa froideur de marbre formait un contraste pittoresque avec la rage quasi hystérique de lord Cardon dont le visage devenait cramoisi, et qui semblait ne plus pouvoir tenir en place. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, crispait et décrispait les poings, secouait les épaules et postillonnait à tout va en aboyant :

— Où est Elisabeth? Où est— elle?

Et sir Rupert répondit, la voix égale :

— Je suis incapable de vous répondre, cher monsieur. Votre nièce est plus au courant que moi.

— Que diable voulez— vous dire? Nerina! Que signifie cette réponse absurde?

— Elisabeth est mariée.

— Hé, bon sang, je le sais! Mais où est— elle? Pourquoi n'est— elle pas ici?

— Parce qu'elle est auprès de son mari, le capitaine Adrian Butler.

Ces mots parurent avoir un effet hypnotique sur lord Cardon. Le regard fixe, la bouche entrouverte, il restait muet, tandis que sa femme devenait livide comme si elle allait s'évanouir. Mais l'extraordinaire contrôle qu'elle exerçait sur elle—même depuis tant d'années triompha de la faiblesse de lady Cardon.

— C'est impossible... murmura— t—elle.

Le son de sa voix parut arracher lord Cardon à son hypnose. Il se secoua :

— Quelle diabolique histoire est— ce là? Comment peux— tu imaginer que nous allons croire à cette ineptie? Wroth, comment pouvez— vous rester là, impassible, à écouter les propos imbéciles de cette fille sans les démentir? Fichez— la à la porte et dites à Elisabeth de descendre!

— Je crains bien que ce que vous venez d'entendre ne soit la vérité, laissa tomber sir Rupert.

Son calme et sa voix égale parurent refroidir quelque peu la fièvre de lord Cardon.

— La vérité? balbutia— t— il... Mais... comment cela pourrait— il être la vérité ? Vous l'avez épousée avant— hier. J'étais là! Je l'ai conduite à l'autel. Est— ce que tout le monde est fou, dans cette maison? Vous me demandez de croire que ce que j'ai vu, ce que j'ai fait voilà deux jours, n'a jamais existé?

— Je crains en effet que ce ne soit le cas.

Lady Cardon regardait Nerina avec des yeux exorbités. Elle bégaya :

— Mais alors, vous...

La façon dont sa femme fixait Nerina alerta lord Cardon. A son tour il dévisagea sa nièce. Comme ni l'un ni l'autre ne parlait, Nerina jugea qu'il devenait urgent de mettre les choses au point :

— J'ai pris la place d'Elisabeth, annonça— t— elle.

— Toi! explosa lord Cardon en l'attrapant par le bras. Petit démon! Tu as tout organisé, n'est-ce pas? Jamais Elisabeth n'aurait eu cette audace! C'est toi la coupable, toi, fille de rien! Dieu sait pourtant que je t'avais accueillie chez moi par pure charité, sans aucune arrière— pensée. Mais si tu te crois maligne, si tu t'imagines n'avoir plus de comptes à me rendre, tu te trompes. Elisabeth est mineure. Je la ferai ramener à la maison, elle sera fouettée et mise au pain sec et à l'eau jusqu'à ce qu'elle sache se conduire comme il faut. Quant à toi, je vais t'apprendre à me défier, à me désobéir... Attends un peu!

Il avait violemment secoué Nerina tout en lui hurlant ses menaces et il leva la main pour la gifler.

Elle ne s'était pas débattue, elle n'avait pas crié. Depuis un instant, la récente confiance qu'elle avait en elle l'avait abandonnée, elle se souvenait seulement que son oncle avait tout pouvoir sur sa personne et que, comme lorsqu'elle était enfant, elle était à sa merci. Mais, soudain, il la lâcha et elle eut devant elle Rupert qui venait de s'interposer. Elle entendit sa voix, autoritaire et calme :

— Je ne puis vous autoriser à gifler ma femme, Lord Cardon.

— Votre femme!

C'était lady Cardon qui s'était exclamée ainsi, en un cri désolé, Rupert n'en tint aucun compte. Il continua pour lord Cardon seul :

— Ce que vous a dit votre nièce est la vérité. Elle s'est substituée à sa cousine et nous nous sommes mariés, comme vous pouvez le constater. Ce mariage est on ne peut plus légal et, bien que les circonstances qui l'ont entouré soient malheureuses et regrettables, vous n'avez aucun intérêt à vous laisser aller ainsi; vos récriminations sont dénuées de toute sagesse, comme votre violence; c'est tout à fait irresponsable et cela risque de nous entraîner tous dans un courant de commérages qui pourrait aller jusqu'au scandale... Je pense qu'il serait plus satisfaisant que nous puissions régler entre nous cette affaire. Si vous voulez bien me suivre jusqu'à mon bureau, nous laisserons les

dames ici.

Sans attendre de réponse, Rupert se dirigeait déjà vers la porte. A sa façon bien personnelle, avec une extraordinaire autorité, il semblait qu'il eût dégonflé d'un coup d'épingle la fureur de lord Cardon et remporté la victoire. Car celui— ci, sans un regard pour Nerina, le suivit docilement. Les deux femmes se retrouvèrent seules.

Aussitôt la porte refermée, lady Cardon alla jusqu'au sofa et s'y laissa tomber, comme si ses jambes ne la portaient plus. Elle ouvrit la pochette fixée à sa ceinture, et y prit un petit mouchoir dont elle tamponna ses lèvres avant de dire d'un ton que Nerina ne connaissait que trop :

— Tu n'es qu'une ingrate, une enfant dénaturée! Comment as— tu pu agir ainsi?

— Si vous voulez parler de mon mariage avec Rupert, je puis vous assurer que c'était le seul moyen de permettre à Elisabeth d'y échapper et d'être enfin heureuse avec l'homme qu'elle aime de toute son âme.

— C'est faux et c'est stupide. Elisabeth connaissait à peine ce garçon! Comment peut— on être amoureuse de quelqu'un que l'on ne connaît pas?

— Jusqu'à ce que mon oncle les surprenne dans le bois ils s'y retrouvaient chaque jour. Et un amour contrarié mûrit plus vite qu'un autre.

Avec un accent presque apitoyé, lady Cardon affirma :

— Ton oncle va la faire ramener, leur mariage sera déclaré illégal, et nous verrons bien ce qu'elle en dira.

— Et si elle porte déjà un enfant, vous n'aurez plus qu'à le déclarer illégitime.

Lady Cardon eut un sursaut d'horreur :

— Comment peux— tu parler de ces choses avec une telle impudeur! Surveillez votre langue, mademoiselle!

— Vous oubliez, ma tante, qu'il ne faut plus m'appeler mademoiselle. Et que mon mari et moi— même allons partir dans quelques instants pour le château de Wroth.

— Ton mari! Quel joli mariage que celui où l'homme a été pris dans un piège qui lui a fait épouser une autre femme que celle qu'il avait choisie, et où il se retrouve lié à une coquine éhontée, sans éducation et sans le sou. Une fille que personne n'a supportée plus de quelques semaines dans sa maison.

Les reproches de sa tante ramenèrent Nerina à l'instant où ceux de son oncle l'avaient laissée un instant figée et sans voix. C'était le même phénomène, une vieille habitude... Cette fois elle réagit plus vite :

— C'est faux! Oncle Herbert ne m'a jamais envoyée servir dans une maison respectable et vous le savez très bien. Et cela délibérément,

parce qu'il hait jusqu'au souvenir de ma mère, il a essayé de me traîner dans la boue, de faire de moi une créature sans honneur, pour justifier aux yeux des sens ce qui est injustifiable.

— Tes mensonges sont tellement enfantins et ridicules qu'ils ne méritent même pas de réponse. Quand ton oncle reviendra, nous apprendrons ce qu'il entend faire de toi. Jusque— là, je te serais très obligée de te taire car je n'ai aucune envie d'écouter tes élucubrations.

— Très bien, ma tante.

Silencieusement elles attendirent, côte à côte, jusqu'au moment où la porte se rouvrit devant tord Cardon.

Un simple regard sur sa face écarlate et ses yeux furibonds suffit à renseigner Nerina : son oncle revenait en vaincu. Son cœur bondit de joie.

Le comte alla droit vers sa femme :

— Venez, Anne. Nous quittons cette maison et poursuivons notre voyage.

— Mais, Herbert... que faisons— nous pour... pour Elisabeth... et Nerina?

— Je n'ai rien à vous dire au sujet de ces deux dévergondées. Je vous donnerai de plus amples explications lorsque nous serons hors d'ici. Allons, levez—vous!... La voiture attend.

Lady Cardon se mit debout, un peu étonnée. Nerina aussi, mais ils firent comme si elle n'existait pas et ils disparurent par la porte restée ouverte. Nerina tes vit traverser le palier et prendre l'escalier. Ce ne fut que lorsqu'ils furent partis qu'elle se rendit compte que ses mains tremblaient et qu'elle était au bord des larmes.

« C'est la réaction, se dit— elle. La surprise d'une telle confrontation... c'est beaucoup pour mes nerfs. »

Mais elle savait fort bien qu'il y avait autre chose.

C'était l'émotion qu'elle éprouvait en constatant que Rupert avait pris son parti et empêché les Cardon de l'emmener.

Il y avait davantage : elle était certaine que, seul en face de son oncle, Rupert avait repris ses propres arguments pour circonvenir lord Cardon et faire en sorte que toute l'histoire restât secrète afin de prévenir tout scandale, dans toute la mesure du possible. Aucune autre raison n'expliquait que son oncle se soit retiré sans un mot, visiblement dépité, l'abandonnant à lord Rupert en qualité d'épouse.

Elle posa l'extrémité de ses doigts sur ses yeux et les tint ainsi un moment, comprimant ses paupières. C'était comme si elle réalisait enfin que le passé était mort. Le rideau venait de tomber sur le premier acte et il allait se lever sur le second. Quel événement l'attendait maintenant? Que comportait l'avenir pour elle?

Par défi, elle avait parlé rudement, courageusement à Rupert, elle lui avait exposé ses plans, elle l'avait bravé mais sous ses mots, elle

prétendait affirmer une sérénité qu'elle était loin d'avoir et qui n'était qu'imaginaire... Elle ne voyait pas du tout pour elle un avenir stable ou assuré et, en fait, elle n'avait aucune confiance en elle— même si jamais la lutte se précisait.

Elle avait toujours pensé, au fond, que cette étrange aventure n'était qu'une comédie; un jeu qui avait atteint au grotesque quand elle s'était déguisée en Elisabeth, mais durant lequel elle n'avait pas cessé de trembler, sans vouloir en convenir, à l'idée de la réaction de son oncle quand la vérité éclaterait.

Il y avait si longtemps qu'il la brutalisait de toutes les manières! C'était sa volonté, et uniquement la sienne, qui avait réglé sa vie jusqu'à maintenant. Il avait toujours été présent, sans répit, terrible, affreux, tyran dont les jugements étaient sans appel et à la cruauté de qui elle ne pouvait échapper...

Maintenant il était parti; il avait traversé ce salon et avait disparu à un détour de l'escalier pour sortir de sa vie. A jamais, sans doute...

Il était presque impossible de croire que c'était vrai, qu'il s'était effacé aussi facilement, la délivrant de ses liens, sans que rien ne l'y eût obligé, ni la mort ni une catastrophe, ni la moindre violence... simplement la volonté d'un autre homme. Un homme qui l'avait sauvée sans l'avoir vraiment voulu mais qui n'en était pas moins son sauveur.

Elle entendit quelqu'un s'approcher et se retourna dans la direction d'où venaient les pas, ôtant ses doigts de ses paupières, ouvrant largement ses yeux qui brillaient de douceur et de gratitude.

Ce n'était pas Rupert, ce n'était qu'un valet.

— La voiture attend, Milady.

— Merci.

Elle alla s'examiner dans la glace qui surmontait la cheminée et eut du mal à se reconnaître. Ses prunelles étaient des étoiles, ses lèvres étaient pleines et rouges. Elle descendit lentement l'escalier et trouva Rupert qui l'attendait dans le hall.

Elle alla vers lui en souriant mais, sans même lui jeter un regard, il se contenta de remarquer, d'un ton bref :

— Si nous ne nous hâtons pas, nous manquerons le train.

Il se dirigeait vers la voiture et elle le suivit en silence.

Le voyage se passa sans incident. Le convoi faisait un tel bruit que, même dans le confort d'un salon particulier, il eût fallu crier pour s'entendre, aussi n'échangèrent-ils que peu de paroles. Nerina tournait les pages d'un livre sans parvenir à comprendre ce qu'elle lisait, l'esprit ailleurs. Elle ne pensait qu'à l'homme qui lui faisait face. Lui aussi faisait semblant de lire le journal mais elle était à peu près certaine qu'il réfléchissait à leur avenir.

Elle l'observa. Il ne levait pas les yeux de son journal mais il était

invraisemblable qu'il lui fallût tant de temps pour en lire une page. Soudain, elle fut prise du désir absurde de se pencher vers lui et de le remercier de l'avoir délivrée du joug des Cardon, Cependant elle savait qu'il se souciait fort peu de sa gratitude : ce qu'il avait fait, il l'avait fait pour lui— même, pour sa carrière, pour la réussite de ses ambitions, et non pas pour elle.

Elle avait failli éprouver pour lui quelque chose qui ressemblait à de la sympathie. Par sa faute, il se trouvait dans une situation qui devait lui être difficilement supportable. Mais elle repensa à la façon dont il avait lui— même, avec Clémentine, conçu le projet d'abuser de la confiance de la gentille et inoffensive Elisabeth, et elle se durcit contre cet élan de pitié. Après tout, le seul dommage qui était causé à Rupert dans cette histoire, c'est qu'il se trouvait marié à une femme difficile au lieu d'avoir à sa disposition une épouse soumise. A part cela, ses plans ne se trouvaient contrecarrés en rien. Bien que sa tante et son oncle puissent la décrier et salir la mémoire de sa mère devant quelques personnes à Rowanfield, pour le monde, pour les gens qui fréquentaient la Cour, pour les Londoniens de qualité, sir Rupert Wroth avait épousé la jeune, innocente et fort bien née nièce du comte de Cardon, fille de son frère. La légitimité de cette naissance comptait seule et rendait Nerina digne de paraître à la Cour, ce qui répondait sans ambiguïté au désir exprimé par la reine.

Il était tard dans l'après—midi lorsqu'ils arrivèrent à Pendle, une petite ville manufacturière dont la gare desservait Wroth. Une voiture les y attendait et le chef de gare, magnifique avec son chapeau haut de forme soutaché d'or, se précipita pour les escorter du quai jusqu'à la cour où stationnait la calèche.

Un vent aigrelet soufflait et Nerina ramena autour de son cou le col de son manteau. Rupert s'en aperçut :

— Désirez— vous qu'on lève la capote?

— Non, non, merci. Cela ira. Je veux pouvoir regarder la campagne. Je ne suis encore jamais venue dans cette partie du comté.

— Vous trouverez le paysage très différent de celui de Rowanfield. Là— bas, tout le monde se consacre à l'agriculture. Ici, quelques petites villes très prospères se sont engagées dans l'industrie. Tenez, vous voyez là une manufacture qui vient d'être créée.

Il désignait de l'index un bâtiment assez laid et aux murs sales. Ses hautes cheminées crachaient une épaisse fumée et les fenêtres étaient si petites et si encrassées que l'on se demandait comment le jour pouvait les traverser. Il y avait quelque chose d'oppressant, de menaçant presque, dans cette masse aux lignes dures. Sans savoir pourquoi, Nerina frissonna. Les alentours aussi étaient sales, et les chemins au sol noir étaient bordés de vieilles maisons si délabrées qu'on avait le sentiment qu'elles menaçaient de s'écrouler au moindre

vent d'orage.

— C'est là que vivent les familles d'ouvriers? demanda Nerina.

— Je pense, oui... Beaucoup de manufactures et d'usines dans ce coin— là emploient leurs enfants. Ils sont moins chers...

— J'ai lu dernièrement un rapport sur l'emploi des enfants dans les manufactures et dans les mines. Il dénonçait leurs souffrances. Les conditions dans lesquelles ils travaillent sont souvent horribles! On les flagelle pour les empêcher de s'endormir. Trouvez— vous cela acceptable?

— Il est bien difficile de dire, d'abord, si c'est exact.

— Si cela l'est, toute considération d'humanité mise à part, on nous prépare, dans la classe ouvrière, des générations de faibles et de malades mal nourris, épuisés, et élevés, pour comble, non au grand air, faute d'autre chose, mais dans un air vicié et empuanti. Dans vingt ans, elle sera belle, l'Angleterre, même si elle est riche!

— Vous avez raison, c'est un point que l'on devrait discuter au Parlement : envisager une réforme qui limiterait les droits des employeurs d'enfants, de sorte qu'on évite leur exploitation abusive. Mais votre conclusion, l'avez— vous lue aussi dans ce rapport?

— Non. J'ai trouvé cela toute seule, figurez— vous!

Elle avait un ton agressif qui, curieusement, fit naître un sourire sur les lèvres de Rupert. Elle poursuivit :

— Parce qu'on est une femme on ne se contente pas forcément de lire, dans un journal, la « Page des Dames » qui ne traite que de mode et de cuisine!

— Et qui publie des histoires d'amour, acheva Rupert. Eh bien, vous êtes quelqu'un d'assez surprenant, tant dans votre comportement que dans vos préoccupations intellectuelles. Je...

Mais elle était lancée et lui coupa presque la parole pour continuer à s'exprimer :

— Il me semble qu'il est grand temps que les femmes s'occupent un peu de politique. La plupart, comme ma tante, considèrent que cela « les dépasse »! Elle accepte aveuglément toutes les idées que mon oncle professe sur le gouvernement du peuple.

Ironiquement, Rupert demanda :

— Et vous avez, vous, des avis différents?

— Je ne suis pas du tout prête à prendre à mon compte les opinions d'un homme et, pour le peu que je sais, il me semble que la plupart de nos dirigeants, comme vous— même, sont trop bien accaparés par des affaires étrangères au pays! Vous tous occupez sans cesse de ce qui se passe en Turquie, en Grèce, en Italie... N'êtes— vous donc pas intéressés par ce qui se passe chez vous? Dès que le peuple se révolte, on le mate par la force. Mais les charges à cheval, les coups de feu dans une foule de malheureux, ne feront jamais se taire un peuple

exploité et qui souffre... Tant que des paysans seront esclaves d'un riche propriétaire ou que des ouvriers, dès leur enfance, seront les esclaves d'industriels voraces, tant que les financiers anglais seront des esclavagistes patentés, vous n'aurez pas le droit de parler de justice!

—Eh bien! commenta sir Rupert mi—courroucé mi—amusé, j'ai épousé une révolutionnaire!

— Non. Les révolutions ne servent à rien. Tôt ou tard, le peuple retombe sous le joug. Les révolutions ne servent pas les peuples, elles servent des factions qui, une fois au pouvoir, agissent en tyrans. Je suis une réformiste, oui! N'importe quelle forme de gouvernement est valable si elle évolue dans le bon sens : le bonheur de tous. Il ne faut pas que la majorité meure dans la misère pendant que d'autres meurent d'indigestion.

Sir Rupert haussa les épaules sans répondre. Il ne rejetait pas avec mépris ce qu'elle venait de dire. Il semblait penser qu'elle avait raison mais qu'on ne pouvait rien à l'état des choses.

La voiture traversait un village minier, avec d'immenses terrils à proximité qui masquaient l'horizon. Les masures étaient délabrées, des enfants jouaient parmi les détritrus. Des hommes appuyés contre un mur de brique, désœuvrés, regardèrent passer la calèche avec des regards haineux.

Nerina pensait que l'on devait pouvoir faire quelque chose pour ces déshérités, mais quoi? Elle l'ignorait; ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne pourrait jamais laisser ses ambitions personnelles submerger les sentiments qui l'étreignaient en cette minute.

— Quel endroit horrible! murmura— t— elle. On ne peut vraiment rien tenter pour que ce soit moins triste, moins sale, moins désespérant?

— Quoi? Ces hommes sont payés s'ils font correctement leur travail. Le malheur, c'est qu'il y a parmi eux trop d'agitateurs qui sèment le trouble, et des ouvriers n'ont jamais rien à gagner à ce genre d'histoires.

— Ils estiment peut— être qu'on les traite injustement!

— Mais ce n'est pas vrai.

— Comment le savez— vous?

— Je le sais parce que cette mine m'appartient.

— Et le village aussi?

— Le village aussi. Chaque maison, chaque pouce de terrain.

Comme Nerina restait silencieuse, il demanda au bout d'un moment, d'un ton sarcastique :

— Alors? Pas d'autres suggestions?

Elle répliqua sèchement :

— Il y en aurait tant que je ne sais pas par où commencer.

Elle pensait à ces pauvres femmes vêtues de blouses sales et de

fichus, aux enfants jouant dans la boue noire, aux regards que leur avaient jeté les hommes. Oui, il fallait faire quelque chose mais au fond, en dépit de sa réponse à Rupert, elle ne savait pas quoi.

Soudain, elle se sentait très jeune et sans aucune expérience. Elle avait toujours considéré que plus on était haut placé dans l'échelle sociale, plus on était responsable des autres. A présent, elle se rendait compte que cette responsabilité lui incombait désormais en partie. Elle ne pourrait jouir de son rang sans éprouver une sorte de honte, elle ne serait jamais totalement satisfaite de sa position. Elle aspirerait toujours à quelque chose de plus.

Une brume grisâtre, en suspension dans l'air, l'empêchait de voir nettement les lointains et, à travers cette brume, elle percevait comme un appel à une ambition nouvelle dont la pensée ne l'avait pas effleurée jusque— là. Une sorte de puissance d'action dont elle discernait vaguement le but sans savoir comment l'atteindre.

La voix de Rupert l'arracha à cette rêverie à la fois exaltante et douloureuse :

— Voilà Wroth.

Le paysage minier était loin derrière eux. Ils traversaient maintenant une contrée verte, vallonnée, où les bois alternaient avec de riches pâturages.

Après avoir gravi une côte, la voiture prit une route transversale que fermait un immense portail. Entre les barreaux de fer forgé, Nerina aperçut la masse imposante du château de Wroth.

Elle s'attendait à ce qu'il fût impressionnant mais elle ne l'imaginait pas si grandiose. Des générations l'avaient agrandi et son architecture mariait harmonieusement plusieurs styles. Visiblement, on avait pris soin, grâce à d'habiles transitions, de ne pas heurter le goût. Ainsi, bien qu'il y eût une tour normande d'un côté et une tour élisabéthaine de l'autre, le fait qu'elles fussent de la même pierre rouge donnait à l'ensemble une certaine uniformité.

L'avenue qui menait au château passait sur un pont, très long, enjambant une chaîne de lacs qui communiquaient par une série de cascades et formaient un collier miroitant et mouvant en contrebas des vertes terrasses qui précédaient la seigneuriale demeure.

Au nord, de grands bois la protégeaient des vents, tandis qu'à l'est et à l'ouest s'étendaient les jardins, dessinés sous le règne d'Elisabeth. Plus tard, Nerina devait y découvrir des plantes exotiques rarissimes en Grande—Bretagne, où il semblait miraculeux qu'elles fleurissent.

Cette demeure, belle et paisible, formait un étrange contraste avec l'homme qui en était le propriétaire. Elle n'était ni fière, ni froide, ni méprisante. En dépit de ses dimensions, elle semblait accueillir le visiteur avec le sourire, comme si elle l'attendait depuis longtemps. En outre, elle semblait se trouver si bien dans son cadre quelle se fondait

pour ainsi dire en lui. Les jardins, les bois, les lacs, le château, tout cela formait un tout qui donnait l'impression d'avoir été posé là, dans ce coin d'Angleterre, par quelque divinité pour son repos terrestre. Une divinité amie des hommes et qui les invitait avec tendresse à l'y rejoindre.

Nerina s'était attendue à détester Wroth. Elle était curieuse de le connaître mais, en même temps, elle avait une prévention hostile contre ce qu'elle considérait comme un symbole de puissance et d'orgueil.

— Mais c'est ravissant! Délicieux! s'entendit—elle dire.

Cela lui avait en quelque sorte échappé.

— Beaucoup de gens admirent le château.

— Cela ne me surprend pas. Vous pouvez être fier de le posséder. Ce doit être fantastique de se dire qu'il vous vient de vos ancêtres, de savoir que cela est, en somme, une part de vous— même... Que vous— même lui appartenez, que les liens qui vous unissent sont presque charnels, par héritage.

Elle avait dit cela avec sincérité dans son enthousiasme. A son grand étonnement, Rupert la regarda comme si elle venait de l'insulter. Sèchement, il rectifia :

— Vous vous trompez. J'ai vécu dans ce château et sur ce domaine mais je n'en suis pas l'héritier.

— Vous portez le même nom! Vous êtes un Wroth, du château de Wroth, non?

— Un jour je vous éclairerai sur ce point. Pas aujourd'hui.

Il était si sec, si visiblement ulcéré, que Nerina en resta saisie. Qu'avait— elle pu dire de si désagréable?

La calèche avait fini de traverser le pont et s'engageait sur l'esplanade qui séparait la façade du château des terrasses. Nerina oublia l'incident pour regarder autour d'elle, deux minutes plus tard, tandis qu'elle pénétrait à l'intérieur.

C'était grand, plus grand même qu'elle ne l'avait imaginé au premier coup d'œil et, cependant, assez bizarrement, on ne s'y sentait pas perdu. Le hall immense et magnifique était réchauffé par les tapis persans dont le sol était recouvert et les sculptures de bois qui ornaient les murs.

La pièce où le thé les attendait lui donna la même impression. Longue et étroite, elle avait dû être installée sous la reine Anne. Ses fenêtres ouvraient sur une roseraie. Bien qu'il fût tard dans l'après— midi, elle était baignée de soleil. Les sièges étaient tendus de tapisserie au petit point, les rideaux étaient en brocart de soie jaune.

Nerina se déganta et déposa son manteau sur un fauteuil :

— Je boirais volontiers un peu de thé, le voyage en train m'a desséché la gorge.

Elle aurait aimé s'exclamer encore sur le charme de cette pièce mais, après l'étrange façon dont Rupert avait accueilli ses premiers compliments, elle jugea plus sage de se taire.

La table à thé était dressée près de la cheminée. Constatant qu'il n'y avait que deux tasses et deux assiettes, Nerina en conclut qu'ils étaient seuls, du moins pour l'instant. Elle s'assit et, deux minutes plus tard, un maître d'hôtel entra, suivi de plusieurs valets portant chacun un plateau : beignets, gâteaux, toasts, coquilles de beurre, sandwiches divers furent déposés sur une desserte.

Le service de porcelaine était de style George III et les cuillères en argent avaient un manche ciselé représentant chacun l'un des apôtres.

Quand les domestiques furent partis, Nerina ôta son chapeau :

— Je dois être décoiffée. Je pensais monter me rafraîchir un peu avant de prendre le thé mais j'ai si soif qu'il faudra que vous me preniez comme je suis.

— Cette expression est on ne peut plus de circonstance!

Nerina éclata de rire :

— Je vous ai tendu la perche! J'aurais été bien surprise que vous ne la saisissiez pas!

Les lèvres de Rupert frémirent mais il ne sourit pas :

— Moi aussi, j'ai envie de thé mais, ensuite, j'aimerais vous présenter à ma grand—mère.

— Elle est ici? s'écria Nerina consternée. Je ne pensais pas qu'elle vivait au château.

— Elle est très âgée. Presque quatre—vingts ans. Je pense que vous la trouverez d'un commerce extrêmement intéressant, à moins que, évidemment, elle ne vous fasse un peu peur... Au fait, non... j'oubliais. Vous n'avez peur de personne, n'est—ce pas?

Tout en lui tendant une tasse de thé, elle fit la moue :

— Dois—je prendre cela pour un compliment?

Il prit la tasse, leva les yeux sur Nerina et se mit à rire.

Elle fronça les sourcils, soupçonneuse :

— J'ai dit quelque chose d'amusant?

— Je pense à ce qui m'est arrivé depuis deux jours, depuis que j'ai quitté le château la dernière fois. Il est toujours assez pénible de devoir rire de soi—même, mais il faut avouer que je ne me doutais pas de ce qui m'attendait à l'église de Rowan...

— Toute rétribution nous vient à l'heure prévue par Dieu.

— J'espère bien être présent quand vous recevrez vous—même ce que Dieu vous réserve! Je vous avoue que j'éprouverai un immense plaisir à vous voir rétribuée selon vos mérites.

— Il est tout naturel que vous éprouviez de la rancune à mon égard. A votre place, je ferais de même. Allez—vous dire la vérité à votre grand—mère?

— Si nous la lui cachons, elle la découvrira certainement toute seule. Elle est à la fois très perspicace et très franche. En général elle ne mâche pas ses mots. En vérité, c'est curieux, mais il me semble que vous vous ressembliez un peu, toutes les deux.

Stupéfaite, Nerina s'exclama :

— Moi? Je ressemble à votre grand—mère?

— Vous avez la même façon hardie d'interpeller les gens, de les obliger à se découvrir et de les forcer à faire selon votre volonté. Vous devriez vous entendre admirablement... du moins je l'espère! Je plains beaucoup ceux qui se font d'elle une ennemie.

— J'ai l'impression que vous êtes eh train de faire tout ce que vous pouvez pour me faire peur.

Elle mordait délicatement dans un canapé de foie gras et, ce faisant, elle eut la vision rapide du petit village minier qu'ils avaient traversé. Bien des questions se pressaient sur ses lèvres, mais elle n'en posa aucune. Il n'était pas raisonnable d'entamer une controverse aussitôt arrivée. Elle voulait visiter la maison, en apprendre davantage sur elle et faire connaissance avec la grand— mère de Rupert. Il valait mieux remettre les discussions à plus tard. Elle dédia donc à son mari un délicieux sourire, parfaitement consciente que c'était la première fois de sa vie, peut—être, qu'elle faisait un effort pour plaire à quelqu'un qui ne lui plaisait pas...

Leur collation terminée, ils montèrent aux appartements. Au premier étage, Rupert désigna à Nerina la chambre préparée pour elle.

La pièce était immense, avec un lit à baldaquin aux lourds montants de chêne dont les coins étaient ornés de plumes d'autruche qui frôlaient le plafond.

— On l'appelle la « chambre de la mariée », dit— il, sur un ton plein de sous— entendus qui fit monter le rouge au front de Nerina.

Elle déposa sa pelisse, ses gants et son chapeau sur un fauteuil, alla se donner un coup de peigne devant la coiffeuse, et fit face :

— Je suis prête à affronter votre grand—mère.

Ils suivirent un long couloir au bout duquel ils tournèrent sur leur droite et Nerina se rendit compte qu'ils étaient dans une autre aile du château. Son architecture datait du roi George, mais l'ameublement et les plafonds étaient vénitiens.

Deux doubles portes se présentaient à eux. Rupert frappa à l'une d'elles et, un instant plus tard, Nerina passait le seuil de la chambre la plus extraordinaire qu'elle eût jamais vue.

Là aussi, le lit était à quatre colonnes, mais entièrement sculptées d'une profusion de fleurs et d'angelots qui, de plus, étaient peints. Les rideaux du lit, en mousseline bleue, étaient drapés et fixés aux colonnes par des embrasses de ruban. Sur une couverture d'hermine, le rabat du drap, brodé et garni de dentelle, offrait un large

monogramme surmonté d'une couronne. Au milieu de ce lit, soutenue par des oreillers garnis de dentelle, était assise la plus extravagante vieille dame qu'on pût imaginer !

Son visage était si ridé et si plissé qu'il donnait l'impression d'être une gravure à l'eau— forte dans du parchemin. Mais le visage était fardé, les joues et les lèvres de rouge, les yeux de noir, le tout encadré d'une perruque bouclée d'un blond si lumineux qu'il faisait penser aux héroïnes de contes de fées, dont les cheveux sont toujours d'un blond irréel et sublime.

Les mains de la vieille dame, déformées, osseuses et parcourues de veines bleues, n'en étaient pas moins couvertes de bagues. Elle en avait à tous les doigts : diamants, émeraudes, saphirs, rubis rivalisaient en éclat et en couleurs. Ses poignets squelettiques étaient alourdis de bracelets tout aussi somptueux tandis qu'à son cou, par— dessus une matinée de velours, tombaient en cascade des perles d'un orient superbe et grosses comme des noisettes. Elles formaient comme un plastron sur ce qu'on devinait être sa poitrine.

Sur le moment Nerina resta éberluée, incapable de manifester le moindre sentiment. Elle sentait son esprit dans une confusion totale... Puis elle remarqua que les prunelles de la vieille dame, entre ses paupières plissées et alourdies de fard, avaient le même éclat que ses saphirs. D'un bleu intense et profond, les yeux perçants observaient la jeune femme qui venait d'entrer dans la chambre, l'examinaient comme pour en capter tous les détails.

Nerina sentit ses mains devenir moites.

— Comment allez—vous, grand—mère? avait demandé Rupert en s'inclinant sur la main de la vieille dame pour la baiser.

— C'est ta femme? Ne m'avais— tu pas dit qu'elle était blonde, du même blond que moi?

— Je vous expliquerai plus tard. Pour l'instant, grand— mère, je vous présente ma femme, Nerina. Nerina, permettez— moi de vous présenter ma grand— mère, marquise douairière de Droxburgh,

Nerina n'avait pas perdu l'esprit et, cependant, elle fut incapable de retenir les mots qui étaient montés à ses lèvres comme par une sorte de réflexe viscéral, incontrôlable :

— Ce n'est pas son nom, c'est impossible! Impossible, voyons!...

Assise à l'extrémité du bassin où nageaient des poissons dorés, Nerina agitait ses doigts dans l'eau froide. Sous les feuilles des nénuphars, dont les fleurs, épanouies, offraient leur délicate beauté aux rayons du soleil, elle apercevait, filant dans l'eau glauque, l'éclat des écailles des poissons. Tout était calme et paisible. On n'entendait que le chant des oiseaux et le gazouillement de la fontaine sculptée qui alimentait la pièce d'eau.

Elle ignorait depuis combien de temps elle était là car ses pensées étaient loin de ce qui l'entourait en cet instant. Elle avait à peine conscience de la beauté du jardin et du parfum des fleurs. Elle se demandait, comme elle se l'était demandé cent fois déjà en ces derniers jours, quel était le secret qui devait lui être révélé cet après—midi même... Elle était sûre que ce serait quelque chose de très désagréable.

C'était évident, d'après la façon dont Rupert y avait déjà fait allusion, d'après le regard que lui avait lancé sa grand—mère en lui demandant d'une voix basse, presque chuchotante, où perçait un peu d'anxiété :

— Tu lui as parlé?

Il eût été impossible, surhumain, de ne pas être ignorée de curiosité au sujet de ce dont Rupert, apparemment, aurait dû « lui parler ». Mais elle avait été obligée de dompter son impatience car le jour même de son arrivée, la marquise douairière avait eu une indisposition, et son médecin avait ordonné un calme absolu et interdit les visites.

En apprenant cela, Nerina avait craint d'être à l'origine du malaise, de l'avoir causé par son arrivée, mais Rupert l'avait rassurée :

— Non, au contraire. Votre arrivée a provoqué en elle une certaine excitation, c'est exact. Mais je vous certifie que rien ne peut la revigorer et lui rendre un peu de jeunesse autant qu'un événement un peu extraordinaire qui vienne rompre le rythme quotidien de sa vie! Elle a une bronchite chronique, à son âge c'est fréquent, et il faut être prudent, éviter qu'elle ne prenne des risques... J'ai su par sa femme de chambre qu'elle brûle du désir de faire plus ample connaissance avec vous et que, dès que son médecin le lui permettra, elle compte bien

vous appeler.

— J'en suis très heureuse, avait dit Nerina calmement.

Et pourtant, Dieu sait si elle n'était pas calme, au fond d'elle-même! Elle languissait de s'excuser de son comportement lorsqu'elle avait entendu le nom de la marquise. Le nom prononcé l'avait étonnée, inquiétée si fort qu'elle avait perdu tout contrôle.

Elle considérait à présent qu'elle avait été ridicule! Après toutes les émotions subies et supportées dans les jours précédents, entendre prononcer le nom de celui qu'elle haïssait entre tous, sous le toit de qui elle s'était sentie salie, humiliée, qui l'avait terrorisée par des assauts auxquels, elle s'en rendait compte, elle n'avait échappé que par miracle avant de s'enfuir... entendre prononcer ce nom comme étant celui de la femme qui devenait son aïeule par alliance, avait provoqué en elle une véritable panique.

L'étonnement de la douairière et de Rupert aurait dû lui rendre son sang— froid mais cela n'avait pas été le cas. Elle était trop profondément, bouleversée. Tremblante, blême, elle les avait regardés d'un air hagard en balbutiant :

— C'est impossible, n'est— ce pas? Je... ne veux pas!

Ayant perdu jusqu'à la faculté de réfléchir et de penser, sous le choc, elle n'avait compris qu'une seule chose : si la grand— mère de Rupert était une Droxburgh, alors elle allait retomber dans ses griffes. Ils la ramèneraient chez lui! Il attendait, quelque part dans le château, qu'on la lui rende. Ils étaient tous complices. Elle était tombée dans un piège...

Cependant, la marquise douairière, après quelques secondes, qui avaient paru des siècles à Nerina, avait demandé :

— Pourquoi dites— vous cela? Je vous assure que je suis bien la marquise douairière de Droxburgh et que votre mari est mon petit— fils.

C'est alors que, regardant sir Rupert fixement, elle avait murmuré :

— Tu lui as parlé?

Il avait secoué la tête :

— Non. Pas encore...

Dans l'expression de la vieille dame, Nerina avait senti un reproche. Après quelque hésitation, elle avait admis :

— Bien sûr, tu as tout le temps.

— Tout le temps! avait— il répété froidement.

C'étaient ces deux répliques qui avaient rendu à Nerina un peu de bon sens. Avec effort, elle avait tenté de retrouver son calme. Son cœur avait battu moins vite, elle était parvenue à refouler sa peur. Elle était une Wroth. Elle était mariée à un homme arrange, insaisissable et qu'elle détestait farouchement, mais qui ne provoquait pas en elle ce dégoût, une frayeur écœurée, ce sentiment d'abjecte dépendance

qu'elle avait éprouvés envers le marquis de Droxburgh.

Celui— ci était désormais sans pouvoir sur elle. Il n'était plus que le souvenir d'une terreur qui l'avait hantée des jours durant, et à laquelle elle avait échappé.

D'une voix à peu près normale, mais avec une ombre de sourire encore crispé, elle avait réussi à proférer :

— Veuillez m'excuser, mon comportement a dû vous paraître étrange, je le comprends! Je suis très fatiguée, j'ai un peu excédé mes forces ces derniers jours... J'ai une explication à vous donner mais je préférerais, si vous le voulez bien, la remettre à plus tard. C'est une longue histoire et je risquerais de vous ennuyer, dès mon arrivée...

— Les histoires m'ennuient rarement quand elles sont vraies, et racontées par quelqu'un de sincère. Je suis prête à écouter la vôtre, mon enfant, mais je comprends que vous soyez lasse et désireuse de vous reposer après le voyage. Je doute fort que Rupert vous l'ait proposé...

Elle l'avait regardé avec un petit rire moqueur :

— Naturellement, non!... Tous les hommes sont les mêmes : sans pitié pour les faiblesses des femmes. Et pleins d'indulgence pour les leurs. Allez vous étendre, mon enfant. Nous aurons, vous et moi, un long entretien demain. Nous avons certainement beaucoup de choses à nous dire.

Nerina avait fait sa révérence et s'était retirée en hâte. Elle était gênée de s'être si sottement conduite, et en même temps inquiète. Que lui arrivait— il? Jamais dans le passé elle ne s'était comportée ainsi! Jamais elle n'avait perdu le contrôle d'elle— même et laissé échapper un cri, une protestation, un mot sans en avoir conscience. Sa volonté avait toujours été en accord avec ses actes!

Tout en longeant le couloir qui la ramenait vers sa chambre, elle s'interrogeait sur ce point et ce ne fut que lorsqu'elle eut refermé la porte sur elle, qu'elle parvint à se détendre. Étendue sur le sofa, au pied de son lit, elle commença à raconter à Bessie tout ce qui était arrivé depuis le moment où, dans la matinée, à Rowanfield, elle était entrée au salon pour y découvrir lord et lady Cardon.

Quand elle en fut au moment où Rupert quittait Londres en sa compagnie, elle n'alla pas plus loin. Elle avait raconté à Bessie — qui l'écoutait en poussant des « oh! » et des « ah! » — sa victoire inespérée sur son oncle et sa tante mais, maintenant, elle estimait n'avoir plus rien à dire. Bessie elle— même n'était pas capable de lui expliquer ce qui venait de lui arriver quelques minutes plus tôt, quand elle avait appris le nom de la grand— mère de Rupert... C'était ridicule, elle le savait, et il lui aurait été trop pénible d'avouer qu'elle s'était comportée de façon aussi incontrôlée que stupide. Tout s'était passé comme si quelqu'un d'autre qu'elle avait crié par sa bouche.

De toute la nuit elle ne put trouver le sommeil. Ce qui la tenait éveillée, ce n'était plus ses propres questions mais les quelques mots qu'avaient échangés devant elle la douairière et son petit— fils. Qu'aurait— il dû lui dire qu'il ne lui avait pas dit?

Elle espérait presque qu'il lui parlerait dès le matin. Ils avaient dîné très cérémonieusement, servis par le maître d'hôtel et une demi— douzaine de valets s'occupant des vins et du couvert.

Préparé par un chef hors pair, ce repas avait été à peine moins qu'un banquet à la Cour mais, comme les plats étaient nombreux, elle n'avait goûté que quelques bouchées de chacun. Tout en se demandant si Rupert, assis face à elle, à l'autre bout de la table, savait ce qu'il mâchait d'un air préoccupé, sans sourire et sans dire un mot, elle devait reconnaître qu'elle n'était pas non plus très loquace.

Tandis qu'elle admirait la salle à manger décorée par Robert Adam et meublée par Chippendale, Nerina réalisa soudain quelle n'avait pas vu, au château, un seul portrait de famille. C'était très étonnant car toutes les maisons qu'elle avait visitées jusqu'alors, et qui avaient appartenu à plusieurs générations d'une même souche, avaient les murs couverts de portraits d'ancêtres. Du fondateur au propriétaire actuel du titre et des biens, ils étaient tous là, avec leurs épouses. Or, à Wroth, non seulement il n'y en avait pas mais il semblait, en y réfléchissant, qu'on les eût enlevés... Aussi bien au salon que dans la salle à manger, de grandes surfaces vides sur les murs ne s'expliquaient pas autrement. Il était anormal que l'on n'eût pas garni tel panneau ou tel autre... Cette nudité, cette sévérité n'étaient pas en harmonie avec le reste de la décoration. Il avait dû y avoir quelque chose qui ne s'y trouvait plus. Pourquoi cette absence de portraits de famille?

Ce fut au dessert, alors que le maître d'hôtel présentait un panier de pêches et de nectarines qui semblaient renfermer le soleil lui— même, qu'elle osa demander :

— Vous avez une galerie de peinture?

Sir Rupert haussa les sourcils :

— Il y a une galerie dans une aile est qui a toujours porté ce nom.

— Et c'est là que sont réunis tous les portraits?

— Je n'ai aucun portrait.

La réponse était nette et coupait court à la question. Nerina était trop intriguée pour s'en tenir là :

— Aucun portrait? Comme c'est curieux! J'aurais cru qu'un château comme celui— ci en aurait par dizaines.

—Eh bien, vous vous trompiez. Je n'ai aucun portrait et je peux vous dire que vous n'en trouverez pas l'ombre d'un dans tout le château, même dans les combles ou les caves.

— Mais pourquoi?

Tout en posant la question, elle s'aperçut à l'expression de Rupert, sombre et fermée, qu'elle venait d'aborder un domaine interdit. Précipitamment, parce qu'elle ne se sentait pas à l'aise, bien que nullement en faute, elle remarqua :

— Vous avez le droit de faire preuve d'originalité. J'ai entendu parler d'un homme qui avait mis le feu à tous les livres hérités de son père et qui refusait de laisser le moindre ouvrage littéraire entrer dans sa maison. Il prétendait que la littérature avait saccagé son enfance.

— Malheureusement, la destruction de la bibliothèque de son père ne pouvait lui rendre ce dont il avait été frustré.

— Non, évidemment.

— Mais je conçois que l'on éprouve une certaine satisfaction à se venger. Je suis certain que vous l'avez découvert vous— même!

Son ton était sarcastique et Nerina sentit ses joues s'enflammer, sachant qu'il faisait allusion à sa propre attitude.

Après le repas, lorsqu'elle se leva de table, Rupert alla lui ouvrir la porte; il la referma derrière elle et revint boire son porto. Assise au salon, elle se demandait s'il se déciderait à l'y rejoindre. Elle attendit une heure en vain, contrariée de paraître souhaiter sa venue. Elle ne pouvait se résigner à monter tant qu'elle n'était pas sûre qu'il n'avait plus rien à lui dire.

Il y avait tant de choses dont elle aurait voulu parler... Des choses qu'elle voulait savoir et dont il était difficile de s'entretenir devant les domestiques. Il aurait été si simple d'avoir une conversation au salon ! Mais les minutes s'égrenaient sans qu'il parût et elle commença à sentir la fraîcheur du soir sur ses épaules en même temps que la solitude dans son cœur.

Une sorte d'angoisse la saisit. Ce château était trop vaste. Serait— ce son lot désormais : être chaque soir assise devant un feu qui se mourait, attendant un homme qui préférerait à sa compagnie celle d'une bouteille de porto?

Elle sentit soudain quelle s'était peut— être crue trop forte et qu'elle avait poussé trop loin la témérité. Il est facile de lancer un défi, de se montrer agressive et féroce quand l'ennemi est en face de vous, quand il peut sentir, comme ç'avait été le cas le matin même, qu'on lui livre combat. Mais il est infiniment plus pénible de supporter seul le poids de ses rancœurs, de sa propre violence, quand nul n'est là pour en souffrir et vous renvoyer la balle. Quand on s'use à maintenir en soi — même une ardeur vengeresse dont l'objet vous échappe à votre insu.

Dix heures sonnèrent et Nerina laissa échapper une exclamation de dépit. Il n'était pas venu! Si elle attendait encore, il saurait qu'elle était restée et il croirait qu'elle avait espéré sa présence. Elle ne voulait pas lui donner ce plaisir! Il fallait qu'elle monte dans sa

chambre, et qu'elle s'endorme, la haine au cœur, comme elle l'avait fait les nuits précédentes. Avec la peur, cependant, de ne pouvoir trouver le repos tant les sentiments qui agitaient son âme dès qu'il s'agissait de Rupert étaient violents.

Le lendemain matin, elle apprenait l'indisposition de la douairière. Et ce fut le lendemain matin aussi qu'elle commença à réaliser que ses craintes de la veille n'étaient pas sans fondement. La tactique de Rupert était de la laisser seule, seule en face d'elle— même, avec ses forces aiguës mais inutiles! C'était la solitude qui saperait peu à peu son énergie, qui annihilerait sa défense, plus efficacement encore que ne le feraient des affrontements, des batailles verbales, des insultes savamment distillées. On la laissait « ronger son frein », jusqu'à l'épuisement. C'était sans doute de bonne guerre, mais le procédé était lâche.

Elle était descendue à l'heure de son petit déjeuner pour apprendre que sir Rupert avait déjà pris le sien et était parti à cheval pour une inspection du domaine, il lui avait laissé un mot, l'informant qu'il ne rentrerait pas pour le repas de midi car il avait l'intention de visiter quelques fermes aux limites de ses terres. Peut— être serait— il de retour pour le thé...

Nerina rôda dans les jardins puis revint s'installer au salon avec un sentiment déprimant d'inutilité et de rejet. L'organisation domestique au château était d'une telle efficacité que tout semblait fonctionner seul en apparence. La nouvelle épousée avait cru qu'elle aurait mille tâches à accomplir dans cette grande demeure dont le maître était célibataire. Elle s'était vue apportant certaines transformations et assurant son autorité. Au besoin, pour le seul plaisir de contrarier Rupert, elle était prête à exiger que les choses qui, à son avis laissaient à désirer, fussent immédiatement et sans délai remises en ordre selon ses directives, même si c'était en opposition flagrante avec les traditions et les habitudes instaurées depuis des lustres par les précédentes comtesses de Wroth.

Mais les jardins étaient impeccables. Elle ignorait que l'on pût faire des arrangements floraux aussi réussis, ou que l'on pût ainsi mêler des éléments artificiels au décor sans nuire à l'harmonie ou à la beauté de la nature environnante.

Dans le château, rien ne laissait à désirer. L'intendante était une femme charmante, d'un certain âge et qui, depuis des années, savait faire respecter son autorité avec tact et gentillesse.

Les femmes de chambre avaient le teint frais et le sourire. Quant aux valets, qui circulaient partout dans la demeure, leur tenue était irréprochable et ils semblaient heureux, nullement débordés par les visiteurs ou les invités qui paraissaient plutôt rares. Elles se montraient attentifs à leur tâche et, sans qu'on eût à les appeler,

prévenaient les moindres désirs des maîtres. Cette maison respirait le bonheur et la paix, c'était visible. Nerina se rendit compte quelle n'avait aucune raison d'en révolutionner les habitudes ou les usages; tout fonctionnait à la perfection.

Même pour arriver à ses fins, il n'était pas question qu'elle se montrât injuste en découvrant des fautes ou des négligences imaginaires. Quand elle eut terminé l'inspection, elle ne put que complimenter l'intendante pour ce qu'elle avait vu et se retirer au salon, elle aurait dû se sentir comblée par sa nouvelle fortune, au lieu de s'effondrer dans un fauteuil en retenant des sanglots dont elle ignorait elle-même la cause.

Tout en essuyant ses larmes, elle se demandait : « Mais qu'est-ce que j'ai, à la fin?... Je possède tout ce que je désirais : une maison splendide, une position sociale, la certitude de n'être plus jamais pauvre ou contrainte de gagner ma vie. N'est-ce pas assez?... Qu'est-ce que je veux? »

Elle se posait à nouveau la question tandis que, faisant jouer ses doigts dans l'eau froide du bassin, elle regardait d'un œil distrait les poissons dorés glissant entre les nénuphars; les rayons du soleil faisaient flamboyer sa chevelure rousse.

Soudain, bien qu'elle n'eût entendu ni bruits de pas ni froissements de feuilles, elle se retourna instinctivement, ayant senti approcher sir Rupert qui traversait la pelouse. Il était tête nue, lui aussi, et la perfection neigeuse du jabot de dentelle pardessus sa chemise éclatait de blancheur entre les parements de sa veste bleu saphir d'une coupe impeccable.

Nerina se mit debout, l'attendant, heureuse, quoique ce fut Rupert, que quelqu'un vînt rompre sa solitude. Il l'examinait tout en se rapprochant d'elle et elle fut contente d'avoir changé de toilette.

La robe qu'elle portait était de mousseline ornée de petites roses de satin jaune. Elle ne lui souhaita pas la bienvenue mais, sans doute, son expression à elle seule était-elle suffisamment éloquente.

Après être resté quelques secondes les yeux fixés sur elle, il demanda :

— Alors? Quelle est votre opinion?

— A quel sujet?

— Est-ce que Wroth répond à vos espérances?

— Bien au-delà! C'est merveilleux! Et vous le savez. Comment auriez-vous pu sincèrement penser que Wroth risquait de me décevoir?

— Je ne pensais rien du tout sinon que, peut-être, si la demeure ne vous semblait pas digne de vous, vous alliez exiger de moi que je fasse construire quelque chose de mieux! Auriez-vous oublié qu'une grande dame qui reçoit des hommes politiques doit posséder une

maison extrêmement confortable où elle puisse accueillir des ministres?

Il la taquinait, mais elle sentit qu'il n'y avait dans ses mots, pas plus que dans son ton, aucune moquerie méchante. Elle se mit à rire, d'un rire jeune et sincère, dont l'écho, résonna dans le jardin :

— Le Conseil des ministres tout entier réuni ici ne pourrait porter la moindre critique au sujet de Wroth!

— Ce n'est donc pas l'endroit lui-même qui les incite à jeter leurs cartes d'invitation à la corbeille? Peut-être est-ce le propriétaire?

— Vous? Vous ne donnez pas de réunions ici? De réunions politiques, je veux dire?

Il ne répondit que d'un mot :

— Non.

— Et pourquoi?

Elle avait posé la question machinalement et cependant elle pressentit que la réponse serait grave, Il hésita, puis, regardant ailleurs, vers les lacs qui brillaient au soleil :

— J'ai demandé à ma grand-mère de vous l'expliquer.

Cette simple phrase semblait lui avoir demandé un sérieux effort. Nerina protesta vivement :

— Si vous avez quelque chose à me dire, je préférerais que vous me le disiez vous-même.

Il la regarda avec hargne :

— Pourquoi? Cela vous amuse-t-il de me torturer? Non, vous m'avez fait assez de mal. Il y a des choses au sujet desquelles je vous conseille de ne pas aller trop loin! Vous le regretteriez. Je vous aurai avertie.

Elle le regardait, stupéfaite, mais il tenait la tête droite et elle ne voyait que son profil.

— Vous êtes bien énigmatique! remarqua-t-elle, pensive.

— Vraiment? railla-t-il. Et pourquoi ne le serais-je pas? J'ai un sens aigu de ma sécurité, je préfère, en général, garder mes secrets pour moi. Malheureusement, un secret n'est pas toujours le bien d'une seule personne. Il y a presque invariablement d'autres individus qui y sont mêlés, de près ou de loin. Mais il n'est pas dans mes intentions d'en parler avec vous. Allez faire une visite à ma grand-mère, elle vous attend. Quand elle vous aura dit ce qu'elle a à vous dire, vous pourrez rire si cela vous amuse, j'y suis prêt et je m'en moque.

Elle ne l'avait jamais entendu parler sur ce ton d'amertume. Mais, avant qu'elle n'ait pu répondre, il était parti, à grands pas, le dos droit, la tête haute, témoignant d'un tel refus par son attitude, qu'elle n'osa pas courir derrière lui pour tenter d'obtenir l'explication qu'elle brûlait d'entendre. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût presque disparu à sa vue dans la roseraie. Elle frissonna, comme si un vent froid s'était

abattu sur ses épaules et elle prit la direction de la maison pour se rendre chez la marquise douairière, puisque celle—ci l'attendait.

Elle n'eut pas plus tôt frappé à la porte qu'une femme de chambre, assez âgée, l'introduisit. En traversant la pièce elle nota plusieurs détails de sa décoration dont l'ensemble, la veille, lui avait laissé une impression d'originalité un peu folle.

Elle se rendait compte que ce n'étaient pas seulement le lit, ses rideaux et ses colonnes, mais la chambre entière qui était décorée dans des tons de blanc, de bleu et d'or. Les rideaux des fenêtres étaient de satin bleu ciel, le tapis qui couvrait le sol également, et les murs blancs décorés de feuillages dorés.

Des consoles, placées contre les murs et sculptées comme les colonnes du lit, supportaient de grands vases bleus garnis de fleurs blanches.

Il y avait un nombre incroyable de bibelots, mais tous dans les mêmes tons. Pas une seule touche de couleur autre que le bleu ou l'or. Sur la coiffeuse, un nécessaire de toilette aux flacons de cristal portait un monogramme et une couronne d'or, sertis de diamants et de turquoises.

La marquise avait elle—même, dans son lit, une liseuse bleue et elle semblait plus radieusement blonde encore que la veille. Pour accueillir Nerina, elle eut un geste exquis de grande dame recevant un hôte.

Ce fut lorsqu'elle commença à parler que Nerina, sans avoir eu besoin d'explication, comprit l'étrange et émouvante comédie que se jouait la marquise douairière de Droxburgh.

Elle était très vieille : quatre—vingts ans, lui avait dit Rupert. Mais son cœur, lui, n'avait pas vieilli. Pour elle—même, elle restait une femme d'une grande beauté, l'une des hôtes les plus fameuses de la haute société : elle avait accueilli chez elle des ambassadeurs et des ministres; des rois et des empereurs étaient venus l'admirer et avaient déposé leurs hommages à ses pieds.

C'est un destin commun à bien des femmes : le visage et le corps se fanent et s'abîment mais le cœur reste intact. Et ce qui, pour la plupart, n'est qu'un sujet de tristesse devient pour certaines un drame, voire une tragédie. Une femme qui a été considérée comme une sorte de déesse, qui a connu l'admiration, l'adoration, non de quelques amis mais de tous ses contemporains, ne peut supporter sans désespoir de n'avoir plus pour s'en griser que le souvenir de ce qu'elle fut, et qu'elle n'est plus. Une griserie bien amère, au goût de fiel. La marquise douairière avait décidé de refuser cette amertume et d'éterniser sa splendeur.

Oui, Nerina comprenait... La décoration de cette chambre ne pouvait convenir qu'à une femme jeune et belle, une femme dont on

pense que sa chambre est à son image. Le bleu de ses yeux, l'or de ses cheveux, la blancheur liliale de son teint... La profusion de bijoux s'expliquait aussi. C'était le rappel du temps où elle était gâtée, adulée, où ses moindres désirs étaient des ordres.

Il était aisé de voir que cette femme avait dû être réellement fascinante. Elle conservait d'ailleurs une certaine grâce dans ses mouvements, dans la façon dont elle tournait la tête. Quelle allure altière elle avait dû avoir avec son cou long, ses épaules à peine affaissées malgré leur maigreur!

Aujourd'hui, elle était constamment couchée dans un lit à colonnes que tout indifférent aurait jugé extravagant, et elle essayait de se survivre grâce à ses seuls souvenirs.

Cette méditation de Nerina n'avait duré que quelques secondes. Elle en fut tirée par la voix de la marquise

— Approchez— vous, mon enfant, laissez—moi vous regarder.

En dépit de son âge bien peu de choses devaient lui échapper, Nerina en avait la certitude. Il n'y avait plus trace de son indisposition : son regard brillait, et elle ne jugeait pas utile de s'appuyer aux oreillers. Elle se tenait le buste droit, assise dans le lit.

Nerina s'assit sur le siège que la femme de chambre, avant de sortir, avait approché du chevet de sa maîtresse. La douairière prit, sur la table, un verre de champagne fraîchement versé et le but, délicatement, à petites gorgées.

— Mon idiot de médecin m'a interdit de recevoir des visites ces trois derniers jours. C'est un serin, et je le lui ai dit! Je suis trop âgée pour perdre le temps qui me reste à me contenter de la conversation de ma vieille Maggie! Chaque jour compte, pour moi, maintenant. Ne sait— il pas cela, ce docteur de malheur? J'aime beaucoup ma femme de chambre mais elle n'a pas grand— chose d'intéressant à dire et moi, de quoi lui parlerais— je, à cette brave fille? Je le lui ai dit, à ce médocastre : pour moi, l'enfer, c'est un endroit où je n'aurais personne à qui parler! A présent, racontez— moi ce que vous avez fait pendant que j'étais condamnée au silence.

— J'ai exploré le château, en espérant que vous seriez bientôt rétablie et que je pourrais venir vous voir. Moi aussi j'avais besoin de parler à quelqu'un.

— Oui, pendant sa lune de miel on a besoin, je crois,, de dire bien des choses. Qu'en pense Rupert?... Lui, je sais qu'il n'éprouve que rarement le besoin de s'exprimer, sauf quand il est à la tribune des Communes. Il paraît, d'ailleurs, qu'il ne manque pas d'éloquence.

La marquise avait reposé son verre de champagne et elle ajouta, l'air pensif :

— J'ai peur que votre lune de miel ne soit pas d'un genre très courant. Rupert m'a fait un bref rapport de ce qui s'est passé. Vous

avez du courage d'avoir épousé un homme dans de telles conditions.

Il n'y avait aucune désapprobation dans le ton de sa voix lorsqu'elle avait fait cette remarque. Nerina sourit :

— Rupert vous a— t— il dit qu'il n'y avait pas d'alternative? Si je ne l'avais pas épousé à la place d'Elisabeth, ma cousine n'aurait pas pu devenir la femme de celui qu'elle aime.

— Je n'ai jamais admis qu'on se sacrifie pour les autres. J'espère que vous attendiez vous— même quelque chose de ce mariage?

La netteté de la question, ce qu'elle sous— entendait incitèrent Nerina à la franchise :

— Oui. La sécurité.

— Et, pour vous, quelle était l'alternative à cette sécurité qui exigeait de votre part un engagement à vie?

— Un poste de gouvernante pour un salaire de dix livres par an. J'ai déjà quitté., de mon plein gré, trois places de gouvernante.

La marquise la dévisagea attentivement et demanda, toujours du même ton un peu sec qui donnait à leur entretien un caractère d'interrogatoire :

— Pour quelle raison?

Mais, sans attendre la réponse, elle poursuivit :

— Inutile de me le dire. Je connais la réponse. Elle est évidente quand on voit votre belle crinière rousse. Vous êtes ravissante, c'est indéniable, et pour avoir épousé mon petit— fils d'une façon aussi... cavalière... vous ne manquez pas d'audace. Mais maintenant? Qu'est— ce qui va se passer?

— Je n'en sais rien. Je voudrais recevoir, je voudrais être, pour lui, une auxiliaire politique, lui attirer des sympathies, faire du château de Wroth un lieu de rencontres qui lui soient utiles... Du moins, c'était mon projet. Mais maintenant que j'ai vu le château, j'ai peur. Je crains de n'avoir pas toutes les qualités requises pour être digne d'être l'hôtesse d'une telle demeure.

— Une hôtesse appréciée du monde politique! murmura la marquise songeuse, avec un soupçon d'ironie.

Puis sur un autre ton elle reprit :

— Il faut que je vous dise quelque chose. C'est Rupert qui aurait dû vous en informer car il m'avait toujours promis qu'avant de se marier il dirait la vérité à sa fiancée afin qu'elle ne l'apprenne pas d'une autre source. Mais il ne l'a pas fait. Vous êtes mariés, le moment est passé et, cependant, il ne trouve pas le courage de s'exécuter. Je l'ai donc avisé que je vous mettrais au courant moi— même, car j'estime que vous avez le droit de savoir. En fait, il s'agit d'une chose grave, mais elle tient en quelques mots...

Elle fit une pause et regarda Nerina droit dans les yeux avant de laisser tomber :

— Rupert est un bâlard.

Nerina s'attendait à tout, sauf à cela :

— Comment est— ce possible? Pourquoi?... Oh! je vous en prie, dites— moi tout!

— C'est bien ce que j'avais l'intention de faire. Êtes— vous scandalisée?

Nerina sourit en niant de la tête :

— Pas le moins du monde! Étonnée, seulement. Ce n'est pas ce que je craignais de vous entendre dire. Je suis plutôt rassurée. Cela ne me paraît pas d'une telle gravité!...

— Brave petite! Décidément, vous me plaisez. Je m'attendais à une autre réaction quand j'ai su que Rupert allait épouser la fille des Cardon. Je me souvenais de lord Cardon comme d'un homme extrêmement pontifiant, sans une once d'humour. Quant à sa femme, je revoyais une pauvre créature sans personnalité et ennuyeuse dans ses propos comme la petite pluie tenace de novembre... De ces gens timorés qui parlent par politesse, pour ne rien dire. Lorsque je suis venue vivre ici, j'étais bien décidée à les éviter, dans la mesure du possible ! Et je me disais que leur fille devait leur ressembler, ce qui était loin de m'enchanter. Mais, aujourd'hui, cela est hors de saison. Je vais vous raconter qui est Rupert! Ensuite, vous me parlerez de vous. Êtes— vous d'accord?

— Entièrement.

— Bien. Alors, voilà... Mon mari était le premier marquis de Droxburgh. Nous avions deux fils. L'aîné était Georges, le cadet Frédéric. Lorsque mon mari mourut, ce fut Georges évidemment qui en hérita le titre et il choisit de vivre ici, à Wroth. Ce n'était pas le lieu de résidence de la famille, le domaine appartenait à un lointain cousin qui avait emprunté des sommes considérables à mon père et qui, incapable de régler ses dettes, m'avait fait don de son château en échange d'un acquit global de tout ce qu'il devait. Nous ne venions à Wroth qu'occasionnellement, avec nos enfants quand ils étaient petits. Pour Georges surtout, qui aimait autant ce château qu'il détestait la maison familiale des Droxburgh, dans le Northamptonshire.

» C'était un garçon taciturne, bizarre, qui avait pour les animaux un amour bien supérieur à celui qu'il portait aux humains. Il était encore très jeune lorsqu'il se fiança à la fille de lord Clangarron, Lorsqu'elle mourut, d'une affection pulmonaire, il refusa obstinément de se fiancer à une autre jeune fille. Il vint habiter Wroth, seul, il s'occupa des jardins, des terres, et il réunit une ménagerie d'animaux exotiques. Il ne portait que de vieux vêtements et ne montrait aucun souci de son apparence, il s'amusait à recevoir et à écouter tous les vagabonds qui se présentaient à lui pour obtenir une place de jardinier ou de garde— chasse dans le domaine. Il les laissait raconter leur

histoire comme s'il croyait à leurs mensonges et les renvoyait avec assez d'argent pour qu'ils pussent vivre pendant quelques semaines sans rien faire.

» Durant le temps qu'il vécut, je ne vins qu'une seule fois à Wroth. Je résidais à Londres la plupart du temps, et en Italie, où j'ai passé quelques années. Un jour, j'appris la mort de mon fils aîné. Je ne pus prendre contact immédiatement avec mon cadet, Frédéric, qui était alors en Irlande, aussi je vins donc moi— même ici pour organiser les funérailles. Là, je sus que Georges était mort d'un accident de cheval. Sa monture avait fait une chute de plusieurs mètres dans une carrière située aux limites du domaine. La pauvre bête, les jambes brisées, avait dû être abattue. Georges s'était cassé la colonne vertébrale. Il était déjà mort quand on trouva son corps.

» Comme vous vous en doutez, j'étais malheureuse, bouleversée par la mort de mon fils. Désespérée, même, devrais— je dire! car il était mon préféré... Mais, lorsqu'on me raconta les circonstances de sa mort il me parut que tout cela n'était pas très clair. On me cachait quelque chose. Le comportement des domestiques, la façon dont ils s'exprimaient, le fait qu'ils avaient du mal à soutenir mon regard quand je les interrogeais me convinquirent qu'il y avait une énigme, et que je risquais fort de ne jamais — connaître la vérité...

» Cependant, je ne mis pas longtemps à avoir la clé de ce mystère. Le notaire de la famille se présenta au château et je vis immédiatement, à son air, qu'il allait m'annoncer un fait nouveau. Il m'apprit que, le jour même du décès de Georges, on lui avait remis en main propre une lettre signée de lui, accompagnant un testament qu'il avait rédigé et écrit de sa main, devant deux domestiques du château qui l'avaient contresigné en qualité de témoins, et d'une attestation du médecin, jurant sur l'honneur que Georges était sain de corps et d'esprit, en possession de toutes ses facultés. Ce testament avait été écrit librement et sans aucune contrainte.

» Je lus le testament que me communiqua le notaire. Il tenait en quelques lignes, sur une demi— feuille de papier. Je sonnai ensuite l'intendante. Lorsqu'elle fut devant moi, je la priai de me dire la vérité. Et elle m'apprit ce que j'avais craint un instant plus tôt d'avoir deviné. Georges vivait en concubinage avec une jeune femme, fille d'un de nos fermiers. Elle était arrivée au château environ un an plus tôt. Apparemment, elle s'y trouvait très heureuse mais elle ne donnait aucun ordre aux domestiques qui n'étaient, bien sûr, pas tenus de la considérer comme leur maîtresse.

» Lorsqu'ils s'aperçurent qu'elle était enceinte, ils se demandèrent si cela changerait quelque chose à leur situation. Mais rien ne changea. Georges et elle s'adoraient d'après tous les témoignages. Ils ne se quittaient ni jour ni nuit. Lorsque Georges recevait des gens pour

affaires ou des visites amicales, sa jeune amie restait dans ses appartements et ne se montrait pas. Enfin, l'enfant naquit, mais bien que la jeune accouchée eût à son chevet un médecin et une sage—femme, ils ne purent la sauver. Elle mourut de fièvre puerpérale, laissant un orphelin.

» L'intendante me raconta que Georges était comme fou. La femme qu'il avait si tendrement, si profondément aimée, fut enterrée discrètement dans le cimetière privé du château. Quand ce fut terminé, il alla à son bureau et rédigea un nouveau testament. Il appela le maître d'hôtel et l'intendante comme témoins. Il demanda au médecin de certifier qu'il avait agi en toute indépendance et parfaitement sain d'esprit. Puis il demanda qu'on lui amène son cheval favori. Il n'avait pas jeté un seul regard au bébé, n'avait pas un instant demandé de ses nouvelles; on avait même craint de le lui amener car on redoutait que sa seule vue ou ses pleurs n'augmentent le désespoir et la rancune de son père.

» Il passa le portail à cheval et plus personne ne devait le revoir vivant... Il est impossible de croire à un accident, car Georges connaissait cette carrière, comme tout le monde dans le pays. Quand l'intendante eut fini son récit, je demandai à voir l'enfant. C'était un garçon, solide et braillard, qui réclamait sa nourrice avec vigueur. Heureusement, on avait pu en trouver une dans le village.

» Ma première impulsion, je dois l'avouer, avait été d'expédier cet enfant loin de chez nous, en payant pour ses soins... et de l'oublier! Mais quand je l'eus regardé, d'abord distraitement parce que je n'étais pas particulièrement intéressée par ces petites choses bavantes et vagissantes qu'on appelle des bébés, j'eus envie de le prendre dans mes bras... Je ne sais pas pourquoi, peut—être tout simplement par politesse envers sa nourrice. Or, je ne l'eus pas plutôt contre moi qu'il cessa de pleurer. Son regard fixait le mien et je revis les yeux de mon mari. Très exactement les yeux de mon mari!... Pas ceux de Georges, Georges avait toujours été pour moi une source de contrariétés et d'ennuis et, en dépit de l'affection que j'avais pour lui, je le considérais comme une véritable catastrophe! Qu'il eût les yeux de son père, cet enfant, cela ne m'aurait pas bouleversée mais au contraire inquiétée... Qu'il eût exactement ceux de son grand—père, de mon mari, voilà qui fut, pour moi, extraordinaire!

» Contrairement à beaucoup de mes contemporaines, j'avais fait un mariage d'amour. J'ai aimé beaucoup d'hommes dans ma vie et beaucoup d'hommes m'ont aimée... Je n'ai jamais oublié la tendresse infinie de mon mari lors de notre lune de miel, le bonheur qu'il m'a donné pendant cette période pourtant si courte. Je n'avais alors que seize ans. Plus tard, nous nous sommes querellés presque continuellement, parce que j'avais une tête de mule, que je fonçais

dans la direction que j'avais choisie et que, pour comble, je n'aimais que les choses dont il avait horreur... Mais, pendant les premiers temps de notre mariage, nous avons été heureux. Le fils de Georges venait de faire remonter dans ma mémoire une bouffée de souvenirs. Souvenirs d'un temps où je n'étais moi— même encore qu'une gamine dont les petits chagrins avaient la puissance dramatique, excessive et désespérante qu'ont les chagrins des apprentis de l'existence, et dont les adultes se moquent, parce qu'ils ne les comprennent plus! Bien que cela puisse paraître un peu fou, sinon parfaitement irresponsable, je décidai de m'occuper moi— même du fils de Georges et de l'élever comme s'il était mon petit— fils légitime.

» J'avais pris cette décision, j'avais fait le nécessaire pour quitter le château, quand mon fils cadet, Frédéric, arriva. Comme Georges était resté célibataire, Frédéric était désormais le marquis de Droxburgh.

— Et... demanda Nerina. il est encore le marquis actuel?

La marquise douairière acquiesça de la tête mais, en voyant l'expression de Nerina, elle demanda :

— Pourquoi? Vous le connaissez?

— C'est chez lui que j'étais placée comme gouvernante, la dernière fois...

Il fallut quelques secondes à Mme de Droxburgh pour digérer l'information, après quoi elle soupira :

— Cela explique votre surprise horrifiée quand mon petit— fils nous a présentées l'une à l'autre. N'ayez pas peur de me dire la vérité au sujet de Frédéric! Je sais tout de lui. J'ai entendu trop d'histoires sur son compte pour ignorer ce qu'il vaut... J'ai souvent honte à la pensée que c'est l'un de mes fils qui se conduit ainsi.

Nerina n'osa rien préciser. La marquise douairière lui sourit tristement :

— Continuons mon histoire. Il faut bien que j'en finisse! Donc, Frédéric est arrivé et quand je lui fis part de ma décision au sujet de son neveu, il entra dans une colère folle. Il avait raison, en un certain sens, car le testament de Georges était très bref et il disait simplement ceci : je laisse tous mes biens à mon fils. Certains des biens de la famille s'acquerraient avec le titre de marquis : le domaine de Korthamptonshire, la galerie de portraits, l'argenterie armoriée, certains revenus provenant de nos propriétés de Londres. Mais la fortune personnelle de Georges était à son entière disposition. Il pouvait en faire ce qu'il voulait.

» Or, il était l'aîné, et mon mari lui avait tout laissé, sachant que Georges était un garçon d'une parfaite santé morale, raisonnable et qui ne risquait pas de dilapider son patrimoine en menant une vie de débauche. La colère de Frédéric me parut donc compréhensible mais, comme je n'ignorais rien de ses excès, je ne me sentais pas dévorée de

compassion... Je le laissai exhaler sa rancœur, sauf lorsqu'il menaçait d'étrangler le nouveau— né de ses propres mains. Je lui enjoignis alors de cesser ses imprécations et de retrouver son sang— froid et sa dignité.

» Je fermai le château et je ramenai Rupert — c'est le nom que je lui avais choisi — avec moi, à Londres. Je fis courir le bruit que mon neveu, qui vivait depuis des années en Chine, était mort et que j'avais adopté son fils. C'était une histoire qui en valait une autre et, après un certain temps, les gens cessèrent de m'interroger. J'allai chez un avocat et fis le nécessaire pour que le nom légal du bébé soit Wroth... Rupert Wroth. Avant qu'il soit en âge d'aller au collège d'Eton, tous les gens qui s'étaient intéressés à son histoire l'auraient oubliée excepté, bien sûr, Frédéric!

» Je savais qu'il nourrissait pour Rupert une haine farouche et qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour lui nuire et le blesser. Il attendait son heure, il attendait que Rupert eût quinze ans. C'était alors un garçon charmant, intelligent et sensible qui m'aimait autant que je l'aimais. Il comptait tant pour moi qu'il y avait bien longtemps déjà que je ne le considérais pas autrement que comme la chair de ma chair et le sang de mon sang.

» J'avais toujours eu l'intention de mettre Rupert au courant de son origine mais les années passaient sans que j'en trouve l'opportunité... ou peut-être le courage? Je ne sais. Cela ne me semblait pas nécessaire puisqu'il était comme mon propre enfant et qu'il avait toutes les relations, tant dans notre monde que dans celui de ses études, qui convenaient pour préparer son avenir. Il plaisait par ses façons courtoises, une certaine élégance d'allure et de ton; sa gentillesse lui valait immédiatement la sympathie de tous. Il était, je dois le dire, très beau. Que pouvait-il espérer de plus, que pouvais-je moi-même désirer de plus pour lui? Et puis... Frédéric intervint!

» Il se présenta chez moi, un jour où j'étais absente. Rupert s'y trouvait seul. Avec une incroyable brutalité et sans précaution aucune, il dit à cet enfant qui il était et d'où il venait. A mon retour, je trouvai un adolescent blessé, brisé, misérable... qui se comporta envers moi comme un étranger. Le choc avait fait de lui, brusquement, un homme, mais un homme révolté et honteux, humilié et amer... En quelques minutes, Frédéric avait atteint son but : il avait détruit le seul être au monde que j'aimais vraiment, qui représentait tous mes espoirs et toute ma tendresse. Moralement, il me l'avait tué!

» Peut-être Rupert était-il trop sensible... Mais je crois que de toute façon, si vous arrachez brusquement à un garçon de quinze ans une part de ce qu'il croyait être et qui représentait pour lui un avenir sûr et honorable, pour lui démontrer qu'il n'est rien, qu'il n'a droit à rien de ce qu'il croyait posséder, vous détruisez l'essentiel de ce qui

faisait son équilibre et sa force.

» Il cesse d'être l'enfant confiant qu'il était pour devenir un homme injustement frappé, à qui l'on a menti, que l'on a bercé d'illusions trompeuses, et que l'amère réalité plonge dans un désespoir dont plus rien, semble— t— il, ne pourra le guérir. Plus tard, nous en parlâmes cependant, lui et moi, avec une relative sérénité. Je parvins à lui faire admettre que rien n'était changé. Que j'étais sa grand— mère et que rien ni personne, surtout pas Frédéric, ne m'empêcherait de le considérer jusqu'à ma mort comme mon petit garçon.

» Ce qu'il fallait, c'était lui faire admettre la nécessité de ne tromper personne, plus tard, sur ses origines, surtout quand il s'agirait d'engager sa foi et sa vie. Il me promit qu'avant de se marier, le moment venu, il dirait la vérité à celle qu'il aurait choisie pour femme, afin de ne pas commettre ce qu'il considérait lui—même comme un abus de confiance. Je tenais beaucoup à cela, non pas tellement, comme lui, par honnêteté, mais parce que j'étais certaine que, de toute façon, Frédéric ne manquerait pas l'occasion, s'il le pouvait, de détruire son ménage comme il avait détruit ses rêves d'adolescent.

» Il était donc préférable de prendre les devants et de lui couper l'herbe sous le pied. Celle qui aimerait mon beau Rupert ne se laisserait pas arrêter par ces questions d'origine mais elle devrait considérer comme une imposture, à juste titre, son silence au moment du mariage. Il ne fallait pas qu'il se mît dans le cas de s'attirer le mépris de sa femme et de sa belle— famille.

» Lorsqu'il m'apprit qu'il était fiancé à Elisabeth Graye, fille d'Herbert Graye, comte de Cardon, je me dis qu'il n'y avait aucun risque qu'on détruisît son ménage et son bonheur car, apparemment, le cœur n'avait pas grand place dans cette alliance purement conventionnelle. Je me demandais d'ailleurs si Rupert avait encore un cœur. J'avais l'impression que Frédéric le lui avait bel et bien arraché pour toujours, en même temps que ses illusions, ce fameux jour où, à Londres, j'étais rentrée chez moi pour y retrouver un garçon plein de ressentiment, d'aigreur et de tristesse, au lieu du jeune homme radieux, tendre et enthousiaste devant la vie que j'y avais laissé.

» Peut— être suis—je la seule à blâmer, peut—être tout cela est—il, au fond, ma faute? Mais, même si c'est le cas, il est trop tard aujourd'hui pour que Rupert change. Je crois que sa rancune contre la fatalité est profondément enracinée en lui, désormais. Il n'admet pas que le sort l'ait comblé d'un côté, en lui faisant payer ses faveurs de l'autre, par l'anéantissement de son orgueil, et même de la fierté qui est accordée au plus pauvre de pouvoir se dire « enfant légitime » et non pas « bâtard ». Pour lui, le marché est injuste, monstrueux. C'est payer trop cher son sang et sa noblesse.

» Depuis cet après—midi funeste, je l'ai toujours senti hostile à tout et à tout le monde. Quand il sourit, son sourire a quelque chose de cynique. Quand il rit, son rire est amer. La dérision est son royaume. La nature entière est, à ses yeux, une mystification, comme si le soleil lui— même ne brillait pas pour lui comme pour les autres, mais avec un éclat ironique et complice. Tout est, pour lui, une farce sinistre. Surtout l'amour.

— Mais envers vous, madame? Après ce que vous avez fait pour lui, je pense qu'il vous garde une vraie gratitude? Qu'il se rend compte que cela vous a été très difficile, à la limite de l'impossible? Vous avez dû vous attirer des haines pour lui! Les haines de ceux qui devraient vous aimer et vous respecter...

— Je crois qu'il en a pleinement conscience, mais je ne saurais dire exactement quels sont ses sentiments. Il joue une partie contre le monde, dont il attend d'être apprécié pour ce qu'il est et non pour ce qu'il représente. Je me suis souvent demandé — et il doit le faire aussi — combien de temps il lui sera permis de poursuivre sa carrière politique.

— Permis? s'exclama Nerina.

— Eh bien, oui... « permis »... Car Frédéric attend, j'en suis sûre. Frédéric attend le moment où Rupert croira avoir atteint le sommet pour l'en précipiter. Il veut le détruire d'un coup, et irrémédiablement. Et Rupert le sait. C'est pourquoi, bien qu'il ne m'en ait jamais rien dit, je suis sûre que, quoi qu'il fasse, il se méfie. Comme s'il pensait : « Encore un pas avant qu'on ne m'abatte, avant que mon orgueil ne s'écrase lamentablement dans la poussière... Si je grimpe un degré de plus, je risque de déclencher le désastre. » Il sait bien que ce n'est qu'une question de temps, vous savez! Je suis persuadée que l'autre attend qu'il soit nommé ministre des Affaires étrangères et là, il frappera. Parce qu'il n'envisage pas qu'il puisse aller plus haut; il n'y a que le poste de Premier ministre ensuite!

— Mais c'est monstrueux! Comment peut—on être assez sauvage pour...

La phrase commencée mourut sur les lèvres de Nerina; elle savait que rien ne pourrait arrêter le marquis si tel était son dessein. Il n'avait ni conscience ni honneur. L'esprit chevaleresque était bien la seule chose qui pût germer dans son âme vile. Oui, il devait rêver d'abattre Rupert comme il avait rêvé de la souiller, de la dominer, de l'avilir, elle!... Les sentiments de ses victimes n'avaient pas la plus légère importance pour lui. Une seule chose comptait, une seule lui paraissait valable : sa satisfaction. La satisfaction de ses désirs, de ses besoins, de ses vengeances.

Elle porta sa main devant ses yeux : elle croyait voir nettement le marquis devant elle, passant sa langue sur ses grosses lèvres, tandis

que ses yeux luisaient à demi clos, à l'idée d'un plaisir tout proche. Elle savait que la chute sociale et politique de Rupert lui en procurerait un, égal à celui qu'il éprouvait en salissant et en avilissant une jeune et jolie fille épouvantée.

Une nausée souleva le cœur de Nerina... Abaissant sa main, elle vit que la marquise douairière l'observait et paraissait deviner ce qui se passait en elle à cet instant.

Mais elle dit simplement ;

— Voilà le secret que je devais vous confier, mon enfant. Peut-être cela vous aidera— t— il à mieux comprendre votre mari?

— Mon mari! répéta Nerina dans un souffle.

Pour la première fois, ces mots avaient, pour elle, un sens.

Nerina s'habillait avec des gestes lents et en silence. Bessie allait et venait dans la chambre, lui lançant de temps à autre un regard perplexe, comme si elle se demandait se qui n'allait pas. En vérité, Nerina réfléchissait.

Le récit de la douairière avait fait sur elle une forte impression. Pour la première fois, elle ne considérait plus Rupert comme un monstre mais comme un homme ordinaire, avec des sentiments normaux. Il lui avait paru impossible jusqu'alors qu'il éprouvât autre chose que du mépris. La première fois qu'elle l'avait vu, au Manoir Rowanfield, le jour de la garden— party, lui avait laissé le souvenir tenace d'un homme suffisant et orgueilleux, dont le regard noir ne traduisait que l'ennui de se trouver au milieu d'importuns et d'imbéciles.

Elle se surprenait maintenant à le juger différemment. Le portrait de Rupert, à quinze ans, que lui avait tracé la douairière présentait un vif intérêt et ne manquait pas de charme. Et il lui était facile d'imaginer avec précision — une précision trop intense pour la paix de son esprit à elle — comment l'adolescent avait pu se transformer après l'intervention odieuse du marquis, en l'homme qu'elle connaissait. Un homme qui semblait pétri uniquement d'orgueil et de haine.

Une telle révélation sur sa naissance avait dû lui porter un choc affreux. Nerina savait combien on est vulnérable, facilement blessé et désespéré à cet âge. Elle se souvenait de ce qu'elle— même avait ressenti lorsqu'elle s'était heurtée à la brutalité et au mépris haineux de son oncle; elle croyait pourtant avoir trouvé, sous le toit de cet homme, un refuge, mais elle avait dû réaliser qu'elle était misérable et tolérée par pure charité. Elle, qui avait été l'enfant unique et chérie de deux êtres dont l'amour l'enveloppait de sa douceur ineffable... Son existence l'aidait à comprendre Rupert lorsqu'on lui avait dit qu'il n'avait aucun droit à faire valoir et que le nom même qu'il portait était usurpé.

Il avait dû se sentir indigne, réduit à néant. Fendant des nuits, il n'avait pu dormir; il ne s'était pas autorisé à pleurer, par fierté. Elle l'imaginait, les yeux et la gorge brûlants, se— mordant les lèvres au sang pour refouler ses sanglots. Mais, ce qu'il ne pouvait refouler,

c'était son impuissance rageuse contre la fatalité qui le condamnait. Il ne pouvait rien... que souffrir. Nerina le connaissait bien ce sentiment d'être ligoté, bâillonné, tandis qu'un ennemi s'acharne à vous blesser et vous humilier sans répit.

Oui, Rupert avait dû souffrir! Elle comprenait pour la première fois cette impression qu'il donnait d'être toujours sur la défensive, toujours prêt à attaquer le premier pour n'être pas surpris par une agression, fût— elle verbale. Ce qui l'amenait parfois à toiser d'un air de défi ceux qui, pourtant, ne lui voulaient aucun mal. Tout devenait logique si l'on pensait au marquis de Droxburgh embusqué, l'arme au poing — ou plutôt sur la langue — et prêt à lâcher son venin quand la fantaisie lui en prendrait.

Elle frémit ; lorsqu'il saurait qu'elle était la femme de Rupert, le marquis aurait une double raison de les abattre. D'un seul coup, il se vengerait deux fois! Comment résister à un tel plaisir?

Elle était depuis si longtemps immobile, le regard fixe, devant son miroir, que Bessie s' alarma :

— Ça ne va pas, Milady?

Nerina parut se réveiller en sursaut :

— Si, si, tout va bien, Bessie, Pourquoi? Ai— je l'air souffrante ?

— Non, pas souffrante, mais... bizarre. Comme si quelque chose vous tracassait.

Nerina quitta sa chaise, devant la coiffeuse, et se mit à arpenter la chambre :

— Rien ne me tracasse vraiment. Mais je suis en train de me demander si j'ai eu raison de venir ici.

Bessie en resta bouche bée puis, les mains aux hanches :

— Eh bien! Il est un peu tard pour vous poser la question!... On en a parlé assez souvent et vous étiez sûre, absolument sûre...

— Oui, je sais, Bessie. Je me la posais pourtant! Voilà tout.

Nerina fit une pirouette et se retrouva face à la psyché placée entre les deux fenêtres. En remuant ses souvenirs de Rowanfield, elle avait oublié qui elle était désormais. Elle s'était vue, là— bas, en pauvre, dans une vieille robe, pleurant sur son sort... Mais son image dans le miroir la ramena aux réalités présentes. Elle n'était plus cette fille impuissante et frustrée! Cette fille qui s'apitoyait sur sir Rupert parce que leurs sorts lui paraissaient également affreux. Celle que reflétait la glace ne lui ressemblait vraiment plus du tout!

Tandis que Nerina était perdue dans ses pensées, Bessie avait préparé la robe quelle comptait mettre ce soir— là et elle l'avait passée machinalement, sans y accorder la moindre attention. Mais, maintenant, elle faisait face à la « dame » qu'elle était devenue, vêtue de l'une des plus belles robes, achetées dans un magasin de Bond Street, des diamants aux oreilles et au cou. C'était un conte de fées...

Elle eut d'abord pour son reflet un sourire triomphant, mais qui s'effaça bientôt tandis que son regard s'attristait :

— Cette robe, Bessie... je l'ai payée un prix fou! C'est vraiment honteux. Te souviens—tu combien je l'ai payée?

— Non, mais j'ai sûrement pensé que ce n'était pas raisonnable, Milady! Surtout qu'il y a le petit manteau qui va avec : en velours garni d'hermine.

— Oui, en effet, je m'en souviens...

Devant son air contrit, Bessie s'insurgea :

— Ce qui est fait est fait! Vous n'allez pas pleurer pour ça, maintenant? Il y a dans le monde d'autres malheurs plus graves.

Le ton sur lequel Bessie avait dit cela, et qui ne lui était pas habituel, alerta Nerina :

— Que veux— tu dire? De quels malheurs parles— tu?

Bessie haussa les épaules en reniflant. Ses yeux étaient humides :

— J'ai sans doute le cœur trop tendre, Milady, voilà tout... Le neveu de l'intendante est revenu de Willow Hill avec des nouvelles qui m'ont retournée.

— Willow Hill? N'est— ce pas le village minier que l'on traverse en venant de la gare? Il est sinistre.

— Si, si, c'est celui— là. Et le mot que vous employez est juste : il est sinistre. Il est impossible que sir Rupert soit au courant, car un homme comme lui ne laisserait pas les choses comme ça!

— Explique— toi. Qu'as— tu appris? Qu'est— ce qui ne va pas? .

— Mais tout, Milady!... Rien ne va, voilà la vérité. On ne sort pas un sou pour entretenir cette mine et elle est devenue dangereuse. Chaque fois que les hommes descendent, ils risquent leur vie. Il y a eu dix morts le mois dernier et deux fois plus de blessés. Et les familles n'ont pas reçu un sou d'indemnité... C'est une honte, Milady! Et on oserait les condamner parce qu'ils se révoltent?

— Il y a une révolte, en ce moment, là— bas?

— Bien sûr! Un homme a été tué il y a trois jours— ce devait être juste après notre arrivée et l'un de ses coéquipiers a eu un pied broyé... Les hommes ont fait le serment de ne plus descendre dans la mine tant qu'on n'aurait pas exécuté les réparations qui s'imposent. Mais, comme le dit le neveu de la gouvernante, la faim les obligera bien à y redescendre !

— La faim et la détresse... murmura Nerina. La faim et l'amertume... Je vais voir ce que je peux faire, Bessie, mais il me faut choisir le moment propice, la bonne tactique.

Elle prit un mouchoir sur la coiffeuse et se dirigea vers la porte. Bessie la suivit du regard avec perplexité. Il y avait quelque chose de nouveau dans le comportement de sa maîtresse, quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas.

Au salon, sir Rupert attendait, le dos au feu, un verre à la main. Dès qu'elle le vit, Nerina lui trouva un air bizarre. Il n'avait pas bougé à son entrée, il ne l'avait même pas regardée ; il fixait le fond de son verre.

Elle alla jusqu'à lui et s'apprêtait à parler la première, en disant n'importe quoi, lorsque le maître d'hôtel annonça que le repas était servi. Rupert vida son verre, le posa et, toujours sans regarder sa femme, lui offrit son bras.

Ce fut en s'y appuyant que Nerina comprit soudain cette attitude, et elle en fut si soulagée qu'elle eut envie d'éclater de rire, heureuse et soulagée. Il était tout bonnement contrit et embarrassé car il savait que la marquise douairière avait révélé son secret.

Nerina n'avait pas pensé un instant qu'il en éprouverait de la gêne à son égard. Le fait qu'il ressentît de la honte le lui fit apparaître en un éclair comme un homme très différent de ce qu'elle avait cru jusqu'ici.

Non, il n'était pas un monstre, un être arrogant, autoritaire et dur, uniquement soucieux de lui— même et de son bon plaisir; il n'était qu'un homme qui sentait et souffrait comme tout le monde. Un homme qui, bien qu'il s'en fût défendu avec hauteur si on avait tenté de l'en convaincre, était en cet instant malheureux et intimidé à la pensée qu'une jeune femme à laquelle il n'accordait aucune importance, connaissait son honteux secret.

Ce fut pour Nerina comme si elle était plongée brusquement dans un bain de fraîcheur et d'allégresse. Elle alla prendre sa place, à l'autre bout de la table, cette place où, face à son mari, elle n'avait encore mangé que le cœur serré les mets délicieux qui lui étaient servis. Ce soir, elle allait dévorer de grand appétit, aussi simplement et joyeusement que si elle se trouvait en face de sa cousine Elisabeth.

Jusqu'à ce jour, elle avait été incapable de soutenir une vraie conversation avec Rupert. Il lui avait semblé, chaque fois, que ces repas n'étaient qu'une comédie, une mise en scène destinée à tromper les domestiques et à leur montrer un couple conventionnel, conforme à la norme et aux usages, alors qu'en vérité ils jouaient l'un et l'autre un rôle difficile à tenir et plutôt pénible. Comme elle ne voulait pas laisser s'installer un silence presque insultant à son égard aux yeux de ceux qui les servaient, elle lançait de temps en temps des phrases anodines. N'importe quoi lui était bon pour meubler, tant bien que mal, ce silence. Elle parlait étourdiment, d'une voix trop haute, artificielle, qui la mettait elle— même au supplice.

Mais, en cet instant, elle ressentait différemment leur situation. En un certain sens, elle la dominait et cela la réconfortait. Jusqu'à maintenant Rupert avait été l'ennemi dont il lui fallait se défendre en l'attaquant à la moindre occasion. Ce soir, elle avait décidé de lui accorder une trêve.

Lorsqu'elle parla, ce fut gentiment, d'une voix égale, calme et engageante. Et si Rupert fut surpris par ce bavardage charmant et léger, il y répondit lui— même sans laisser s'installer ces longs silences qui rendaient si difficiles leurs entretiens. Elle osait le regarder bien en face en lui parlant, elle osait lui sourire, et il leur arriva même de rire ensemble, à quelques mots d'esprit qu'elle tenta. Rupert mangea peu et but beaucoup. Constamment, le valet sommelier remplissait son verre de l'un de ces vins fins que l'on changeait selon les mets.

Plusieurs fois, dans sa toilette sur laquelle étincelaient des bijoux, devant ces valets empressés à la servir et cette table somptueuse, Nerina eut la vision de ce qu'elle était naguère : une gouvernante d'enfants de riches, pour qui n'importe quoi était jugé assez bon, et à qui l'on apportait sur un plateau terni une nourriture grossière et généralement froide. Quelle ascension en si peu de temps!

Au salon, un feu avait été allumé tôt dans l'après— midi car le temps avait fraîchi sous l'effet d'une petite pluie tenace. Seule dans la vaste pièce, après le repas, Nerina tendit ses mains devant les flammes.

Elle regardait scintiller l'anneau quelle portait au doigt lorsqu'une voix la fit sursauter :

— Vous avez froid?

Elle n'avait pas entendu entrer Rupert. Il n'était resté que fort peu de temps seul à table devant son traditionnel porto. Elle se redressa et lui fit face, prête à lui répondre quelque insolence, par habitude, mais les mots se figèrent sur ses lèvres. Leurs regards s'accrochèrent et elle sentit s'établir entre eux un courant d'attraction contre lequel, visiblement, ils luttèrent l'un et l'autre de toute leur volonté.

La pendule, sur la cheminée, égrenait les secondes. Ce fut Rupert qui, d'une voix un peu rauque, questionna :

— Alors?

Elle sut ce que cela signifiait. Se détournant légèrement de lui, elle leva une main qu'elle posa sur le manteau de la cheminée tandis qu'elle fixait les flammes dansantes :

— Je suis navrée...

— Pour moi? Ce n'est pas votre pitié que je demande.

— Je n'ai pas pitié de vous! Pourquoi vous trouverais—je à plaindre? Vous possédez suffisamment pour rendre grâce au destin. Non. Je suis navrée que vous soyez, vous aussi, comme moi, une victime de lord Droxburgh.

— Vous?

— Oui. Moi... Mais, pour l'instant, je ne suis pas en cause. C'est de vous que nous parlions.

Il eut un geste qu'elle ne comprit pas et répondit, sur le ton agressif et méprisant qu'il employait d'ordinaire :

— Je ne vous en aurais rien dit si j'avais eu le choix. Mais ma grand— mère m'avait fait promettre, voilà des années, que j'informerai ma femme de cette... situation. J'étais d'accord sur le principe, je m'étais fait à moi— même le serment d'en parler à celle que j'aurais choisie, avant le mariage, et non après, afin que, si elle voulait renoncer à m'épouser à cause de cela, elle fût libre de le faire.

— Et pourtant vous n'avez rien dit à Elisabeth...

Il eut une hésitation :

— Les rares entretiens que j'ai eus avec votre cousine manquaient d'intimité.

— Supposons qu'après vous avoir épousé, cette révélation l'ait choquée au point qu'elle veuille se séparer de vous?

— Dans ce cas, je n'aurais rien pu contre sa volonté. Vous sentez— vous choquée?

— Pourrais-je me permettre de l'être? Quoi que vous puissiez me révéler, je ne me reconnais aucun droit à ta critique ou à la révolte indignée.

— Ce n'est pas une réponse à ma question. Je vous ai demandé si vous étiez choquée. Répondez.

Nerina le regarda. Elle évoqua le gamin de quinze ans qui devait pleurer, dans la nuit, son honneur et ses espoirs perdus.

— Bien sûr que non! Il n'y a vraiment pas de raison.

Elle vit qu'il était très surpris de sa réponse.

— Pensez— vous vraiment ce que vous dites?

Très sérieusement, presque gravement, elle confirma :

— Je le pense. Sincèrement. Aucun de nous n'est responsable de sa naissance. Nous ne sommes pas directement concernés par les actes de ceux qui nous ont mis au monde et nous n'avons aucune raison d'en supporter la honte, et moins encore de la ressentir. Vous êtes le fils de votre père. Et il devait être fier de vous, sinon il ne vous aurait pas légué tout ce qu'il possédait.

Rupert détourna la tête pour qu'elle ne pût voir son regard :

— Vous rendez— vous compte de ce que vous dites? Pendant des années j'ai imaginé cet instant, où je devrais dire la vérité à une femme, et où je lirais dans ses yeux l'indignation et le mépris. J'y ai pensé sans cesse, j'en ai souffert, je suis resté des heures éveillé dans la nuit en vivant par avance ce cauchemar... et maintenant, vous venez me dire que ce n'est rien du tout! Que cela n'a aucune importance.

— Mais en quoi cela pourrait— il en avoir?... Vous êtes « vous »! Sir Rupert Wroth, du château de Wroth! L'homme qui s'est fait lui— même, avec un caractère et une personnalité que vous avez forgés par vos actes et votre intelligence depuis votre petite enfance. Socialement et aux yeux du monde, quelle différence cela fait— il que votre mère vous ait mis au monde sans porter à l'annulaire un petit anneau d'or?

Oh! je sais parfaitement ce qu'en penseraient certains. J'ai déjà entendu des femmes chuchoter entre elles au sujet de cas du même genre. Mais vous imaginez— vous que si j'apprenais soudain que ma mère et mon père n'étaient pas passés par l'église, cela changerait pour moi quoi que ce soit? Je serais toujours la même. La même personne, avec mes sentiments, mes émotions, mes désirs, je serais exactement celle que j'étais avant d'apprendre que ma naissance avait un caractère un peu particulier.

— C'est faux!... Vous ne seriez pas la même, vous sentiriez tout à coup différemment les choses. Vous sauriez que vous êtes en marge de la société, vous prendriez conscience que si ceux qui vous respectent et vous honorent apprenaient la vérité, leur attitude changerait du tout au tout à votre égard. Leur respect ferait place au mépris et leur affection, s'ils en éprouvaient pour vous, se transformerait en pitié ou, au mieux, en une tolérance indulgente dictée par la charité... Vous deviendriez donc une marginale, sur qui les gens pourraient à la rigueur s'apitoyer, mais qu'ils préféreraient, s'ils en avaient le choix, oublier et ignorer. Croyez— vous que je sois assez bête pour ne pas savoir tout cela?... Pour ne pas vouloir savoir que, si les gens de mon monde apprennent la vérité, ma carrière politique est irrémédiablement brisée? Sur le plan strictement social, cela m'est indifférent. Vu ce que m'a enseigné la fréquentation de la haute société, je préfère l'éviter dans la mesure du possible sachant que, si ces gens— là m'encensent actuellement, ils sont tout prêts à me traîner dans le ruisseau demain. Et cela, même si ma naissance était régulière : ils soufflent avec le vent qui vient du Palais. C'est mon travail qui m'importe, la tâche que je me suis assignée pour l'Angleterre... Si je ne puis la remplir, tout le reste peut s'écrouler, ça m'est égal.

— Et pourtant, vous ne cesserez pas d'être vous— même, répliqua posément Nerina. Vous êtes vous— même! Quoi qu'il puisse advenir de votre fortune ou de votre carrière, vous restez quelqu'un, l'entité que vous formez! Et que rien ne peut détruire, que la mort.

Il tourna la tête vers elle pour la regarder, pour étudier le beau visage à l'ovale parfait qui se levait vers lui et dont les yeux brillaient de l'ardeur déployée pour le convaincre. Après un silence, il demanda :

— Seriez— vous en train d'essayer de me reconforter?

Presque indignée, elle s'exclama :

— Sûrement pas! Pourquoi le voudrais— je? Vous n'avez aucun besoin de reconfort. Ou alors, sachez que je vous jugerais méprisable. Non pour ce que j'ai entendu dire de vous ou pour votre origine, mais parce que je vous considérerais comme un être faible. Ce que je ne veux pas croire, jusqu'à preuve du contraire... En quoi auriez—vous

besoin de vous sentir réconforté? Comptez les atouts qui vous restent : santé, séduction, richesse, et belle carrière politique à votre actif, même si elle doit prendre fin demain. Qui pourrait vous prendre en pitié et essayer de vous réconforter? Face à tout ce qui fait encore votre force, vous n'avez qu'un véritable ennemi, un seul qui cherchera à vous détruire quand son esprit démoniaque jugera le moment propice. Mais vous pouvez certainement trouver un moyen de l'abattre avant qu'il ne tente de vous frapper. Ou tout au moins trouver un moyen de le réduire au silence.

Presque amusé, Rupert sourit en hochant la tête pour saluer la véhémence de ce discours :

— Si j'avais votre courage et votre audace, je conquerrais certainement le monde entier!

— Et pourquoi pas? Vous avez déjà fait de grandes choses, à votre poste. Pourquoi ne pas aller plus loin et attaquer vous— même celui qui vous hait et attend son heure pour détruire, en vous détruisant, la valeur réelle que vous représentez? Alors que lui n'est rien! Rien qu'un immonde parasite!

— Suggéreriez— vous que j'aie assassiné mon oncle?

Elle haussa les épaules :

— Il doit bien y avoir un moyen de le réduire au silence.

— Vous êtes vraiment quelqu'un de terrible. Je crois que vous êtes la personne qui me fait le plus peur.

Nerina lui rendit son sourire :

— Je sais que vous avez déjà eu peur de moi, au moins une fois... J'ai l'impression qu'il y a dans votre entourage un grand nombre de personnes qui sont susceptibles de vous faire chanter d'une façon ou d'une autre. Pour ma part c'est terminé, en principe. Ne craignez donc plus rien.

Il faisait trop chaud devant le feu, et elle alla jusqu'à un guéridon qui portait toute une collection de tabatières. Elle en prit une, l'examina et la reposa. En vérité, elle ressentait une certaine agitation intérieure qu'elle cherchait à calmer. Elle savait que Rupert l'observait.

Tandis qu'elle reposait la tabatière, il demanda :

— Qu'avez— vous eu à souffrir de la part de mon oncle?

Elle lui jeta un regard rapide aussitôt détourné :

— Je ne désire pas en parler. C'est loin, c'est terminé, et il n'y a aucune raison pour que j'évoque cela aujourd'hui. Qu'il vous suffise de savoir que je considère le marquis de Droxburgh comme un être méprisable, une sorte de monstre à visage humain. Je le méprise et je le hais au— delà de toute expression.

Elle n'avait pu contenir sa rancœur. A sa grande surprise, elle vit Rupert se diriger vers elle et l'interroger doucement :

— Si. Dites! Dites—moi ce qu'il vous a fait.

Elle aurait voulu lui échapper mais elle était contre le mur, entre le guéridon et le sofa et il ne lui laissait pas le passage. Comme ce procédé lui rappelait ceux de lord Droxburgh, elle répondit sèchement, presque méchamment :

— Je vous répète que je ne veux pas en parler! Laissez— moi!

— J'exige de le savoir.

— Vous exigez? Êtes— vous en droit d'exiger quoi que ce soit de moi?

— Oui, parfaitement!

Il avait saisi Nerina par les bras et l'immobilisait :

— Je vous somme de me dire la vérité! Je suis votre mari, je dois savoir ce qui s'est passé entre vous et le marquis!

Nerina était consciente de la force qui la maintenait, consciente d'être à sa merci. Et sa fierté se révolta, rassemblant toute son énergie. Comment osait— il? De quel droit voulait— il la contraindre?

— Laissez— moi! Comment osez— vous tenter de m'imposer votre volonté par la force? Je vous dis de me lâcher! Vous n'obtiendrez rien de moi par de telles méthodes, je vous en avertis.

Elle se débattait de toutes ses forces. Mais elle se sentit faiblir. Il était plus fort qu'elle ne l'avait imaginé. Elle sentait ses doigts s'incruster profondément dans sa chair. Elle souffrait et ne se le pardonnait pas. Leurs fureurs s'égalaient, les regards de Rupert se chargeaient de férocité et, lorsqu'il parla à nouveau, entre ses dents serrées, elle sut qu'il était capable de la frapper :

— Vous parlerez!... Je suis trop au courant de la façon dont il se conduit envers les femmes pour me contenter de ce que vous m'avez avoué. Vous a—t—il possédée? Répondez—moi!

Il la secouait. Comme si ce traitement réveillait en elle toute l'énergie dont elle était capable, elle parvint à glisser entre ses mains et à lui échapper. D'un bond elle fut de l'autre côté du sofa et resta là, haletante; sa poitrine se soulevait rapidement, sa bouche était entrouverte, ses yeux luisaient de fureur, sa chevelure en désordre flamboyait dans la clarté des chandelles.

— Comment osez—vous? Je vous hais! Vous êtes semblable à tous les autres hommes, un butor, une brute abominable!

Sur ces derniers mots, elle avait tourné les talons et s'était enfuie. La porte claqua derrière elle. Rassemblant ses jupes, elle traversa le hall et s'élança dans l'escalier. Elle entendit la porte du salon se rouvrir mais elle ne se retourna pas. Grimpant les marches quatre à quatre, elle traversa le palier et courut s'enfermer dans sa chambre.

Le feu flambait dans la cheminée mais seul le chandelier de la coiffeuse était encore allumé. La pièce était presque dans la pénombre, une pénombre mouvante, mystérieuse, changeante selon les lueurs

dansantes du foyer.

Nerina restait immobile au centre de la pièce, cherchant à recouvrer son souffle. Elle avait gravi l'escalier sans reprendre haleine mais ce n'était pas cet effort seulement qui l'avait comme épuisée. C'était l'excès de sa fureur qui faisait étinceler ses yeux et palpiter ses narines.

« Il a osé me brutaliser! Comment a— t— il eu l'audace de...? »

Sa pensée elle— même fut stoppée par le bruit de la porte que l'on ouvrait.

Frappée d'horreur, elle le vit entrer et repousser derrière lui l'huis qui se referma.

Elle restait pétrifiée. Lui avançait, éclairé par intermittence, selon les caprices des flammes. Dans la façon dont il venait vers elle, elle sentit une : menace. Il était grand, il était fort et, durant quelques secondes, elle se sentit aussi désarmée que lorsqu'elle n'était qu'une enfant. Le défi revint en elle comme sa seule arme possible. Elle releva le menton, serra les poings.

— Que venez— vous chercher ici? Que voulez—vous?

— Vous!

Ce mot unique, lancé comme une pierre, la cloua de stupeur. Pendant quelques secondes elle ne put que le regarder. Regarder ses yeux où brillait un feu fixe et ardent. Regarder sa bouche durcie et les muscles crispés de ses mâchoires.

Dans toute la pièce résonnait comme un écho cent fois répété : « Vous », « vous », « vous »... Mais elle savait que cela se passait dans sa tête où bourdonnait le sang.

Elle balbutia :

— Je ne comprends pas...

— C'est pourtant clair. C'est vous que je veux. Vous avez triché pour devenir ma femme et maintenant vous me persécutez. Vous m'avez lancé le nom du marquis au visage comme une raillerie, une insulte. J'en ai assez supporté. Puisque vous êtes ma femme, j'exige mes droits d'époux.

— Sortez d'ici! Immédiatement!

La voix de Nerina vibrait de fureur et de révolte :

— Comment osez— vous pénétrer dans ma chambre pour me parler ainsi? Ne comprenez— vous pas que je vous déteste, que je vous méprise ? Je ne vous ai épousé que pour sauver ma cousine et vous donner une bonne leçon. Mais si vous croyez que cela vous donne le droit de m'insulter, vous vous trompez lourdement. Laissez— moi seule! Retournez auprès des autres, de lady Clémentine et de toutes les idiots qui s'imaginent que vous les aimez.

A ces mots, Rupert éclata de rire, d'un rire plus effrayant pour Nerina que s'il s'était précipité sur elle.

— Vous êtes une féroce petite chatte, ma chère, mais l'on ne m'effraie pas aussi facilement. Vous pouvez feuler et cracher, sortir vos griffes, vous n'en êtes pas moins ma femme et il faut en accepter les conséquences. D'ailleurs, puisqu'il y a eu dans votre vie d'autres hommes, dont le marquis, pourquoi pas moi?

— Je vous jure que si vous osez poser un seul de vos doigts sur moi, je vous détruirai! J'irai voir la reine, je vous dénoncerai. Je lui dirai exactement qui vous êtes et ce que vous êtes. Je lui parlerai aussi de lady Clémentine et lui exposerai comment vous aviez projeté d'épouser une pauvre fille naïve et sans défense pour protéger vos amours adultères.

— Vous pourrez aussi par la même occasion lui apprendre que vous êtes ma femme et que vous m'appartenez, comme le veut la loi.

Tout en parlant, il s'était approché d'elle et l'entoura de son bras, la serrant contre lui :

— Me détestez— vous vraiment autant que vous détestiez le marquis?

Il avait posé la question doucement et avant d'avoir pu répondre elle sentit sa bouche emprisonnée par les lèvres de l'homme. Elle se débattait, le repoussait, mais sans pouvoir se libérer de ce baiser, qui semblait aspirer toute son énergie. Les lèvres de Rupert étaient chaudes, possessives et brutales et, cependant, elle ne trouvait plus la force de s'en détacher. Elle ne pouvait échapper à ce contact qui se prolongeait, devenait plus profond, au point qu'elle se sentait défaillir, perdre conscience... Quand, enfin, il la lâcha, elle ne put rien dire, rien faire que le regarder reprendre haleine. Une peur nouvelle, inconnue, s'infiltrait en ses veines, une peur comme elle n'en avait jamais connue encore.

Ce visage qui lui faisait face, elle ne le reconnaissait pas. C'était celui d'un homme égaré par la passion, qui a perdu tout contrôle sur lui— même. Avant qu'elle n'ait trouvé le temps de réagir, il était à nouveau tout près d'elle et lui couvrait le visage de petits baisers à la fois fougueux et tendres. Elle sentait ses lèvres sur ses paupières, ses joues, dans ses cheveux. A nouveau, il prit sa bouche mais sans s'y attarder et finalement enfouit ses lèvres dans son cou tandis que de ses mains il caressait sa gorge.

Ce fut alors que l'étrange sentiment qui l'avait comme paralysée pendant un moment céda la place à un sursaut de terreur qui lui rendit brusquement son énergie vaincue. Elle lui échappa, entendit le craquement sinistre de la robe déchirée à laquelle Rupert continuait de s'agripper. Silencieusement, farouchement, ils luttaient mâchoires crispées, sans un mot, les traits tordus par l'effort.

A nouveau, il y eut un froissement de tulle arraché et Nerina se sentit étroitement serrée entre les bras de son mari. Ses épaules et sa

poitrine étaient nues tandis qu'il l'emportait vers le grand lit à colonnes. Elle se crut vaincue mais, alors qu'il riait déjà, exalté par sa victoire, elle saisit de sa main restée libre le lourd chandelier éteint, posé sur la table de chevet.

Les doigts crispés, de toute sa force, elle l'abattit sur la tempe de l'homme. Mais, au dernier moment, il avait tourné la tête et, au lieu de l'atteindre à la tempe, le choc l'atteignit à la joue. D'une profonde entaille à hauteur de la pommette, le sang jaillit aussitôt.

Lorsqu'il s'était détourné, sentant venir l'attaque, il avait aussi baissé le front et relâché un peu son étreinte. Elle en avait profité pour se dégager et elle était à demi couchée au bord du lit, le chandelier toujours dans sa main gauche, tandis que de l'autre elle ramenait, comme elle le pouvait, les lambeaux de son corsage sur sa nudité.

Il avait porté la main à sa blessure et regardait le bout de ses doigts teintés de rouge. Il leva les yeux sur Nerina. Elle l'observait, d'un air de défi, tenant toujours le chandelier, prête à frapper de nouveau à la moindre velléité d'attaque. Il détailla son visage, la pâleur de ses joues, sa chevelure en désordre, son corsage en lambeaux. Et l'expression qui parut sur ses traits sembla démoniaque à Nerina. Le sang qui coulait de sa blessure ouverte à son menton, lui faisait un masque terrifiant. Elle le vit se dresser, faire un pas vers elle, et se sentit définitivement à sa merci, maintenant. Elle n'aurait plus le courage de frapper.

Un voile sombre, comme une chape de ténèbres s'abattit sur Nerina. Elle n'avait jamais connu un tel malaise. Elle se sentit tomber au fond d'un puits.

Nerina ouvrit les yeux. Elle était étendue sur le sol. Que faisait— elle là, que lui était— il arrivé? Elle redressa le buste, regarda autour d'elle dans l'ombre qui baignait la pièce.

Elle était seule! Couché à son côté, un chandelier. C'est en le contemplant, perplexe, qu'elle revit soudain un visage couvert de sang. Celui de Rupert...

Encore faible, elle se remit sur pied, embarrassée par le fouillis de ses jupes qui pendaient autour d'elle. Appuyée contre l'une des colonnes du lit, elle contempla ce qui restait de ce qui avait été une des plus belles robes de Bond Street. Peu à peu, la scène lui revenait en détail. Saisie de panique, elle courut à la porte, donna un tour de clef. Après quoi elle poussa un profond soupir de soulagement. Pour l'instant elle était sauvée.

Jusqu'à quand?...

Elle inspecta tout autour d'elle, comme si elle espérait trouver un abri inviolable dans un recoin obscur de la vaste pièce. Puis, avec un petit reniflement qui ressemblait à un sanglot, elle alla jusqu'à la coiffeuse. La femme qu'elle voyait dans la glace ne lui ressemblait pas. Ses yeux étaient sombres, son visage pâle, avec des lèvres trop rouges, tuméfiées par la violence et l'ardeur des baisers reçus.

De ses doigts fiévreux elle finit de dégrafer ce qui lui restait de robe et la laissa glisser sur le tapis. Ramassant le tout en un tas elle courut jusqu'à la penderie et jeta ces épaves dans le bas du meuble. A la clarté des chandelles, elle vit sur leurs cintres la longue rangée de toilettes chatoyantes qui s'offraient à son choix. Mais elle les repoussa toutes d'un seul geste sur le côté pour aller chercher, au fond, ce qu'elle désirait.

C'était une robe de crêpe noir qui avait été la toilette de deuil d'Elisabeth à la mort de sa grand—mère. Elle avait échoué à Nerina parce que lady Cardon avait estimé quelle était exactement, dans sa modestie sévère, ce qu'il fallait à une gouvernante pour enfants de bonnes familles.

Bessie l'avait emportée parmi les hardes qui avaient pris la place du trousseau d'Elisabeth. On l'avait oubliée au fond d'une des malles et, quand Bessie avait déballé, au château, les belles robes apportées

de Londres, elle avait bien ri en découvrant, sous les ravissantes toilettes, cette triste revenante.

— Vous n'aurez certainement plus besoin de ça, Milady?

Nerina en avait convenu :

— Bien sûr que non. Jette— la!

Mais alors que Bessie la reléguait avec tout ce qui allait être porté aux détrit, Nerina avait brusquement changé d'avis :

— Après tout, non. Mets—la dans la penderie avec les autres. Elle peut encore me rendre service.

— Service, Milady? Avec toutes ces superbes robes, comment pourriez— vous avoir besoin de cette vieille nipp?

— J'ai envie de la conserver.

Bessie l'avait regardée avec surprise mais, sans protester, elle avait mis la robe noire sur un cintre et l'avait suspendue tout au fond de la garde— robe.

Nerina n'aurait su dire elle— même pourquoi elle voulait conserver cette vieillerie. Peut— être comme symbole du passé? Pour lui rappeler d'où elle venait, pour l'empêcher de devenir trop arrogante et sûre d'elle—même en exigeant de la vie plus qu'il ne serait raisonnable? Ou, au contraire, cette robe deviendrait peut—être le symbole qui lui permettrait de mesurer son ascension pour s'en enorgueillir, le cas échéant?... Elle ne le savait pas. De toute façon, c'était une relique qui était précieuse à ses yeux.

Elle savait que ses belles toilettes, ses bijoux, ne pouvaient rien changer à ce que, profondément, elle était. Elle restait l'orpheline que l'on avait vêtue des hardes méprisées de sa cousine et qui, pourtant, avait eu la foi et le courage de rêver d'un avenir différent en s'en remettant à Dieu pour réaliser ses rêves.

Elle prit la robe et soudain comprit que c'était bien une prémonition qui, indéchiffrable sur l'instant, lui avait ordonné de ne pas s'en séparer. Cette robe qui avait attendu humblement dans son coin qu'elle se souvînt de sa présence était un vrai symbole.

Elle la passa, en agrafa le corsage de ses doigts tremblants. Elle s'y sentait à l'aise, retrouvait la place de chaque agrafe, le coulant de la ceinture, sans tâtonner, sans hésiter. Une vieille amitié se renouait. On aurait cru que cette robe familière la remerciait d'avoir à nouveau besoin d'elle.

Sans même se regarder dans la glace, Nerina prit un bonnet sur la planche du haut et s'en coiffa. Puis elle échangea ses bottines contre une paire de bottes à élastiques et chercha un manteau. Elle n'en avait pas d'autre que ceux garnis ou doublés de fourrure qu'elle avait achetés à Londres. Impatiemment, elle alla ouvrir le tiroir de la commode où Bessie rangeait les châles.

Il y en avait un en poil de chameau qu'on lui avait offert, une

année, à Noël. Elle le mit sur ses épaules et prit un petit sac. Et, alors, elle se demanda ce qu'elle allait mettre dans ce sac : elle n'avait pas d'argent. Mais, tout à coup, elle se souvint, soulagée, qu'elle était plus riche qu'elle ne l'avait jamais été dans sa vie.

Le matin même du mariage, juste avant qu'elle ne parte pour l'église, un valet avait frappé à la porte de sa chambre et remis à Bessie une lettre destinée à Elisabeth. Nerina l'avait ouverte. Elle était adressée à sa cousine par sa grand—mère, une vieille dame qui habitait Brighton, et à qui son état de santé ne permettait pas de venir assister à la cérémonie.

Pendant plusieurs pages, l'aïeule expliquait en détail pourquoi elle ne pouvait faire ce déplacement, en dépit du désir qu'elle en avait. Mais elle joignait à sa missive l'argent qu'elle aurait consacré à l'achat d'un cadeau de noce. Que sa chère petite Elisabeth achète avec cela ce qui lui ferait plaisir. Nerina avait décacheté une nouvelle petite enveloppe : elle contenait trois billets de cinq livres.

— Mais c'est une vraie fortune! s'était— elle exclamée. Que va— t— on en faire, Bessie?

Et Bessie, toujours pratique :

— Ben, vous allez l'emporter, pardi! Si vous laissez cet argent ici, comme M. le comte n'aura pas l'adresse de Mlle Elisabeth pour le lui faire parvenir, il le gardera pour lui. Autant vaut que ce soit vous qui en profitiez.

— Oui, tu as raison. Et quand Elisabeth m'écrit des Indes, je le lui enverrai.

Bessie avait probablement mis cette petite enveloppe dans le sac, puisque au départ de Rowanfield, il n'y avait que celui— là parmi les bagages. Effectivement, l'enveloppe s'y trouvait, avec les quinze livres!

Dans son propre petit porte— monnaie, celui qu'elle avait en revenant de chez le marquis de Droxburgh, il n'y avait pas la moindre piécette : elle avait payé son fiacre et laissé en pourboire au vieux cocher les six pences qui lui restaient. Dans l'un des tiroirs de la coiffeuse, elle trouva des gants. Tandis qu'elle les passait, le chandelier posé sur ce meuble fit jaillir l'éclat doré de son alliance. Elle resta figée quelques secondes puis, rageusement, arracha l'anneau de son doigt et le jeta sur la tablette.

Elle l'entendit rouler et tomber parmi les brosses, heurter le miroir à main, rouler encore et enfin s'arrêter. Elle alla alors au chiffonnier dans lequel étaient rangés différents accessoires qui lui appartenaient avant son mariage. Quelques chemises de nuit, de la lingerie, trois paires de bas, une brosse et un peigne.

Ayant rassemblé ce maigre bagage, elle chercha dans quoi l'emporter. A côté de la cheminée était posé le sac contenant l'ouvrage de tapisserie quelle avait commencé à Rowanfield et que Bessie avait

cru devoir emporter. Elle en sortit les aiguilles, la laine, le canevas en cours, et les remplaça par les divers objets qu'elle venait de préparer. C'était exactement ce qu'il lui fallait. Tout ne put y entrer et Nerina dut abandonner deux chemises de nuit, mais cela n'avait pas grande importance.

Maintenant, elle était prête. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle irait ni de ce qu'elle allait faire, mais il fallait absolument qu'elle fuie Rupert et cette maison. Sans parvenir à démêler le chaos de sentiments qui se bousculaient en elle, sans même parvenir à mettre bout à bout deux pensées nettes et logiques, elle savait qu'il était indispensable et urgent pour elle de s'enfuir! Elle chercherait plus tard à comprendre pourquoi, elle analyserait ses craintes... mais, pour l'instant, il lui fallait avant tout échapper à Rupert! Elle ne voulait plus se trouver en face de lui. A aucun prix!

Cette farce qu'avait été leur mariage était terminée. A aucun moment cela n'avait été sérieux, depuis le début ce n'était qu'un simulacre. Maintenant, la comédie allait trop loin. Il fallait y mettre fin, d'autant plus que les conséquences en devenaient insupportables... Arriverait ce qui arriverait, elle ne voulait pas y penser, tout valait mieux qu'une nouvelle bagarre avec Rupert.

A cette évocation, elle était saisie de panique comme un animal pris au piège qui s'affole et se blesse au lieu de chercher comment se libérer.

Elle resserra son châle autour de ses épaules et prit son sac. A la porte de la chambre; elle écouta longtemps avant de se décider à tourner doucement la clef. Ceci fait, elle resta encore, l'oreille tendue, le corps en alerte, les traits crispés d'appréhension, imaginant les obstacles à son évasion.

Mais, quand elle se décida à ouvrir, elle constata que tout était silencieux et calme : la maison dormait. Les chandeliers étaient encore allumés dans le hall et les escaliers; seule la pendule des aïeux faisait entendre son tic— tac lent et grave. Nerina traversa le palier sur la pointe des pieds et alla se pencher par— dessus la rampe.

Rien ne la menaçait. A pas vifs, mais silencieux, elle commença à descendre les marches. Lorsqu'elle fut dans le hall, elle vit que la lourde porte d'entrée avait été fixée et verrouillée. Si elle essayait de l'ouvrir à deux battants pour faire sauter le verrou — car la clef n'était pas sur la serrure — elle ferait fatalement un bruit qui alerterait quelqu'un. Elle préféra passer par la bibliothèque.

La pièce était plongée dans une obscurité totale mais, en laissant la porte ouverte, elle était suffisamment éclairée par les lumières du hall pour permettre d'atteindre sans encombre la large baie donnant sur le jardin. Elle se glissa derrière les doubles rideaux, et il ne lui fallut que quelques secondes pour faire jouer la crémone. Trois marches de

marbre descendaient vers la pelouse, de l'autre côté de laquelle un portillon de fer donnait accès à la route.

Lorsqu'elle referma cette petite porte sur elle,

Nerina entendit l'horloge de l'écurie sonner une heure. Elle sursauta mais se reprit pour s'engager à grands pas sur le chemin, en prenant soin de rester dans l'ombre dense des chênes qui le bordaient.

Il lui fallait maintenant traverser le pont qui enjambait les lacs et, là, elle serait à découvert : n'importe qui, d'une fenêtre du château, pourrait l'apercevoir. L'envie lui vint de courir pour abrégé ce risque, mais elle se contint et s'obligea à marcher normalement : si on la voyait, personne ne s'imaginerait qu'elle fuyait. On penserait qu'elle avait éprouvé le désir d'aller faire un tour dans la nuit, sous les étoiles... Tandis que si elle courait, elle risquerait de donner l'alarme.

Tout de même, lorsqu'elle eut atteint l'autre côté du pont et qu'elle fut à nouveau sous les arbres, elle ne put s'empêcher de forcer l'allure pour ne s'arrêter que lorsque le souffle commença à lui manquer. Alors, adossée à un arbre, elle attendit que sa respiration redevienne normale.

Dans la soirée, des nuages avaient obscurci le ciel mais, maintenant, il se dégageait et la lune éclairait en plein la masse imposante du château. Juste au— dessus de l'une des cheminées une étoile brillait. Ce château, dans la nuit, avait un charme, une beauté extraordinaire. Les lacs semblaient être d'argent, les jets d'eau de la roseraie faisaient pleuvoir des diamants, sur le fond noir des arbres.

Il fallut à Nerina un effort pour s'arracher à ce spectacle et poursuivre sa route. Son cœur continuait à cogner dans sa poitrine et elle se demandait si cela était dû simplement à sa fatigue de sa course. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté sa chambre, elle se demanda où elle allait ainsi... Elle était incapable de réfléchir. Ses idées tournaient en rond dans sa tête et, toujours, revenait une certitude, une seule, impérative : il fallait qu'elle échappe à Rupert. Il fallait qu'elle lui échappe!...

Elle avait beau se dire qu'elle devrait se calmer, revenir à elle, raisonner, elle en était incapable. Une sorte de panique la possédait qui la contraignait à fuir, quoi qu'il pût lui arriver. Tout lui semblait préférable au danger de revoir celui qui était devenu son mari.

La route était longue. Tout en marchant elle commença à établir un semblant de plan, au moins pour les heures qui allaient suivre. Elle irait à Londres; elle ne savait pas encore ce qu'elle y ferait. Elle pensait qu'elle pourrait y trouver du travail. N'importe quel emploi lui serait bon du moment qu'il lui permettrait de se nourrir. Plus tard, peut-être, retrouverait— elle assez de sang— froid et de courage pour penser à un avenir moins modeste, pour tenter d'organiser sa vie différemment. Dans l'instant, rien n'avait d'importance que la nécessité

de fuir.

Elle se remémorait la route qu'avait suivie la voiture en venant de la gare, à son arrivée à Wroth. A cinq ou six kilomètres du château, il y avait un croisement. Leur attelage avait dû s'y arrêter un instant pour laisser l'omnibus local y déposer des passagers et en prendre d'autres. Elle se souvenait qu'il y avait à cet endroit un atelier de maréchal— ferrant où les voyageurs s'abritaient pour attendre.

Rupert avait attiré son attention sur ce fait :

— Nous ne sommes pas tellement isolés dans notre campagne, vous voyez? L'omnibus qui vient de Manchester et de Leeds passe au carrefour trois fois par jour : à l'aube, à midi et vers six heures du soir. Celui— ci est la malle du soir.

— Beaucoup de gens empruntent cette route?

— Encore un grand nombre, oui... Mais comme le chemin de fer est beaucoup plus rapide, les gens modernes le préfèrent. Néanmoins, cet omnibus est assez fréquenté par les timorés et les économes. C'est moins cher que le rail.

Nerina se remémorait cette conversation. De toute façon il lui faudrait aller prendre le train à Pendle, même si elle décidait d'aller à Londres en chemin de fer, et Pendle était — encore à dix— huit kilomètres du carrefour. Elle ne pourrait pas faire ce trajet à pied. Le mieux était donc qu'elle prenne l'omnibus jusqu'à la gare de Pendle. Là, elle attendrait le premier train pour la capitale.

La pensée qu'elle avait suffisamment d'argent la réconforta. Elle se demanda ce qu'elle aurait fait si elle était partie, avec sa confiance coutumière dans le hasard, sans un sou sur elle... Elle l'ignorait, mais elle savait qu'elle serait partie tout de même pour fuir le monstre qui avait voulu la violer. C'était la quatrième fois quelle était ainsi contrainte de fuir une maison où elle avait pu se croire à l'abri. Et pour la même raison, toujours!... Continuant à marcher, elle avait l'étrange impression qu'elle échappait non seulement à Rupert, mais au marquis de Droxburgh, et aux deux autres! Ils ne formaient dans son esprit qu'un seul être, une même entité : le mâle et ses instincts sauvages et répugnants...

Lorsqu'elle atteignit l'extrémité de la route privée conduisant à Wroth, elle trouva le chemin raboteux, plein de cailloux et d'ornières. Les semelles de ses bottes étaient fines et bientôt la plante de ses pieds devint douloureuse et brûlante, elle dut chercher, au clair de lune, les endroits plats pour y marcher. Dans ces conditions, quand atteindrait — elle le carrefour? Cela allait être terriblement long... Néanmoins, traînant son sac qui s'alourdissait de minute en minute, elle s'obstinait, d'autant plus inquiète que, le chemin faisant beaucoup de tours et de détours, avec des bifurcations, elle n'était même plus certaine d'être sur la bonne route.

Enfin elle aperçut, au bout du tronçon qu'elle suivait, le croisement tant espéré. Cela lui redonna une énergie nouvelle. Quelle heure pouvait-il être? Depuis combien de temps avait-elle quitté le château? Lorsqu'elle atteignit le carrefour elle vit que la forge était éclairée et que le foyer flambait. Elle traversa et entra dans la forge ; un homme à cheveux blancs, marteau en main, se tenait devant l'enclume.

— Je vous demande pardon.... Pourriez-vous me dire dans combien de temps passera l'omnibus en direction de Pendle?

L'homme la regarda d'un air surpris, posa lentement son marteau, et vint à elle. Il était encore plus vieux qu'elle ne l'avait supposé, trop vieux pour le dur travail qu'il faisait.

— Madame... Vous m'avez demandé quelque chose?

— Oui, je vous ai demandé d'être assez aimable pour me dire dans combien de temps j'aurai l'omnibus pour Pendle.

— Oh! ça... Ça dépend de la saison et de l'état de la route. Quand il fait beau, il est là vers cinq heures et demie. Si la route est mauvaise et mouillée, il arrive plus tard : six heures, six heures et demie, et même sept heures. On peut pas dire.

— Et quelle heure est-il, maintenant?

Le forgeron regarda le ciel :

— D'après la lune, à mon avis, il est autour de quatre heures. Il vous faudra attendre longtemps, miss. Venez vous asseoir près du foyer. Vous aurez bien chaud, c'est déjà un réconfort.

— En effet, je vous remercie. Si vous le permettez, je serai heureuse d'attendre là.

— Mais vous êtes la bienvenue, la bienvenue! s'empressa le brave homme tout en essuyant avec un vieux chiffon une bille de bois posée verticalement pour servir de siège.

— Merci, dit Nerina en s'asseyant. J'espère que l'omnibus s'arrête bien à Pendle?

— Oui, oui... Si on lui demande, il s'arrête! Vous allez à Pendle?

— Non. En vérité je vais à Londres. Mais il est plus rapide de changer à Pendle pour prendre le chemin de fer que de faire tout le trajet en omnibus.

— C'est peut-être plus long mais c'est plus sûr. J'aime pas beaucoup ces nouveaux engins qui crachent leur fumée noire et vous l'envoient dans la figure, ils font un bruit d'enfer tout comme s'ils en sortaient! Un voyage en voiture à cheval, par un beau soleil, dans l'air frais, y a que ça de vrai! Quand on est obligé de quitter sa maison, on devrait voyager comme ça, ce serait moins triste d'en partir. A quoi ça sert d'aller plus vite?

— Peut-être y a-t-il parmi ceux qui voyagent des gens qui n'ont pas de maison?

Le forgeron la regarda, pensif :

— Y a trop de monde qui parcourt cette terre! La maison, c'est le meilleur endroit pour l'homme. Vous rentrez chez vous, à Londres, madame? Dans votre maison?

— Je n'ai pas de maison.

— Ah?... Je suis désolé pour vous. Vous venez de l'étranger?

— Oui. Je suis étrangère.

— Et vous êtes venue ici passer quelque temps chez des amis à vous?

Le vieil homme faisait preuve de cette indiscretion presque normale et légitime pour un paysan quand un inconnu traverse ce qu'il considère comme son territoire. Il faut savoir d'où viennent les gens et où ils vont, quand ils sont chez vous !

— Oui, j'étais chez des amis.

Puis, sans raison, mais parce que le bonhomme lui était sympathique et qu'elle voulait qu'il lui fît confiance, elle ajouta :

— Au château de Wroth.

— Au château de Wroth! Oh! c'est une belle demeure, c'est sûr. Il y a longtemps que je ne suis pas allé jusque là— bas. Et vous connaissez le nouveau propriétaire?... Sir Rupert, je crois qu'y s'appelle?... C'est ça? Sir Rupert Wroth?

— Oui, je le connais. Mais pourquoi dites— vous « le nouveau propriétaire »? D'après ce que j'ai compris, il est là depuis très longtemps.

Avec le suprême dédain des vieux pour la notion du temps qui s'écoule, il répondit :

— Oui. Enfin, quelques années... Mais moi j'ai connu son père avant lui! Un bel homme, distingué et tout, que les femmes lorgnaient. Toutes les femmes, même les villageoises, qui se disaient que, peut— être, il allait en choisir une et la pousser du coude!

— Mais comment pouvaient— elles espérer cela?

Le vieil homme battit des paupières d'un air confus :

— Ah! Voilà que maintenant vous me posez des questions!... Je connais des choses mais je ne peux les dire à personne. Enfin, à personne d'ici, en tout cas.

— Mais moi je ne suis pas d'ici.

Il se frotta le nez et se pencha, en confidence :

— Vous savez l'âge que j'ai?

Elle haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Eh bien, je vais vous le dire. Je suis dans mes quatre— vingt— dix ans. Je les aurai bientôt... Dans ma famille, c'est comme ça. Mon neveu et sa femme, qui vivent avec moi, me grondent toujours. Ils me disent : « Tu parles trop, l'oncle! Tu parles trop et tu n'arrives pas à faire tout ton travail parce que tu es toujours en train de raconter des

histoires! » C'est pas vrai, je fais mon travail. Mais ils sont furieux parce que moi, je suis réveillé quand ils dorment et que je dors pendant qu'ils sont réveillés. Et dès que je me lève, faut que je cause! Alors comme ils sont pas là pour m'écouter, je cause tout seul. Je me lève dès qu'ils se couchent, je prépare mon déjeuner et je me mets à ma forge. Si quelqu'un vient me voir, je lui cause. S'il vient personne, ça fait rien, je cause quand même. Il y a des gens comme moi, plus qu'on croit... qui trouvent que, la nuit, on travaille mieux et que, comme ça, on peut profiter de quelques belles heures, les plus belles, quand le soleil va paraître et quand il va partir. Ceux— là, ils me comprennent. Vous voyez de qui je veux parler?

Nerina se mit à rire :

— Je ne vois guère que les voleurs et les braconniers. Ce sont vos amis?

—Voilà que vous me posez encore des questions! Mais je vous répondrai pas. J'ai des secrets, je vous l'ai dit, mais même si je suis bavard il y a des choses que je dirai jamais. Parce que je dois pas les dire. C'est des choses qui touchent à mes amis et j'ai pas le droit d'en parler.

— Par exemple le secret qui concerne le père de sir Rupert?

Le forgeron fronça les sourcils, fixa Nerina de ses petites prunelles aiguës, renifla... et jeta autour de lui un regard soupçonneux, comme si quelqu'un pouvait être en train d'épier son bavardage de vieil enfant, démangé du désir d'étonner une belle et jeune étrangère.

Il n'y tint plus :

— Vous voulez vraiment que je vous raconte? C'est pas une histoire banale, vous savez! Non, pas banale...

— J'aimerais tellement la connaître!... Dans deux heures je prends la patache et je disparaïs. Alors?

— Bon! Eh bien, je vais vous dire... Je l'ai encore dit à personne, hein? J'ai gardé ça pour moi et pourtant... Il m'est souvent arrivé d'avoir envie d'aller au château et de tout lui dire, à sir Rupert. Mais y m'aurait peut— être pas cru, ça l'aurait même pas intéressé, et c'est loin, le château, pour mes vieilles jambes. Voilà des années et des années que je garde ça pour moi. Ça me fera du bien de m'en débarrasser. Ça commence à me peser... Si Dieu te veut, je deviendrai centenaire. Et alors, je risque de le dire à n'importe qui, sans même m'en rendre compte, quand je serai vieux. Tout à fait vieux. Autant vaut que vous le sachiez...

Pourquoi était— elle si intriguée? Elle n'aurait su le dire mais c'était un fait : elle était avide de connaître le secret du forgeron au sujet du père de Rupert. Que lui importaient les histoires de famille de cet homme quelle détestait et qu'elle fuyait? De toute façon, elle ne s'en servirait pas, quoi qu'il pût advenir, contre Rupert lui— même. Ce

n'était pas dans son caractère. Mais elle voulait savoir...

Le forgeron s'était assis sur un billot de bois, face à elle, et se penchait en confidence vers elle :

— Comme mon neveu trouve que je parle trop, je ne lui en ai jamais rien dit, à lui! J'ai des amis qui viennent me voir et me confier leurs secrets, mais je ne leur ai jamais dit ce que, moi, je savais et qui ne les regardait pas. Il faut être loyal, madame. Quand il faut se taire, on se tait!

— Vous avez raison. On ne doit pas dire ce qui peut nuire à quelqu'un. Ce que vous savez pourrait nuire à sir Rupert?

— Non, mais ce n'est pas une raison pour le dire. Sauf à lui. Seulement, j'ai jamais eu l'occasion de lui parler. Il est pas comme était son père... Ah! quel homme gentil c'était, lui!... Jamais il serait passé à cheval devant ma forge sans me dire bonjour et, des fois, il me donnait une guinée, par— ci, par— là... « Prenez ça », qu'il me disait, « et mettez— le de côté pour quand vous serez vieux et que vous ne pourrez plus travailler, Harry »... J'aurais dû l'écouter. Si j'avais mis tout ce qu'il m'a donné dans un bas de laine, je serais pas obligé, aujourd'hui, de vivre avec mon neveu et ma nièce qui sont méchants avec moi, bien que je sois leur oncle et que je paye ma part des dépenses.

— Et, à part se montrer gentil avec vous, que faisait— il, le père de sir Rupert?

— J'y arrive, j'y arrive! Il allait faire sa cour à Nancy, à Weatherstone, où ils étaient fermiers, et c'est pour ça qu'il passait souvent devant ma forge. Leur ferme était là, en bas... Je connaissais Nancy depuis sa naissance. Une bien belle petite, qui promettait de devenir aussi jolie que sa maman avant qu'elle entre dans le grand repos.

— Est— ce que son père vit encore?

— Non. Elle a vécu chez son grand— père, qui avait acheté la ferme. Un homme respecté de tous ses voisins, mais bien difficile de caractère! On a prétendu que Nancy n'avait jamais été heureuse avec lui, mais, quand je l'ai connue, elle avait l'air heureuse... Elle avait toujours un sourire ou un mot gentil. Elle aimait bien venir me voir travailler, ça l'amuse de me voir faire rougir les fers au feu et les frapper en faisant des gerbes d'étincelles. Quand elle était petite, elle s'écriait : « On dirait qu'ils sont en or, Harry, vraiment en or!... Tu es sûr qu'ils ne sont pas en or, les fers des chevaux ?... » Je riais et je lui disais que s'ils avaient été en or je n'aurais pas eu besoin de tant travailler pour vivre.

— Et quand elle est partie, avez— vous eu du chagrin?

Le vieillard jeta à Nerina un regard étrange :

— Comment savez— vous qu'elle est partie?

— J'ai entendu dire qu'elle était allée vivre au château de Wroth.

— Aïe!... Oui, elle y est allée, mais pas avant qu'il soit arrivé quelque chose de si secret que, si je vous le dis, il faut me promettre de le garder pour vous.

— Dites— le— moi, je vous en prie!

— Je vous ai bien dit que le vieil Harry savait tout ce qui était arrivé dans le pays depuis toujours, et ce secret— là est l'un des plus anciens! Harry est le seul à le connaître.

— Confiez— le— moi! Soyez gentil... pria Nerina.

— D'accord. Mais souvenez— vous, je m'étais promis de ne jamais en parler à quelqu'un d'autre que sir Rupert lui— même. Et puis, année après année, je l'ai vu passer à cheval devant ma forge comme le faisait son père, mais jamais il ne m'a regardé, jamais il ne s'est arrêté. Puisque ce secret vous intéresse, c'est donc à vous que je le confierai. Il me brûle les lèvres depuis trop longtemps et je ne voudrais pas l'emporter dans ma tombe. Il faut bien que je le confie à quelqu'un avant de mourir. Vous êtes là, vous connaissez le château puisque vous en venez, c'est à vous que je vais le dire. Mais gardez— le pour vous ou pour sir Rupert. Personne d'autre! C'est promis?

— Oui, c'est promis! répondit Nerina avec un peu d'impatience.

— Eh bien, voilà. Tout le monde dans le village, et même le grand — père de Nancy, avant de mourir dans sa ferme, a toujours cru. que Nancy était allée vivre au château auprès du marquis dans le péché. Ah! il aurait fallu que vous entendiez tout ce qu'on disait sur elle à ce sujet! « Elle ne valait pas cher! Ce n'était pas la peine qu'elle fasse sa mijaurée pour en arriver là!... » Mais, moi, je savais que les gens avaient tort... Oui, Harry connaissait la vérité, et il riait bien dans sa barbe, Harry, en entendant toutes ces mauvaises langues qui seraient un jour nouées par la honte et la surprise! Dire de telles horreurs de ma petite Nancy! Ils verraient, le moment venu...

— Mais qu'est— ce que vous saviez?

— Je vais vous le dire! Elle était mariée au marquis. Qui s'en doutait? Personne! Sauf le vieux Harry qui avait été leur témoin. Oui, parfaitement! Ils s'étaient mariés à la petite chapelle de la montagne... Celle que l'on appelle « la chapelle des bergers ». Le service divin n'y a lieu qu'une fois par an, mais elle est consacrée comme n'importe laquelle de celles où l'on va chaque dimanche. Elle avait été bâtie cent ans plus tôt par une vieille dame qui disait que Notre— Seigneur était un berger, et qu'il ne fallait pas que les hommes, isolés là— haut pour garder tes moutons, soient privés de la consolation de l'Eglise. Elle leur avait offert une chapelle et un prêtre.

— Les parents de sir Rupert étaient donc mariés?

— Aussi vrai que je suis assis là, madame, et que je suis Harry! Après la bénédiction nuptiale, le marquis m'a donné cinq guinées!

Oui, cinq guinées!... Et Nancy m'a dit : « Nous avons confiance en toi, Harry. Tu ne diras à personne ce qui vient de se passer et dont tu as été le témoin. Tu le promets?... » Je l'ai promis, j'ai empoché mes cinq guinées et j'ai remercié tord Wroth.

— Mais pourquoi ce mystère?

— Aïe, aïe, aïe!... C'est bien la question que je me posais. Et elle m'a tracassé longtemps, jusqu'à ce que Nancy me l'explique : « Tu comprends, Harry, je n'appartiens pas à la même classe que te marquis. Je suis fille de fermier, élevée dans une ferme. Je ne veux pas que les gens de son monde le tournent en ridicule. Je l'aime, Harry, je l'aime plus qu'aucune femme de son rang ne saurait l'aimer, et il m'aime aussi. » J'aurais voulu, madame, que vous voyiez son visage pendant qu'elle me disait ça. On aurait dit que le soleil passait au travers. « Oui, il m'aime, mais je ne veux pas lui faire honte. Pour rien au monde je ne consentirais à cela. »

— Et cependant, il l'a épousée?

— Il l'a épousée parce qu'il l'aimait! J'en suis sûr parce que je les ai vus, dans la chapelle des bergers, quand ils échangeaient leurs vœux à l'autel.

— Mais je ne comprends pas! Pourquoi Nancy voulait— elle garder le secret? Elle aurait dû être très fière!

— Oh! elle en était fière!... Elle aimait un homme brave et il lui rendait son amour, c'est de ça qu'elle était fière. Mais elle ne voulait pas lui faire honte. Elle savait bien que tes gens du monde ne la trouveraient pas digne d'eux. Et c'était normal! Une fille de fermier...

— Et pourtant, vous êtes sûr qu'ils ont bien été mariés?

— Aussi sûr que je le suis de me trouver face à mon Créateur quand je mourrai. J'ai suivi la cérémonie d'un bout à l'autre, j'ai signé le livre dans la sacristie! Il y avait écrit tout ce qu'il faut pour faire un mariage, sauf que le marié était comte ou marquis. Il n'y avait que son nom et ses prénoms, comme s'il était quelqu'un d'ordinaire; mais que cette union fut consacrée à la face de Dieu!

— Et vous êtes sûr, absolument sûr, que vous êtes le seul au courant?

— Je vous dis la vérité, madame. Il n'y avait que le vieux Parson et moi, sans compter le vieux Tom qui était sacristain et qui est mort depuis. Quant à Parson, il y a trente ans qu'il est mort, lui. Et je parierais jusqu'à mon dernier centime qu'il a emporté le secret dans sa tombe. Comme je l'aurais fait moi aussi, si vous n'étiez pas arrivée ce matin, venant du château. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé qu'il fallait que quelqu'un en informe sir Rupert un jour ou l'autre, et que je ne pouvais pas mourir sans qu'il le sache... Vous m'avez donné confiance, j'ai pensé que Dieu vous avait amenée ici, en pleine nuit, pour cette raison. C'est que je deviens bien vieux... C'est tout de même

bizarre, ce qui m'arrive! J'avais gardé ça pour moi pendant plus de trente ans, et puis quelque chose m'a poussé à vous le confier. Je ne vous ai jamais vue et j'ai commencé à bavarder comme une vieille commère... Peut— être que mon neveu a raison, je parle à tort et à travers. Pourtant, non! Je parle, c'est vrai, mais je dis des choses sans importance d'habitude. Ce matin, quelque chose m'a poussé. Croyez— vous que c'était la volonté de Dieu? Que c'est Sa main qui vous a amenée jusqu'à ma forge? Je vais peut— être mourir bientôt et il était temps que je livre ce secret. C'est pour cela que vous êtes passée par ici?

— Je n'en sais rien, Harry. Je continue à ne pas comprendre pourquoi Nancy n'a confié à personne le secret de son mariage avec le marquis.

— Elle ne voulait pas qu'on le sache, je vous dis! Tout ce qui lui importait, c'était d'être en règle avec Dieu, le monde n'avait aucune importance pour elle. Chaque dimanche, elle allait à l'église et je l'ai vue bien souvent s'y glisser discrètement pendant la semaine. Elle était très croyante et elle ne se serait jamais donnée à un homme sans la permission du Seigneur car elle était persuadée d'être damnée à jamais si elle commettait un pareil péché. Peu lui importait que les gens jasant ou disent du mal d'elle. Elle était en paix avec son Seigneur, cela lui suffisait. Des fois, quand j'entendais les commères clabauder, je pensais, moi : « Cause toujours, crapaude!... » Si elles avaient su que Nancy était la châtelaine, elles se seraient répandues en courbettes et en minauderies. Mais Nancy se moquait de leurs médisances : elle avait le cœur en paix. C'est tout ce que désire une jeune fille chrétienne et digne.

— Le cœur en paix, répéta Nerina à mi— voix. Oui, je crois, moi aussi, que c'est l'essentiel. Toute autre considération est sans importance... Vous avez raison, Harry!

Ayant subi toute une série de contretemps, Nerina n'arriva à Londres que tard dans la soirée. La patache qui l'emmenait à Pendle fut accidentée deux kilomètres après qu'elle y fut montée. L'un des essieux fut brisé, il fallut attendre des heures qu'un charron l'eût remis en état et que le coche pût poursuivre sa route. Quand, enfin, elle se trouva installée dans le train, celui— ci stoppa soudain en pleine campagne : il y avait eu un déraillement près de Watford.

Au moment où le coche s'était renversé, elle avait été d'abord très contrariée mais, bientôt, elle avait pu se promener au bord de la route, s'asseoir à l'abri d'un portail de ferme, profiter du soleil et de l'air embaumé de la campagne en attendant de pouvoir repartir. Cette fois, elle dut rester enfermée dans le compartiment bondé de troisième classe, et cela fut une épreuve difficile à supporter.

Quand le convoi se remit en route, elle crut mourir de suffocation : l'air était irrespirable ! La fumée pénétrait par les fenêtres que certains voyageurs avaient entrouvertes et l'on ne voyait rien du paysage noyé dans le brouillard.

Le train finit par atteindre la gare d'Euston Square. Écrasée, comprimée entre des voyageurs qui avaient hâte de quitter le wagon surpeuplé,

Nerina réalisa combien son arrivée était différente de celle qu'elle avait connue la dernière fois qu'elle avait débarqué sur ce quai.... Il y avait eu alors des employés d'une extrême courtoisie pour l'aider à descendre de son compartiment réservé de première classe. Il y avait eu Bessie et le valet de Rupert pour s'occuper des bagages et une calèche pour l'attendre à la sortie avant de l'emmener, avec Rupert, à Berkeley Square.

Maintenant, bousculée, elle tenait à la main son ticket pour le remettre à un contrôleur renfrogné. Londres lui apparut comme une ville triste, noire, immense et hostile.

Dans le hall d'arrivée, elle hésita, ne sachant où il lui fallait se diriger. A nouveau heurtée, projetée contre un pilier, elle ressentit une vive douleur à l'épaule... avant de s'apercevoir que l'individu qui l'avait agressée en avait profité pour lui arracher son sac. Elle le vit disparaître dans la foule, serrant le sac volé contre sa hanche. En

criant, elle s'élança sur ses traces, mais les sifflements de la vapeur et des engins roulant les bagages couvraient sa voix, tandis que la cohue des voyageurs encombrés de valises et d'enfants ralentissait sa course.

Après quelques secondes elle perdit l'homme de vue :

— A l'aide! hurla— t— elle. Au voleur! A l'aide!

Quelques personnes la regardèrent avec curiosité mais personne ne fit mine de s'arrêter pour l'interroger. Et quand un conducteur de wagonnet l'injuria parce qu'elle lui bouchait le passage, elle comprit qu'elle était sans défense : elle ne retrouverait jamais le garçon qui lui avait arraché son sac. Elle n'avait même pas vu son visage et, à la façon dont il avait opéré, il était clair que c'était un voleur professionnel qui s'était déjà mis à l'abri des recherches.

Debout, les bras ballants, elle regardait autour d'elle avec une sorte de désespoir. Personne ne la voyait, on la contournait comme une borne, quand on ne la repoussait pas comme un objet gênant. Des centaines de gens la frôlaient en maugréant, pressés, hargneux. Sa détresse devenait de l'angoisse. Flageolante, elle alla s'asseoir sur un banc, contre le mur du bureau où l'on distribuait les billets.

Son sac de tapisserie sur les genoux, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Elle n'avait plus un sou, et son bon sens lui disait qu'il était parfaitement inutile de rechercher son voleur ou d'aller à la police. D'autant plus que la première chose qu'on lui demanderait, ce serait son nom, son adresse, d'où elle venait, où elle allait...

Elle ne retenait ses larmes qu'à grand peine. Si seulement elle avait eu la prudence de tenir son sac bien serré dans sa main au lieu de le laisser pendre bêtement à son bras! Le voleur avait dû l'observer lorsqu'elle l'ouvrait pour y prendre le billet de train pour le donner au contrôle de sortie. Il avait vu luire les pièces d'or et d'argent, et il avait attendu le moment propice... Il fallait quelle fût vraiment inconsciente des réalités pour avoir tenté ainsi un inconnu en laissant apercevoir une telle quantité d'argent dans son petit sac!

Quand elle avait pris son billet à Pendle, elle avait réglé avec l'une des coupures de cinq livres appartenant à Elisabeth. Oui!... C'était plutôt à ce moment— là que son voleur avait su qu'elle portait sur elle une aussi grosse somme. C'est là qu'elle avait manqué de prudence!

Quoi qu'il en fût, les suppositions étaient inutiles. Elle était dépouillée, ce fait seul était incontestable.

Pendant le voyage, elle avait essayé d'élaborer des plans : dès son arrivée à Londres, elle se mettrait à la recherche d'un hôtel meublé respectable où elle pourrait passer la nuit. Et, le lendemain, elle essaierait de trouver du travail. Elle était certaine qu'elle pourrait trouver un emploi, sans être obligée de dévoiler son identité, et qui la mettrait à l'abri, pour toujours si c'était nécessaire, des investigations de Rupert.

Maintenant, elle perdait confiance. Sans argent, comment pourrait-elle espérer reconstruire une vie indépendante?

C'est alors qu'elle entendit une voix engageante et douce :

— Puis— je vous être utile?

C'était une femme, d'une quarantaine d'années, avec un visage assez agréable, strictement vêtue d'alpaga gris. Incontestablement « bon genre ». Elle portait un collier de perles de grosseur modeste mais véritables et, à son col, un camée serti de brillants. Ses gants, de suède assorti à sa robe, étaient de qualité et français par leur style.

Comme Nerina la détaillait ainsi sans répondre, interdite, la femme reprit :

— J'ai l'impression que vous êtes dans l'embarras. Vous descendez du train? Quelqu'un vous attend?

Nerina secoua la tête. Quoiqu'il ne fût pas encore sombre dehors, la gare s'était illuminée depuis quelques secondes et les cheveux roux qui dépassaient de son bonnet faisaient à Nerina une auréole de cuivre doré. Elle paraissait très jeune et très séduisante mais en proie à un désarroi total.

— Non. Personne ne m'attend. Mais je suis dans l'embarras, en effet, car on vient de me voler mon sac. Un jeune homme me l'a arraché. Il contenait tout ce que je possède. Ou plutôt tout ce que je possédais. Je n'ai plus rien. Rien du tout...

Le visage de l'inconnue traduisit une consternation apitoyée :

— Quelle horrible chose! Je suis navrée pour vous. Moi je suis ici pour accueillir une jeune fille que je devais héberger, mais je ne l'ai pas trouvée. Elle a dû manquer le train. Et j'allais repartir lorsque je vous ai vue... J'ai cru d'abord que c'était elle, et je me suis approchée. Et puis je me suis rendu compte de mon erreur, mais il m'a semblé que vous étiez dans l'ennui.

— C'est plus qu'un ennui. Je suis désemparée. Je ne sais plus que faire de moi. Je comptais m'adresser à un agent de police pour lui demander où trouver un hôtel meublé convenable pour une femme seule mais, maintenant que je n'ai plus, un centime, je ne pourrais même pas payer ma chambre.

— Ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde, hélas! Laissez— moi vous aider. Très simplement, très sincèrement, je vous offre de venir coucher chez moi pour cette nuit.

— C'est vraiment très généreux de votre part, madame, mais je ne puis accepter car...

Elle hésita et laissa sa phrase en suspens. Elle ne voyait pas bien là raison qui la poussait à refuser une offre aussi charitable, et pourtant elle sentait instinctivement qu'il n'était pas normal de se lier aussi familièrement avec une femme qui lui était totalement étrangère, non plus d'ailleurs que de s'imposer à elle avec une telle indiscrétion.

Cependant que pouvait— elle faire d'autre, dans la situation où elle se trouvait?

Il y avait peut-être une solution; elle pouvait aller à Berkeley Square, dire aux domestiques qu'elle venait à Londres pour un court séjour inopiné, et y coucher au moins cette nuit. La maison était vide et cela n'étonnerait personne.

Mais elle se ressaisit : non, ce serait de la lâcheté! Cette maison était celle de Rupert, et s'y réfugier alors qu'elle était partie pour le fuir, avait quelque chose d'humiliant qu'elle ne supportait pas.

— Ma voiture est là, devant la gare, disait l'inconnue, On voit que vous venez de faire un très long voyage, et fatigant. Vous avez besoin de repos. Je vous en prie, ne cherchez pas d'excuses pour refuser l'offre très simple que je vous fais de venir passer une nuit chez moi. Je serai ravie de vous y accueillir et ce n'est pas parce que nous nous sommes connues dans des circonstances aussi fâcheuses qu'il nous est interdit de devenir des amies.

— C'est très gentil de votre part, murmura Nerina machinalement.

Elle ne comprenait pas pourquoi cette femme lui faisait un tel effet. Un peu comme si, de sa voix trop douce, de son regard perçant, elle cherchait à l'hypnotiser. Il était très difficile de lui tenir tête et l'on se sentait comme contraint de se soumettre à ses volontés. Mais cela était peut-être dû à la fatigue. Après tout, elle n'avait pas dormi la nuit précédente et, bien quelle ait essayé de se détendre dans le train, il lui avait été impossible de trouver le repos dans le vacarme du convoi et des autres voyageurs bavardant, riant et chantant.

Sans plus protester, elle suivit donc l'inconnue jusqu'à la voiture fermée qui attendait devant la gare. Elle n'était pas vraiment luxueuse, mais confortable. Nerina se laissa tomber sur les coussins avec un soupir de bien-être.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous montrez si bonne envers moi.

La dame eut un rire léger :

— Mettons que je sois la réplique du Bon Samaritain.

— En effet! J'ai bien été la victime des voleurs.

— Parlez—moi un peu de vous. Je pense qu'il serait convenable que nous nous présentions l'une à l'autre? Je suis Mme Tait. Muriel Tait. Et vous?

L'hésitation de Nerina fut à peine perceptible :

— Nerina.,. Nerina Butler.

Le nom d'Adrian était le premier qui lui fut venu à l'esprit.

— Nerina! s'exclama Mme Tait. Quel joli prénom! Avez— vous des amis à Londres? Non, évidemment, ma question est stupide : si vous aviez eu des amis vous auriez su où aller. Vous vivez à la campagne peut-être? Chez vos parents?

— Non. Mon père et ma mère sont morts.

L'intérieur du véhicule était obscur et Nerina ne pouvait voir l'expression de sa bienfaitrice, mais elle sentait que les réponses qu'elle venait de lui faire lui étaient agréables. Elle s'en voulut d'avoir pensé cela : cette femme était la générosité même! D'ailleurs elle réagissait avec une exclamation de pitié :

— Pauvre enfant, quelle chose terrible! Et pourquoi êtes—vous venue à Londres? Pardonnez— moi si je suis indiscrete! Vous n'êtes pas obligée de me répondre.

— J'espérais y trouver du travail. Si vous pouviez m'aider à trouver un emploi, je vous en serais très reconnaissante.

— Mais bien sûr, je vous trouverai quelque chose!... Ne vous tracassez pas pour cela. Jusqu'à demain, vous n'avez que le droit de vous reposer et de bien dormir. Nous serons chez moi dans quelques minutes et, puisque vous êtes visiblement très lasse, je vous conduirai immédiatement à votre chambre et vous mettrai moi— même au lit. J'ai mes nièces avec moi. Si vous les entendez plaisanter et rire, ne leur en veuillez pas. J'espère que cela ne troublera pas votre sommeil. Je leur dirai de faire attention. Mais si elles frappent à votre porte, ne leur ouvrez pas! Vous satisferez leur curiosité demain. Ne vous laissez pas importuner.

— Comme vous êtes gentille! soupira Nerina, conquise.

Mme Tait ne se trompait pas. Elle était vraiment exténuée! Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir dormir. Et elle était très reconnaissante à cette dame de l'avoir compris. Faire la connaissance d'autres jeunes filles ou jeunes femmes dès ce soir aurait été une corvée au— dessus de ses forces.

La voiture s'arrêta dans une petite rue paisible que Nerina pensa être voisine de Regent's Park. Par les vitres elle apercevait des arbres et de l'eau. En mettant pied à terre, elle constata que toutes les maisons offraient, dans cette rue étroite, leur façade postérieure. Devant chacune, il y avait un jardinet étroit et fleuri, que l'on traversait pour accéder à une porte qui parut à Nerina être une entrée de service.

Effectivement, Mme Tait lui expliquait au même instant :

— Je sais que mes nièces reçoivent quelques amis, ce soir. Pour couper court à toute indiscretion, nous allons entrer par ici. Excusez— moi...

— Je vous en remercie, ne vous excusez pas!

Non seulement elle était fatiguée mais elle se sentait sale, poussiéreuse, froissée, le visage et les mains noircis...

Mme Tait négligea cette entrée pour contourner l'angle de la maison et entrer par une autre, sur le côté. Avec l'entrée principale, invisible de là où elle se tenait, Nerina compta qu'il y avait au moins

trois issues. L'immeuble était d'ailleurs plus vaste, plus profond qu'elle ne l'avait imaginé.

La porte de côté ouverte, les deux femmes se trouvèrent immédiatement face à une volée d'escalier. Mme Tait ouvrit la marche, elles gravirent deux étages pour aboutir à un étroit palier dont l'unique porte devait faire communiquer, pensa Nerina, cette partie de la maison avec la partie noble, située en façade.

Le couloir qu'elles suivirent était bien éclairé, contrairement à l'escalier quelles avaient pris jusque— là, et le sol était recouvert d'un épais tapis de laine brodé de roses. Le papier mural, lui aussi, offrait une profusion de roses.

— Voici votre chambre! annonça Mme Tait en ouvrant une porte.

Et Nerina regarda, bouche bée, ce qu'elle n'avait jamais vu de sa vie, dans aucun style de décoration.

Le gaz était allumé, mais les différents becs étaient baissés, ne donnant qu'un éclairage tamisé, discret, au milieu duquel la chambre tout entière palpitait de roses! Le lit, de style Empire, poussé contre l'un des murs, donnait plutôt l'impression d'être un sofa. Les doubles rideaux étaient de satin rose et les murs étaient entièrement recouverts de miroirs qui reflétaient à l'infini, dans toutes les directions, les personnes se tenant dans la pièce.

Nerina commença à compter combien de fois elle se voyait et y renonça aussitôt : c'était incalculable! Où qu'elle se tint, quelle que fût son attitude, elle était reproduite à l'infini, et Mme Tait également.

Celle— ci lui désignait de la main un jeu de peignes et de brosses, sur la coiffeuse :

— Vous trouverez tout ce qu'il vous faut, là...

Mais comme Nerina, sans répondre, fixait avec étonnement une chemise de nuit et un déshabillé abandonnés sur une chaise, elle expliqua :

— Cette chambre était destinée à la jeune fille que je suis allée chercher à la gare. Si par hasard elle arrive je lui en donnerai une autre.

— Je vous remercie. C'est très gentil de votre part...

Nerina ne voyait pas ce qu'elle aurait pu dire de plus original. D'ailleurs son hôtesse, soudain pressée, demandait avec une nuance d'impatience :

— Bon! Je pense que vous avez tout ce qu'il vous faut?... Voulez— vous manger quelque chose? Écoutez! Déshabillez— vous, mettez— vous au lit, je vais vous faire monter du lait chaud avec quelques sandwiches. Il ne faut pas que vous mangiez beaucoup dans l'état de fatigue où vous êtes, vous risqueriez une indigestion. Vite, parce que nous avons encore à parler longuement, je pense. Nous le ferons lorsque vous vous serez rafraîchie, restaurée, et que vous vous sentirez

mieux.

Sans attendre de réponse, Mme Tait avait disparu. Nerina était trop lasse pour faire autre chose qu'obéir. Elle se déshabilla rapidement, suspendit sa robe noire, fourra son bonnet et son châle sur une planche de l'armoire. Là, elle hésita : pouvait-elle mettre cette chemise de nuit qui était au dossier d'une chaise ou devait-elle défaire ses bagages pour passer l'une de celles qu'elle avait emportées? Par lassitude elle opta pour le plus simple et mit la chemise rose. Elle remarqua que c'était une très coûteuse pièce de lingerie, incrustée de dentelle, entièrement travaillée à la main, et dont les rubans étaient de satin.

« Cette Mme Tait doit être très riche! Tout ce qui est ici est d'un style! » songea-t-elle.

Après s'être lavé le visage et les mains, elle se glissa dans les draps. La literie était souple et luxueuse. Elle eut l'impression de se laisser tomber au fond du nid d'un cygne. Elle réagissait contre ce trop grisant confort moelleux lorsque la porte se rouvrit devant Mme Tait portant un plateau :

— Voilà des sandwiches au poulet et du lait chaud. Buvez— le, je veux que vous ayez une bonne nuit de repos. Vous vous sentirez beaucoup mieux demain matin.

Nerina s'assit dans le lit et prit le plateau des mains de Mme Tait. Les sandwiches étaient tout petits et elle pensa qu'il était heureux qu'elle fût trop lasse pour avoir faim. Quelques heures plus tôt, dans le train, elle avait pensé tomber d'inanition, peu avant l'arrivée en gare de Londres mais, en cet instant, l'idée même d'avaler des aliments lui donnait la nausée.

Elle mordit dans l'un des sandwiches et prit le verre de lait.

— Buvez— le d'un seul coup! ordonna Mme Tait.

Nerina obéit. C'était chaud, réconfortant, mais elle ne put s'empêcher de penser que ce lait avait un goût curieux. Si c'était là un échantillon du lait que l'on buvait à Londres, ce n'était pas précisément un régal! Comme Mme Tait attendait, elle fit l'effort de vider le verre et le rendit avec un murmure de remerciement.

— Et maintenant dormez! Ne vous souciez de rien jusqu'à demain, je viendrai vous voir de bonne heure le matin.

Tout en partant, elle avait baissé la flamme du gaz. L'un après l'autre, les becs firent quelques petits « pop, pop, pop », puis s'éteignirent. La pièce fut plongée dans l'obscurité.

— Bonne nuit, ma chère, dormez bien! disait Mme Tait en refermant la porte sur elle.

Nerina bredouilla quelque chose en guise de réponse, le nez dans l'oreiller. Et elle entendit la clef tourner dans la serrure. Sur le moment cela la réveilla : plusieurs questions qui s'étaient pressées

dans son esprit depuis qu'elle avait rencontré Mme Tait luttèrent pour refaire surface et triompher du brouillard d'indifférence où les enfouissait sa fatigue. Elle bâilla désespérément, fit un effort, mais la seule idée précise qui se présenta à elle fut qu'elle était enfermée à clef!

Une vague indignation la souleva, aussitôt diluée dans un étrange bien— être. Qu'est— ce que cela pouvait bien faire, d'être enfermée à clef? Le lit était bon. Elle se sentait si bien...

Dès son réveil, Nerina comprit qu'elle avait dormi très longtemps. Ses paupières étaient lourdes et sa tête comme bourrée de coton. Elle avait soif. Après un instant, elle se glissa hors du lit et alla tirer les rideaux.

Le temps était gris, de lourds nuages annonçaient la pluie et il n'y avait pas un rayon de soleil. Elle frissonna et alla droit au cabinet de toilette, se versa un grand verre d'eau froide. Après l'avoir bu, elle eut les idées plus nettes. Maintenant, elle pouvait regarder autour d'elle.

Curieusement, cette chambre lui sembla beaucoup moins séduisante qu'elle ne lui avait paru la veille, dans la lumière du gaz que les tulipes de verre teintaient de rose. La décoration avait, à la clarté grisâtre du jour, quelque chose d'ostensible et de vulgaire. Les rideaux lourds quelle avait cru de satin étaient d'un tissu brillant assez commun. Seuls, leur drapé et leur couleur conservaient un certain chic à la lumière des lustres.

Elle se vit, comme la veille, reflétée à l'infini, en tous sens, par les miroirs qui couvraient les murs et, au lieu de l'amuser, cela l'effraya. Elle sentait vaguement, sans y trouver d'explication logique, que la multiplication de sa silhouette en chemise de nuit avait quelque chose d'indécent. Vivement, elle retourna se fourrer au lit. Elle s'y installait à peine quand on frappa à la porte, en même temps que l'on tournait la clef.

Nerina s'attendait à voir Mme Tait mais ce fut une femme de chambre qui entra. Une femme de chambre?... On pouvait se poser la question. C'était une créature efflanquée, aux cheveux d'un blond verdâtre, dont les mains rouges tenaient un plateau. Elle le posa sur le lit à côté de Nerina puis, sans un sourire, sans même un bonjour de politesse, elle ressortit.

— Merci beaucoup, dit néanmoins Nerina sans obtenir de réponse.

La fille avait passé le seuil et refermait la porte à clef.

Le café, les petits pains et le beurre étaient assez appétissants. Pourtant, à leur vue, Nerina éprouva de la répugnance. Cette maison n'était pas telle qu'elle l'avait espéré et, cependant, elle ne savait pas ce qu'elle avait espéré ni même si elle était en droit d'espérer quoi que ce fût.

Mme Tait avait été bien aimable de lui offrir un abri pour la nuit et

elle se morigéna sévèrement : les endroits où elle aurait pu se réfugier ne lui auraient jamais offert le confort dont elle jouissait ici ! Quel choix aurait— elle eu ? Un abri pour indigents ?

Mais tout cela ne changeait rien à ce quelle ressentait profondément, comme instinctivement, sans pouvoir le comprendre. Elle se versa une seconde tasse de café quand la clef tourna à nouveau. On ouvrit la porte très doucement. Puis elle vit dans l'entrebâillement, un peu en retrait, un visage rond, un regard noir. Une voix étouffée lança :

— Elle est réveillée. Viens !

La porte s'ouvrit toute grande et deux filles entrèrent. Celle que Nerina avait entrevue était brune, avec une jolie petite bouche rieuse, l'autre était blonde, au teint clair, mais il parut évident à Nerina que sa longue chevelure de fée était artificiellement décolorée. Elles étaient toutes deux vêtues de peignoirs de taffetas trop richement alourdis de dentelle. Elles dévisagèrent Nerina avec une insolence tranquille.

— Qui es— tu ? dit la brune.

— Je me nomme Nerina Butler. Votre tante — car je suppose que vous êtes ses nièces — a été assez aimable pour m'offrir l'hospitalité, hier soir.

Cette explication, qui lui paraissait toute naturelle, provoqua chez les deux jeunes femmes un rire qui les plia en deux. La brune finalement se laissa tomber dans un fauteuil, son saut— de— lit ouvert sur une chemise de nuit qui ressemblait beaucoup à celle que portait Nerina.

— Votre tante !... gloussait— elle. Oh ! mon corset me fait mal ! Je peux pas rire... Toujours la même histoire et elles s'y laissent encore prendre !

La blonde s'était assise familièrement au pied du lit et demanda :

— Quel âge as— tu ?

— Dix— huit ans, presque dix— neuf, répondit Nerina dignement, choquée par cette désinvolture.

Elle n'avait pas autorisé ces jeunes filles à pénétrer dans sa chambre ! Que signifiait cette attitude ? Et ce tutoiement ?

— Tu fais plus jeune, dit la blonde. C'est ce qu'elle a dû croire. Elle aime les poulets de grain : seize ans, si elle peut trouver.

— Oui, notre « tante » aime les nièces d'âge tendre, confirma la brune en éclatant de rire.

Soudain sérieuse, presque agressive, elle regarda fixement Nerina :

— Assez rigolé. Dis donc, ma petite... Tu n'as vraiment aucune idée de l'endroit où tu te trouves ?

Nerina jeta un coup d'œil machinal vers la fenêtre :

— Si, à peu près... j'ai cru reconnaître les environs de Regent's

Park, quand nous sommes arrivées en voiture hier soir.

— D'accord, mais ce n'est pas de ça qu'il est question, commença la blonde.

— Ça va! coupa l'autre en se levant. Laisse tomber, Laura. De quoi irait— on se mêler? Si elle l'apprenait... Tu sais ce que tu risques?

— Je m'en fiche! répondit celle qui se nommait Laura. Elles doivent savoir pourquoi elles sont là. Je me suis juré depuis la dernière fois, depuis qu'elle avait piégé cette pauvre gamine qui venait du Devonshire que, dorénavant, je les avertirais de ce qui les attend. Au moins ça!... Si on ne peut rien y faire, il faut qu'elles le sachent.

— Et ça fera quoi? Quelle différence?

Laura haussa les épaules :

— Aucune, je suppose... sauf que l'ignorance vous précipite vraiment dans le désespoir et l'horreur, tu le sais comme moi, Olive... Quand on est avertie, c'est pas pareil. C'est la surprise qui vous panique.

— Bon. D'accord!... Celle— ci est vraiment à cent lieues du programme, ça se voit. Alors fais ce que tu veux, après tout, je ne t'en empêcherai pas.

Le regard de Nerina allait de l'une à l'autre. Il lui était aisé de se rendre compte que ces deux filles n'étaient ni de bonne famille ni bien élevées. Toutes deux étaient assez jolies, quoique leur teint fût grisâtre et qu'autour des yeux de Laura, on pût voir des traces de fard noirâtres qui avait coulé et quelle n'avait pas nettoyé, la veille, avant de se coucher.

Les cheveux d'Olive étaient roulés sur des papillotes de papier. Autour de sa bouche, débordait du rouge à lèvres. Leur aspect provoqua en Nerina une sorte de frayeur.

— Pourrais— je savoir de quoi vous parlez? demanda— t— elle.

— Je vais te le dire, répondit Laura d'un ton décidé. Mais dis— moi d'abord, toi, comment tu es arrivée ici.

— Je... je suis arrivée à Londres par le train, hier soir, venant de la campagne, commença Nerina...

Tandis qu'elle racontait sa mésaventure et sa rencontre avec Mme Tait, Olive pouffait à nouveau de rire mais Laura lui jeta un regard sévère, et elle se tint tranquille.

— Mme Tait est la propriétaire de cette maison, reprit Laura, et nous vivons avec elle, en effet. Nous sommes six, mais nous n'avons aucun lien de parenté, ni entre nous ni avec elle. Certaines d'entre nous ont été cueillies, comme toi, à la gare lorsqu'elles descendaient du train. En général, ce sont de pauvres gourdes qui débarquent de leur campagne et qui, une fois à Londres, sont complètement perdues et affolées. Mme Tait les recueille, exactement comme elle l'a fait pour toi...

Nerina ouvrait des yeux stupéfaits :

— Vous voulez dire que... que cette maison est— est un...?

Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

— Exactement! confirma Laura.

Les mains crispées, Nerina balbutia :

— Merci! Merci de m'en avoir avertie. Il faut absolument que je sorte d'ici! Je n'en avais pas le moindre soupçon mais je me rends compte maintenant à quel point j'ai été sotte.

Les deux autres la regardaient sans rien dire. Elle répéta :

— Il faut que je parte. Tout de suite!

Elle était allée jusqu'à la penderie, en avait ouvert la porte. Elle resta saisie, pétrifiée. L'armoire était vide. Elle se retourna vers les deux filles qui l'observaient en silence. Leur expression était indéchiffrable. Elle ne trahissait aucune sympathie, simplement une curiosité passive, comme celle des bovins, qui dans leur pré, verraient arriver parmi eux un congénère de race différente.

— Mes vêtements ont disparu!

— Toujours! dit Laura. Elle les confisque.

— Mais alors, qu'est— ce que je peux faire? Je ne peux pas partir?

— Évidemment! explosa Olive. Qu'est—ce que tu crois?... Écoute, c'est pour ça que Laura et moi nous t'avons affranchie sur ta situation ici. C'est pas la peine de vouloir résister. Elle t'aura finalement, comme d'habitude... Elle gagne toujours. La fille qui était ici, dans cette chambre, il y a trois semaines, a voulu se défendre. On l'entendait crier, pleurer, battre contre la porte de toute la force de ses poings. Mais « mémère » — c'est comme ça que nous appelons Mme Tait — a fini par la posséder et la rendre docile.

— Et par quel moyen?

— La drogue. Si tu fais trop de potin, elle te drogue. Je sais comment elle s'y prend, elle m'a droguée une fois. Elle vous donne un truc qui vous rend toute molle et vous enlève jusqu'à l'envie de bouger. Si la dose est assez forte, vous êtes d'accord pour tout ce qu'on attend de vous. La réalité paraît très loin, très floue, et plus rien n'a d'importance. Tu comprends?

Olive précisa :

— Et quand elle vous supprime la drogue, vous souffrez de manque. Vous en réclamez!

— C'est vrai, approuva Laura. Ça m'est arrivé. Mais il ne faut pas en prendre, il faut résister de toutes ses forces car on n'en tire aucun bien, au contraire. Cela vous rend esclave. On n'a plus aucune volonté, on est entre ses mains. Elle ne pourra pas te l'ingurgiter de force alors n'en prends pas, méfie— toi. Ne bois rien toute seule! Ne bois que ce que les autres partagent avec toi. Ne mange rien de ce que l'on te servira dans une assiette spécialement préparée pour toi... Prive— toi

plutôt et bois de l'eau dans ton cabinet de toilette. C'est pour ton bien que je te dis ça.

— Mais comment le pourrais— je?... Non, je ne peux pas rester ici! Il faut que je parte!

Olive haussa les épaules :

— L'araignée dit à la mouche : « Entrez dans mon salon,, vous y serez très bien. » Mais quand la mouche est dans la toile, qui l'en sortira?

— Comment peut— elle agir ainsi? Il y a des lois, tout de même! Elle risque la prison!

— Bonté divine! s'esclaffa Olive. D'où sors—tu, ma pauvre? Des lois! Mais ceux qui viennent ici sont les hommes mêmes qui les font, les lois, et ils ne risquent pas de condamner un système qui les arrange! Nous sommes très protégées, vois— tu, car notre établissement est l'un des plus chics et des mieux fréquentés. Mme Tait a une cote chez ces messieurs de l'aristocratie et des affaires qui la met à l'abri des ennuis. Comtes, ducs, ambassadeurs, ministres sont nos clients. Ils nous fréquentent beaucoup...

Le mot « ministres » alerta Nerina. Rupert pourrait donc la sauver, la tirer de là s'il était mis au courant de son aventure, même sans cela : si elle disait à Mme Tait qui elle était, cette femme lui rendrait la liberté. Elle n'oserait pas la retenir. Mais ce n'était pas possible, car c'était invraisemblable. Si elle disait quelle était lady Wroth, la tenancière lui rirait au nez. L'épouse de sir Rupert, cette fille fagotée, misérable, sale, ramassée à la gare et qui n'avait pas un centime sur elle?... Mme Tait ne ferait même pas l'effort de le vérifier. Elle la traiterait de folle et les choses en resteraient là.

Laura était à nouveau assise au pied du lit. Nerina l'y rejoignit, prit place à son côté :

— Voulez— vous vraiment m'aider?

— Pour te faire évader? Non. C'est inutile. Nous t'avons avertie pour que la surprise ne soit pas trop affreuse. Les toutes jeunes filles sont vraiment dans un état terrible quand ça leur arrive. Mais nous ne savions pas que tu avais presque dix— neuf ans. Toi, tu pourras t'en tirer. Nous aurions mieux fait de nous taire. Tu es une femme, après tout... Ce sont les enfants, les fillettes, qui nous font mal au cœur. Parce que ça, c'est abominable. Je le sais! J'avais treize ans quand « Mémère » m'a « prise en pension ».

L'autre fille intervint :

— Moi, j'avais un an de plus, et je dois dire que cela ne m'a pas tellement bouleversée. J'étais une sorte de petit animal, en ce temps— là, et un bon repas avait pour moi plus de prix que ma vertu. Mais j'en ai connu d'autres qui en ont fait un véritable drame.

— Je suis de celles— là! lança Nerina. Que se passerait— il si je

me mettais à la fenêtre et que je hurle « au secours »?

Olive haussa les épaules :

— Ça ne troublera personne. Cette chambre donne sur le derrière de la maison. Après, il y a des jardins déserts qui descendent jusqu'au canal. D'ailleurs, si tu te mettais à crier, « Mémère » arriverait et te ferait administrer l'une de ses médecines calmantes...

— Si je refuse de boire...

— Oh! mais il n'y a pas que celles qu'on boit. Dans les cas sérieux, elle fait des piqûres. On t'immobilise, et voilà!... Que tu le veuilles ou non tu as ta dose, et tu dors comme une marmotte.

— Je pense qu'elle m'a fait boire quelque chose hier soir. Sinon je l'aurais entendue entrer dans ma chambre quand elle est venue prendre mes vêtements.

— Elle t'a fait boire du lait chaud?

— Oui...

— Dans le lait ça ne se sent presque pas. Et si tu l'avales d'un seul coup, tu es assommée.

— C'est horrible!... Il faut que je trouve un moyen... Si je descends l'escalier, quelqu'un m'arrêtera?

— Pour commencer, Charlie t'arrêtera, oui. Et puis les portes sont verrouillées. C'est « Mémère » qui s'en occupe le soir, et le matin, tant qu'elle n'est pas levée, c'est Charlie.

— A quelle heure se lève— t— elle?

— Vers une heure de l'après— midi. Ça dépend de ce qu'elle a bu la veille. Si elle s'est vraiment « noircie » elle dort jusqu'à l'ouverture. On ouvre à trois heures...

Nerina avait fermé les yeux. Elle semblait chercher à reprendre son calme.

— Vous êtes absolument certaines, dit— elle enfin, que si j'essaie de repartir par l'escalier que j'ai emprunté la nuit dernière et de sortir par cette porte, Charlie m'en empêchera?

— J'en suis sûre. D'autre part comment pourrais— tu ouvrir la porte? Il n'y a que deux clefs : il en a une et Mme Tait a l'autre.

— Mais vous— mêmes, vous ne sortez jamais ?

— Oh si, quand il y a déjà un moment qu'on est là... On sort par deux. Une des plus anciennes avec une nouvelle. On va faire des courses, ou une promenade dans le parc si on n'est pas trop fatiguée de la nuit précédente. Et seulement quand elle est sûre de nous! Tu peux pas espérer être autorisée à sortir avant six mois. Elle prend pas de risques, elle est trop maligne. C'est bien pour ça qu'elle se fait tellement d'argent.

— Mais il faut que je parte !

Elle avait crié cela avec l'affirmation du désespoir. Elle savait pourtant que le piège qui venait de se refermer sur elle était définitif.

Laura se mit debout :

— Inutile! Tu n'as pas la moindre chance; alors, le mieux pour toi, c'est d'accepter ce sale boulot et de le faire proprement, en en tirant le maximum.

— Je ne ferai jamais une chose pareille!

— Oh! que si, tu le feras!... Tôt ou tard, nous y arrivons toutes et tu n'es pas faite autrement que les autres, affirma Olive.

En parlant, elle s'était levée à son tour ;

— Bon! Eh bien, on a fait tout ce qu'on pouvait pour toi, ma petite. Si tu suis nos conseils, tu t'épargneras la drogue et, au moins, tu sauveras ta santé et ta tête. Parce que, je te le répète, ça rend dingue, son truc! Alors, puisque le résultat est le même, au bout du compte, autant vaut l'éviter, pas vrai? Tu sais, quand on a pris l'habitude, c'est pas une mauvaise vie. Et si tu te débrouilles bien, tu as toujours une chance d'intéresser un homme qui te rachètera pour te mettre dans tes meubles.

— Ah ça... pour sûr! appuya Laura. Il y avait une fille ici, qui s'appelait Rosie. Elle est pas restée deux mois. Quelle veine! Tu te rends compte? Deux mois!... Maintenant, elle a son attelage et, de temps en temps, elle vient nous voir. C'est lord Rohan, qui l'a sortie d'ici. C'est un vieux débris mais il est très riche et elle a déjà mis de côté ce qu'il lui faut pour se retirer. Quand j'y pense, ça me fait rêver! Deux mois de turbin et hop! tranquille pour le restant de ses jours.

— Ainsi, un client peut vous acheter? demanda Nerina pensive.

— Si tu as de la veine, oui, intervint Olive, mais faut pas trop compter là— dessus. Regarde, moi... il y a cinq ans que je suis là, et aucun client ne m'a jamais offert plus qu'une boîte de chocolats.

— Il n'y a pas de raison qu'ils soient généreux, remarqua Laura, après tout ce quelle leur fait déjà payer! Elle les matraque, ses clients! C'est déjà beau qu'ils reviennent. A mon avis, ils en ont pas pour leur argent.

— Pourtant, Rosie a bien trouvé le filon, avec lord Rohan ?

— Oh oui, mais avoue qu'elle était rudement belle! Et de plus elle était née « coiffée », c'est pas donné à tout le monde. Ça vaut encore mieux que d'être de bonne famille et respectable.

— T'as raison, mais maintenant faut filer. Si on nous trouvait ici ça barderait. On a vu la clef sur la porte alors on s'est dit qu'on pouvait entrer. Mais si « Mémère » nous surprenait, elle nous le ferait payer cher. Mais toi, ma petite, n'oublie pas, hein? Tu ne nous as jamais vues. D'accord?... Et quand « Mémère » te dira ce qu'elle attend de ta bonne volonté, fais l'étonnée. Tombe des nues... Compris? On peut compter sur toi?

— Je ne vous trahirai pas. Soyez— en sûres. Mais vous ne voyez pas la moindre chance pour moi de me sortir d'ici?

— Pas la moindre. On a fait tout ce qu'on a pu. C'est peut-être pas beaucoup, mais enfin, tu sais maintenant ce qui t'attend. Ça te permet de t'y préparer. Ce sera moins brutal...

Comme si l'expression de Nerina la touchait, Laura posa sa main sur son épaule et la serra, presque affectueusement :

— Courage, petite. Si ça se trouve, tu auras la veine de Rosie. Qui sait?

Olive était déjà sur le palier. Un peu impatientement elle lança :

— Allez, viens! Ça suffit, maintenant...

Et Laura la rejoignit.

La porte se referma sur les deux filles. Nerina entendit tourner la clef. Un long moment elle resta affalée sur une chaise, puis alla lentement jusqu'à la fenêtre. Olive avait dit la vérité. Le jardinet qui bordait la façade postérieure de la maison donnait sur une route étroite au-delà de laquelle le terrain descendait en pente rapide jusqu'au canal. Il était inutile d'appeler à l'aide. De toute façon, personne n'entendrait. Le coin était désert.

Nerina revint s'asseoir au bord du lit, penchée en avant, les mains jointes entre ses genoux. Comment pourrait-elle s'échapper?... Elle ne doutait pas de ce que lui avait dit Olive : le nommé Charlie devait surveiller la porte, au bas de l'escalier. Et elle frémissait à l'idée de devoir peut-être lutter durement contre le domestique pour, de toute façon, être ramenée dans la chambre et jetée sur ce lit comme un paquet, le corps meurtri. D'ailleurs elle était enfermée à clef et l'idée qui lui avait un instant traversé l'esprit, de fuir en chemise de nuit, était irréalisable.

Elle resta ainsi un long moment puis, peu à peu, un plan se dessina dans son esprit. Un plan dangereux, une tentative désespérée, mais qui lui offrait cependant la seule chance possible d'échapper au sort infâme qu'on lui réservait.

Quand Mme Tait pénétra dans la chambre une heure plus tard Nerina l'accueillit d'un sourire.

La tenancière ne ressemblait plus du tout à la dame distinguée et affable qui l'avait abordée dans le hall de la gare. Une robe de chambre de velours, douteuse, déchirée, l'enveloppait. Sa tête était couverte de papillotes et, dans un effort de coquetterie, elle avait poudré à la hâte son visage, en larges plaques qui laissaient voir par endroits sa peau jaune et fanée.

En la voyant, Nerina se demanda comment elle avait pu, la veille, accorder sa confiance à cette créature. Mais regrets et fureur envers soi-même n'arrangeaient rien. Il fallait faire l'effort de se montrer aimable, remercier cette femme de son hospitalité, lui dire que le petit déjeuner qu'on lui avait servi lui avait fait plaisir.

Et Nerina y parvint. Mme Tait sembla quelque peu surprise de cet accueil et le fut plus encore des bonnes dispositions de Nerina lorsqu'elle lui eut expliqué, en termes voilés ce qu'elle attendait d'elle. Car Nerina n'en parut nullement surprise, ni choquée.

— Vous êtes la fille la plus intelligente que j'aie rencontrée depuis longtemps, lui dit— elle, lorsqu'à sept heures, elle revint la voir et la trouva déjà tout habillée, portant la robe qu'elle lui avait fait envoyer une heure plus tôt par la femme de chambre.

C'était une robe blanche, de tissu léger, coupée pour mettre en valeur toutes les courbes de son corps. Mais, en même temps, une ceinture de satin bleu lui donnait un aspect extrêmement juvénile. C'aurait pu être la première robe de bal d'une fillette de quinze ans. En dépit de la coupe, elle n'avait rien de provocant, et faisait plutôt « petite fille modèle »,

— Vous êtes charmante! Ramenez un peu vos bouclettes, là... Les tempes nues, c'est un peu trop sévère.

Nerina obéit et Mme Tait se recula un peu pour juger de l'effet. Elle—même était resplendissante dans une robe de satin cramoisi, et une profusion de bijoux voyants. Sa prétendue élégance était d'une telle vulgarité qu'une fois de plus, Nerina se demanda comment la veille, elle avait pu prendre cette femme pour une dame respectable. Il fallait vraiment que la fatigue lui eût enlevé tout sens critique.

— Le monsieur qui vient pour vous ce soir est un personnage des plus distingués. L'un de mes meilleurs clients à qui je m'efforce de toujours donner pleinement satisfaction... Je ne vous aurais jamais réservée pour lui, ce soir, si je ne m'étais rendu compte de votre finesse et de votre souci d'être de bonne compagnie. Si vous lui plaisez, alors vous me plairez. Nous pouvons faire des tas de choses intéressantes, toutes les deux, ma chère... Des tas de choses!

— Et vous pensez que je lui plairai !

Mme Tait eut un rire complice, assez déplaisant :

— Je serais bien surprise du contraire. Il aime les filles très jeunes. Il me demande toujours de lui trouver une gamine très jolie. Et bien faite, évidemment. Ce n'est pas toujours facile, mais quand un gentilhomme a une bourse dont on ne peut pas voir le fond, rien n'est impossible pour le satisfaire.

— Je vois, murmura Nerina.

Mme Tait s'approcha pour lui enlever la légère écharpe qu'elle avait posée sur ses épaules :

— Là! Maintenant vous êtes prête. Vous le rencontrerez dans le petit salon du premier étage. Vous viderez quelques verres ensemble et, ensuite, vous pourrez, naturellement, l'inviter à vous suivre jusqu'ici. Il vous dira lui— même alors très exactement ce qu'il attend

de vous.

— Je l'espère, répondit Nerina. Et je l'attends...

Le ton sur lequel elle avait dit ces mots, sec et décidé, étonna Mme Tait, qui lui lança un regard soupçonneux. Mais elle ne les releva pas et guida Nerina jusqu'au grand escalier dont elles descendirent un étage.

Le « petit salon » était une appellation un peu pompeuse pour désigner une pièce de dimensions modestes, donnant sur la façade postérieure. Il était meublé avec ostentation et mauvais goût. Des miroirs partout, une fois encore; un tapis bariolé sur le sol, et un canapé de peluche rouge. Des fleurs artificielles étaient disposées dans les vases. Bien qu'il fasse chaud, un feu brûlait dans l'âtre tandis que la lumière était donnée chichement par des lampes à gaz, Leur flamme baissée se masquait d'abat— jour de soie rose.

— Asseyez— vous sur le canapé. M. le Marquis sera là bientôt. Je le ferai conduire ici dès qu'il arrivera. J'espère que vous vous montrerez compréhensive, ma petite, car beaucoup de choses en dépendent pour vous... recommanda Mme Tait.

« Beaucoup de choses, en effet... » pensait Nerina.

Lorsque la porte se fut refermée sur Mme Tait, elle sentit que ses mains étaient glacées et que son cœur battait à tout rompre. Elle avait peur, plus qu'elle n'avait jamais eu peur jusque— là de toute sa vie et, pourtant, elle savait que son salut était à cette condition : persuader Mme Tait qu'elle était parfaitement disposée à faire gentiment ce qu'on espérait d'elle.

Mme Tait avait, au dernier moment, laissé entendre qu'on attendait un marquis. Nerina priait le ciel qu'il fût très important car s'il l'était, il comptait certainement parmi les relations de sir Rupert et il se ferait un devoir de libérer sa femme du traquenard où elle était tombée. Il n'y avait pas d'autre moyen de s'en sortir, Nerina le savait depuis quelle avait formé ce plan.

Elle avait été hantée tout l'après—midi par la crainte que l'homme qui allait venir fût déjà ivre et incapable de raisonner, mais elle gardait l'espoir d'avoir affaire à un gentilhomme puisque, d'après ce qu'elle savait, aussi bien par Laura que par Mme Tait, la clientèle de cette maison comportait le « gratin » du beau monde. Si c'était vrai, comme elle le supposait, c'eût été un comble de malchance de tomber sur un malotru! Tout Anglais titré se doit de se comporter en gentilhomme. Et si une femme, surtout une femme de la noblesse, requiert son assistance il ne peut la lui refuser. Le code de l'honneur le lui interdit.

Elle était cependant incapable de rester tranquillement assise sur le canapé, en attendant, comme le lui avait demandé Mme Tait. Celle—ci sortie, Nerina s'était levée pour arpenter nerveusement la pièce,

comme un fauve en cage. Sa volonté était impuissante à calmer l'agitation qui était en elle. Maintenant, ses joues brûlaient et le sang battait à ses tempes et à ses poignets. Elle eut l'impression pénible de perdre la tête, jusqu'au contrôle d'elle— même. Une envie folle d'appeler au secours par la fenêtre la fit courir à l'autre bout de la pièce, pour ne pas céder à cette impulsion ridicule. Si Rupert était là, il la sauverait, lui, immédiatement, et sans que personne soit au courant de cette aventure sordide.

Elle se souvint de la façon dont il l'avait défendue de la colère de son oncle. Elle croyait encore sentir sa chaleur, ses bras robustes qui la portaient dans l'escalier, cette large poitrine contre laquelle elle appuyait sa tête et où le cœur ne battait pas plus vite sous l'effort. Oh! si seulement il était auprès d'elle en ce moment... Si elle pouvait l'appeler!

Elle tournait le dos à la porte lorsque celle—ci s'ouvrit. Les yeux fermés, elle attendit quelques secondes avant de se retourner pour connaître l'homme qui allait ou la détruire à jamais, ou accepter de lui venir en aide.

Puis, lentement, elle pivota sur elle— même... et un cri de terreur lui échappa.

Resplendissant, en tenue de soirée, une cape doublée de satin écarlate sur les épaules, l'homme qui se tenait sur le seuil n'était autre que... le marquis de Droxburgh.

Tandis qu'elle le regardait, Nerina sentit la pièce chavirer autour d'elle. Elle allait s'évanouir, se jeter contre les murs comme une mouche affolée pour tenter d'échapper à cet homme! Mais, au travers de son affolement, un éclair de raison jaillit : si elle parvenait à se contrôler, à recouvrer son sang— froid, tout n'était peut— être pas perdu!

Ce fut l'instant de stupeur incrédule qui paralysait le marquis qui provoqua en elle le réflexe sauveur : il était aussi surpris qu'elle de cette rencontre imprévue. Si elle prenait l'initiative, au lieu de s'abandonner lâchement à la fatalité, elle pouvait encore retourner la situation.

Comme une marionnette animée par une main invisible, elle s'élança vers lui :

— Lord Droxburgh ! Dieu merci vous êtes là! Il faut m'aider! Il faut me sauver!

Le marquis, sans se retourner, fermait la porte dans son dos tandis que sa voix trahissait autant de surprise que de satisfaction.

— C'est donc vous, mademoiselle Graye! Je n'en croyais pas mes yeux...

— Je conçois votre étonnement. Je suis ici par erreur. Une erreur épouvantable que vous allez réparer, j'en suis sûre!

Les paupières du marquis battirent devant l'expression de Nerina. Elle le regardait avec une sorte de foi enfantine, lumineuse, comme s'il était saint Georges en personne venant terrasser le dragon. Lentement il se retourna, avec une sorte de majesté, et ôta sa cape qu'il prit le temps de déposer sur le dossier d'une chaise. Puis il fit face à Nerina, lui prit la main. Elle aurait voulu la serrer avec chaleur mais, au lieu de cela, elle eut l'impression du contact d'un reptile et faillit se dégager. Pourtant, elle laissa l'homme la guider jusqu'au canapé.

Ils s'assirent. Le marquis se mit de côté pour bien détailler le visage de Nerina, ses épaules, sa gorge, ses bras, et juger l'aspect virginal que lui conférait sa toilette.

— Vous êtes vraiment très belle!

Nerina se souvenait qu'il lui avait dit exactement les mêmes mots, en d'autres circonstances.

Elle se hâta de changer de sujet :

— Laissez— moi vous dire ce qui m'est arrivé...

Et elle lui raconta comment elle était arrivée à Londres et le vol dont elle avait été victime.

Dans le plan qu'elle avait élaboré alors qu'elle s'attendait à se trouver devant un inconnu, elle devait révéler tout de suite qui elle était et demander à cet homme de lui venir en aide. Maintenant, ce n'était plus possible. Si le marquis savait qu'elle était devenue lady Wroth, il ne serait pas le moins du monde impressionné.

Bien au contraire. Nerina voyait avec horreur qu'elle lui deviendrait immédiatement beaucoup moins pitoyable. Étant donné qu'il détestait et méprisait Rupert en tant que fils illégitime de son frère aîné, il était peu probable de le voir se soucier des problèmes de sa femme, encore moins de le faire renoncer à ses désirs pour ne pas déshonorer l'épouse légitime de celui qui, par sa naissance, l'avait dépouillé, selon lui, d'une grosse partie de sa fortune, et notamment du château de Wroth.

Nerina avait maintenant l'esprit clair et lucide.

Elle savait qu'il ne dépendait que de sa propre volonté de se tirer d'affaire et qu'il lui fallait user de toutes ses facultés. Tandis qu'elle lui parlait, elle le voyait aiguïser son regard et passer sa langue sur ses lèvres avec cet air concupiscent quelle ne connaissait que trop.

Il était inutile d'exagérer ou d'altérer les faits, ils étaient suffisants en eux— mêmes. Elle lui raconta donc très exactement ce qui lui était arrivé la veille, la conversation qu'elle avait eue avec Olive et Laura, et la certitude où elle s'était trouvée ensuite que la seule façon de conjurer le danger était de faire, avec une apparente bonne volonté, ce que Mme Tait exigeait d'elle.

— Quand j'ai su comment elle s'y prendrait, le cas échéant, pour vaincre ma résistance, j'ai décidé que je ne trouverais le salut que dans l'aide d'un gentil-homme à qui je me confierais. Pour cela, il me fallait en rencontrer un, en tête à tête, et me mettre, en somme, à sa merci. Le pire qui pût m'arriver, et j'y ai pensé, était de tomber sur un homme déjà pris de boisson, ou dominé par son vice, pour qui mon histoire n'aurait eu aucun intérêt, et qui aurait exigé de moi ce qu'il était venu chercher, sans vouloir ni m'écouter ni m'aider... Vous imaginez donc, Milord, ce que j'ai ressenti lorsque je vous ai vu! Vous, que je connaissais déjà...

Avec un soupir brisé, qui trahissait son émotion et le soulagement d'une délivrance, Nerina avait baissé la tête comme pour soustraire à la vue du marquis les larmes qui montaient à ses yeux. Lorsqu'elle la releva, elle vit que le marquis l'observait d'un air perplexe..

— Donc, dit— il lentement, vous attendez de moi que je vous tire de là?

— S'il vous plaît, s'écria— t— elle d'un ton confiant. Et je vous en serai reconnaissante jusqu'à mon dernier souffle.

Il restait silencieux. Nerina saisit l'une de ses mains et la pressa entre les siennes :

— Vous allez m'emmener, n'est— ce pas? Promettez— le— moi! Si vous ne le faites pas, je vous jure que je me tuerai!

Elle se rendait parfaitement compte qu'il éprouvait, à la voir en proie au désespoir, une intense jubilation. Elle le voyait à ses yeux luisants... Il emprisonna à son tour les doigts de Nerina dans les siens :

— Et que puis— je espérer de votre gratitude? Jusqu'où ira—t— elle?

— Comment pouvez—vous me le demander? Elle ira au—delà de toute promesse. Elle sera infinie!

Il sourit :

— Comment me prouverez— vous votre gratitude! Qu'obtiendrai— je de vous en retour?

— En retour!... Je ne sais pas. Que pourrais— je vous donner? Je ne possède rien! Je n'ai pas d'argent...

— Il n'est pas question d'argent, petite sotte. Il est question de quelque chose qui n'a pas de prix, et que vous seule pouvez m'offrir.

— Oh !...

Ce cri de surprise était l'argument majeur de la petite comédie que jouait Nerina. Elle détourna la tête, comme si le rouge de la confusion lui montait au visage et, immédiatement, le bras du marquis entoura ses épaules.

Avec un sursaut, elle se dégagea et se leva :

— Ne me touchez pas!... Je ne supporterai pas que qui que ce soit pose la main sur moi dans cet endroit horrible et avilissant! Cette seule idée me donne la nausée. C'est l'antre du démon. On y respire une odeur de péché. La peluche de ce canapé me donne la chair de poule de dégoût. Je ne pourrais pas, je ne pourrais pas... C'est trop ignoble!

Le marquis observait son beau visage pâle, l'éclat de ses yeux, la couronne d'or fauve que lui faisaient ses cheveux.

— Vous avez raison! admit— il. Ce cadre n'est pas fait pour vous. Nerina, savez— vous que vous êtes une femme ravissante?

— Emmenez— moi d'ici! Je vous en supplie, emmenez—moi! Je me sens souillée, malpropre, depuis que je suis ici.

— Et si je vous emmène? Si je vous installe dans un endroit digne de votre beauté, de votre intelligence, serez—vous gentille avec moi? Accepterez— vous de me rendre heureux?.

— Ai— je besoin de répondre à une telle question? murmura— t— elle, le regard prometteur, les lèvres engageantes.

Le marquis la contemplait. Soudain, il poussa un petit cri rauque

qui était à la fois de victoire et de joie anticipée. Sans un mot, il bondit à la porte et sortit, la refermant derrière lui.

Nerina comprimait son cœur à deux mains. La tension de ces dernières minutes avait été intolérable et maintenant elle tremblait de tout son corps. La bouche sèche, elle avait du mal à respirer. Immobile, crispée comme un enfant qui doit s'aventurer dans la nuit et qui a peur, elle se mit à prier.

— Sauve—moi, mon Dieu, sauve— moi... J'ai fait beaucoup de choses laides ou mauvaises. Mais si tu me sauves, cette fois je te promets de ne plus commettre d'actions coupables... Je retournerai auprès de Rupert, je m'humilierai devant lui, je lui demanderai pardon pour l'avoir trompé et repoussé... Je ferai n'importe quoi, n'importe quoi, même s'il m'en coûte, mais arrache—moi des mains du marquis et délivre—moi de cette maison ignoble. Je t'en supplie, ô mon Dieu, je t'en supplie...

Elle était encore en prière quand la porte se rouvrit. Pendant un instant il lui fut impossible de soulever ses paupières pour regarder le marquis en face. Quand elle y parvint, son cœur sauta dans sa poitrine. Il était en train de remettre son chéquier dans la poche intérieure de son smoking mais ce fut surtout l'expression qui éclairait son visage qui apporta à Nerina la réponse à la question qu'elle se posait.

Il alla à elle, les mains tendues, en un geste théâtral qui se voulait pathétique et qui lui parut quelque peu ridicule :

— Venez, ma chère enfant! Vous êtes à moi.

Puis il ajouta, la tenant devant lui et la toisant :

— J'imagine que vous avez un manteau, ou un sac de voyage?

— Je n'ai rien. Rien qui mérite que nous nous en chargions. Partons... partons vite!

Le marquis alla prendre sa cape qu'il jeta sur ses épaules puis offrit son bras à Nerina. Elle y posa le bout des doigts. Il rouvrit la porte, et ils descendirent le grand escalier jusqu'au hall.

D'une pièce du rez— de— chaussée venait de la musique. Au-dessus de leur tête, à travers le plancher, ils entendirent le rire aigu d'une fille qu'on chatouille, suivi du grondement impatient de la voix d'un homme. Nerina ne comprit pas ce qu'il disait, mais l'accent de cette voix, son injonction rauque la terrifièrent. Elle se cramponna malgré elle plus étroitement au bras du marquis.

Dans le hall, un valet semblait monter la garde près de la porte. Dans sa livrée galonnée, il était immense et large comme une armoire. Nerina était glacée de terreur à la pensée de voir surgir Madame Tait. Mais elle était invisible.

Comme si le marquis devinait sa pensée, il dit froidement à Nerina :

— Je suppose que vous ne tenez pas à faire vos adieux?

— Oh! pas le moins du monde...

Le valet avait pris le chapeau du marquis et le lui tendait avant d'ouvrir la porte. Ils traversèrent les dalles qui pavaient le jardin et gagnèrent la rue. Nerina sentit l'air frais de la nuit sur ses épaules mais il faisait beau. Aucun rhume n'était à craindre.

Un brougham fermé attendait et Nerina vit plusieurs attelages à sa suite, le long du trottoir, tous luxueux, dont les cochers et les valets de pied portaient tous la cocarde lés désignant comme serviteurs de l'aristocratie. Le marquis aida Nerina à monter dans la voiture et prit place à côté d'elle. Un valet de pied plaça une couverture de fourrure sur leurs genoux et ferma la portière.

Nerina était seule dans cette voiture à côté de l'homme quelle haïssait le plus au monde.

Elle cherchait un sujet de conversation mais, avant qu'elle ait trouvé, elle sentit le marquis se rapprocher d'elle à la toucher et elle l'entendit dire, d'une voix caressante :

— Éprouvez— vous maintenant quelque gratitude envers moi?

Il allait vouloir la prendre dans ses bras et elle savait, sans avoir besoin de le regarder, qu'il avançait vers sa bouche ses lèvres humides... Brusquement, de ses deux mains posées à plat sur les épaules de l'homme, elle le tint à distance :

— Attendez! J'ai quelque chose à vous dire.

— C'est tellement important? Cela ne peut pas attendre?

— Oui, c'est très important et vous devez m'écouter.

La panique la gagnait car il faisait mine de vouloir l'enlacer. De tout son poids, il pesait sur elle et sa faible défense aurait bientôt cédé.

Désespérément, elle insistait, volubile :

— Écoutez— moi, il faut que vous sachiez... Je suis mariée! Et vous connaissez mon mari... C'est votre neveu !

— Mon neveu?

Il avait relâché son étreinte, et elle comprit que c'était sous l'effet de la surprise. Elle en profita :

— Oui, votre neveu. Je suis mariée à sir Rupert Wroth.

— Seigneur!...

Il n'y avait pas à s'y tromper : il était stupéfait, ahuri... Mais aussitôt il ajouta en ricanant :

— Ainsi, vous avez épousé ce bâtard!... Qu'est— ce qui vous a forcée à cela?

— Mon oncle! Nous nous sommes mariés à Rowanfield, puis nous sommes allés à Londres pour notre lune de miel. Ensuite nous sommes rentrés à Wroth. Il y a quelques jours seulement de cela.

— A Wroth? Que me chantez— vous là?... Si vous étiez à Wroth,

ma chère, pourquoi êtes— vous revenue à Londres par le train et sans argent?

Nerina avait prévu qu'il réagirait ainsi et elle était prête à lui répondre :

— Il fallait que je vienne à Londres pour y rencontrer mon oncle et ma tante qui portaient faire un voyage sur le continent. Ils avaient décidé cela brusquement, et malheureusement Rupert ne pouvait m'accompagner.

Après un court silence le marquis éclata de rire :

— Là, chère amie, vous me racontez des blagues. Vous voulez me faire croire que l'épouse de l'arrogant et richissime Rupert Wroth a gagné Londres en chemin de fer, sans compagnie, sans même une femme de chambre? Que, quand elle s'est trouvée démunie d'argent parce qu'un voleur lui avait dérobé son sac, elle a été si désorientée qu'elle a accepté pour une nuit l'hospitalité d'une femme dont à première vue on devine que c'est une tenancière de maison close?

En l'écoutant, Nerina se rendait compte que son histoire était en tous points invraisemblable. Elle essaya néanmoins de regagner le terrain perdu :

— Bien. Alors, je vais être franche avec vous... Rupert et moi, nous nous étions querellés. Ce n'était qu'une brouille, une petite scène de ménage sans conséquence... seulement, parce que je suis intransigeante et que j'ai mauvais caractère, je me suis enfuie. Je voulais qu'il regrette de m'avoir dit des choses désagréables. Je voulais le punir... Je me disais qu'il allait me faire chercher, se faire du souci. Je suis venue à Londres avec l'intention de retourner à Wroth dès que je lui aurais donné une bonne leçon.

Comme le marquis se taisait, elle interrogea, non sans appréhension :

— Croyez— vous que je vous mens encore? Que je ne suis pas la femme de Rupert?

— Pas du tout. Je n'ai aucune raison de vous croire et pourtant je vous crois. Mais puisque vous l'avez quitté, pourquoi nous soucier de lui? Il est à Wroth et nous, nous sommes ici, tous les deux.

Il la reprenait dans ses bras.

— Attendez! Je vous en prie... Il faut que vous me répondiez...

— A quoi?

Il avait attiré la tête de Nerina contre sa poitrine et l'y maintenait tandis que, de tout près, il scrutait son visage.

— Cela ne fait aucune différence pour vous que... que je sois la femme de votre neveu?

Il se mit à rire :

— Pourquoi voudriez— vous que cela change quelque chose?... Je vous veux et je viens de vous payer une assez forte somme à cette

tenancière. Je vous ai achetée! Vous m'appartenez. Il y a longtemps que je vous désire. Depuis le premier instant où je vous ai vue, dans la salle d'étude, avec vos grands yeux pensifs et vos cheveux de flamme. Vous n'aviez rien d'une gouvernante, ma petite fille! Vous étiez déjà une femme affolante quoique vous sembliez l'ignorer, et l'on avait envie de vous apprendre l'amour... De vous révéler à vous— même la passion qui ferait de vous une maîtresse merveilleuse. Quant à votre époux, il est sans importance, surtout si vous l'avez quitté. Et si quelque chose pouvait encore ajouter au plaisir que j'aurai à vous posséder, ce serait de savoir que cet homme qui m'a dépouillé de tant de choses ne m'aura pas dépouillé de la joie d'être votre amant!

— Vous le détestez donc tant?

— Le détester! Quelle question curieuse... Non, je ne déteste pas le bâtard de mon frère. Pourquoi éprouverais— je envers lui un pareil sentiment? Je le tiens dans le creux de ma main. J'attends, simplement... oui, j'attends, pour que ma vengeance, quand elle éclatera, n'en soit que plus parfaite. Quand je jugerai le moment venu, je renverrai d'un seul coup ce présomptueux et insolent « m'as— tu— vu », qui se croit déjà un grand personnage, dans la bouse où il est né et où il aurait dû rester.

Le ton venimeux et l'amertume du marquis avaient quelque chose de dément. Nerina voulut s'écarter mais, soudain, sans que rien ait pu laisser prévoir cette attaque brusquée, il s'était penché et avait posé sa bouche sur ses lèvres. Elle en ressentit un dégoût qui lui arracha une plainte. Se méprit— il? Il insista et elle était dans l'impossibilité de faire un mouvement. Elle pensait avec horreur qu'elle s'était mise en son pouvoir, et qu'il lui fallait supporter, pour le moment, ce contact qui révoltait sa chair, sa pudeur et sa dignité...

Lorsqu'enfin il la lâcha, elle se laissa aller dans le coin de la voiture, pâle comme une morte, peinant pour retrouver son souffle.

— Où m'emmenez— vous? demanda— t—elle.

Cette question parut distraire un instant le marquis de son obsession :

— Je comptais que nous irions dans un petit hôtel mais j'envisage autre chose, de loin bien préférable. Après tout, vous êtes lady Wroth, et vous méritez, pour notre nuit d'amour, un cadre digne de vous.

Tout en terminant sa phrase, il avait fait coulisser la vitre qui les séparait du valet de pied. Nerina vit l'homme se pencher en avant pour entendre les ordres.

— Nous allons au Ritz! dit brièvement le marquis.

Puis, sans attendre la réponse, il referma la vitre.

— C'est un endroit parfait, déclara— t— il à l'intention de Nerina. J'expliquerai que votre femme de chambre et vos bagages vous rejoindront plus tard. Je retiendrai une suite pour vous et nous

souperons ensemble. Entre le champagne et les huîtres vous me raconterez l'histoire de votre mariage avec ce godelureau vaniteux qui habite le château de Wroth. Quand votre récit sera terminé, je vous dirai comment nous pouvons, ensemble, tirer un trait sur ce personnage et profiter de la vie.

— Mais... je ne comprends pas... balbutia Nerina. Cela ne vous paraît-il pas immoral?... Choquant?... Presque incestueux que... que je sois, légalement... votre nièce? J'ai épousé le fils de votre frère. Je sais que vous croyez que le marquis, votre frère, n'était pas le mari de la mère de Rupert, mais vous faites erreur : il l'avait épousée devant Dieu! En vérité, Rupert n'est pas seulement votre neveu légitime, il devrait être marquis de Droxburgh! Sachant cela, vous oseriez tenter de séduire sa femme?

Le marquis éclata de rire la tête renversée :

— Ha, ha, ha!... Puis— je être tout à fait franc, chère enfant?

— Je vous le demande.

— Que peuvent bien changer des documents officiels au fait que vous êtes une femme très désirable, adorable même, et que, pour l'instant, nous sommes seuls, vous et moi, en plein cœur de Londres, sans que personne puisse nous identifier ou nous dénier le droit d'être ensemble?

Le marquis la reprenait dans ses bras :

— Venez... tout contre moi. Oubliez ce gêneur de Wroth et ne pensez qu'à nous. Souvenez-vous que je suis l'homme qui vous a achetée, et à qui vous avez promis de vous montrer reconnaissante.

La peur enlevait à Nerina toute prudence. Elle repoussa l'homme, presque violemment, et se rencogna, hostile. Les lumières de la rue éclairaient sa chevelure rousse et la blancheur de son décolleté.

Se forçant à adopter un ton léger, elle déclara :

— Bon, c'est entendu, nous allons au Ritz. Mais vous ne devez pas me décoiffer avant que nous y arrivions. Ils trouveront notre histoire déjà suffisamment bizarre, car je ne pense pas que les épouses des aristocrates qui fréquentent la Cour se promènent dans Londres sans suivante et sans le moindre bagage lorsqu'elles descendent dans un hôtel comme le Ritz... Si, de plus, j'y arrive échevelée et dégrafée, ils hésiteront à me considérer pour ce que je prétendrai être... Et ils sont capables de me dire qu'ils n'ont pas de suite libre!

— Parce que vous trouvez néanmoins que mon idée est bonne? Vous envisagez de souper avec moi, et de vous installer au Ritz pour la nuit?

— Je suis à la fois affamée et assoiffée, mon cher.

Le marquis lui prit la main et la porta à ses lèvres :

— Vous êtes la femme la plus imprévisible que j'aie connue dans ma vie. C'est un jeu très excitant que de vous conquérir, car on ne sait

jamais exactement si l'on touche au but ou si l'on s'en éloigne... Enfin, avant demain, je saurai à quoi m'en tenir.

Les longs cils de Nerina s'abaissèrent, ombrant ses pommettes :

— Vous êtes un peu trop impétueux, c'est tout... Il faut de temps à autre vous ramener à la décence. Mais croyez— moi... je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait.

— C'est tout ce que je demande.

Avec un certain soulagement, Nerina reconnut le perron semi—circulaire du Ritz, à une cinquantaine de mètres. Lorsqu'un portier à l'uniforme galonné eut ouvert la portière, Nerina descendit rapidement de la voiture et, sans attendre le marquis, gravit les marches et pénétra dans le hall.

Dès que le marquis parut, sur ses talons, un homme en frac se précipita, plié en deux par le respect, ce qui semblait indiquer que Droxburgh était un bon client.

— Quel honneur, Milord, que de vous accueillir!

— Oui. Bonjour... Je vous amène lady Wroth. Sur la route de Londres, son attelage a eu un accident. Par le plus heureux des hasards je suivais la même route et j'ai pu lui venir en aide. Elle a dû cependant abandonner ses bagages ainsi que sa femme de chambre qui est restée sur place pour s'en occuper. Je viens d'expédier quelques—uns de mes gens sur les lieux de l'accident pour ramener cette fille et les effets de Madame. Le tout sera là dans quelques heures. En attendant Mme la comtesse a besoin de se rafraîchir et de remettre de l'ordre dans sa toilette. Pouvez— vous me donner une suite pour elle? La meilleure si possible?

— Certainement, Milord! Nous sommes très honorés de la confiance que nous accorde la comtesse.

Le chef de la réception fit un signe impératif au premier portier qui prit l'une des clefs suspendues au tableau, derrière son bureau. Puis, s'inclinant devant Nerina :

— Nous avons une suite au premier, Milady. Si vous voulez bien avoir l'obligeance de la visiter et nous dire si elle vous convient, votre femme de chambre et vos bagages y seront adressés dès leur arrivée.

— Merci.

Tandis qu'elle suivait l'homme, le long du large escalier aux marches couvertes d'un épais tapis, Nerina ne pensait qu'au moyen de s'esquiver à la première occasion. L'idée lui était venue de se confier à ce personnage, mais elle se rendait compte que le marquis jouissait ici du prestige d'un excellent client et que, si elle commettait une telle erreur, non seulement on ne l'aiderait pas, mais on la prendrait pour une folle. Il était même à peu près certain qu'on ne l'écouterait pas débiter son histoire jusqu'au bout.

La suite était princière : un hall d'entrée, un grand salon, dont les

fenêtres donnaient sur Green Park, une chambre tendue de satin jaune, et une salle de bains en marbre, comme Nerina n'en avait encore jamais vue.

D'ailleurs, comme si son avis était secondaire, elle entendit le marquis affirmer :

— C'est parfait. Cela convient à Madame la comtesse.

— C'est l'une de nos plus belles suites. Je suis persuadé que Mme la comtesse en appréciera le confort.

Le marquis avait jeté un regard circulaire sur le salon :

— Elle a été indisposée par l'accident dont sa voiture a été victime. Elle ne sera certainement pas en état de descendre dîner à la salle à manger. Sans doute désirera— t— elle prendre son repas dans ses appartements. Veuillez nous envoyer un maître d'hôtel, avec le menu, et un sommelier.

— Certainement, Milord. Je vais donner des ordres en conséquence.

Le chef de la réception se retirait à reculons, en saluant. Lorsque la porte se referma sur lui, Nerina comprit qu'elle était prisonnière. Il n'y avait rien qu'elle pût dire ou faire pour éviter de rester seule avec le marquis. Elle avait échappé à un piège pour tomber dans un autre. Et, déjà, elle se sentait gagnée par la panique, au point qu'elle ne parvenait plus à réfléchir.

Droxburgh revenait vers elle. Il lui fallait au moins gagner du temps!

— Vous êtes sûr que nous avons été habiles en venant ici? demanda— t— elle en feignant de s'inquiéter. Que diront— ils quand ils ne verront arriver ni mes bagages ni ma femme de chambre? Ne vont— ils pas me demander de quitter les lieux?

Il eut un sourire condescendant :

— Allons! Voyons, ma chère... Ils ne se permettraient jamais de se montrer insultants, ni même insolents envers quelqu'un que j'ai moi— même amené chez eux. D'ailleurs, votre femme de chambre va bel et bien arriver, avec vos bagages...

— Mais comment?

— Je verrai cela moi—même. Ce ne pourra plus être ce soir, malheureusement, mais dès demain matin vous aurez quelqu'un pour vous servir, je vous le promets.

— Comment vous y prendrez— vous?

— Ce ne sont pas des choses bien difficiles à organiser. Que de choses vous avez encore à apprendre, ma chère, et comme cela va être amusant de vous en instruire! Tout, en ce monde, croyez—moi, n'est qu'une question d'argent. On peut trouver des domestiques à l'instant précis où l'on a besoin d'eux si on peut payer... Quant aux bagages, c'est aussi facile, sinon davantage. Et pour les toilettes, ne me dites

pas que vous n'êtes pas capable de choisir en un clin d'œil celles qu'il vous plaira de porter, si vous avez quelqu'un qui ne demande qu'à vous les offrir; et cela pour que vous soyez encore plus adorable, si possible, que vous ne l'êtes en ce moment.

Nerina eut un petit geste qui trahissait le doute :

— Oh! ça paraît facile, comme ça, en paroles... mais je suis sceptique.

— Il ne me reste donc qu'à vous convaincre que j'en sais plus long que vous sur ce chapitre. Voulez— vous savoir ce que je vais faire? Venez ici!

Ces derniers mots étaient un ordre. Mais Nerina sourit, sans obtempérer :

— Pour quoi faire?

— Je vous le dirai quand vous serez près de moi.

Elle secoua la tête :

— Non. J'ai peur de vous. Vous avez trop l'habitude de donner des ordres et d'être obéi. Que feriez— vous si, pour changer, on se mettait en tête de vous résister?

— Peut— être punirais— je les indociles... Peut— être trouverais— je un moyen de leur prouver que j'ai raison. Vous savez, tôt ou tard, j'obtiens toujours ce que je veux. Vous, vous m'avez fui une première fois mais, aujourd'hui, c'est vous qui m'avez appelé et maintenant vous m'appartenez.

Elle eut une moue sceptique :

— Vous êtes sûr?

Il mit les mains dans ses poches pour la regarder :

— Je vous ai dit que j'obtiens toujours ce que je veux. Je suis quelqu'un qui a beaucoup de chance. Et puis, je ne suis pas bête non plus. Il y a peu d'individus qui ont à la fois de la chance et une tête bien organisée.

— C'est vrai!

— Alors... Venez ici!

Comme elle hésitait encore, on frappa à la porte. Elle soupira d'aise, et cria :

— Oui. Entrez.

Le marquis manifesta quelque impatience mais deux serveurs pénétraient dans la pièce. Le premier portait une immense carte qui était le menu, l'autre une plaquette reliée qui était la carte des vins.

— Voudriez— vous commander le souper? demanda Nerina au marquis. J'ai bien envie de me restaurer. N'oubliez pas que j'ai très faim et que vous m'avez promis du champagne.

Il s'empara du menu, l'air supérieur :

— Voyons donc s'il y a quelque chose de convenable à manger ici.

Pendant qu'il l'étudiait, Nerina se dirigea vers la chambre à

coucher, en ouvrit la porte, tout en plaisantant :

— J'ai très faim, cher ami, j'insiste!... Prenez votre temps pour faire votre choix, mais que ce soit copieux.

Lorsqu'elle fut dans la chambre elle changea du tout au tout. Le sourire disparut de ses lèvres pour faire place à une expression tendue. Elle traversa la pièce sur la pointe des pieds, pour aller ouvrir l'autre porte, perpendiculaire à celle du salon. Elle ouvrait, comme elle l'avait espéré, directement sur le hall par lequel ils avaient pénétré dans l'appartement. Sur sa gauche, elle vit celle du salon, que les serveurs avaient laissée entrouverte. Elle entendait le marquis leur poser des questions. Ils y répondirent dans un murmure respectueux. Alors, si doucement qu'un fantôme n'eût pas fait plus de bruit, elle ouvrit la porte donnant sur le couloir.

Quelques secondes plus tard, elle courait en direction de l'escalier.

Elle ne s'était pas rendu compte du chemin qu'ils avaient fait en venant : ce couloir n'en finissait pas! Il longeait toute une aile du bâtiment, pour tourner, enfin, à angle droit. De là, elle atteignit l'escalier qui descendait au hall de réception, où elle hésita un instant. Et, brusquement, elle s'élança. Elle était en bas avant que le préposé à l'accueil l'eût aperçue.

Derrière son comptoir, il eut un sursaut et elle n'avait pas encore atteint les hautes portes de glace qu'il surgit à son côté.

— Quelque chose ne va pas, madame la comtesse? Puis— je vous être utile?

— Non, merci, tout va bien. Mais M. le marquis désire parler à votre chef. Immédiatement. Voulez— vous lui dire de monter?

— Bien sûr, madame la comtesse. Le chef est occupé avec des clients mais je vais y aller moi— même si c'est urgent.

— C'est très important.

L'homme était visiblement surpris, mais n'osa pas exiger des explications qu'on ne semblait du reste pas vouloir lui donner. Il s'éloigna, perplexe, en direction de l'escalier et Nerina en profita pour gagner la porte et sortir.

Le portier de service s'approcha vivement, pensant qu'elle désirait qu'il appelle une voiture, mais elle passa devant lui sans le regarder. Dégringolant les quelques marches du perron sans plus de souci de sa dignité, elle traversa Piccadilly au pas de course. Heureusement, le trafic était réduit à cette heure et elle n'eut aucun mal à se glisser entre les voitures. Toujours courant, elle s'engagea dans Berkeley Street. Là, la circulation était inexistante et le pavé était livré à quelques colporteurs et à des dames de petite vertu, dont les jupes cramoisies, les hauts chignons et les visages fardés disaient assez la nature de leur commerce. Au bout de Berkeley Street, Nerina entra enfin dans Berkeley Square.

Quatre minutes après avoir quitté le Ritz, elle était à la porte de la maison de Rupert. Les volets étaient clos et même la lumière qui éclairait d'ordinaire le porche était éteinte. Nerina agita la cloche, frappa du poing à l'huis et, finalement, une lueur apparut. Ce n'était que la flamme d'une chandelle mais elle se sentit réconfortée. Bientôt, elle entendit un bruit de chaîne et de verrou, et la porte s'ouvrit.

Le vieux maître d'hôtel était devant elle, la veste de sa livrée simplement posée sur ses épaules; il tenait sa chandelle haut devant lui et la flamme éclairait son visage stupéfait.

— Milady! Qu'est— il arrivé?

« On comprend qu'il pose la question! », pensa Nerina lorsqu'elle passa devant lui dans le hall. Les grandes glaces qui ornaient les murs de marbre lui renvoyaient l'image d'une femme échevelée, hors d'haleine, sans autre vêtement qu'une robe du soir poussiéreuse...

— Qu'est— il arrivé? insistait l'homme affolé.

Elle chercha une fable plausible :

— J'étais venue à Londres... pour une visite à des amis, mais j'ai dû les quitter précipitamment. Et comme je suis arrivée sans rien, sans aucun bagage... j'ai pensé que le mieux était que je vienne me réfugier ici, en attendant demain matin où je repartirai pour Wroth.

— Sir Rupert est donc à Wroth, Milady?

— Oui, sir Rupert est à Wroth. Et je dois l'y rejoindre demain sans faute.

Ses propres paroles résonnaient dans sa tête tandis qu'elle montait l'escalier pour regagner sa chambre, cette chambre qu'elle avait quittée si peu de temps auparavant.

La gouvernante arriva à son tour, apportant une brique chaude pour le lit et une tisane, qu'en dépit des protestations de Nerina, elle l'obligea à boire. Enveloppée dans la robe de chambre légère de son mari, Nerina se glissa entre les draps blancs pour, aussitôt qu'elle fut seule, enfonce son visage dans l'oreiller et se délivrer des larmes brûlantes qui l'étouffaient. Ce n'étaient pas des larmes de soulagement, ni de réaction nerveuse, c'étaient des larmes de contrition et de regret.

Pour la première fois, elle avait honte de ses actes. Elle était consciente d'être la seule responsable de ce qu'elle avait dû souffrir et supporter dans ces dernières heures. Elle s'était montrée ingrate et folle en fuyant Wroth.

Dans la douceur de son lit, dans l'obscurité paisible et rassurante de cette chambre, elle ne comprenait plus son dégoût, son indignation et sa rancune envers Rupert. Il lui était arrivé tant de choses depuis cette fuite insensée, elle avait éprouvé tant d'humiliations, tant de frayeurs... elle s'était sentie si près de sa perte et d'une déchéance qui l'eût détruite bien plus sûrement et profondément que le fait de céder

à son mari, quelle ne se pardonnait pas sa réaction stupide. Elle la jugeait inexplicable maintenant qu'elle avait recouvré son sang— froid et un semblant de raison. Comment avait— elle pu quitter Wroth, ce que cette demeure représentait de sécurité et de bien— être, pour aller au— devant des horreurs qui la guettaient à Londres?...

Les sentiments qui l'agitaient alors, et qui lui avaient paru légitimes, au point de justifier son comportement extravagant, Nerina ne les retrouvaient plus. Ils lui étaient devenus complètement étrangers, comme si une autre qu'elle les avait ressentis et l'avait poussée à agir à sa place. Comment avait— elle pu imaginer qu'elle allait trouver du travail, ou vivre avec les quelques guinées d'Elisabeth? C'était non seulement un geste de folie mais des enfantillages!... Un manque de réflexion et de maturité qui n'avait pu avoir lieu que dans un moment de vide de sa raison, de son intelligence.

Ce n'étaient ni Rupert ni le marquis qui étaient responsables de l'épreuve qu'elle venait de subir. Chacun d'eux avait agi selon son caractère et selon son personnage. Elle seule était fautive, et elle devait comprendre pourquoi elle avait perdu tout contrôle d'elle— même. Car ce qu'elle avait fait ne lui ressemblait pas. Pas du tout!...

Elle se demandait comment elle avait eu la présomption de juger Rupert, de se prendre pour une justicière au point de l'insulter comme il n'avait jamais imaginé qu'elle pût se le permettre... Au contraire, après le tour qu'elle lui avait joué, il s'était, lui, montré plutôt magnanime. Par quelle audace, après s'être imposée par la ruse, et être devenue lady Wroth, avait— elle encore eu le front de se refuser à son époux?... Elle savait maintenant qu'il y avait des épreuves bien pires qui guettaient les filles sans famille et sans soutien comme elle, que le devoir de devenir charnellement la femme d'un époux légitime, surtout quand cet époux était Rupert Wroth!

Il lui fallait bien en convenir maintenant... en repoussant l'amour d'un homme aussi séduisant et recherché que Rupert, « pour le punir », elle avait été, non seulement odieuse, mais ridicule! Quelle importance avait—elle à ses yeux à lui? L'humiliation digérée, il se consolerait aisément de ne l'avoir pas possédée. Peu à peu la réalité s'imposait à elle, peu à peu elle mesurait sa propre insignifiance et le stupide orgueil dont elle avait fait preuve. Elle n'était rien, elle était moins que rien. Une poussière qui avait failli devenir de la boue. Pour punir Rupert!... Mieux valait en rire qu'en pleurer... mais, en vérité elle en pleurait. Et c'était à gros sanglots qu'elle s'abandonnait à ses remords.

Si seulement elle pouvait se racheter... Oui, si elle pouvait au moins protéger Rupert de la vengeance longuement préparée et mûrie du marquis de Droxburgh. En cela, du moins, elle pouvait peut— être

le servir.

Elle se souvint de la prière qu'elle avait adressée à Dieu lorsque seule, debout dans le petit salon de Mme Tait, elle attendait l'arrivée de l'inconnu à qui on allait la livrer. Le Seigneur l'avait entendue, Il l'avait sauvée. Il lui fallait maintenant accomplir sa promesse et retourner à Wroth. Elle implorerait le pardon de Rupert et s'engagerait à être désormais sa fidèle servante. Sans murmure, sans récrimination.

Peut— être lui ordonnerait— il de partir, de le délivrer de sa présence importune. Oui, sans doute il agirait ainsi car il ne pouvait que la haïr pour le tort qu'elle lui avait causé. Il lui verserait une pension pour la préserver de retourner sous la coupe de son oncle, et pour qu'elle puisse vivre décemment, pour qu'elle échappe aux sollicitations des hommes toujours prêts à payer les malheureuses qui n'ont pour tout — bien que leurs charmes et leur jeunesse.

Pourquoi était—elle certaine qu'il aurait cette générosité? Qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il se montrerait magnanime? Elle l'ignorait, mais elle en avait la certitude. Tout comme elle était certaine qu'il exigerait de se rendre libre pour épouser une femme de son choix, qui convienne à son rang, une femme du monde, élevée dans le monde et qui lui ferait honneur... et non une écervelée qui ne savait que jeter le trouble et le désordre autour d'elle. Donc, elle devrait partir...

Elle se le répéta plusieurs fois. D'abord dans les larmes, puis en sanglotant. Et, soudain, la vérité l'aveugla... Non, elle ne voulait pas partir!... Non, elle ne le quitterait pas! Elle ne voulait plus le quitter, jamais!... Jamais!

Tandis que sa voiture longeait le pont qui dominait les lacs, Nerina vit avec surprise qu'un groupe compact stationnait à l'entrée du château. Il faisait déjà sombre et certains de ceux qui étaient là portaient des torches, dont les flammes dansantes éclairaient leurs visages. Qui étaient ces hommes? Ils avaient des faces rudes, des cheveux en désordre et quelque chose d'effrayant dans leur allure.

Le cocher de la voiture qu'elle avait louée à Pendle paraissait aussi inquiet et impressionné qu'elle— même par ce rassemblement insolite. Il mit ses chevaux au pas, comme s'il redoutait d'aller plus loin.

— Passez par la porte de derrière, lui ordonna Nerina, A la sortie du pont vous verrez une bifurcation, prenez sur la gauche.

— Entendu, madame.

Il avait répondu en portant respectueusement la main au bord de son chapeau et obliqua en direction de l'aile ouest.

Nerina calculait qu'il lui avait fallu beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avait supposé pour atteindre Wroth. Elle avait espéré arriver dans l'après— midi, mais des incidents l'avaient retardée et il devait être environ huit heures du soir, à présent.

Avant de quitter Londres, elle avait dû acheter une robe convenable et un chapeau. N'ayant pour toute toilette que la robe du soir que lui avait imposée Mme Tait, il était impossible qu'elle se rende elle— même dans un magasin. Elle avait donc envoyé un valet dans une boutique qu'elle connaissait, porteur d'une lettre demandant qu'on veuille bien venir lui présenter quelques toilettes de ville à Berkeley.

Une heure plus tard une vendeuse était arrivée avec tout un assortiment de robes et une douzaine de chapeaux. Selon ses nouvelles dispositions d'esprit, Nerina avait choisi la robe la moins chère et un chapeau très simple. Néanmoins, le choix avait demandé un certain temps et, lorsqu'enfin elle s'était trouvée convenablement vêtue pour le voyage, elle s'était rendu compte qu'il était trop tard pour qu'elle puisse arriver à Wroth par le train du matin, en descendant à Pendle. Il lui fallait attendre le suivant. Elle aurait cependant pu atteindre Wroth avant le coucher du soleil si elle avait eu un véhicule à la

descente du train, mais il n'y en avait aucun en stationnement. C'était le jour des courses de chevaux, et toutes les voitures de louage avaient été retenues pour conduire les turfistes au champ de courses.

Pour attendre la fin de la réunion hippique, Nerina s'était installée dans le salon de l'hôtel Black Boar, le meilleur de Pendle.

Quand le chasseur était venu l'avertir qu'une voiture était disponible, elle avait pensé avec soulagement que ce voyage interminable s'achèverait vite, mais elle avait compté sans l'état de l'attelage!

C'était une vieille guimbarde dont le cocher et le cheval étaient tout aussi vétustes que la voiture elle-même. La pauvre haridelle qui la tirait était épuisée après sa dure journée : elle l'avait passée à transporter des clients de la gare au champ de courses et du champ de courses à la gare. Chaque kilomètre en direction de Wroth prenait le temps d'en parcourir trois avec un bon cheval.

Lorsque le cocher avait franchi le portail du château, Nerina était tellement exaspérée qu'elle se sentait au bord des larmes. L'impatience, s'ajoutant à la fatigue, l'avait épuisée nerveusement.

Mais tout son courage, toute son énergie lui revenaient maintenant qu'elle touchait au but. Elle était aussi fraîche que le matin, quand elle s'était réveillée à Berkeley. Pendant quelques secondes, avant de reprendre pleinement conscience de la réalité, elle avait éprouvé un spasme de tout son être, comme quelqu'un qui se sait en danger et qui redoute ce qui l'attend. Mais elle avait reconnu sa chambre. Elle savait où elle était, qui elle était... Un bonheur et un soulagement intenses l'avaient inondée d'une joie indescriptible. Elle n'avait plus rien ni plus personne à craindre.

Elle avait échappé au piège de Mme Tait et aux griffes du marquis. Elle s'était libérée elle-même, en plus, des monstres nés de sa seule imagination, de cette horreur sans cause réelle qui lui avaient interdit jusqu'ici une saine vision de ce que pouvaient être les rapports entre un homme et une femme, quand rien ne venait les salir ou les perturber.

Elle était libre! Libérée non seulement des autres mais d'elle-même. Elle pouvait à présent faire ce qu'elle jugeait devoir faire et, sans complexe, retourner à Wroth et à Rupert.

En descendant de voiture, elle eut le sentiment que le château lui souhaitait la bienvenue. C'était «sa » maison. Derrière les vitres l'accueillaient des lumières. L'immense et majestueuse bâtisse semblait vouloir lui tendre les bras pour la protéger désormais dans ses ailes arrondies.

Le portail par lequel elle allait entrer, qui conduisait, d'une part aux écuries, de l'autre à la chapelle et à différents bâtiments des communs, était le plus couramment utilisé par les hôtes du château;

on l'empruntait plus volontiers que l'entrée principale, qui exigeait un long détour.

Nerina tira la cloche en même temps qu'elle tournait la poignée. Comme elle s'y attendait, la porte n'était pas fermée de l'intérieur. Elle longea le large couloir dallé de pierre, aux murs garnis de tapisseries.

Elle avait déjà parcouru une vingtaine de mètres lorsqu'elle vit venir à elle, au pas de course, un valet qui répondait à l'appel de la cloche. Il parut surpris de la voir, mais Nerina lui ordonna brièvement, sans s'arrêter, d'aller régler le cocher.

Soudain, elle était inquiète, pressée de voir Rupert, comme si un pressentiment, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause, la poussait. Il se passait quelque chose d'anormal... C'était indéfinissable mais l'atmosphère était bizarre. Le valet qui était venu au— devant d'elle en courant avait mis un certain temps à répondre et il n'avait pas l'air dans son assiette. Pourquoi ne s'était— elle pas arrêtée pour lui parler? Et que faisaient ces hommes devant l'entrée principale?

Ce fut lorsqu'elle atteignit le grand hall, sur lequel ouvraient les pièces de réception du château, qu'elle eut la réponse.

Derrière la porte d'entrée monumentale elle voyait à travers les vitres, des hommes attroupés à la lueur de leurs torches, et elle eut le sentiment de les connaître. Brusquement, elle se souvint : c'étaient les mineurs de Willow Hill. Ceux dont lui avait parlé Bessie. Ceux qui protestaient contre leurs lamentables conditions de travail qui leur faisaient gagner leur pain en risquant leur vie chaque jour.

La peur serra le cœur de Nerina, lui tordit les entrailles. Une peur affreuse, et qui, cette fois, n'était pas provoquée par la crainte de ce qui pouvait lui arriver, à elle... mais par la menace qui pesait sur quelqu'un d'autre.

Bessie lui avait demandé son appui. Elle l'entendait encore lui parler d'injustice et de misère. Mais à ce moment— là, elle n'y avait alors pas prêté grande attention, trop occupée quelle était d'elle— même et de ses problèmes personnels. Son propre malheur, ses propres déboires l'avaient rendue indifférente au malheur des autres et au danger qu'il représentait... Un danger qui maintenant menaçait directement Rupert.

Elle traversait le hall lorsque Masters, le vieux maître d'hôtel, sortit en trombe de la bibliothèque. Il regardait autour de lui, l'air affolé, cherchant visiblement quelqu'un ou quelque chose. En apercevant Nerina, il s'écria :

— Milady!

— Où est sir Rupert, Masters?

Comme l'homme tournait la tête vers la bibliothèque, elle y courut sans attendre de réponse à sa question. Sur le seuil, elle s'immobilisa, atterrée : Rupert était étendu sur le sol, les yeux clos, un filet de sang

coulait de son front. Agenouillé auprès de lui, cherchant quelque chose dans une petite sacoche noire, elle reconnut le médecin qui veillait sur la santé de la marquise douairière.

Incapable de faire un mouvement, suffoquée, elle restait debout, figée d'angoisse, n'ayant plus conscience du temps qui s'écoulait. Il lui sembla qu'elle observait cette scène depuis plusieurs minutes — alors que cela n'avait duré que quelques secondes — lorsqu'un bruit violent l'arracha à sa torpeur : une vitre venait de voler en éclats et l'on entendait les hommes vociférer.

Elle vit alors, tout près de la tête de Rupert, une grosse pierre, celle qui l'avait blessé, sans doute. Son regard se reporta sur la fenêtre : une vitre en avait déjà été brisée par un objet qui était passé au travers. Dehors, les cris continuaient, menaçants, et, de temps à autre, un bruit de vitre brisée venait les ponctuer.

— Est— il gravement blessé? parvint— elle à articuler, d'une voix qui ne semblait pas lui appartenir.

Le médecin leva la tête, la reconnut, et répondit froidement :

— Ah! c'est vous, Milady? Oui, c'est assez sérieux. Cette pierre a dû l'atteindre à la tempe.

Nerina s'était approchée et, brusquement, elle se retrouva elle aussi à genoux, les mains occupées à soigner Rupert. Le médecin tamponnait la plaie avec une toile qui se tachait de rouge.

— Sa vie est— elle en danger?

— Je ne peux rien dire pour le moment... Vous voyez vous— même qu'il a été assommé par le choc et que je devrai mettre au moins six agrafes pour fermer cette plaie. Mais il n'a pas été tué sur le coup, et tous les espoirs sont permis. Évidemment, il perd beaucoup de sang.

Nerina caressait la tête de Rupert de ses doigts tremblants, fébriles. Il y eut un nouveau choc, encore une vitre brisée, et la moitié d'une brique rebondit sur le bureau avant de tomber sur le tapis. Le médecin n'avait pas eu un tressaillement mais Nerina laissa échapper un cri.

— Mais enfin, que se passe— t— il? demanda— t—elle.

— Ce sont les mineurs. J'irai leur parler dans un instant.

— Sont— ils en colère?

— Ils ont de sérieuses raisons pour cela!

Le ton du médecin était sévère.

— On prétend que la mine est dangereuse? risqua Nerina.

— Elle l'est, effectivement.

— Que va— t—il se passer si cette manifestation continue?

Le médecin cherchait des pansements dans sa trousse. Il mit un certain temps à répondre :

— Elle ne continuera vraisemblablement pas très longtemps. Ce soir, c'est une réaction de fureur. Mais si sir Rupert refuse de négocier,

ils reviendront. Et alors... Que voulez— vous, ils sont affamés, ces gens — là! Il n'y a pas une femme ou un enfant de Willow Hill qui ait fait un repas convenable depuis quatre jours. Les boutiques restent fermées parce qu'ils n'ont pas d'argent pour payer, et les commerçants leur refusent tout crédit. S'ils ne travaillent pas, ils doivent crever de faim! Ça paraît logique, n'est— ce pas?

L'ironie du docteur était lourde d'indignation. Il ajouta :

— Ce genre d'action ne leur rapportera rien de bon. On les mettra en prison, voilà tout.

Nerina se redressait lentement :

— Vous êtes certain qu'ils risquent leurs vies en descendant dans la mine? Ou de graves blessures?... Je l'ai déjà entendu dire, mais vous qui connaissez bien le problème, dites— moi la vérité. Sans rien exagérer, telle qu'elle est.

— Oui, je connais bien le problème. Il faut absolument engager des capitaux dans la réfection de la mine. J'en ai parlé au directeur responsable et j'en ai même entretenu sir Rupert lui— même. Ni l'un ni l'autre n'a accordé d'importance à mes conseils. Mais c'est moi qui dois raccommoder les corps mutilés quand un soutènement s'effondre, quand un homme est enterré vivant pendant des heures, quelquefois pendant des jours, ou quand une machine défectueuse broie une jambe ou arrache un bras!

Il y eut, après ces mots du médecin, un long silence que Nerina rompit :

— Vous dites que sir Rupert n'a pas écouté vos avis?

Le praticien haussa les épaules :

— Ni les miens ni ceux de personne.

Il continuait à panser Rupert avec beaucoup de douceur, même si sa voix, elle, était pleine de colère :

— Il y a des gens qui n'ont en eux aucune bonté, aucune générosité pour leur prochain. Et sir Rnpm est de ceux— là.

En l'écoutant, Nerina imaginait le fier et sensible jeune garçon, âgé de quinze ans, que la douairière lui avait si bien dépeint, puis l'homme qu'il était peu à peu devenu : amer, plein de ressentiment, dépourvu du charme qui le rendait si attachant dans son adolescence, car il avait cessé d'aimer les autres. Il ne comprenait même plus que l'on fût assez naïf pour aimer qui que ce fût dans cette humanité si vile...

Soudain, elle se mettait à sa place. Nerina le comprenait. Rupert lui devenait aussi clair que si elle avait pu lire en son cœur. Il avait souffert, cruellement, et c'était cette souffrance qui lui faisait négliger et mépriser la souffrance des autres.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit devant le maître d'hôtel, accompagné de trois valets, visiblement épouvantés.

— Nous allons porter sir Rupert à son appartement, docteur, dit— il, et puis je crois que je ferais bien d'envoyer un jeune valet à la police. C'est effrayant, les dégâts qu'ils ont faits, monsieur, effrayant!

La voix de Masters s'enflait sous l'effet de l'indignation et de la peur, qu'il avait dû maîtriser. Le médecin se releva, ramassa sa sacoche :

— Soulevez— le doucement. Faites en sorte de ne pas bouger sa tête. Couchez— le immédiatement mais surtout, pour le déshabiller, coupez ses vêtements, ne cherchez pas à les lui ôter.

Les quatre hommes emportèrent Rupert tandis que Nerina, debout, les observait. Son regard s'arrêta sur le visage de Rupert, et elle se souvint combien il lui avait paru vulnérable, jeune et presque innocent lorsque, après leur mariage, elle l'avait regardé dormir, dans le train. En cet instant, il était très pâle, à part une cicatrice toute fraîche sur la joue. Elle rougit en la voyant : c'était la marque du coup qu'elle lui avait porté et qui, par contraste, rendait son visage, autour, encore plus livide.

Pour la première fois, elle vit sur ses traits le reflet de sa sensibilité. Durant leurs combats, elle avait été souvent choquée par la dureté et la sauvagerie de ses expressions. A présent, elle remarquait les plis de souffrance et d'amertume qui creusaient ses joues. Ceux qui, de chaque côté de sa bouche, disaient le désenchantement...

Comme les valets qui le portaient passaient devant elle, Nerina sentit dans son cœur le besoin urgent de reconforter cet homme qu'elle avait haï, de lui dire que tout irait mieux désormais, qu'il ne devait s'inquiéter de rien.

Lorsque les quatre hommes et leur fardeau eurent passé le seuil de la bibliothèque, elle sut qu'elle devait agir, et rapidement, si elle voulait venir en aide à Rupert.

Résolument, elle se tourna vers le médecin :

— Voulez— vous m'accompagner? Je vais parler à ces émeutiers.

Il haussa les sourcils :

— Mais que voulez— vous leur dire?

— Vous le verrez. Mais je vous demande de vous tenir à mes côtés pour me présenter car ils ignorent qui je suis.

Le médecin la regardait, perplexe. Sans doute lut— il sur son visage quelque chose qui lui donna confiance car il acquiesça et la précéda :

— Entendu. Allons— y. Vous êtes brave. Je souhaite qu'ils vous écoutent.

La porte donnant sur l'extérieur était fermée au verrou. L'un des valets de pied, dans sa livrée galonnée d'or, la gardait.

Le médecin lui fit signe de s'écarter et tourna la poignée, après avoir débloqué la chaîne. Il allait écarter les deux battants lorsqu'un

autre valet accourut, hors d'haleine :

— M. Masters nous a recommandé, tout à l'heure, de fermer cette porte et de ne l'ouvrir sous aucun prétexte.

— C'est Milady qui donne les ordres, ici, maintenant! répliqua le médecin.

Le valet s'inclina en murmurant des excuses. Mais Nerina eut une idée. S'adressant à l'un des valets, puis à l'autre, elle ordonna :

— Que chacun de vous prenne un candélabre. Le docteur et moi irons nous placer sur les marches. Nous désirons être bien en vue, bien éclairés. Vous tiendrez ces candélabres chacun d'un côté.

Les valets ne montraient pas un grand enthousiasme mais ils obéirent. Les cris de haine et de vengeance, à l'extérieur, s'amplifiaient comme si ces hommes sentaient que quelque chose se préparait, tels des fauves à l'approche du dompteur. Le médecin ouvrit la porte. Des hurlements saluèrent son apparition mais lorsque Nerina vint à sa hauteur, un silence complet tomba.

Les quatre personnages commencèrent à descendre lentement les marches.

Les chandelles éclairaient le visage de la jeune femme et faisaient briller le cuivre de ses cheveux, sous son chapeau.

— C'est le docteur, fit quelqu'un.

Il y eut un murmure de sympathie et quelques saluts mais sans chaleur.

Nerina s'était arrêtée sur la marche la plus basse. Elle jeta un regard au médecin et il éleva la voix :

— Mes amis... A mes côtés se trouve lady Wroth. Elle désire vous parler. J'attends de vous que vous l'écoutez loyalement, sans l'interrompre.

Un ricanement hostile parcourut le groupe. Dans la clarté des chandelles, Nerina put voir ces regards durs, soupçonneux, fixés sur elle. Les hommes les plus proches n'étaient qu'à quelques pas. d'autres se tenaient en arrière, un peu dispersés, tandis que ceux qui étaient dans le jardin, à la recherche de projectiles à jeter dans les vitres, s'approchaient, curieux.

Dans leurs mains, ils serraient des pierres et leurs faces burinées et noires se détachaient sur la nuit du dehors. Quelques— uns portaient, noués à leur cou, un foulard rouge qui formait la seule tache de couleur dans ce sombre tableau, car leurs vêtements sales étaient uniformément sombres.

— Mon mari, sir Rupert, est malade. Sinon il vous parlerait lui-même, commença— t— elle.

Ces paroles furent saluées par des sifflets, des huées, des rires insolents. Puis peu à peu le silence retomba et Nerina reprit :

— Je vous dirai toutefois, de sa part, qu'il prend en considération

vos requêtes et qu'il a décidé d'ordonner immédiatement une inspection de votre lieu de travail. Il désire que votre sécurité soit pleinement assurée... Des travaux seront entrepris en conséquence. De nouvelles machines et des systèmes de protection seront mis en place prochainement; ils devront être mis en service aussitôt que possible... En attendant, le directeur sera informé que vous ne devez travailler que dans les parties de l'exploitation qui sont absolument sûres et où vous estimerez vous— mêmes ne courir aucun danger. Les familles de ceux qui ont été tués ou gravement blessés recevront une indemnité... Ceux dont les blessures ne nécessitent qu'un arrêt de travail recevront une aide matérielle en attendant qu'ils puissent retourner à la mine.

Dans le court silence qui suivit cette déclaration, on entendit une sorte de hoquet de surprise collectif, immédiatement suivi de hurlements enthousiastes. C'était si spontané, si vibrant, que Nerina sentit sa gorge se serrer et des larmes monter à ses yeux. Ils parlaient entre eux, tous ensemble, s'exclamaient, riaient, se tapaient sur les épaules.

Nerina n'eut qu'à lever la main pour que le silence retombât.

— Vous avez fait une longue marche pour venir jusqu'ici. Et j'ai appris par le docteur que vos enfants et vos femmes avaient faim... Si vous voulez bien aller calmement aux cuisines, je verrai ce qu'il est possible de vous distribuer. Ce ne sera peut— être pas en quantités suffisantes mais, au moins, ce sera quelque chose... Et ce soir, quand le docteur retournera en ville, il conclura des arrangements avec les commerçants pour que des crédits vous soient accordés jusqu'à ce que vous puissiez reprendre votre travail et recevoir vos salaires.

A nouveau, des cris s'élevèrent, joyeux, tandis qu'un vieil homme aux cheveux blancs, à la face creuse et ridée, faisait quelques pas pour s'approcher de Nerina :

— Dieu vous bénisse, Milady. Je regrette pas le mal que j'ai eu à venir, ça, je peux le jurer! C'est un beau soir!

— Un beau soir, oui, je le crois aussi, grand— père. Maintenant faites ce que je vous ai dit, s'il vous plaît, et dirigez— vous vers les cuisines. Les dommages que vous avez causés sont déjà oubliés. Mais je vous conseille d'oublier vous— mêmes cette équipée et de n'en plus parler, même entre vous... Il y a des actions que tout le monde a intérêt à effacer de sa mémoire, conclut Nerina avec fermeté.

Ils discutaient encore entre eux lorsqu'elle remonta les marches du perron et revint dans le hall. Dès qu'elle y fut entrée, les valets refermèrent la porte et elle s'aperçut qu'elle tremblait un peu, non plus de peur mais de la joie d'avoir accompli ce qu'elle avait décidé.

— Voudrez— vous, docteur, vous occuper de leur faire obtenir du pain et du lait?

— Oui, je peux le faire auprès des commerçants. Mais le reste, je

vous le laisse...

Il était sceptique, elle le comprit, quant à la réaction de Rupert au sujet des belles promesses faites en son nom. Elle n'avait cependant aucune peur d'être désavouée. Elle avait quelque chose à échanger avec Rupert contre ce qu'elle allait exiger de lui, et cela lui donnait une confiance inébranlable dans sa réussite. Le secret du vieil Harry allait, elle en était certaine, transformer Rupert en un homme nouveau.

Pourquoi en douter? L'angoisse qui le tenaillait depuis l'âge de quinze ans allait être dissipée par quelques mots et un document écrit qui se trouvait à la sacristie de la chapelle des bergers.

Le pouvoir occulte du marquis de Droxburgh n'existait plus. Mieux encore, cet homme n'avait plus le droit de se prétendre marquis de Droxburgh.

Nerina parcourut du regard les hauts murs nus du hall de Wroth. Les portraits reviendraient, elle le savait, enrichir ce berceau de la famille. Elle languissait, comme elle n'avait jamais languie de rien, d'apprendre la vérité à Rupert et de voir sa réaction quand il saurait par elle qu'il était le fils légitime de l'aîné des Droxburgh et le véritable héritier du titre.

Vivement, elle se dirigea vers l'escalier intérieur. Masters venait à elle, respectueusement incliné.

— J'ai envoyé les mineurs aux cuisines, ordonna— t— elle. Il faut que l'on donne à chacun quelque nourriture à emporter. Il y a des jambons, coupez— les. Et donnez tout le pain disponible, les boulangers en feront d'autres demain. Il y a certainement du lait, donnez-le, ainsi que du beurre.

— Très bien, Milady.

Entraîné à cacher ses sentiments pour garder la parfaite impassibilité d'un maître d'hôtel de grande maison, Masters n'eut pas un frémissement de paupière, mais il était évident, à voir ses yeux ronds, qu'il prenait sur lui. Nerina ne put s'empêcher de sourire tandis quelle suivait les pas du médecin.

La chambre de Rupert était plongée dans la pénombre. Seule une chandelle, posée sur la table de chevet, l'éclairait. Son visage était aussi blanc que l'oreiller sur lequel il reposait. Sur le moment Nerina crut qu'il était mort et son cœur chavira tandis que l'horreur lui troublait la vue. Mais, après que le médecin eut contrôlé son pouls, elle fut rassurée : il était vivant.

— Combien de temps va— t— il rester inconscient? chuchota— t— elle.

Le médecin ne répondit qu'après avoir reposé doucement le bras de Rupert sur le drap :

— Je ne saurais le dire. Et quand il reviendra à lui, il se peut qu'il

délire.

Nerina dénoua le ruban qui maintenait son chapeau et le retira.

— Je vais veiller sur lui et le soigner. Le mieux serait que vous me disiez ce que je dois faire.

Rupert ne revint à lui que vers deux heures du matin. Comme il commençait à se retourner dans son lit, Nerina quitta l'âtre devant lequel elle était assise pour aller près de lui. Déshabillée, elle ne portait qu'un peignoir de satin, acheté à Bond Street. Ses cheveux étaient dénoués, ses yeux lourds de sommeil.

Elle se pencha vers le blessé et posa doucement ses mains fraîches sur son visage. Il était brûlant de fièvre. Avec impatience, il échappa à cette caresse, s'agita, et ses lèvres bougèrent comme s'il parlait, mais il n'émit aucun son.

Ce ne fut qu'une heure plus tard que des mots se formèrent, audibles quoique indistincts jusqu'à ce qu'il prononçât nettement :

— De l'eau! Donnez— moi de l'eau.

Lui soutenant la nuque, Nerina porta le verre à ses lèvres. Il but trois gorgées puis se laissa retomber sur les oreillers. Il n'avait pas ouvert les yeux et elle pensa que, même s'il l'avait regardée, il ne l'aurait pas reconnue.

Soudain, il se remit à parler et, cette fois, de façon cohérente.

— Elle est partie, disait— il... Partie, et je ne sais pas où elle est allée... Je l'ai obligée à partir. J'ai été brutal... Elle m'a traité de démon... elle m'a traité de démon! Elle avait raison... Elle m'a rendu fou avec ses cheveux roux et ses yeux verts... Pourquoi ne puis— je l'oublier? Elle me hante... elle est là, constamment... Oui, riant de moi, se moquant de moi, me rendant fou...

Il répétait et répétait sans cesse ces mots— là :

— Fou! Elle me rend fou! Fou! Fou!

Nerina lui prit les mains :

— Il faut dormir! Vous m'entendez? Vous avez été blessé, il faut rester calme, vous reposer...

— Me reposer? Je ne peux pas... je suis fou... elle m'a rendu fou...

— Oubliez— la! Il faut dormir.

Comme si cet ordre l'atteignait à travers son inconscience, il se tint tranquille. Il lui obéissait sans poser de questions, comme l'eût fait un enfant. Tandis qu'elle tamponnait son visage en sueur et tapotait ses oreillers, elle se demandait s'il désirait qu'elle revienne, ou bien si ce qu'il avait dit n'était que le reflet de sa réaction lorsqu'il s'était rendu compte, avec surprise, qu'elle avait quitté le château.

Quand elle reprit sa place auprès de l'âtre, elle s'interrogea, tout en regardant danser les flammes, sur le couple qu'ils formaient, sur Rupert, sur elle— même...

Elle connaissait la vérité à présent. Elle l'aimait. Et elle voyait

clairement que la raison qui l'avait chassée du château, qui l'avait fait fuir si loin de l'homme qui était légalement son époux, n'était pas le dégoût mais, bien au contraire, l'amour qu'il lui inspirait.

C'était de l'amour qu'elle avait eu peur. De l'amour qui, elle le savait d'instinct, détruirait sa personnalité lorsqu'il s'emparerait d'elle, mettant en pièces son désir d'indépendance, sa révolte contre l'homme et tout ce qu'il représentait à ses yeux, d'égoïsme sauvage, de supériorité méprisante, d'oppression injuste... Elle ne voulait pas être esclave, même de l'amour, et c'est l'intuition de cet esclavage qui l'avait effrayée.

Quand elle était enfant, elle avait besoin d'être aimée et l'amour lui avait été brutalement interdit. Orpheline, parente pauvre et indésirable qui n'était qu'un embarras pour ceux qui avaient eu pour devoir d'en prendre soin, elle avait continué à se sentir affamée d'amour alors qu'elle ne recevait que vexations et rebuffades. Mais, parce qu'elle était fière et possédait une certaine force morale, nourrie en partie par son imagination et en partie par les réalités, elle n'avait jamais voulu admettre, même vis— à— vis d'elle— même, qu'elle souffrait d'un manque d'amour... Elle voulait mépriser et tenait pour rien ce qu'on lui refusait. En grandissant, l'amour s'était présenté à elle sous de tels aspects que son esprit en avait fait un sentiment morbide, ignoble, qu'une femme digne de ce nom se devait de repousser. N'ayant que son oncle comme exemple, elle avait assimilé tous les hommes à cet être odieux qu'elle haïssait.

Ses employeurs, par leur attitude, n'avaient fait que la confirmer dans cette vision désespérante et fausse des rapports qui existaient entre les sexes. A ses yeux, la femme était devenue une proie que les mâles pourchassaient et traquaient sans relâche, cherchant à abuser de leurs forces physiques ou de leur supériorité sociale pour la contraindre, sans respect ni pudeur. Des brutes, des fauves constamment en chasse, et à qui le désir ôtait tout sens moral, toute dignité. Voilà comment elle avait vu les hommes!...

Et le mot « amour » lui était apparu comme un leurre, une invention des hommes qui les aidait à établir plus solidement encore leur domination. Une farce sinistre! Dont elle s'était promis de ne jamais être dupe.

Cependant, il était entré en elle, malgré elle, cet amour auquel elle ne croyait pas. Il l'avait envahie doucement, tendrement, comme elle s'imaginait qu'il le ferait, quand elle n'était encore qu'une adolescente qui croyait en la vie. Mais elle était déjà trop amère, trop sur la défensive, pour le distinguer de la foule de sentiments contradictoires qui l'agitaient. Elle n'était déjà que mépris, écœurement, fureur. Elle n'avait pas su le reconnaître.

Maintenant, elle savait qu'elle avait aimé Rupert dès l'instant où, à

Berkeley, il s'était interposé pour la défendre et l'arracher à l'autorité de son oncle. Sous son apparent mépris, ses défis, sa soif de vengeance, elle cachait en elle une admiration sincère pour celui qu'elle prétendait haïr. Atteinte au défaut de la cuirasse qu'elle s'était forgée, il lui était arrivé de languir de sa présence, de se sentir bien auprès de lui, d'éprouver de la joie à partager ses émotions, ses idées, ses goûts...

Elle mesurait à présent l'amour qu'il lui inspirait lorsqu'ils étaient venus à Wroth, après leur mariage. Elle n'avait pas compris alors que l'exaltation farouche, la nervosité, l'impatience dont elle vibrait était de l'amour et non l'alacrité vengeresse d'une femme qui se prépare à blesser son ennemi. Elle n'avait pas compris que lorsqu'elle l'avait rejoint, le premier matin, ce n'était pas pour le taquiner méchamment et le braver, elle voulait simplement le voir, l'avoir en face d'elle, près d'elle. Elle n'avait pas cherché alors à analyser le sentiment de plénitude qui l'habitait, cette impression de mieux respirer, son cœur dilaté, son âme en fête...

Aujourd'hui, tout cela lui apparaissait limpide, lumineux, débarrassé des apparences sur lesquelles elle s'était sottement, obstinément penchée comme si elles constituaient l'essentiel de leurs relations. Elle en restait comme éblouie.

En cette minute, ce que Nerina désirait le plus au monde, c'était d'aller s'agenouiller contre le lit de Rupert pour poser tendrement ses lèvres sur sa main. Elle en éprouverait, elle le savait, un bonheur intense, une joie ineffable. Mais elle n'osait pas le faire... Non, elle n'osait pas car elle savait que lorsqu'il serait redevenu lui— même, il la soumettrait à ses volontés et qu'elle devrait accepter toutes les conditions qu'il lui plairait de lui dicter.

Il la chasserait... Plus jamais elle ne le reverrait, plus jamais elle n'entendrait sa voix ou croiserait son regard. Et il n'y avait rien qu'elle pût faire contre cela. Quoi qu'il exigeât, elle s'y soumettrait sans discussion, tout simplement et uniquement parce qu'elle l'aimait, et quelle ne voulait plus lutter contre lui.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes. Elle cacha son visage derrière ses mains jointes, laissant ses pleurs couler entre ses doigts. Elle pleurerait sur elle— même, pour la première fois de sa vie peut— être, mais elle n'en avait cure. Oui, elle pleurerait son amour sans espoir. Elle aurait voulu maintenant n'être pas intervenue pour sauver Elisabeth! A l'instant même où elle pensa cela, elle sut qu'elle se mentait : c'était faux! Jamais elle ne regretterait ce qui était arrivé; quel que soit le prix qu'il lui faudrait payer dans l'avenir, c'était grâce à cela qu'elle l'avait connu... connu et aimé, lui, Rupert!

Avec un sursaut de désespoir, elle se rappela comment elle l'avait repoussé lorsqu'il était venu la rejoindre dans sa chambre. Que serait

— il arrivé si elle avait accepté ses baisers, les lui avait rendus? Si elle s'était abandonnée entre ses bras au lieu de soutenir cette lutte sauvage? Elle imagina ses lèvres sur les siennes, ses mains sur sa chair, l'étreinte de ses bras...

Puis, farouchement, elle secoua la tête : elle avait bien fait! Quels que soient les regrets quelle en éprouvait, elle avait eu raison de se vaincre et de le vaincre! Que serait— il advenu de sa capitulation?

Encore une caricature de l'amour! Elle savait ce que pouvait être l'amour à présent : elle le ressentait dans tout son être, avec une ferveur presque fanatique qui l'incitait à se mettre à genoux pour le remercier de l'emplir ainsi, tout entière, de sa merveilleuse présence, corps et âme, dans une vague de bonheur surhumain bien que douloureux... L'amour, c'était cette extase!

Si elle avait permis à Rupert de la posséder en une étreinte fouguese, avide, brutalement et uniquement charnelle, sans tendresse, elle savait que l'amour qui l'exaltait et la ravissait aurait été bafoué, sali, désacralisé...

Elle partirait, mais, au moins, elle emporterait avec elle son amour intact, sublime, merveilleux, qui serait désormais son viatique, car elle était certaine qu'il lui avait été accordé par Dieu pour la sauver et la rendre meilleure.

Nerina sécha ses larmes, mais elle resta immobile, le visage caché dans ses mains, la tête appuyée contre le dossier de velours du fauteuil.

Combien de temps resta—t— elle ainsi? Elle n'en eut pas conscience, partagée entre la douleur et l'extase, elle se laissait envahir par l'étrange douceur brûlante qui la consumait délicieusement.

Un bruit venant du lit la fit tressaillir. Abaisant ses mains, elle regarda dans la direction de Rupert : il était assis contre ses oreillers, il regardait autour de lui, son pansement faisait une tache blême contre le bois sombre du chevet. Elle se leva. Il l'aperçut et, durant un instant, ses yeux grands ouverts trahirent sa stupéfaction.

Elle alla vers lui et, lorsqu'elle pénétra dans le cercle de lumière venant de la chandelle posée sur la table de chevet, les courbes de son corps se dessinèrent sous la légère chemise tandis que sa longue chevelure dénouée rutilait de reflets...

— Nerina!

Il s'était exclamé d'une voix basse et rauque, mais très nettement et, en l'observant, elle comprit qu'il était totalement revenu à lui.

— Vous êtes de retour...

— Oui, mais vous êtes blessé. Il faut vous étendre. Reposez—vous...

— Vous êtes de retour! répéta— t— il comme s'il n'avait pas

entendu ce qu'elle venait de dire. Je pensais que vous m'aviez quitté pour toujours.

Elle secoua la tête :

— Non... J'ai été stupide! J'ai fui... puis je me suis rendu compte que j'avais agi comme une folle. Alors, je suis revenue.

— Vers moi?

Elle ne comprit pas le sens de la question et répondit simplement :

— Oui..., vers vous. Car j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose qui est pour vous de toute première importance... Quelque chose que j'ai appris et qui est susceptible de changer tout le cours de votre vie.

— Je m'en moque! répondit— il avec impatience. Il n'y a qu'une chose que je veux savoir et tout de suite.

— Mais... quoi?

— Êtes— vous revenue ici pour y rester?

Elle détourna les yeux car le sens de cette question lui paraissait on ne peut plus clair :

— Je ne resterai pas si vous désirez que je parte. Ce ne sera pas facile, je sais, parce que, légalement, je suis votre épouse, mais il doit y avoir un moyen d'arranger les choses... De toute façon je suis décidée à me plier à vos désirs. J'ai eu tort d'agir comme je l'ai fait pour devenir votre femme! Je pensais que vous le méritiez... mais je me suis rendu compte que cette supercherie était une mauvaise action... et qu'il ne m'appartenait pas de m'ériger en redresseur de torts et en justicière. Je vous en demande pardon et je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour arranger les choses... Je m'y engage.

— Vous partirez donc?

Nerina eut un soupir saccadé. C'était comme une sentence de mort qui tombait sur elle mais elle affermit sa voix :

— Si vous le désirez.

— Si je le désire? Est— ce que vous êtes vraiment folle?

Il avait crié. Se penchant hors du lit, il prit la main de Nerina :

— Vous ne comprenez donc pas que je vous demande de rester? Aux conditions que vous voudrez, on en discutera, mais restez! C'est tout ce que je vous demande.

Il vit à l'expression de Nerina qu'elle hésitait à comprendre, puis il sentit ses doigts qui s'enlaçaient aux siens :

— Que dites—vous?

— Je ne cesse de vous le répéter! C'est si difficile à admettre?... Je trouve très bizarre que vous soyez ici à cette heure, en tenue de nuit, et moi dans mon lit. Je me souviens d'avoir reçu un choc, d'être tombé... mais c'est sans importance, quoi qu'il soit arrivé. Ce qui est important, c'est que vous sachiez combien vous m'avez manqué quand j'ai compris que vous étiez partie! Je ne voulais pas croire que vous

m'aviez vraiment quitté... J'espérais que c'était une feinte de votre part, que vous vous cachiez je ne sais où pour vous moquer de moi, pour me rendre fou du désir de vos lèvres dédaigneuses, de vos yeux verts, de vos cheveux... Je savais que j'avais eu tort, que je m'étais conduit comme un imbécile en vous prenant dans mes bras, en essayant de vous imposer mes baisers, mais je n'avais pu m'en empêcher... Si vous saviez ce que j'ai supporté, ce jour et cette nuit interminable! Nous étions tous les deux, assis l'un en face de l'autre, bavardant et plaisantant... et, sans répit, mon cœur hurlait du désir de vous, pendant que ma raison s'y opposait de toutes ses forces.

Tout en parlant, il l'avait attirée à lui. Nerina sentait monter en elle une flamme qui lui mettait le feu aux joues car elle comprenait ce qu'il attendait d'elle. De sa gorge serrée, elle put enfin laisser sortir quelques mots :

— Vous... prétendez que... que vous m'aimez?

— Je ne prétends rien! Je vous aime! Je vous adore! Je n'aurais jamais cru possible d'aimer comme je vous aime... Aucune femme au monde!... Je croyais savoir ce qu'est l'amour et je me jugeais bien au — dessus de ce sentiment. Mais, maintenant, je sais!... C'est infernal et merveilleux!

Nerina eut une sorte de sanglot et voulut dégager sa main mais il ne la laissa pas faire et il continua :

— Je serai doux avec vous, je serai tendre, mais permettez—moi de vous apprendre à m'aimer aussi. Donnez— moi la chance de vous prouver ce que je ressens. Donnez— moi la chance de nous rendre heureux ensemble. Laissez— moi essayer...

Il avait lâché sa main, mais il ne la laissa pas en profiter pour s'éloigner : il l'enlaça de ses deux bras, avec une tendresse qu'elle n'avait jamais connue et dont elle ne l'aurait pas cru capable. Il avait appuyé sa tête contre ses genoux et l'y laissait, les yeux clos.

Elle ne lui résistait plus. Les yeux baissés sur ce visage d'homme dont elle ne voyait que le profil, elle scrutait ses traits, comme pour en mesurer la sincérité. Elle avait peine à y croire et jugeait que c'était trop beau pour être vrai.

Lentement, doucement, il l'obligea à s'asseoir, puis à s'étendre à demi au bord du lit, tout contre lui. Leurs têtes s'étaient rapprochées, leurs bouches se touchaient presque.

— Vous voulez bien m'accorder cette chance, mon amour?

Elle n'avait pas la force de lui répondre. Lentement, comme le ciel à l'horizon se confond avec la mer, la bouche de Rupert chercha celle de Nerina, timidement d'abord... Puis, comme elle répondait à ce contact, son baiser s'enflamma.

Alors, enfin blottie contre lui, Nerina trouva la réponse à toutes ses questions. Elle sut que la solitude et le malheur qui avaient été son lot

depuis l'enfance s'éloignaient à jamais. Elle était au bout du voyage, enfin chez elle, ayant trouvé ce dont elle avait rêvé si longtemps sans lui donner un nom, sans même croire que cela existât quelque part. Alors que, depuis toujours, le bonheur et l'amour attendaient sa venue en un temps et en un lieu choisis par le destin.

Leur étreinte se resserrait. Rupert eut un recul :

— Ne me tente pas! Je risque de t'effrayer encore et tu repartiras loin de moi!

Nerina le contempla en souriant, les yeux pleins de larmes de joie, et se serra plus fort contre lui :

— Jamais!... Jamais plus je ne te quitterai. Car... Si tu savais combien je t'aime! Non, tu ne peux savoir. Mais je vais te l'apprendre, murmura— t— elle en lui offrant ses lèvres plus passionnément encore.

Fin